9
11C
29

LUCRECE,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

TOME II.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lucrcetraducti02lucr

LUCRECE,

TRADUCTION NOUVELLE,

AVEC DES NOTES,

Par M. L G**.*

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez BLEUET, Libraire, sur le Pont Saint-Michel.

M. DCC. LXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

PA
6482
.A2
1768
v.2
Coll. Spec.

SUJET
DU
QUATRIEME LIVRE.

CE quatrieme Livre n'eſt qu'une continuation du troiſieme. Le Poëte tâche d'expliquer la maniere dont les objets extérieurs agiſſent ſur l'ame, par le canal des ſens. Nos ſenſations ſont produites (ſuivant lui) par des corpuſcules inviſibles, répandus dans l'atmoſphere, qui, en s'introduiſant dans les divers conduits de nos corps, affectent diverſement nos ames. Ces ſimulacres *ſe diviſent en différentes claſſes. Les uns ſont envoyés par les corps mêmes, & ſont des émanations, ou de la ſurface, ou de l'intérieur des ob-*

jets : les autres ſe forment dans l'air : d'autres ne ſont qu'un mélange des uns & des autres, que le hazard réunit ſouvent dans l'atmoſphere. Tous ces ſimulacres *ſont d'une fineſſe & d'une ſubtilité inconcevable, & doués par conſéquent d'une très-grande vîteſſe. D'après cette notion préliminaire des* ſimulacres, *le Poëte croit pouvoir expliquer d'une maniere ſatisfaiſante tout le méchaniſme des* ſenſations *& des* idées.

1°. *La* viſion *eſt produite par des* ſimulacres *émanés de la ſurface même des corps ; qui nous font juger non-ſeulement de la couleur, de la grandeur & de la figure des objets ; mais encore de leur diſtance, de leur mouvement, &c... Il eſt vrai*

que ſouvent les jugemens que nous proférons à la ſuite de ces perceptions ſont faux ; mais l'erreur ne vient jamais de l'organe qui ne rapporte que la ſenſation préciſe qu'il éprouve, mais de la précipitation de l'ame, qui ſe hâte toujours d'ajouter de ſon propre fonds quelque choſe à leur rapport. D'où il conclud que les ſens ſont des guides infaillibles, les ſeuls juges de la vérité.

2°. *La ſenſation du* ſon *eſt excitée par des corpuſcules détachés des corps, qui viennent frapper l'organe de l'ouie. Quand ces élémens ſont façonnés par la langue & le palais, ils forment des* paroles ; *quand ils ſont répercutés par des corps ſolides, tels que les rochers, &c. ils forment des* échos.

3°. *La* saveur *est produite par les sucs que la trituration exprime des alimens, & qui s'introduisent dans les pores du palais. Si les mêmes alimens ne produisent pas les mêmes sensations sur des animaux de différente espece, ou sur les mêmes animaux placés dans des circonstances différentes, cette variété tient à la fois, & à l'organisation même des animaux, & à la structure des molécules de l'action desquelles résultent les saveurs.*

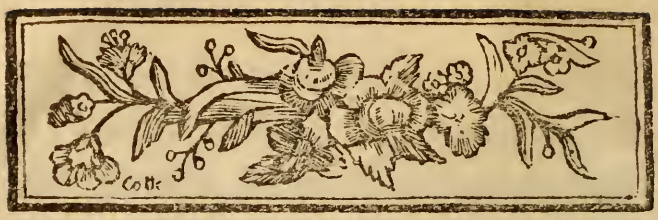
4°. *Les* odeurs, *qui sont des corpuscules émanés de l'intérieur des corps, & dont par conséquent la marche doit être lente & tardive, ne sont pas non plus également analogues à tous les organes ; il faut dire la même chose des simulacres de la vue, & des élémens du son.*

Il n'y a que ces quatre especes de sensations qui soient excitées par des émanations ; car pour le toucher *il est produit par l'impression immédiate des objets.*

Quant aux idées *de l'ame, Lucrece prétend qu'elle les doit aux* simulacres *dont l'atmosphere est sans cesse rempli, simulacres dont le tissu est si délié, qu'ils s'insinuent dans tous les pores de nos corps, & dont la succession & la combinaison sont si rapides, qu'il croit pouvoir expliquer par leur moyen cette foule d'idées qui assiégent nos ames à chaque instant, ces images chimériques de* Centaures, *de* Scilles, *&c. & les autres illusions de ce genre qui nous trompent la nuit comme le jour.*

Après cette théorie des ſenſations *& des* idées, *le Poëte entre dans quelques détails relatifs à cette doctrine*; 1°. *il combat les* cauſes finales, *en s'efforçant de prouver que nos organes n'ont pas été faits en vue de nos beſoins, mais que les hommes en ont uſé, parce qu'ils les ont trouvés faits*; 2°. *il explique pourquoi le beſoin de boire & de manger eſt naturel à tous les animaux*; 3°. *comment l'ame, cette ſubſtance ſi déliée peut mouvoir une maſſe auſſi peſante que nos corps*; 4°. *par quel méchaniſme le ſommeil vient à bout d'engourdir toutes les facultés de l'ame & du corps, & d'où viennent les ſonges dont il eſt ſouvent accompagné. A l'occaſion des ſonges, il traite enſuite de l'amour, dont il croit, comme M. de*

Buffon, qu'il n'y a de bon que le phyſique, & contre lequel il avertit les hommes de ſe mettre en garde, par les peintures éloquentes qu'il fait du malheur des amans. Enfin il termine ce morceau & le livre entier par une eſpece de traité anatomique & phyſique ſur la génération.



TITI
LUCRETII CARI
DE
RERUM NATURA.

LIBER QUARTUS.

AVIA Pieridum peragro loca, nullius antè
Trita solo; juvat integros accedere fontes
Atque haurire; juvatque novos decerpere flo-
res,
Insignemque meo capiti petere indè coronam,
Undè priùs nulli velârint tempora Musæ:
Primùm quòd magnis doceo de rebus, & arctis
Religionum animos nodis exsolvere pergo;
Deinde quòd obscurâ de re tam lucida pango
Carmina, Musæo contingens cuncta lepore;
Id quoque enim non ab nullâ ratione videtur.
Nam veluti pueris absinthia tetra medentes

H. Gravelot inven. *Binet Sculp.*

Sed fugitare decet simulacra, et pabula amoris
absterrere sibi. † *L. 4. V. 1057*

LUCRECE,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

LIVRE QUATRIEME.

CE SONT les lieux les moins fréquentés du Pinde que je me plais à parcourir : je n'y rencontre aucun veſtige qui guide mes pas ; j'aime à puiſer dans des ſources inconnues : j'aime à cueillir des fleurs nouvelles, & à ceindre ma tête d'une couronne brillante, dont les Muſes n'ont encore paré le front d'aucun Poëte. D'abord parce que j'enſeigne aux hommes des vérités importantes, & que j'affranchis leurs eſprits du joug de la ſuperſtition ; enſuite parce que je répands la lumiere ſur les matieres les plus obſcures, & les fleurs de la poéſie ſur les épines d'une philoſophie aride. Et n'ai-je pas raiſon

Cùm dare conantur, priùs oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
Ut puerorum ætas improvida ludificetur
Labrorum tenus ; interea perpotet amarum
Abſinthi laticem, deceptaque non capiatur,
Sed potiùs tali tactu recreata valeſcat :
Sic ego nunc, quoniam hæc ratio plerumque videtur
Triſtior eſſe, quibus non eſt tractata ; retroque
Volgus abhorret ab hâc ; volui tibi, ſuaviloquenti,
Carmine Pierio, rationem exponere noſtram,
Et quaſi Muſæo dulci contingere melle ;
Si tibi fortè animum tali ratione tenere
Verſibus in noſtris poſſem ; dum perſpicis omnem
Naturam rerum, ac perſentis utilitatem.

Sed quoniam docui, cunctarum exordia rerum
Qualia ſint, & quàm variis diſtantia formis
Sponte ſuâ volitent æterno percita motu,
Quoque modo poſſint res ex his quæque creari ;
Atque animi quoniam docui natura quid eſſet,
Et quibus è rebus cum corpore compta vigeret,
Quove modo diſtracta rediret in ordia prima,

d'imiter ces Médecins habiles, qui pour engager les enfans à boire l'abſynthe ſalutaire, dorent d'un miel pur les bords de la coupe, afin que leurs levres ſéduites par cette douceur trompeuſe avalent ſans défiance le breuvage amer ; innocente trahiſon qui rend à leurs jeunes membres la vigueur de la ſanté ? De même cette philoſophie que je traite paraiſſant triſte & auſtere à ceux pour qui elle eſt nouvelle, & rebutante pour le commun des hommes, j'ai choiſi le langage des Muſes pour vous expoſer ma doctrine ; j'ai tâché de l'adoucir avec le miel de la poéſie ; afin que vous ſoyez retenu par les charmes de l'harmonie, juſqu'à ce que votre eſprit ait puiſé dans mes vers la connaiſſance de la nature, & ſe ſoit pénétré de l'utilité de cette étude.

Juſqu'ici, Memmius, je vous ai fait connaître les qualités des atomes, & la diverſité de leurs figures. Vous ſçavez comment ces élémens de toutes choſes, par une tendance qui leur eſt propre, volent de toute éternité dans l'eſpace, & comment tous les êtres peuvent réſulter de leurs combinaiſons. Vous n'ignorez plus la nature de l'ame, les principes qui lui donnent ſon exiſtence & ſon activité quand elle eſt unie au corps, & la maniere dont après ſa ſéparation elle ſe réſout en ſes principes élémentaires.

Nunc agere incipiam tibi (quod vehementer ad has res
Attinet) esse ea, quæ rerum *simulacra* vocamus,
Quæ quasi *membranæ* summo de corpore rerum
Dereptæ volitant ultro citroque per auras;
Atque eadem nobis vigilantibus obvia mentes
Terrificant, atque in somnis, cùm sæpe figuras
Contuimur miras, simulacraque luce carentum,
Quæ nos horrificè languentes sæpe sopore
Excierunt; ne fortè animas Acherunte reamur
Effugere, aut umbras inter vivos volitare;
Neve aliquid nostri post mortem posse relinqui,
Cùm corpus simul atque animi natura perempta,
In sua discessum dederint primordia quæque.

Dico igitur, rerum *effigias* tenuesque *figuras*
Mittier ab rebus, summo de corpore earum,
Quæ quasi *membrana*, vel *cortex* nominitanda est;
Quòd speciem, ac formam similem gerit ejus imago,
Quojuscunque cluet de corpore fusa vagari.

Id licet hinc quamvis hebeti cognoscere corde:
Principio quoniam mittunt in rebus apertis
Corpora res multæ, partim diffusa solutè

Traitons maintenant un ſujet étroitement lié aux vérités précédentes. Apprenez qu'il exiſte des êtres auxquels je donne le nom de *ſimulacres*; des eſpeces de *membranes* détachées de la ſurface des corps, qui, en voltigeant au hazard dans l'atmoſphere, effraient nos eſprits le jour comme la nuit, & leur préſentent ces figures monſtrueuſes, ces ſpectres, ces phantômes, dont l'apparition nous arrache ſouvent au ſommeil; qu'ainſi nous ne devons pas croire que ce ſoit des ames fugitives qui abandonnent les rives de l'Achéron, des ombres qui viennent errer parmi les vivans: ni que la mort puiſſe laiſſer ſubſiſter quelque partie de notre être, quand le corps & l'ame une fois ſéparés, ont été rendus l'un & l'autre à leurs élémens.

Je dis donc que de la ſurface de tous les corps émanent des *effigies*, des *figures* déliées, auxqu'elles conviennent les noms de *membrane* ou d'*écorce*, parce qu'elles ont la même apparence & la même forme que les corps dont elles s'échappent pour ſe répandre dans les airs.

L'eſprit le moins pénétrant peut ſe convaincre de leur exiſtence, puiſqu'il y a un grand nombre de corps dont les émanations ſont ſenſibles à l'œil. Dans les uns, ce ſont des parties détachées

Robora ceu fumum mittunt, igneſque vaporem;
Et partim contexta magis condenſaque, ut olim
Cùm veteres ponunt tunicas æſtate cicadæ,
Et vituli cùm membranas de corpore ſummo
Naſcentes mittunt, & item cùm lubrica ſerpens
Exuit in ſpinis veſtem; nam ſæpe videmus
Illorum ſpoliis vepres volitantibus auctas:
Hæc quoniam fiunt, tenuis quoque debet *imago*
Ab rebus mitti, ſummo de corpore earum:
Nam cur illa cadant magis, ab rebuſque recedant,
Quàm quæ tenuia ſunt, hiſcendi eſt nulla poteſtas;
Præſertim cùm ſint in ſummis corpora rebus
Multa minuta, jaci quæ poſſint ordine eodem
Quo fuerint, veterem & formæ ſervare figuram,
Et multò citiùs, quantò minùs endopediri
Pauca queunt, & ſunt in primâ fronte locata.

Nam certè jaci atque emergere multa videmus,
Non ſolùm ex alto penitùſque, ut diximus antè,
Verùm de ſummis ipſum quoque ſæpe colorem;
Et volgò faciunt id lutea ruſſaque vela
Et ferrugina, cùm magnis intenta theatris
Per malos volgata, trabeſque trementia flutant:
Namque ibi conſeſſum caveaï ſubter, & omnem
Scenaï ſpeciem, patrum matrumque Deorumque

qui se répandent en tout sens, comme la fumée qui sort du bois, & la chaleur qui s'élance du feu. Dans les autres, c'est un tissu ourdi & serré, comme la vieille robe que la cigale dépose pendant l'été, la membrane dont le veau naissant se débarrasse, & la dépouille du serpent que nous voyons souvent flotter sur les buissons. Ces exemples vous prouvent que la surface de tous les corps doit envoyer de pareilles *images*, quoique plus subtiles; car il est impossible d'expliquer pourquoi ces effigies grossieres auraient plutôt lieu que celles dont la ténuité nous échappe: Sur-tout la superficie de tous les corps étant garnie d'une multitude de corpuscules imperceptibles, qui peuvent se détacher, sans perdre leur ordre & leur forme primitive, & s'élancer avec d'autant plus de rapidité, qu'ils ont moins d'obstacles à vaincre, déliés comme ils sont, & placés à la surface.

En effet nous voyons un grand nombre de particules se détacher non-seulement de l'intérieur des corps, mais de leur surface même, comme les couleurs. C'est l'effet que produisent ces voiles jaunes, rouges & noirs, suspendus par des poutres aux colonnes de nos théatres, & flottans au gré de l'air dans leur vaste enceinte; l'éclat de ces voiles se réfléchit sur tous les Spectateurs. la Scene en est frappée. Les Sénateurs, les Dames, les

Inficiunt, coguntque ſuo fluitare colore ;
Et quantò circum magè ſunt incluſa theatri
Mœnia, tam magis hæc intùs perfuſa lepore
Omnia conrident, conreptâ luce diei.
Ergò lintea de ſummo cùm corpore fucum
Mittunt, effigias quoque debent mittere tenues
Res quæque ; ex ſummo quoniam jaculantur utræque :
Sunt igitur jam *formarum* veſtigia certa,
Quæ volgò volitant, ſubtili prædita filo,
Nec ſingillatim poſſunt ſecreta videri.

Præterea omnis odos, fumus, vapor, atque aliæ res
Conſimiles, ideò diffuſæ rebus abundant,
Ex alto quia dum veniunt, intrinſecùs ortæ,
Scinduntur per iter flexum ; nec recta viarum
Oſtia ſunt, quà contendunt exire coortæ :
At contrà tenuis ſummi membrana coloris
Cùm jacitur, nihil eſt quod eam diſcerpere poſſit ;
In promptu quoniam eſt, in primâ fronte locata,

Poſtremò in ſpeculis, in aquâ, ſplendoreque in omni
Quæcunque apparent nobis ſimulacra, neceſſe eſt
(Quandoquidem ſimili ſpecie ſunt prædita rerum)
Eſſe in imaginibus miſſis conſiſtere eorum :

ſtatues des Dieux ſont teints d'une lumiere mobile ; & cet agréable reflet a d'autant plus de charmes pour les yeux, que le théatre eſt plus exactement fermé, & laiſſe moins d'accès au jour. Or, ſi les couleurs de ces toiles ſont détachées de leur ſuperficie, tous les corps ne doivent-ils pas envoyer auſſi des effigies déliées, puiſque ces deux eſpeces d'émanations viennent de la ſurface ? Nous avons donc découvert la trace de ces *ſimulacres* qui volent dans l'air, avec des contours ſi déliés, que, pris ſéparément, ils échappent à l'œil.

Si l'odeur, la chaleur, la fumée & les autres émanations de cette nature ſe diſperſent en ſe diſſéminant, c'eſt que détachées de l'intérieur même des corps, elles ne trouvent point de conduits en ligne droite, & ſe diviſent dans les iſſues tortueuſes, par où elles s'ouvrent un paſſage ; au lieu que la membrane délicate des couleurs, émanée de la ſurface, ne peut être déchirée par aucun obſtacle.

Enfin les ſimulacres que nous appercevons dans les miroirs, dans l'eau & dans tous les corps liſſes, étant parfaitement ſemblables aux objets repréſentés, ne peuvent être formés que par les images mêmes de ces objets. Car (je le

Nam cur illa cadant magis, ab rebuſque recedant
Corpora, res multæ quæ mittunt corpore aperto,
Quàm quæ tenuia ſunt, hiſcendi eſt nulla poteſtas.

Sùnt igitur tenues formarum, conſimileſque
Effigiæ, fingillatim quas cernere nemo
Cùm poſſit, tamen aſſiduo crebroque repulſu
Rejectæ, reddunt ſpeculorum ex æquore viſum;
Nec ratione aliâ ſervari poſſe videntur
Tantopere, ut ſimiles reddantur quoique figuræ.

Nunc age, quàm tenui naturâ conſtet imago,
Percipe; & imprimis quoniam primordia tantùm
Sunt infra noſtros ſenſus, tantòque minora,
Quàm quæ primùm oculi cœptant non poſſe tueri.
Nunc tamen id quoque uti confirmem; exordia rerum
Cunctarum quâm ſint ſubtilia, percipe paucis.

Primùm animalia ſunt jam partim tantula, eorum
Tertia pars nullâ ut poſſit ratione videri:
Horum inteſtinum quodvis quale eſſe putandum eſt?
Quid cordis globus, aut oculi? quid membra? quid artus?
Quantula ſunt? quid præterea primordia quæque,
Unde anima atque animi conſtet natura neceſſum eſt?
Nonne vides, quàm ſint ſubtilia, quàmque minuta?

répete) pourquoi les effigies groſſieres des corps ſenſibles auraient-elles plutôt lieu que celles dont la fineſſe nous échappe ?

Tous les corps envoient donc des images ſimilaires, qu'on ne peut appercevoir iſolées, mais dont les émiſſions réfléchies & raſſemblées par le moyen des miroirs frappent enfin nos organes. Sans cela comment repréſenteraient-elles ſi fidélement la figure des objets ?

Apprenez maintenant à quel point ces images ſont ſubtiles, puiſque leurs principes ſont infiniment plus imperceptibles & plus déliés que les corpuſcules qui commencent à échapper à l'œil. Mais pour vous en convaincre encore davantage, repréſentez-vous quelle eſt la ténuité des principes de la matiere en général.

D'abord il y a des animalcules ſi petits, que le tiers de leur groſſeur eſt un atome abſolument inſenſible. Que penſerez-vous donc de leurs inteſtins, de leur cœur, de leurs yeux, de leurs membres, de leurs articulations ? quelle fineſſe ! Et ſi vous ſongez aux principes dons il faut que leurs eſprits & leurs ames ſoient compoſés, pouvez-vous concevoir un tiſſu auſſi ſubtil & auſſi délicat ?

Præterea, quæcunque ſuo de corpore odorem
Exſpirant acrem, *panaces*, *abſinthia* tetra,
Abrotonique graves & triſtia *centaurea*;
Horum unum quodvis leviter ſi fortè ciebis,
Quam primùm noſcas rerum ſimulacra vagare
Multa, modis multis, nullâ vi, caſſaque ſenſu,
Quorum quantula pars ſit imago, dicere nemo eſt
Qui poſſit, neque eam rationem reddere dictis.

Sed ne fortè putes ea demum ſola vagare,
Quæcunque ab rebus rerum ſimulacra recedunt;
Sunt etiam, quæ ſponte ſuâ gignuntur, & ipſa
Conſtituuntur in hoc cœlo, qui dicitur *aër*;
Quæ multis formata modis ſublimè feruntur,
Nec ſpeciem mutare ſuam liquentia ceſſant,
Et cujuſque modi formarum vertere in ora;
Ut nubes facilè interdum concreſcere in alto
Cernimus, & mundi ſpeciem violare ſerenam,
Aëra mulcentes motu; nam ſæpe gigantum
Ora volare videntur, & umbram ducere latè;
Interdum magni montes, avolſaque ſaxa
Montibus anteire, & ſolem ſuccedere præter;
Indè alios trahere atque inducere bellua nimbos.

Agitez légérement la tige des plantes qui exhalent une odeur piquante, telles que le *panace*, *l'absynthe* amere, l'*auronne* acerbe, & la triſte *centaurée*, vous reconnaîtrez auſſi-tôt l'exiſtence d'une foule de ſimulacres qui volent de mille manieres, ſans aucune énergie, & ſans être ſenſibles à nos organes. Mais combien ces images ſont-elles petites comparées aux corps dont elles ſont les émanations ? C'eſt ce que perſonne ne pourra jamais ni apprécier, ni exprimer.

Ne croyez pas au reſte qu'il n'y ait dans l'atmoſphere d'autres ſimulacres que ceux qui émanent des corps. Il en eſt qui ſe forment d'eux-mêmes, qui s'établiſſent dans la contrée de l'eſpace nommée *l'air*, qui s'élevent en haut ſous mille formes diverſes, qui changent à chaque inſtant de figures & d'aſpect. C'eſt ainſi que nous voyons quelquefois les nuages s'accumuler en un moment dans les régions ſupérieures, voiler l'azur des cieux, & ſe balancer dans l'air qu'ils ſemblent careſſer. Tantôt ce ſont des Géans effroyables qui volent & répandent au loin les ténebres : tantôt des montagnes énormes, des rochers arrachés de leur ſein qui précedent ou ſuivent le ſoleil : tantôt enfin un monſtre qui raſſemble les nuages pour les diſtribuer de toutes parts.

Nunc ea quàm facili & celeri ratione genantur,
Perpetuòque fluant ab rebus, lapſaque cedant.
Semper enim ſummum quidquid de rebus abundat,
Quod jaculentur; & hoc alias cùm pervenit in res,
Tranſit, ut imprimis veſtem; ſed in aſpera ſaxa,
Aut in materiem ut ligni pervenit, ibi jam
Scinditur, ut nullum ſimulacrum reddere poſſit:
At cùm, ſplendida quæ conſtant, oppoſta fuerunt,
Denſaque, ut imprimis ſpeculum eſt, nihil accidit horum;
Nam neque, uti veſtem, poſſunt tranſire, neque antè
Scindi, quàm meminit lævor præſtare ſalutem.
Quapropter fit, ut hinc nobis ſimulacra genantur:
Et quamvis ſubitò, quovis in tempore, quamque
Rem contra ſpeculum ponas, apparet imago:
Perpetuò fluere ut noſcas è corpore ſummo
Texturas rerum tenues tenueſque figuras:
Ergò multa brevi ſpatio ſimulacra genuntur,
Ut meritò celer his rebus dicatur origo.

Et quaſi multa brevi ſpatio ſummittere debet
Lumina ſol, ut perpetuò ſint omnia plena;
Sic à rebus item, ſimili ratione, neceſſe eſt
Temporis in puncto rerum ſimulacra ferantur,

Mais avec quelle facilité & quelle promptitude ſe forment ces ſimulacres ! avec quelle abondance ils ſe détachent & s'échappent ſans ceſſe des objets ! les ſurfaces de tous les corps ſont autant de ſources intariſſables d'émanations, qui arrivées aux objets extérieurs, pénetrent les uns, comme les étoffes, ſont diviſées par les autres ſans en réfléchir l'image, comme par le bois & les rochers. Mais il n'en eſt pas de même, ſi elles rencontrent un corps denſe & liſſe, tel que les miroirs : elles ne peuvent le traverſer, comme elles traverſent les étoffes, & ſi leur tiſſu ſe décompoſe, ce n'eſt qu'après avoir été réfléchi dans tout leur entier par la ſurface plane. Voilà pourquoi les corps liſſes nous renvoient des ſimulacres. En quelque tems, & avec quelque promptitude qu'on leur oppoſe le miroir, leur image s'y peint auſſi-tôt. D'où vous devez conclure qu'il ſe détache continuellement de leur ſurface, des tiſſus déliés, des figures imperceptibles. Un ſeul inſtant voit donc naître une foule de ces ſimulacres, & rien n'égale la promptitude avec laquelle ils ſe forment.

En effet ſi le ſoleil doit dans un court intervalle de tems, fournir un grand nombre de particules de lumiere, pour en remplir tout l'eſpace ſans interruption ; il faut de même que les ſimula-

Multa, modis multis, in cunctas undique partes:
Quandoquidem speculum queiscunque obvertimus oris,
Res ibi respondent simili formâ atque colore.

Præterea modò cùm fuerit liquidissima cœli
Tempestas, perquam subitò fit turbida fœdè
Undique, uti tenebras omnes Acherunta rearis
Liquisse, & magnas cœli complêsse cavernas;
Usque adeo, tetrâ nimborum nocte coortâ,
Impendent atræ formidinis ora supernè:
Quorum quantula pars sit imago, dicere nemo est,
Qui possit, neque eam rationem reddere dictis.

Nunc age, quàm celeri motu simulacra ferantur;
Et quæ mobilitas ollis tranantibus auras
Reddita sit, longo ut spatio brevis hora teratur,
In quemcunque locum diverso numine tendunt;
Suavidicis potiùs, quàm multis, versibus edam;
Parvus ut est cycni melior canor, ille gruum quàm
Clamor, in ætheriis dispersus nubibus austri.

Principiò persæpe leves res, atque minutis
Corporibus

êtres émanés des corps, dans un seul instant, se portent en foule, en tout sens & de toute part, puisque de quelque côté que le miroir soit présenté, l'objet s'y voit sur le champ avec sa forme & sa couleur.

Dans le tems où le ciel est le plus pur, on voit soudain un voile épais le couvrir de toutes parts. On dirait que toutes les ténebres ont quitté l'Achéron pour remplir la cavité des cieux. Dans cette nuit que les nuages ont formée, nous voyons l'effroi suspendu au-dessus de nos têtes sous une infinité de formes extraordinaires. Mais qui peut apprécier & exprimer la petitesse du rapport de ces spectres vaporeux avec leurs images ?

Pour vous apprendre maintenant, de quelle vélocité sont doués les simulacres, avec quelle agilité ils traversent les airs, quels longs espaces ils franchissent en un instant, quelque part que les portent leurs diverses directions ; j'aurai plutôt recours au charme qu'à la multitude des vers. Ainsi les faibles accens du cygne flattent plus l'oreille que les cris perçans dont les grues font retentir les airs.

Remarquez d'abord que la vîtesse est le par-

Corporibus factas, celeres licet esse videre.
In quo jam genere est solis lux & vapor ejus;
Propterea quia sunt è primis facta minutis,
Quæ quasi truduntur, perque aëris intervallum
Non dubitant transire, sequenti concita plagâ;
Suppeditatur enim confestim lumine lumen,
Et quasi protelo stimulatur fulgure fulgur:
Quapropter simulacra pari ratione necesse est
Immemorabile per spatium transcurrere posse,
Temporis in puncto: primùm quòd parvola causa
Est procul à tergo, quæ provehat atque propellat;
Deinde quòd usque adeò textutâ prædita rarâ
Mittuntur, facilè ut quasvis penetrare queant res,
Et quasi permanare per aëris intervallum.

Præterea si quæ penitùs corpuscula rerum
Ex altoque foràs mittuntur, solis uti lux
Ac vapor, hæc puncto cernuntur lapsa diei,
Per totum cœli spatium diffundere sese,
Perque volare mare ac terras, cœlumque rigare
Quod superà est; ubi tam volucri hæc levitate feruntur;
Quid? quæ sunt igitur jam primâ in fronte parata,
Cùm jaciuntur, & emissum res nulla moratur,

tage des corps légers & formés d'atomes ſubtils. Ainſi la lumiere & la chaleur du ſoleil ont une grande vélocité, parce qu'elles réſultent d'élémens déliés, qui ſe pouſſant les uns & les autres, pénetrent ſans peine les interſtices de l'air, aidés par l'impulſion des atomes qui les ſuivent : car la lumiere fournit ſans ceſſe à la lumiere, & la vîteſſe des rayons s'accélere toujours par la nouvelle ſecouſſe de ceux qui leur ſuccedent. Les ſimulacres pour la même raiſon doivent parcourir en un moment des eſpaces incroyables, d'abord parce que ces corpuſcules ſubtils ſont continuellement chaſſés par une impulſion poſtérieure ; enſuite parce que leur tiſſu étant auſſi délié, ils peuvent ſans peine pénétrer tous les corps, & ſe filtrer, pour ainſi dire, dans tous les interſtices de l'air.

D'ailleurs ſi l'on voit des corpuſcules émanés de l'intérieur même des corps, comme la lumiere & la chaleur du ſoleil, ſe répandre en un moment dans toute l'étendue de l'atmoſphere, ſe diſperſer ſur la terre & les eaux, s'élever vers le ciel, le baigner de leurs feux, enfin ſe porter de toute part avec tant de rapidité ; ne voyez-vous donc pas que des ſimulacres placés à la ſurface des corps, & dont l'émanation n'eſt retardée par aucun obſtacle, doivent néceſſai-

Nonne vides citiùs debere & longiùs ire,
Multiplexque loci ſpatium tranſcurrere eodem
Tempore, quo ſolis pervolgant lumina cœlum?

Hoc etiam imprimis ſpecimen verum eſſe videtur,
Quàm celeri motu rerum ſimulacra ferantur;
Quòd ſimul ac primùm ſub divo ſplendor aquaï
Ponitur; extemplò, cœlo ſtellante, ſerena
Sidera reſpondent in aquâ radiantia mundi:
Jamne vides igitur, quàm puncto tempore imago
Ætheris ex oris, ad terrarum accidat oras?

Quare etiam atque etiam mitti hæc fateare neceſſe eſt
Corpora, quæ feriant oculos, viſumque laceſſant:
Perpetuòque fluunt certis ab rebus odores,
Frigus ut à fluviis, calor à ſole, æſtus ab undis
Æquoris exeſor mœrorum litora circum;
Nec variæ ceſſant voces volitare per auras;
Denique in os ſalſi venit humor ſæpe ſaporis,
Cùm mare verſamur propter; dilutaque contrà
Cùm tuimur miſceri abſinthia, tangit amaror;

rement s'élancer plus vîte & plus loin, & parcourir un eſpace beaucoup plus conſidérable dans un tems égal à celui que la lumiere du ſoleil emploie à franchir les eſpaces des cieux ?

Mais voici une expérience qui vous convaincra encore davantage de la vîteſſe avec laquelle ſe meuvent les ſimulacres ; expoſez à l'air une onde tranſparente : au même inſtant ſi le ciel eſt parſemé d'étoiles, les flambeaux éclatans du monde viennent ſe peindre dans l'eau. Vous voyez donc combien peu de tems il faut à l'image pour ſe rendre des extrêmités du monde à la ſurface de notre globe.

Ainſi, je le répete, vous êtes obligé de reconnaître ces émanations des ſimulacres qui frappent nos yeux & produiſent en nous la ſenſation de la vue. En effet les odeurs ne ſont que les émiſſions continuelles de certains corps. Le froid émane des fluides, la chaleur émane du ſoleil, de la mer émane le ſel rongeur qui mine les édifices conſtruits ſur ſes rivages ; mille ſons de toute eſpece volent ſans ceſſe dans l'air ; quand nous nous promenons ſur les bords de l'Océan, nos palais ſont affectés d'une vapeur ſaline ; & nous ne regardons jamais préparer l'abſynthe ſans en reſſentir l'amertume ; tant il eſt vrai

Usque adeò omnibus ab rebus res quæque fluenter
Fertur, & in cunctas dimittitur undique partes:
Nec mora nec requies inter datur ulla fluendi;
Perpetuò quoniam sentimus, & omnia semper
Cernere, odorari licet, & sentire sonorem.

Præterea quoniam manibus tractata figura
In tenebris quædam, cognoscitur esse eadem, quæ
Cernitur in luce & claro candore; necesse est
Consimili causâ tactum visumque moveri:
Nunc igitur, si quadratum tentamus, & id nos
Commovet in tenebris; in luci quæ poterit res
Accidere ad speciem, quadrata nisi ejus imago?
Esse in imaginibus quapropter causa videtur
Cernendi, neque posse sine his res ulla videri.

Nunc ea quæ dico, rerum simulacra, feruntur
Undique, & in cunctas jaciuntur didita partes;
Verùm nos oculis quia solis cernere quimus,
Propterea fit uti, speciem quò vertimus, omnes
Res ibi eam contrâ feriant formâ atque colore.
Et quantùm quæque à nobis res absit, imago
Efficit ut videamus, & internoscere curat:
Nam cùm mittitur, extemplò protrudit agitque

que tous les corps envoient continuellement des émanations de toute espece, qui se portent de tous côtés, sans jamais s'arrêter ni se tarir ; puisqu'à chaque instant nous avons des sensations, puisqu'il nous est toujours possible de voir, d'odorer & d'entendre.

D'ailleurs puisqu'en touchant dans les ténebres un corps d'une certaine figure, nous le reconnaissons pour le même que nous avons vu pendant l'éclat du jour, il faut que les sensations du toucher & de la vue soient excitées en nous par un méchanisme semblable. Si donc c'est un quarré, par exemple, que nous touchons & qui nous affecte dans les ténebres ; quel autre objet que son image quarrée pourra se présenter à nos yeux pendant le jour ? Il est donc évident que les images sont les causes de la vision, & que sans elles on ne peut appercevoir aucun corps.

Ces simulacres dont je parle se portent de tous côtés, s'élancent en tout sens. Mais comme les yeux seuls ont la faculté de voir, il arrive que, par-tout où nous portons nos regards, les objets frappent notre organe avec leur forme & leur couleur. Les mêmes images nous font aussi connaître les distances par des signes certains : car en s'élançant des objets, elles poussent & chas-

Aëra, qui inter se cunque est oculosque locatus ;
Isque ita per nostras acies perlabitur omnis,
Et quasi perterget pupillas, atque ita transit.
Propterea fit uti videamus quàm procul absit
Res quæque : & quantò plus aëris antè agitatur,
Et nostros oculos perterget longior aura ;
Tam procul esse magis res quæque rémota videtur :
Scilicet hæc summè celeri ratione geruntur ;
Quare fit ut videamus, & unà quàm procul absit.

Illud in his rebus minimè mirabile habendum est,
Cur ea quæ feriant oculos simulacra, videri
Singula cùm nequeant, res ipsæ perspiciantur.
Ventus enim quoque paulatim cùm verberat, & cùm
Acre ferit frigus, non privam quamque solemus
Particulam venti sentire, & frigoris ejus,
Sed magis unversum ; fierique perinde videmus
Corpore tum plagas in nostro, tanquam aliquæ res
Verberet, atque sui det sensum corporis extrà :
Præterea lapidem digito cùm tundimus, ipsum
Tangimus extremum saxi, summumque colorem ;
Nec sentimus eum tactu, verùm magis ipsam
Duritiem penitùs saxi sentimus in alto.

Nunc age, cur ultra speculum videatur imago,

ſent devant elles l'air interpoſé entr'elles & l'œil. Cette colonne d'air après avoir gliſſé dans toute ſa longueur ſur l'organe, & raſé légérement la prunelle, paſſe outre. C'eſt par ce moyen que nous ſommes inſtruits des diſtances. Plus la colonne d'air pouſſée par les ſimulacres, & qui effleure nos yeux à ſon paſſage, eſt longue, plus l'objet nous paraît éloigné. Et comme ce méchaniſme s'exécute avec une promptitude inconcevable, nous jugeons de l'éloignement des corps, en même-tems que nous les voyons.

Vous ne devez pas être ſurpris que les ſimulacres qui frappent nos yeux, quoiqu'inviſibles chacun à part, nous procurent pourtant la vue des objets. Nous ne ſentons point non plus chacune des molécules du zéphir qui nous careſſe, ni du froid qui nous pique ; nous n'en éprouvons que les impreſſions réunies ; & nous les ſentons agir ſur nous comme les objets dont le choc extérieur affecte nos corps. Poſez votre doigt ſur une pierre : c'eſt l'extrêmité de la ſurface & de la couleur que vous touchez : cependant le tact ne vous fait éprouver qu'une ſenſation de dureté, qualité inhérente à la maſſe totale de la pierre.

Mais pourquoi l'image paraît-elle au-delà du

Percipe ; nam certè penitùs remota videtur :
Quod genus illa, foris quæ verè transpiciuntur ;
Jamque cùm per se transpectum præbet apertum,
Multa foràque foris ex ædibus ut videantur :
Is quoque enim duplici geminoque fit aëre visus :
Primus enim est, citra postes qui cernitur aër ;
Indè fores ipsæ, dextrâ lævâque sequuntur ;
Post extraria lux oculos perterget, & aër
Alter, & illa foris quæ verè transpiciuntur :
Sic ubi se primùm speculi projecit imago,
Dum venit ad nostras acies, protrudit agitque
Aëra, qui inter se cunque est oculosque locatus ;
Et facit ut priùs hunc omnem sentire queamus,
Quàm speculum : sed ubi speculum quoque sensimus ipsum,
Continuò à nobis in id, hæc quæ fertur imago
Pervenit, & nostros oculos rejecta revisit ;
Atque alium præ se propellens aëra volvit ;
Et facit ut priùs hunc, quàm se, videamus ; eòque
Distare à speculo tantùm remota videtur :
Quare etiam atque etiam minimè mirarier est par
Illis, quæ reddunt speculorum ex æquore visum ;
Aëribus binis quoniam res consit utroque.

Nunc ea quæ nobis membrorum dextera pars est,
In speculis fit ut in lævâ videatur, eò quòd

miroir & dans l'éloignement ? C'eſt par la même raiſon que nous appercevons les objets réels placés hors de nos maiſons, quand la porte ouverte laiſſe à la vue la liberté de ſe promener au-dehors. Car alors il y a deux colonnes d'air interpoſées, l'une entre l'œil & la porte, à laquelle ſuccede l'image & de la porte & des corps intérieurs à droite & à gauche ; l'autre précédée de la lumiere extérieure qui vient effleurer nos yeux, & ſuivie de l'image des objets qu'on apperçoit réellement au-dehors. Il en eſt de même du miroir. La projection de ſon image propre en venant vers notre organe chaſſe devant elle l'air placé entre ſa ſurface & nos yeux ; & l'impreſſion de cette colonne d'air précede en nous celle de l'image du miroir. Mais à l'inſtant même où nous avons la perception du miroir, notre image propre va frapper la glace qui ne la réfléchit à nos yeux, qu'après avoir fait gliſſer ſur l'organe une ſeconde colonne d'air pouſſée par notre image. Voilà pourquoi cette image paraît ſi éloignée du miroir : & ce phénomene ceſſe d'être ſurprenant, puiſqu'il eſt l'effet de deux colonnes d'air.

Si l'on voit à gauche dans le miroir les parties droites des objets, c'eſt que l'image après avoir frappé la ſurface plane du miroir, ſubit avant

UNIV

Planitiem ad ſpeculi veniens cùm offendit imago,
Non convertitur incolumis ; ſed recta retrorſum
Sic eliditur, ut ſi quis, priùs arida quàm ſit.
Cretea perſona, allidat pilæve trabive ;
Atque ea continuò rectam ſi fronte figuram
Servet, & eliſam retro ſeſe exprimat ipſa ;
Fiet ut, ante oculos fuerit qui dexter, hic idem
Nunc ſit lævus, & è lævo ſit mutua dexter.

Fit quoque, de ſpeculo in ſpeculum ut tradatur imago ;
Quinque etiam ſexve ut fieri ſimulacra ſuêrint :
Nam quæcunque retro, parte interiore latebunt,
Indè tamen, quamvis tortè penitùſque remota,
Omnia per flexos aditus educta, licebit
Pluribus hæc ſpeculis videantur in ædibus eſſe :
Uſque adeò è ſpeculo in ſpeculum tralucet imago :
Et cùm læva data eſt, fit rurſum ut dextera fiat ;
Indè retrorſum reddit ſe & convertit eòdem.

Quin etiam quæcunque latuſcula ſunt ſpeculorum,
Dextera ea propter nobis ſimulacra remittunt,
Adſimili lateris flexurâ prædita noſtri.

d'être renvoyée un changement qui la réfléchit à l'*envers* ſous le même aſpect que préſentait ſon *endroit*. Ainſi en appliquant contre une colonne un maſque de terre encore humide, s'il était poſſible que, ſans perdre leur forme primitive, toutes les parties ſaillantes rentraſſent en elles-mêmes & ſe rétablîſſent enſuite au-dehors, il arriverait néceſſairement que l'œil droit ſe trouverait placé à gauche & réciproquement le gauche à droite.

Quelquefois l'image renvoyée de miroirs en miroirs nous préſente juſqu'à cinq ou ſix ſimulacres. Alors les objets placés derriere vous, dans des enfoncemens, malgré l'obliquité de leur poſition, & leur diſtance conſidérable, à l'aide de ces réflexions répétées, ſont tirés de leur retraite, & la multiplicité des miroirs ſemble les produire dans votre appartement. C'eſt ainſi que les miroirs ſe communiquent les images. Si le premier les a préſentées à gauche, le ſecond les réfléchit à droite, le troiſieme leur reſtitue leur premier ſens.

Les miroirs à facettes nous montrent les objets dans le même ſens qui leur eſt préſenté; ou parce que l'image en paſſant de miroirs en miroirs, n'eſt tranſmiſe à nos yeux, qu'après une

Aut quia de ſpeculo in ſpeculum transfertur imago,
Indè ad nos eliſa bis advolat; aut etiam quòd
Circumagitur, cùm venit imago; propterea quòd
Flexa figura docet ſpeculi convertier ad nos.

Endogredi porrò pariter ſimulacra, pedemque
Ponere nobiſcum credas, geſtumque imitari;
Propterea quia de ſpeculi quâ parte recedas,
Continuò nequeunt illinc ſimulacra reverti:
Omnia quandoquidem cogit Natura referri
Ac reſilire, ab rebus ad æquos reddita flexus.

Splendida porrò oculi fugitant, vitantque tueri:
Sol etiam cæcat, contrà ſi tendere pergas;
Propterea quia vis magna eſt ipſius, & altè
Aëra per purum graviter ſimulacra feruntur,
Et feriunt oculos, turbantia compoſituras:
Præterea ſplendor, quicunque eſt acer, adurit
Sæpe oculos; ideò quòd ſemina poſſidet ignis
Multa, dolorem oculis quæ gignunt inſinuando.
Lurida præterea fiunt quæcunque tuentur
Arquati; quia luroris de corpore eorum
Semina multa fluunt, ſimulacris obvia rerum;
Multaque ſunt oculis in eorum denique miſta,
Quæ contage ſuâ palloribus omnia pingunt.

double réflexion, ou parce qu'elle roule sur elle-même en venant à nous, la courbure des facettes la forçant de se retourner vers nous.

Les simulacres paraissent entrer & sortir avec nous, imiter nos gestes & notre attitude, parce que la partie du miroir que vous quittez ne peut plus renvoyer d'image, la Nature ayant voulu que l'angle de réflexion fût toujours égal à l'angle d'incidence.

L'œil se détourne des objets éclatans, & craint de les regarder ; le soleil lui-même aveugle quiconque s'obstine à le fixer ; parce qu'outre sa propre force, ses simulacres élancés avec rapidité du haut des cieux à travers un air pur, ne peuvent frapper nos yeux, sans en troubler l'organisation. D'ailleurs un éclat trop vif brûle souvent la vue, parce qu'il contient un grand nombre de molécules ignées, dont l'introduction cause de la douleur à l'organe. Tous les objets paraissent jaunes à ceux qui ont la jaunisse, parce qu'il émane de leurs corps un grand nombre de semences jaunes qui se joignent dans l'air aux simulacres des objets, & que d'un autre côté les humeurs de leurs yeux sont mêlées d'un grand nombre de particules dont la contagion teint de la même couleur toutes les images.

E tenebris autem, quæ sunt in luce, tuemur;
Propterea quia, cùm propior caliginis aër
Ater init oculos prior, & possedit apertos;
Insequitur candens confestim lucidus aër,
Qui quasi purgat eos, ac nigras discutit umbras
Aëris illius: nam multis partibus hic est
Mobilior, multisque minutior & magè pollens:
Qui simul atque vias oculorum luce replevit,
Atque patefecit quas antè obsederat ater;
Continuò rerum simulacra adaperta sequuntur,
Quæ sita sunt in luce, lacessuntque ut videamus:
Quod contrà facere in tenebris à luce nequimus;
Propterea quia posterior caliginis aër
Crassior insequitur, qui cuncta foramina complet,
Obsiditque vias oculorum, ne simulacra
Possint ullarum rerum conjecta moveri.

Quadratasque procul turres cùm cernimus urbis,
Propterea fit uti videantur sæpe rotundæ;
Angulus obtusus quia longè cernitur omnis;
Sive etiam potiùs non cernitur, ac perit ejus
Plaga, nec ad nostras acies perlabitur ictus;
Aëra per multum quia dum simulacra feruntur,
Cogit hebescere eum crebris offensibus aër:
Hinc, ubi suffugit sensum simul angulus omnis,

On apperçoit d'un endroit non éclairé les objets placés au grand jour : parce que l'air ténébreux, plus voisin de l'organe, s'introduisant le premier & s'emparant des conduits qu'il trouve ouverts, est aussi-tôt suivi de l'air éclairé qui nettoie (pour ainsi dire) les yeux & dissipe sans peine les ombres, ayant plus de vîtesse, de ténuité & d'énergie, que l'air ténébreux. Quand les conduits fermés auparavant par les ténebres ont été ainsi dégagés & remplis de lumiere, les simulacres des corps placés au grand jour s'y introduisent aussi-tôt pour exciter en nous la sensation de la vue. Au contraire il est impossible de voir d'un lieu éclairé dans les ténebres, parce que l'air épais & sombre arrivant le second, bouche tous les canaux de la vue, assiége toutes les voies, & ne laisse entrer dans l'organe aucun des simulacres qui s'y présentent.

Si les tours quarrées des villes semblent rondes de loin, c'est que tout angle paraît obtus dans l'éloignement : ou plutôt on ne le voit pas : son action s'éteint ; ses coups ne peuvent arriver jusqu'à l'œil ; parce que les simulacres dans leur long trajet sont émoussés par le choc continuel de l'air ; & lorsque l'angle ainsi usé est devenu insensible, on ne distingue plus qu'un amas

Fit, quasi tornata ut saxorum structa tuantur ;
Non tamen ut coram quæ sunt verèque rotunda,
Sed quasi adumbratim paulùm simulacra videntur.

Umbra videtur item nobis in sole moveri,
Et vestigia nostra sequi, gestumque imitari,
Aëra si credas privatum lumine posse
Indogredi, motus hominum gestusque sequentem ;
Nam nihil esse potest aliud nisi lumine cassus
Aër, id quod nos umbram perhibere suemus :
Nimirum quia terra locis ex ordine certis
Lumine privatur solis, quàcunque meantes
Officimus, repletur item, quod liquimus ejus ;
Propterea fit, uti videatur, quæ fuit umbra
Corporis, è regione eadem nos usque secura :
Semper enim nova se radiorum lumina fundunt ;
Primaque dispereunt, quasi in ignem lana trahatur :
Propterea facilè & spoliatur lumine terra,
Et repletur item, nigrasque sibi abluit umbras.

Nec tamen hîc oculos falli concedimus hilum ;
Nam quocunque loco sit lux atque umbra, tueri
Illorum est ; eadem verò sint lumina, necne ;
Umbraque, quæ fuit hîc, eadem num transeat illuc ;
An potiùs fiat, paulò quod diximus antè ;

cylindrique de pierres, non pas préciſément comme les corps vraiment ronds que nous avons ſous les yeux, mais avec une forme plus confuſe & moins parfaite.

On croirait auſſi que notre ombre ſe meut au ſoleil, s'attache à nos traces, imite nos geſtes; ſi l'on pouvait ſe perſuader qu'un air privé de lumiere (car l'ombre n'eſt rien autre choſe) ait la faculté de marcher & d'exprimer les mouvemens humains. C'eſt que la terre étant tour-à-tour privée ou frappée de la lumiere du ſoleil, ſelon que nos corps, en marchant ferment ou laiſſent un paſſage aux rayons; il nous ſemble que c'eſt la même ombre qui n'a ceſſé de nous ſuivre: & la lumiere n'étant qu'une ſucceſſion de rayons qui meurent & renaiſſent ſans interruption comme de la laine qu'on deviderait dans le feu; il eſt aiſé de concevoir comment la terre eſt ſans ceſſe dépouillée & revêtue alternativement de lumiere.

Nous ne convenons pas pour cela que les yeux ſe trompent. Leur fonction eſt de voir de l'ombre & de la lumiere, où il y en a. Mais cette lumiere eſt-elle toujours la même ou non? Eſt-ce la même ombre qui paſſe d'un lieu à un autre? ou la choſe arrive-t-elle comme nous venons de

Hoc animi demum ratio discernere debet ;
Nec possunt oculi naturam noscere rerum :
Proinde animi vitium hoc oculis adfingere noli.

Quâ vehimur navi fertur, cùm stare videtur ;
Quæ manet in statione, ea præter creditur ire ;
Et fugere ad puppim colles campique videntur,
Quos agimus præter navim, velisque volamus :
Sidera cessare ætheriis adfixa cavernis
Cuncta videntur ; at assiduo in sunt omnia motu ;
Quandoquidem longos obitus exorta revisunt,
Cùm permensa suo sunt cœlum corpore claro ;
Solque pari ratione manere & luna videtur
In statione, ea quæ ferri res indicat ipsa :
Exstantesque procul medio de gurgite montes,
Classibus inter quos liber patet exitus, iidem
Apparent, & longè divolsi licèt, ingens
Insula conjunctis tamen ex his una videtur :
Atria versari, & circumcursare columnæ
Usque adeò fit uti pueris videantur, ubi ipsi
Desierunt verti, vix ut jam credere possint,
Non supra sese ruere omnia tecta minari.

l'expliquer ? C'eſt à la raiſon à décider. Les yeux ſont incapables de connaître la nature des corps : ne leur imputez donc pas les erreurs de l'eſprit.

Le navire qui nous emporte, vogue en paraiſſant immobile ; le navire immobile à la rade paraît emporté par le courant. Les collines & les campagnes le long deſquelles le vent enfle nos voiles ſemblent fuir vers la poupe : les aſtres paraiſſent tous attachés & immobiles à la voûte céleſte. Cependant ils ſont ſans ceſſe en mouvement. Ils ne ſe levent que pour aller trouver un coucher lointain, après avoir promené leurs feux éclatans dans toute l'enceinte du ciel. Le ſoleil & la lune paraiſſent de même ſtationnaires, quoique la raiſon nous inſtruiſe de leur mouvement. Une chaîne de montagnes élevées au deſſus de la mer, entre leſquelles des flottes entieres trouveraient un libre paſſage, ne nous paraiſſent de loin qu'une même maſſe ; & quoique très-diſtantes l'une de l'autre, elles ſe réuniſſent à l'œil ſous l'aſpect d'une grande iſle. Les enfans, en ceſſant de tourner ſur eux-mêmes, ſont tellement perſuadés que l'appartement ſe meut en rond & que les colonnes tournent autour d'eux, qu'à peine peuvent-ils ſe défendre de craindre que le toit ne les écraſe de ſa chûte.

Jamque rubrum tremulis jubar ignibus erigere altè
Cùm cœptat Natura, ſupràque extollere montes;
Quos tibi tum ſuprà ſol montes eſſe videtur,
Cominùs ipſe ſuo contingens fervidus igni,
Vix abſunt nobis miſſus bis mille ſagittæ,
Vix etiam curſus quingentos ſæpe veruti;
Inter eos ſolemque jacent immania ponti
Æquora, ſubſtrata ætheriis ingentibus oris;
Interjectaque ſunt terrarum millia multa,
Quæ variæ retinent gentes & ſæcla ferarum.

At conlectus aquæ, digitum non altior unum
Qui lapides inter ſiſtit, per ſtrata viarum,
Deſpectum præbet ſub terras, impete tanto,
A terris quantùm cœli patet altus hiatus;
Nubila deſpicere, & cœlum ut videare videre &
Corpora mirando ſub terras abdita cœlo.

Denique ubi in medio nobis equus acer obhæſit
Flumine, & in rapidas amnis deſpeximus undas;
Stantis equi corpus tranſverſum ferre videtur
Vis, & in adverſum flumen contrudere raptim;
Et quòcunque oculos trajecimus, omnia ferri,
Et fluere adſimili nobis ratione videntur.

Quand la Nature commence à élever au dessus des montagnes les feux tremblans du soleil: ces monts sur la cime desquels son disque paraît se reposer, & que vous croiriez qu'il touche immédiatement de ses feux, ne sont éloignés de nous que de deux mille ou même de cinq cens portées de traits. Entre ces montagnes & le soleil, des mers s'étendent à l'infini sous la voûte des cieux, & au delà de ces mers des régions sans nombre peuplées d'habitans divers & d'animaux de toute espece.

Un amas d'eau d'un pouce de profondeur entre les pierres dont nos rues sont pavées, nous fait appercevoir sous nos pieds un espace aussi vaste, que celui qui sur nos têtes sépare le ciel de la terre. On croirait que le globe percé dans toute sa profondeur, expose à nos yeux de nouveaux nuages, nous montre l'autre moitié du firmament & les corps cachés dans cette enceinte inconnue.

Si votre coursier s'arrête au milieu d'un fleuve, regardez fixement l'onde sous vos pieds; le quadrupede, quoiqu'immobile, vous paraîtra emporté par une force étrangere contre le courant. Et de quelque côté que vous jettiez les yeux, vous verrez tous les corps, entraînés de la même maniere remonter rapidement le fleuve.

Porticus æquali quamvis est denique ductu,
Stansque in perpetuum paribus suffulta columnis,
Longa tamen, parte ab summâ, cùm tota videtur,
Paulatim trahit angusti fastigia coni,
Tecta solo jungens atque omnia dextera lævis,
Donicum in obscurum coni conduxit acumen.

In pelago nautis ex undis ortus, in undis
Sol fit uti videatur obire & condere lumen:
Quippe ubi nil aliud nisi aquam cœlumque tuentur,
Ne leviter credas labefactari undique sensus.

At maris ignaris in ponto clauda videntur
Navigia, apluſtris fractis, obnitier undis;
Nam quæcunque supra rorem salis edita pars est
Remorum, recta est, & recta supernè guberna;
Quæ demersa liquore obeunt, refracta videntur
Omnia converti, sursumque supina reverti;
Et reflexa propè in summo fluitare liquore.

Raraque per cœlum cùm venti nubila portant
Tempore nocturno, tum splendida signa videntur
Labier adversùm nubes, atque ire supernè
Longè aliam in partem, quàm quò ratione feruntur.

At si fortè oculo manus uni subdita, subter
Pressit

Un portique formé de colonnes paralleles & égales en hauteur, vu de l'une de ſes extrêmités dans toute ſa longueur, ſe reſſerre peu-à-peu ſous la forme d'un cône, le toît s'abaiſſe vers le ſol, le côté droit ſe rapproche du gauche, juſqu'à ce que l'œil ne diſtingue plus que l'angle confus d'un cône.

Les Matelots voient le ſoleil ſe lever du ſein de l'onde, ſe coucher dans l'onde & y enſevelir ſa lumiere, parce qu'en effet ils n'apperçoivent que le ciel & l'eau. Ne taxez donc pas légérement leurs ſens de menſonge.

D'un autre côté ceux qui ne connaiſſent point la mer, croient voir tous les navires dont elle eſt couverte, déformés & briſés, faire effort contre les flots. La partie des rames & du gouvernail élevée au deſſus de l'onde eſt droite ; la partie plongée dans la mer paraît ſe courber, remonter horizontalement, &, par cette réfraction, preſque flotter à la ſurface.

Quand les vents, pendant la nuit, chaſſent dans l'air des nuages clair-ſemés, les flambeaux des cieux paraiſſent s'avancer contre les nues & rouler au deſſus d'elles dans une direction contraire à leur cours naturel.

Preſſez de la main la partie inférieure d'un

Preſſit eum, quodam ſenſu fit, uti videantur
Omnia quæ tuimur fieri tum bina tuendo,
Bina lucernarum florentia lumina flammis,
Binaque per totas ædes geminare ſupellex,
Et duplices hominum facies, & corpora bina.

Denique cùm ſuavi devinxit membra ſopore
Somnus, & in ſummâ corpus jacet omne quiete;
Tum vigilare tamen nobis, & membra movere
Noſtra videmur; & in noctis caligine cæcâ
Cernere cenſemus ſolem lumenque diurnum;
Concluſoque loco cœlum, mare, flumina, montes
Mutare, & campos pedibus tranſire videmur;
Et ſonitus audire, ſevera ſilentia noctis
Undique cùm conſtent; & reddere dicta tacentes.

Cætera de genere hoc mirando multa videmus,
Quæ violare fidem quaſi ſenſibus omnia quærunt:
Nequicquam, quoniam pars horum maxima fallit,
Propter opinatus animi, quos addimus ipſi;
Pro viſis ut ſint, quæ non ſunt ſenſibu' viſa;
Nam *nihil egregius, quàm res ſecernere apertas*
A dubiis, animus quas ab ſe protinùs addit.

de vos yeux, tous les objets vous paraîtront doubles : vos flambeaux réfléchiront deux lumieres ; vos riches ameublemens croîtront de moitié ; vous verrez les hommes avec deux corps & deux visages.

Enfin quand le sommeil a lié nos membres de ses douces chaînes ; quand notre corps est étendu dans les bras d'un profond repos ; il nous semble quelquefois être éveillés & en mouvement. Nous croyons, au milieu des ténebres, voir le soleil & la lumiere du jour ; dans un lieu étroitement fermé, changer de climats, de mers, de fleuves, de montagnes, & franchir à pied des plaines immenses ; entendre des sons au milieu d'un silence profond & général ; & répondre, quoique la langue reste immobile.

Nous voyons avec surprise une foule de pareils phénomenes, qui tendent tous, mais envain, à diminuer la confiance due aux sens. L'erreur vient en grande partie des jugemens de l'ame, que nous ajoutons de nous-mêmes aux rapports des sens, croyant avoir vu ce que les organes ne nous ont point montré : en effet RIEN de plus rare que de dégager les rapports évidens des sens, des conjectures incertaines que l'ame leur associe de son propre mouvement.

Denique nil sciri si quis putat, id quoque nescit
An sciri possit ; quoniam nil scire fatetur :
Hunc igitur contra mittam contendere causam,
Qui capite ipse suo instituit vestigia retro.
Et tamen hoc quoque uti concedam scire ; at id ipsum
Quæram, cùm in rebus veri nil viderit antè,
Unde sciat, quid sit scire & nescire vicissim ;
Notitiam veri quæ res falsique creârit ;
Et dubium certo quæ res differre probârit.

Invenies primis ab sensibus esse creatam
Notitiam veri, neque sensus posse refelli :
Nam majore fide debet reperirier illud,
Sponte suâ veris quod possit vincere falsa :
Quid majore fide porrò, quàm sensus, haberi
Debet ? an ab sensu falso ratio orta valebit
Dicere eos contra, quæ tota ab sensibus orta est,
Qui nisi sint veri, ratio quoque falsa sit omnis ?
An poterunt oculos aures reprehendere ? an aures
Tactus ? an hunc porrò tactum sapor arguet oris,
An confutabunt nares, oculive revincent ?
Non, ut opinor, ita est : nam seorsum quoique potestas
Divisa est ; sua vis quoique est ; ideòque necesse est,

Celui qui ſoutient qu'on ne peut rien ſçavoir, ne ſçait pas même s'il eſt vrai qu'on ne puiſſe rien ſçavoir ; puiſqu'il avoue qu'il ne ſçait rien. Je ne diſpute point avec un homme qui contredit les notions les plus évidentes. Mais quand même je lui accorderais qu'il eſt sûr qu'on ne ſçait rien ; je lui demanderais où il a appris ce que c'eſt que ſçavoir & ignorer, n'ayant jamais rien trouvé de certain ; d'où lui vient l'idée du vrai & du faux ; & comment il diſtingue le doute de la certitude.

Vous verrez alors que la connaiſſance de la vérité nous vient primitivement des ſens, que les ſens ne peuvent être convaincus d'erreur, qu'ils méritent le plus haut degré de confiance ; parce que par leur propre énergie ils peuvent découvrir le faux en lui oppoſant la vérité. En effet où trouver un guide plus ſûr que les ſens ? direz-vous que la raiſon, fondée ſur ces organes illuſoires, pourra dépoſer contr'eux, elle qui leur doit toute ſon exiſtence, qui n'eſt qu'erreur s'ils ſe trompent ? direz-vous que les oreilles peuvent rectifier les yeux & être elles-mêmes rectifiées par le tact ; que le goût, l'odorat ou les yeux nous préſerveront des ſurpriſes du tact ? Non ſans doute. Chaque ſens a ſes fonctions & ſes facultés à part. Il eſt donc néceſſaire que la dureté

Quod molle aut durum eſt, gelidum fervenſve, ſeorſum
Id molle aut durum, gelidum fervenſve videri;
Et ſeorſum varios rerum ſentire colores;
Et quæcunque coloribu' ſunt conjuncta, neceſſe eſt:
Seorsùs item ſapor oris habet vim, ſeorsùs odores
Naſcuntur, ſeorſum ſonitus: ideòque neceſſe eſt
Non poſſint alios alii convincere ſenſus:
Nec porrò poterunt ipſi reprendere ſeſe;
Æqua fides quoniam debebit ſemper haberi:
Proinde, quod in quoque eſt his viſum tempore, verum eſt.

Et ſi non poterit ratio diſſolvere cauſam,
Cur ea quæ fuerint juxtim quadrata, procul ſint
Viſa rotunda, tamen præſtat rationis egentem
Reddere mendosè cauſas utriuſque figuræ,
Quàm manibus manifeſta ſuis emittere quæquam,
Et violare fidem primam, & convellere tota
Fundamenta, quibus nixatur vita ſaluſque:
Non modò enim ratio ruat omnis; vita quoque ipſa
Concidat extemplò, niſi credere ſenſibus auſis,
Præcipiteſque locos vitare, & cætera quæ ſint
In genere hoc fugienda; ſequi, contraria quæ ſint:
Illa tibi eſt igitur verborum copia caſſa
Omnis, quæ contra ſenſus inſtructa, parata eſt.

ou la molleſſe, le froid ou le chaud ſoient du reſſort d'un ſens particulier, les couleurs & les qualités relatives à la couleur du reſſort d'un autre, qu'enfin les ſaveurs, les odeurs & les ſons aient auſſi leur juge à part; & que par conſéquent les ſens ne puiſſent ſe rectifier les uns par les autres : ils ne pourront pas non plus ſe rectifier eux-mêmes, puiſqu'ils mériteront toujours le même degré de confiance. Leurs rapports ſont donc vrais en tout tems.

Si la raiſon ne peut pas expliquer pourquoi les objets qui ſont quarrés de près, paraiſſent ronds dans l'éloignement, il vaut mieux, au défaut d'une ſolution vraie, donner une fauſſe raiſon de cette double apparence, que de laiſſer échapper l'évidence de ſes mains, que de détruire tous les principes de la crédibilité, que de démolir cette baſe ſur laquelle ſont fondées notre vie & notre conſervation. Car ne croyez pas qu'il ne s'agiſſe ici que des intérêts de la raiſon; la vie elle-même ne ſe ſoutient qu'en oſant ſur le rapport des ſens, ou éviter les précipices & les autres objets nuiſibles, ou ſe procurer ceux qui ſont utiles. Ainſi tous les raiſonnemens dont on s'arme contre les ſens, ne ſont que de vaines déclamations.

Denique ut in fabricâ, si prava est regula prima,
Normaque si fallax rectis regionibus exit,
Et libella aliquâ si ex parti claudicat hilum;
Omnia mendosè fieri atque obstipa necessum est,
Prava, cubantia, prona, supina atque absona tecta;
Jam ruere ut quædam videantur velle, ruantque
Prodita judiciis fallacibus omnia primis:
Sic igitur ratio tibi rerum prava necesse est
Falsaque sit, falsis quæcunque ab sensibus orta est.

Nunc alii sensus quo pacto quisque suam rem
Sentiat, haud quaquam ratio scruposa relicta est.
Principiò auditur sonus & vox omnis, in aures
Insinuata, suo pepulêre ubi corpore sensum:
Corpoream quoque enim vocem constare fatendum est,
Et sonitum, quoniam possunt impellere sensus:
Præterradit enim vox fauces sæpe, facitque
Asperiora, foràs gradiens, arteria clamor:
Quippe per angustum, turbâ majore coorta,
Ire foràs ubi cœperunt primordia vocum,
Scilicet expletis quoque janua raditur oris
Rauca suis, & iter lædit, quà vox it in auras:

Enfin de même que dans la conſtruction d'un édifice, ſi l'Architecte ſe ſert d'une regle fauſſe, ſi l'équerre s'écarte de la direction perpendiculaire, ſi le niveau s'éloigne par quelqu'endroit de ſa juſte ſituation, il faut néceſſairement que tout le bâtiment ſoit vicieux, panché, affaiſſé, ſans grace, ſans à plomb, ſans proportion, qu'une partie paraiſſe prête à s'écrouler, & que tout s'écroule en effet pour avoir été d'abord mal conduit. De même ſi l'on ne peut compter ſur le rapport des ſens, tous les jugemens qu'on portera ſeront trompeurs & illuſoires.

Maintenant de quelle maniere les autres ſens ſont-ils affectés par les objets qui leur ſont propres ? C'eſt un problême dont la ſolution n'eſt pas difficile. D'abord le ſon & la voix ſe font entendre, quand leurs élémens inſinués dans les cavités de l'oreille, ont frappé l'organe ; car vous ne pouvez conteſter au ſon & à la voix la nature corporelle, puiſqu'ils agiſſent ſur les ſens. Souvent la voix bleſſe le goſier, & les cris cauſent de l'irritation dans la trachée. Car alors les principes de la voix ſe précipitant au-dehors en trop grand nombre, comblent promptement leur étroit canal, en déchirent l'orifice, & endommagent le conduit par où la voix s'échappe dans l'air. On ne peut donc pas douter que la

Haud igitur dubium eſt, quin voces verbaque conſtent
Corporeis è principiis, ut lædere poſſint.

Nec te fallit item, quid corporis auferat, & quid
Detrahat ex hominum nervis ac viribus ipſis,
Perpetuus ſermo nigraï noctis ad umbram
Auroræ perductus ab exoriente nitore;
Præſertim ſi cum ſummo eſt clamore profuſus:
Ergò corpoream vocem conſtare neceſſe eſt,
Multa loquens quoniam amittit de corpore partem.

Aſperitas autem vocis fit ab aſperitate
Principiorum, & item lævor lævore creatur;
Nec ſimili penetrant aures primordia formâ,
Cùm tuba depreſſo graviter ſub murmure mugit,
Aut reboant raucum retrocita cornua bombum;
Vallibus & cycni gelidis orti ex Heliconis
Cùm liquidam tollunt lugubri voce querelam.

Haſce igitur penitùs voces cùm corpore noſtro
Exprimimus, rectoque foràs emittimus ore,
Mobilis articulat verborum dædala lingua,
Formaturaque labrorum pro parte figurat.
Atque ubi non longum ſpatium eſt, unde illa profecta

voix & les paroles n'aient des élémens corporels, puiſqu'ils peuvent exciter en nous de la douleur.

Vous n'ignorez pas non plus à quel point les nerfs ſont affaiſſés, & les forces épuiſées par une converſation ſoutenue depuis les premiers feux de l'aurore, juſqu'aux ſombres voiles de la nuit ; ſur-tout ſi la diſpute a ſouvent enflé le ſon de la voix. La voix eſt donc corporelle, puiſqu'on ne peut parler beaucoup, ſans une perte ſenſible de ſubſtance.

La rudeſſe ou la douceur de la voix dépendent de la figure des élémens. Ce ne ſont pas les mêmes atomes qui frappent vos oreilles quand la trompette fait entendre ſes ſons graves & profonds, ou le cor recourbé ſon rauque frémiſſement, & quand le cygne originaire des fraîches vallées de l'Hélicon, fait retentir les plaintes harmonieuſes de ſa voix mélancolique.

Lorſque les ſons ont été chaſſés du fond de la poitrine dans l'intérieur du palais, la langue, cette mobile ouvriere de la parole, les articule, & l'inflexion des levres les modifie de ſon côté. Alors ſi la voix n'a pas un long trajet à parcourir pour arriver à l'organe, on entend clairement les

Perveniat vox quæque, neceſſe eſt verba quoque ipſa
Planè exaudiri, diſcernique articulatim;
Servat enim formaturam, ſervatque figuram.
At ſi interpoſitum ſpatium ſit longius æquo;
Aëra per multum confundi verba neceſſe eſt,
Et conturbari vocem, dum tranſvolat auras.
Ergo fit ſonitum ut poſſis audire, neque hilum
Internoſcere, verborum ſententia quæ ſit:
Uſque adeò confuſa venit vox inque pedita.

Præterea edictum ſæpe unum perciet aures
Omnibus in populo, emiſſum præconis ab ore:
In multas igitur voces vox una repentè
Diffugit; in privas quoniam ſe dividit aures,
Obſignans formam verbis clarumque ſonorem.

At quæ pars vocum non aures accidit ipſas,
Præterlata perit, fruſtra diffuſa per auras;
Pars ſolidis adlisa locis, rejecta, ſonorem
Reddit, & interdum fruſtratur imagine verbi.
Quæ bene cùm videas, rationem reddere poſſis
Tute tibi atque aliis, quo pacto, per loca ſola,
Saxa pares formas verborum ex ordine reddant,
Palantes comites cùm, montes inter opacos,

paroles, on distingue les articulations ; parce que la voix conserve ses inflexions & son caractere : mais si l'espace interposé est trop considérable, l'abondance de l'air confond les paroles, & la voix se trouble en flottant au milieu de ce fluide, d'où il arrive que vous pouvez entendre des sons sans distinguer le sens des mots, parce que la voix n'arrive jusqu'à vous que confuse & embarrassée.

Souvent encore un même édit publié par le crieur frappe les oreilles d'un peuple entier. Une seule voix se divise donc sur le champ en un grand nombre d'autres, puisqu'elle se distribue dans une infinité d'organes particuliers, où elle porte des articulations marquées & des sons très-distincts.

Les voix qui ne rencontrent point d'organes continuent leur route & meurent dissipées dans les airs, ou vont heurter des corps solides dont la répercussion renvoie le son, & nous trompe quelquefois en réfléchissant la parole comme le miroir réfléchit les images. Instruit de ce phénomene, vous pouvez vous expliquer à vous-même & aux autres, comment dans les lieux solitaires, les rochers renvoient les paroles avec leur ordre & leur articulation primitive, lorsque nous cherchons nos compagnons égarés,

Quærimus, & magnâ dispersos voce ciemus.

Sex etiam aut septem, loca vidi reddere, voces,
Unam cùm jaceres; ita colles collibus ipsis
Verba repulsantes iterabant dicta referre.
Hæc loca capripedes Satyros Nymphasque tenere
Finitimi fingunt; & Faunos esse loquuntur,
Quorum noctivago strepitu ludoque jocanti
Affirmant volgò taciturna silentia rumpi,
Chordarumque sonos fieri, dulcesque querelas,
Tibia quas fundit digitis pulsata canentum;
Et genus agricolûm latè sentiscere, cùm Pan
Pinea semiferi capitis velamina quassans,
Unco sæpe labro calamos percurrit hiantes,
Fistula silvestrem ne cesset fundere Musam.
Cætera de genere hoc monstra ac portenta loquuntur,
Ne loca deserta ab Divis quoque fortè putentur
Sola tenere; ideò jactant miracula dictis,
Aut aliquâ ratione aliâ ducuntur, ut *omne*
Humanum genus est avidum nimis auricularum.

Quod superest, non est mirandum, quâ ratione

en les appellant à grands cris sur les montagnes ombragées.

J'ai vu même des lieux qui répétaient six ou sept mots pour un seul qu'on proférait. Tant les paroles réfléchies de collines en collines étaient fidélement rapportées. Les peuples voisins de ces lieux les suppose nt habités par des Satyres, par des Nymphes & par des Faunes, qui, s'il faut les en croire, s'égaient dans ces solitudes, en troublent le silence profond par leurs concerts nocturnes, par le doux frémissement des cordes, & par les sons plaintifs de leurs voix, qu'accompagne la flûte sous leurs doigts agiles. Ils ajoutent que les habitans de la campagne sont avertis de l'arrivée de Pan, toutes les fois que ce Dieu agitant une couronne de pin sur sa tête amphibie, promene ses levres recourbées sur tous ses chalumeaux sans jamais laisser tarir ses accens champêtres. Ils racontent encore plusieurs autres prodiges de cette nature, soit afin qu'on ne regarde pas comme abandonné par les Dieux le pays qu'ils habitent ; soit pour quelqu'autre raison : car on sçait trop à quel point *l'esprit humain est avide de fables*.

Au reste ne soyez pas surpris que le son, pour arriver à l'oreille & frapper l'ouie, s'ou-

Quæ loca per, nequeunt oculi res cernere apertas,
Hæc loca per, voces veniant aureſque laceſſant,
Cùm loquimur clauſis foribus, quod ſæpe videmus;
Nimirum quia vox per flexa foramina rerum
Incolumis tranſire poteſt; ſimulacra renutant;
Perſcinduntur enim, niſi recta forâmina tranant;
Qualia ſunt vitri, ſpecies quæ travolat omnis.

Præterea partes in cunctas dividitur vox;
Ex aliis aliæ quoniam gignuntur, ubi una
Diſſiluit ſemel in multas exorta; quaſi ignis
Sæpe ſolet ſcintilla ſuos ſe ſpargere in ignes:
Ergò replentur loca vocibus, abdita retro
Omnia quæ circùm fuerint, ſonituque cientur:
At ſimulacra viis directis omnia tendunt,
Ut ſunt miſſa ſemel; quapropter cernere nemo
Se ſupra potis eſt, at voces accipere extrà:
Et tamen ipſa quoque hæc, dum tranſit clauſa viarum,
Vox obtunditur, atque aures confuſa penetrat;
Et ſonitum potiùs quàm verba, audire videmur.

Hæc queis ſentimus ſuccum, lingua atque palatum,
Pluſculum habent in ſe rationis, pluſque operaï.

vre des paſſages par où les yeux ne peuvent appercevoir les objets ſenſibles. Nous converſons à travers les portes fermées ; tout le monde en a l'expérience. C'eſt que la voix peut, ſans ſe décompoſer, paſſer par les conduits les plus tortueux des corps ; au lieu que les ſimulacres s'y refuſent, & ſe diviſent, ſi les pores ne ſont en ligne droite, comme ceux du verre que l'image traverſe dans tout ſon entier.

D'ailleurs les voix ſe diſtribuent de tous côtés ; parce qu'elles s'engendrent mutuellement ; une ſeule en produit une foule, comme l'étincelle ſe diviſe ſouvent en pluſieurs étincelles. Ainſi le ſon ſe porte dans les enfoncemens les plus cachés, derriere celui qui parle & dans tous les lieux circonvoiſins ; au lieu que les ſimulacres ne viennent qu'en ligne droite des objets à nos yeux. Voilà pourquoi l'on ne peut voir ſur ſa tête, tandis qu'on entend les ſons du dehors : cependant la voix elle-même s'émouſſe en pénétrant les murs ; elle ne ſe rend à l'organe que dans un état de confuſion, & lui fait plutôt entendre des ſons que des mots.

La maniere dont les ſucs agiſſent ſur la langue & le palais eſt plus compoſée & plus difficile à expliquer. D'abord les ſaveurs ſe font

Principiò ſuccum ſentimus in ore, cibum cùm
Mandendo exprimimus; ceu plenam ſpongiam aquaï
Si quis fortè manu premere exſiccareque cœpit:
Indè quod exprimimus, per caulas omne palati
Diditur, & raræ per plexa foramina linguæ:
Hæc ubi lævia ſunt manantis corpora ſucci,
Suaviter attingunt, & ſuaviter omnia tractant
Humida linguaï circùm ſudantia templa:
At contrà pungunt ſenſum, lacerantque coorta,
Quantò quæque magis ſunt aſperitate repleta.

Deinde voluptas eſt è ſucco in fine palati;
Cùm verò deorſum per fauces præcipitavit,
Nulla voluptas eſt, dum diditur omnis in artus:
Nec refert quidquam, quo victu corpus alatur,
Dummodò, quod capias, concoctum didere poſſis
Artubus, & ſtomachi humectum ſervare tenorem.

Nunc aliis alius cur ſit cibus, ut videamus,
Expediam, quareve, aliis quod triſte & amarum eſt,
Hoc tamen eſſe aliis poſſit prædulce videri;
Tantaque in his rebus diſtantia differitaſque eſt,

ſentir à la bouche, quand la trituration exprime le ſuc des alimens, comme on fait ſortir l'eau d'une éponge en la preſſant de la main. Ainſi exprimés, tous les ſucs s'inſinuent dans les pores du palais & dans les routes compliquées de la langue. Si leurs élémens ſont liſſes & dans un état de fluidité, ils flattent agréablement l'organe & répandent une volupté générale dans l'humide ſéjour de la langue. Au contraire, ils piquent le palais & le déchirent d'autant plus douloureuſement, que leurs atomes ſont plus rudes & plus anguleux.

C'eſt à l'extrêmité du palais que ſe fait ſentir la volupté des ſaveurs. Quand les alimens ſont deſcendus par l'œſophage, quand ils ſe diſtribuent dans tous les membres, il n'y a plus de ſenſation agréable à eſpérer. La qualité des mets devient alors indifférente, pourvu que les alimens ſe cuiſent & s'épurent aſſez pour ſe répandre dans le corps, & entretenir l'humidité de l'eſtomac.

Maintenant pourquoi les mêmes alimens ne conviennent-ils pas à tous les animaux ? pourquoi des mets déplaiſants & amers pour les uns, paraiſſent-ils aux autres agréables & doux ? pourquoi cette différence eſt-elle ſi grande, que

Ut quod alîs cibus est, aliis fuat acre venenum ;
Est utique ut serpens hominis contacta salivis
Disperit, ac esse mandendo conficit ipsa :
Prærerea nobis veratrum est acre venenum ;
At capris adipes & coturnicibus auget.

Ut, quibus id fiat rebus, cognoscere possis,
Principiò meminisse decet, quæ diximus antè,
Semina multimodis, in rebus, mista teneri :
Porrò omnes, quæcunque cibum capiunt animantes,
Ut sunt dissimiles extrinsecùs, & generatim
Extima membrorum circumcæsura coërcet ;
Proinde & seminibus distant, variantque figurâ :
Semina cùm porrò distent, differre necesse est
Intervalla viasque, foramina quæ perhibemus,
Omnibus in membris, & in ore ipsoque palato :
Esse minora igitur quædam, majoraque debent,
Esse triquetra aliis, aliis quadrata necesse est,
Multa rotunda, modis multis multangula quædam,
Namque figurarum ut ratio, motusque reposcunt,
Proinde foraminibus debent differre figuræ,
Et variare viæ proinde, ac textura coërcet :
Ergò ubi quod suave est aliis, aliis fit amarum,
Illis queis suave est, lævissima corpora debent
Contrectabiliter caulas intrare palati :
At contrà, quibus est eadem res intùs acerba,
Aspera nimirum penetrant hamataque fauces.

ce qui nourrit les uns eſt un poiſon mortel pour les autres ? Ainſi le ſerpent humecté de la ſalive humaine, périt & ſe dévore de ſes propres dents. Ainſi l'ellebore qui eſt un venin pour l'homme, accroît l'embonpoint des chevres & des cailles.

Pour vous faire connaître la cauſe de ces différences, rappellez-vous (ce que nous avons dit plus haut) que les atomes ſont diverſement combinés dans tous les êtres. Or les animaux étant tous diſſemblables à l'extérieur, ayant des formes & des contours variés ſelon les eſpeces, doivent à plus forte raiſon différer par la figure de leurs principes, différence qui en ſuppoſe une néceſſaire entre les interſtices, les conduits & les pores, non-ſeulement des membres en général, mais en particulier de la bouche & du palais ; ils doivent être plus étroits ou plus larges, triangulaires ou quarrés, circulaires ou polygones de toute eſpece ; car la figure des pores varie à raiſon de la figure & du mouvement des atomes, & celle des conduits à raiſon du tiſſu qui les contient. Ainſi quand les mêmes alimens paraiſſent doux aux uns & amers aux autres, c'eſt que leurs ſucs s'inſinuent aiſément dans le palais des premiers ſous une forme liſſe & arrondie, & déchirent le goſier des autres avec leurs pointes & leurs courbures.

Nunc facile ex his est rebus cognoscere quæque.
Quippe ubi quoi febris, bili superante, coorta est,
Aut aliâ ratione aliqua est vis excita morbi ;
Perturbatur ibi totum jam corpus, & omnes
Commutantur ibi posituræ principiorum ;
Fit, priùs ad sensum ut quæ corpora conveniebant,
Nunc non conveniant, & cætera sint magis apta,
Quæ penetrata queunt sensum progignere acerbum ;
Utraque enim sunt in mellis commista sapore,
Id quod jam superà tibi sæpe ostendimus antè.

Nunc age, quo pacto nares adjectus odoris
Tangat, agam. Primùm res multas esse necesse est,
Undè fluens volvat varius se fluctus odorum :
Nam fluère, & mitti volgò, spargique putandum est :
Verùm aliis alius magis est animantibus aptus,
Dissimiles propter formas : ideòque per auras
Mellis apes, quamvis longè, ducuntur odore,
Volturiique cadaveribus ; tum fissa ferarum
Ungula quò tulerit gressum, promissa canum vis
Ducit ; & humanum longè præsentit odorem
Romulidarum arcis servator candidus anser :
Sic aliis alius nidor datus, ad sua quemque

Il n'eſt point de problême que vous ne puiſſiez réſoudre avec cette explication. Par exemple, quand la bile prédominante allume la fievre, ou quand une autre cauſe produit en nous la maladie ; comme alors l'harmonie du corps entier ſe trouble, & que les principes ſe déplacent; les corpuſcules qui avaient auparavant de l'analogie avec nos organes, ceſſent d'en avoir, & ceux dont l'immiſſion produit la douleur, ſont les ſeuls qui puiſſent s'y introduire. Or la ſaveur du miel réſulte (comme nous l'avons déjà fait voir) de ces deux eſpeces d'élémens.

Paſſons maintenant à la maniere dont les odeurs viennent frapper l'organe. Il eſt néceſſaire d'abord qu'il y ait un grand nombre de corps, de l'intérieur deſquels s'exhalent en tourbillons des flots d'odeurs ; car on ne peut nier qu'elles ne ſoient des écoulemens, des émiſſions, des émanations continuelles. Mais elles ſont plus ou moins analogues aux divers animaux, ſelon la différence des figures dont elles ſont douées. Voilà pourquoi l'abeille dans les airs eſt attirée de loin par l'odeur du miel, le vautour par l'infection des cadavres, le lévrier par la trace de la proie, & l'oie protectrice du capitole, par les émanations des corps humains. C'eſt ainſi que la Nature, à l'aide de ces diver-

Pabula ducit, & à tetro reſilire veneno
Cogit ; eoque modo ſervantur ſæcla ferarum.

Hic odor ipſe igitur, nares quicunque laceſſit,
Eſt alio ut poſſit permitti longiùs alter :
Sed tamen haud quiſquam tam longè fertur eorum,
Quàm ſonitus, quàm vox ; mitto jam dicere, quàm res
Quæ feriunt oculorum acies, viſumque laceſſunt.
Errabundus enim tardè venit, ac perit antè,
Paulatim facilis diſtractus in aëris auras :
Ex alto primùm quia vix emittitur ex re ;
Nam penitùs fluere atque recedere rebus odores
Significat, quòd fracta magis redolere videntur
Omnia, quòd contrita, quòd igni conlabefacta.
Deinde videre licet majoribus eſſe creatum
Principiis voci ; quoniam per ſaxea ſepta
Non penetrat, quà vox volgò ſonituſque feruntur :
Quare etiam quod olet, non tam facile eſſe videbis
Inveſtigare, in quâ ſit regione locatum :
Refrigeſcit enim cunctando plaga per auras,
Nec calida ad ſenſum decurrit nuntia rerum :
Errant ſæpe canes itaque, & veſtigia quærunt.

Nec

ſes exhalaiſons, conduit chaque animal aux alimens qui lui conviennent, le détourne du noir poiſon, & conſerve toutes les eſpeces vivantes.

Ces émanations qui affectent l'odorat ont une ſphere d'activité plus ou moins étendue ; mais jamais elles ne ſe portent auſſi loin que le ſon & la voix, ni à plus forte raiſon que les ſimulacres auxquels nous devons la vue des objets. Elles s'égarent, elles ſe traînent lentement, elles périſſent peu-à-peu & ſe décompoſent aiſément au milieu des airs, avant d'arriver à l'organe. D'abord parce qu'elles émanent avec peine de l'intérieur des ſubſtances, comme l'on n'en ſçaurait douter, en voyant tous les corps exhaler plus d'odeurs, quand ils ſont briſés, broyés, & conſumés par la flamme : enſuite parce qu'il eſt aiſé de s'appercevoir que les odeurs ont des élémens plus groſſiers que les principes du ſon, puiſqu'elles ne pénetrent pas l'enclos des murs, par où la voix s'inſinue ſans peine. Auſſi nous donnent-elles très-peu de lumieres ſur le lieu des corps : parce que leurs délais continuels rallentiſſent leur action dans les airs ; ce ne ſont que des meſſagers engourdis dont les rapports ſont trop tardifs : voilà pourquoi nous voyons ſouvent les chiens ſe tromper & rechercher la voie.

Nec tamen hoc solis in odoribus, atque sapo-
rum
In genere est, sed item species rerum atque
colores
Non ita conveniunt ad sensus omnibus omnes,
Uncn sint aliis quædam magis acria visu :
Quin etiam gallum, noctem explaudentibus alis,
Auroram clarâ consuetum voce vocare,
Nenu queunt rapidi contrà constare leones,
Inque tueri ; ita continuò meminêre fugaï :
Nimirum quia sunt gallorum in corpore quædam
Semina quæ, cùm sunt oculis immissa leonum,
Pupillas interfodiunt, acremque dolorem
Præbent, ut nequeant contrà durare feroces ;
Cùm tamen hæc nostras acies nil lædere possint,
Aut quia non penetrant, aut quòd penetrantibus
illis
Exitus ex oculis liber datur, in remeando
Lædere ne possint ex ullâ lumina parte.

Nunc age, quæ moveant animum res, accipe,
& unde,
Quæ veniunt, veniant in mentem, percipe pau-
cis.
Principio hoc dico, rerum simulacra vagari
Multa, modis multis, in cunctas undique par-
tes,
Tenuia, quæ facilè inter se junguntur in auris,

Au reſte ces effets ne ſont pas particuliers aux odeurs & aux ſaveurs. Les images elles-mêmes & les couleurs ne ſont pas non plus tellement proportionnées à tous les organes, qu'il n'y ait des corps dont la vue ſoit plus douloureuſe que d'autres. Ainſi l'oiſeau qui diſſipe la nuit par le battement de ſes aîles & dont la voix aiguë appelle l'aurore, le coq eſt la terreur des lions, qui prennent la fuite à ſa vue. C'eſt que des membres du coq émanent des atomes qui, introduits dans l'œil du lion, piquent ſa prunelle, & lui cauſent une douleur vive à laquelle ſon courage ne peut réſiſter : tandis que ces mêmes atomes ſont incapables de bleſſer nos organes, ſoit qu'ils n'y pénetrent point du tout, ſoit qu'après y avoir pénétré, ils trouvent une libre iſſue, qui les empêche d'endommager l'œil à leur retour.

Maintenant, ô Mémmius, apprenez en peu de mots quels ſont les corps qui agiſſent ſur l'ame, & d'où lui viennent ſes idées. Je dis d'abord, qu'il y a une eſpece particuliere de ſimulacres qui voltigent en foule, ſous mille formes diverſes, dans tous les points de l'eſpace : & dont le tiſſu eſt ſi ſubtil, qu'ils ne peuvent ſe rencontrer dans l'air ſans ſe réunir comme

Obvia cùm veniunt, ut aranea bracteaque auri :
Quippe etenim multò magis hæc sunt tenuia textu,
Quàm quæ percipiunt oculos, visumque lacessunt ;
Corporis hæc quoniam penetrant per rara, cientque
Tenuem animi naturam intùs, sensumque lacessunt :
Centauros itaque, & Scyllarum membra videmus,
Cerbereasque canum facies, simulacraque eorum,
Quorum morte obitâ tellus amplectitur ossa ;
Omne genus quoniam passim simulacra feruntur,
Partim sponte suâ quæ fiunt aëre in ipso,
Partim quæ variis ab rebus cunque recedunt,
Et quæ consistunt ex horum facta figuris :
Nam certè ex vivo Centauri non fit imago ;
Nulla fuit quoniam talis natura animalis :
Verùm ubi equi atque hominis casu convenit imago,
Hæresçit facilè extemplò, quod diximus antè,
Propter subtilem naturam & tenuia texta :
Cætera de genere hoc eâdem ratione creantur :
Quæ cùm mobiliter summâ levitate feruntur,
Ut priùs ostendi, facilè uno commovet ictu
Quælibet una animum nobis subtilis imago.
Tenuis enim mens est & mirè mobilis ipsa,

des fils d'araignée & des feuilles d'or battu. Car ils ſont encore beaucoup plus déliés que les effigies auxquelles nous devons la vue des objets ; puiſqu'ils s'inſinuent dans tous les conduits de nos corps, & vont émouvoir intérieurement la ſubſtance délicate de l'ame dont ils mettent en jeu les facultés. Voilà pourquoi nous voyons des Centaures, des Scylles, des Cerberes, & les phantômes des morts dont la terre enferme depuis long-tems les dépouilles. C'eſt que l'athmoſphere eſt remplie de ſimulacres de toute eſpece, dont les uns ſe forment d'eux-mêmes au milieu des airs, les autres émanent des corps, d'autres enfin ſont le réſultat de ces deux eſpeces réunies : par exemple, l'image d'un Centaure n'eſt point l'émanation d'un Centaure vivant, puiſque la Nature n'a jamais enfanté d'animal de cette eſpece. Ce n'eſt donc qu'un compoſé des ſimulacres du cheval & de l'homme que le hazard a fait rencontrer, & dont (comme nous venons de le dire) la fineſſe a facilité la combinaiſon. Les autres images de cette nature ſont le fruit d'une pareille réunion ; & comme leur légéreté les rend très-agiles, il leur eſt aiſé dès la premiere impulſion, d'affecter nos ames qui ſont elles-mêmes d'une fineſſe & d'une mobilité ſurprenantes.

Hæc fieri, ut memoro, facilè hinc cognoscere possis;
Quatenus hoc simile est oculis, quod mente videmus,
Atque oculis simili fieri ratione necesse est.
Nunc igitur quoniam docui me fortè leones
Cernere per simulacra, oculos quæcunque lacessunt;
Scire licet mentem simili ratione moveri
Per simulacra leonum cætera, quæ videt æquè,
Nec minùs atque oculi, nisi quòd mage tenuia cernit:
Nec ratione aliâ, cùm somnus membra profudit,
Mens animi vigilat, nisi quòd simulacra lacessunt
Hæc eadem nostros animos, quæ, cùm vigilamus:
Usque adeò, certè ut videamur cernere eum, quem
Reddita vitaï jam mors, & terra potita est.
Hoc ideò fieri cogit Natura, quòd omnes
Corporis affecti sensus per membra quiescunt,
Nec possunt falsum veris convincere rebus:
Præterea meminisse jacet, languetque sopore;
Nec dissentit eum mortis lethique potitum
Jampridem, quem mens vivum se cernere credit.

Quod supereſt, non eſt mirum ſimulacra moveri,

Une preuve certaine de la vérité de cette explication, c'eſt que les objets dont l'ame a la perception, ne reſſembleraient pas auſſi parfaitement à ceux que voit l'organe, ſi ces deux impreſſions n'étaient l'effet du même méchaniſme. Ainſi ayant déjà prouvé que je n'apperçois un lion, par exemple, qu'à l'aide des ſimulacres qui frappent mes yeux ; il faut en conclurre que l'ame eſt émue pareillement par d'autres ſimulacres de lions, qu'elle voit auſſi diſtinctement que l'œil, avec la ſeule différence qu'ils ſont plus déliés. Si donc l'ame demeure éveillée quand les membres ſont étendus dans les bras du ſommeil, c'eſt que les mêmes ſimulacres qui nous ont affectés pendant le jour, ſe préſentent alors à elle avec tant de vérité, qu'on croit voir & entendre ceux-mêmes dont la terre & la mort ſe ſont emparées depuis long-tems. La Nature rend ces illuſions inévitables, parce que pour lors les ſens plongés dans un profond ſommeil, ne peuvent oppoſer la vérité à l'erreur ; parce que la mémoire elle-même aſſoupie & languiſſante, ne contredit point ces apparences, en rappellant que celui qu'on croit voir en vie eſt depuis long-tems victime du trépas.

Au reſte, il n'eſt pas ſurprenant que les ſimulacres ſe meuvent, qu'ils agitent leurs bras &

Brachiaque in numerum jactare, & cætera membra :
Nam fit ut in somnis facere hoc videatur imago :
Quippe ubi prima perit, alioque est altera nata
Endo statu, prior hæc gestum mutâsse videtur :
Scilicet id fieri celeri ratione putandum est.

Multaque in his rebus quæruntur, multaque nobis
Clarandum est, planè si res exponere avemus.
Quæritur imprimis quare, quod quoique libido
Venerit, extemplò mens cogitet ejus idipsum :
Anne voluntatem nostram simulacra tuentur,
Et simul ac volumus, nobis occurrit imago ?
Si mare, si terram cordi est, si denique cœlum,
Conventus hominum, pompam, convivia, pugnas,
Omnia sub verbo ne creat Natura paratque ?
Cùm præsertim aliis, eâdem in regione locoque,
Longè dissimiles animus res cogitet omnis.

Quid porrò, in numerum procedere cùm simulacra
Cernimus in somnis, & mollia membra movere ;
Mollia mobiliter cùm alternis brachia mittunt ;
Et repetunt oculis gestum pede convenienti ;

leurs membres en cadence. Ce ſont des apparences qui doivent avoir lieu pendant le ſommeil. Car lorſque le premier ſimulacre eſt évanoui, & qu'un autre lui ſuccede dans une attitude différente, il ſemble que c'eſt le même qui a changé de contenance : parce que cette ſucceſſion ſe fait avec une grande rapidité.

Nous aurions encore bien des queſtions à réſoudre, bien des difficultés à éclaircir, ſi nous voulions traiter à fonds cette matiere : on demande ſur-tout pourquoi l'ame a ſur le champ l'idée des objets dont elle veut s'occuper : ſi les ſimulacres épient notre volonté : ſi les images ſe préſentent auſſi tôt que nous le deſirons : ſi la Nature crée à nos ordres ou tient en réſerve les effigies du ciel, de la terre, de la mer, des aſſemblées, des cérémonies, des feſtins & des combats, pour nous les préſenter à notre premier ſignal : tandis ſur-tout que dans la même région & dans le même lieu d'autres ames ſont occupées d'idées entiérement différentes.

Mais lorſqu'en ſonge nous voyons les ſimulacres s'avancer en cadence, mouvoir leurs membres flexibles, déployer alternativement leurs bras avec ſoupleſſe, & d'un pied agile répéter les geſtes aux yeux ; croyez-vous qu'ils aient

Scilicet arte madent simulacra, & docta vagantur,
Nocturno facere ut possint in tempore ludos?
An magis illud erit verum quia, tempore in uno
Cùm sentimus id (ut cùm vox emittitur una)
Tempora multa latent, ratio quæ comperit esse:
Propterea fit uti, quovis in tempore, quæque
Præsto sint simulacra, locis in queisque parata:
Tanta est mobilitas & eorum copia tanta!
Et quia tenuia sunt, nisi se contendit, acutè
Cernere non potis est animus; proinde omnia, quæ sunt
Præterea, pereunt, nisi sic sese ipse paravit.
Ipse parat sese porrò, speratque futurum
Ut videat; quòd consequitur rem quamque fit ergò.

Nonne vides, oculos etiam, cùm, tenuia quæ sint,
Cernere cœperunt, contendere se atque parare,
Nec sine eo fieri posse ut cernamus acutè?
Et tamen in rebus quoque apertis noscere possis,
Si non advertas animum, proinde esse, quasi omni
Tempore semotæ fuerint longèque remotæ:
Cur igitur mirum est, animus si cætera perdit,
Præter quàm quibus est in rebus deditus ipse?

étudié les regles, & que l'art préſide à leurs jeux nocturnes ? ou plutôt n'eſt-il pas certain que, bien que nous ne ſentions ces mouvemens, comme nous n'entendons chaque mot d'un diſcours, qu'en un ſeul inſtant, il s'en écoule pourtant un grand nombre, dont la ſucceſſion n'eſt pas ſenſible pour nous, mais que la raiſon ſçait diſtinguer ? voilà pourquoi il ſe préſente à nous, en tout tems, & en tous lieux, des ſimulacres de toute eſpece : tant eſt grande leur multitude & leur rapidité ! Mais comme leur tiſſu eſt très-délié, l'ame ne peut, ſans ſe recueillir, les appercevoir diſtinctement ; ils ſont abſolument perdus pour elle, ſi par une forte contention elle ne ſe prépare à les recevoir, ce qu'elle ne manque pas de faire par le deſir & l'eſpérance qu'elle a de voir les objets qu'elle voit en effet.

Ne remarquez-vous pas que les yeux mêmes après s'être portés ſur des objets peu ſenſibles, ne peuvent ſans attention & ſans préparation, les appercevoir clairement ? les corps même les plus expoſés à la vue, ſi l'ame ne s'applique à les obſerver, ſont pour elle, comme s'ils en avaient toujours été à une très-grande diſtance. Eſt-il donc ſurprenant qu'elle laiſſe échapper tous les ſimulacres, excepté ceux dont elle eſt actuellement occupée ?

Deinde adoptamur de signis maxima parvis :
Nos in fraudem induimus, fruſtramur & ipſi ;
Quoque ut interdùm non ſuppeditetur imago
Eadem generis ; ſed fœmina quæ fuit antè,
Mutatis virtum factus videatur adeſſe ;
Aut alia ex aliâ facies æraſque ſequatur :
Quod ne miremur, ſopor atque oblivia curant.

Iſtud in his rebus vitium vehementer & iſtum
Effugere errorem vitareque præmeditator ;
Lumina ne facias oculorum clara creata,
Proſpicere ut poſſimus ; & ut proferre viai
Proceros paſſus, ideò faſtigia poſſe
Surarum ac feminum pedibus fundata plicari ;
Brachia tum porrò validis ex apta lacertis
Eſſe, manuſque datas utrâque à parte miniſtras,
Ut facere ad vitam poſſimus, quæ foret uſus.

Cætera de genere hoc inter quæcunque putantur,
Omnia perversâ præpoſtera ſunt ratione ;
Nil ideò quoniam natum eſt in corpore, ut uti
Poſſemus ; ſed quod natum eſt, id procreat uſum :
Nec fuit antè videre oculorum lumina nata ;
Nec dictis orare priùs quàm lingua creata eſt ;

Souvent l'ame en groſſiſſant les ſimulacres nous induit en erreur & nous abuſe. Souvent encore elle dénature les ſexes des images, & au lieu d'une femme nous ne preſſons dans nos bras qu'un homme qui lui ſuccede, ou un autre individu d'une figure & d'un âge fort différens. Le ſommeil & le défaut de mémoire rendent ces métamorphoſes peu ſurprenantes.

Mais avant tout, ô Memmius, mettez-vous en garde contre une erreur trop commune : ne croyez pas que la brillante orbite de nos yeux n'ait été arrondie que pour nous procurer la vue des objets, que ces jambes & ces cuiſſes mobiles n'aient été élevées ſur la baſe des pieds que pour donner plus d'étendue à nos pas ; que les bras enfin n'aient été formés de muſcles ſolides & terminés par les mains à droite & à gauche, que pour être les miniſtres de nos beſoins & de notre conſervation.

Par de pareilles interprétations, on a renverſé l'ordre reſpectif des effets & des cauſes. Nos membres n'ont pas été faits pour notre uſage, mais on s'en eſt ſervi parce qu'on les a trouvés faits. La vue n'a point précédé les yeux. La parole n'a point été formée avant la langue ; au contraire

Sed potiùs longè linguæ præceſſit origo
Sermonem ; multòque creatæ ſunt priùs aures ,
Quàm ſonus eſt auditus ; & omnia denique membra
Antè fuêre (ut opinor) eorum quàm foret uſus :
Haud igitur potuêre utendi creſcere causâ.

At contrà conferre manu certamina pugnæ ,
Et lacerare artus, fœdareque membra cruore,
Antè fuit multò , quàm lucida tela volarent :
Et volnus vitare priùs Natura coëgit ,
Quàm daret objectum parmaï lævа per artem :
Scilicet & feſſum corpus mandare quieti
Multò antiquius eſt , quàm lecti mollia ſtrata ;
Et ſedare ſitim priùs eſt , quàm pocula , natum :
Hæc igitur poſſunt utendi cognita causâ
Credier, ex uſu quæ ſunt vitâque reperta
Illa quidem ſeorſum ſunt omnia , quæ priùs ipſa
Nata , dedêre ſuæ poſt notitiam utilitatis ;
Quo genere imprimis ſenſus & membra videmus.
Quare etiam atque etiam procul eſt ut credere poſſis
Utilitatis ob officium potuiſſe creari.

Illud item non eſt mirandum , corporis ipſa
Quòd natura cibum quærit quojuſque animantis :

le langage a suivi de bien loin la naissance de l'organe. Les oreilles existaient long-tems avant qu'on entendît des sons ; & tous nos membres long-tems avant qu'on en fît usage : ce n'est donc pas la vue de nos besoins qui les a fait naître.

Au contraire on combattait avec les poings, on se déchirait avec les ongles, on se souillait de sang long-tems avant que les fleches brillantes volassent dans l'air ; la Nature avait appris à l'homme à éviter les blessures, avant que l'art lui eût suspendu au bras gauche un bouclier pour se mettre à couvert. Le sommeil & le repos sont beaucoup plus anciens que les lits & le duvet. On appaisait sa soif avant l'invention des coupes. Toutes ces découvertes qui sont la suite du besoin & le fruit de l'expérience, on peut croire qu'elles ont été faites en vue de notre utilité. Mais il n'en est pas de même des objets dont l'usage n'a été trouvé que long-tems après leur naissance, tels que nos membres & nos organes. Ainsi tout vous éloigne de penser qu'ils aient été faits pour notre usage.

Ne soyez pas surpris non plus que tous les animaux recherchent naturellement la nourriture. Je vous ai enseigné que de tous les corps

Quippe etenim fluere atque recedere corpora rebus
Multa modis multis docui ; sed plurima debent
Ex animalibus iis, quæ sunt exercita motu ;
Multaque per sudorem ex alto pressa feruntur ;
Multa per os exhalantur, cùm languida anhelant :
His igitur rebus rarescit corpus, & omnis
Subruitur natura ; dolor quam consequitur rem :
Propterea capitur cibus, ut suffulciat artus,
Et recreet vires interdatus, atque patentem
Per membra ac venas ut amorem obturet edendi.

Humor item discedit in omnia, quæ loca cunque
Poscunt humorem ; glomerataque multa vaporis
Corpora, quæ stomacho præbent incendia nostro,
Dissupat adveniens liquor ac restinguit, ut ignem,
Urere ne possit calor amplius aridus artus.
Sic igitur tibi anhela sitis de corpore nostro
Abluitur, sic expletur jejuna cupido.

Nunc quî fiat uti passus proferre queamus,
Cùm volumus, varièque datum sit membra movere,
Et quæ res tantùm hoc oneris protrudere nostri
Corporis insuêrit, dicam ; tu percipe dicta.
Dico, animo nostro primùm simulacra meandi

ſe détachent de mille manieres un grand nombre de corpuſcules. L'exercice & le mouvement rendent ces émanations plus abondantes dans certains animaux. La tranſpiration en fait ſortir une infinité de l'intérieur des corps. L'abattement de la fatigue n'en fait pas moins exhaler par le canal de la reſpiration. Ces pertes raréfient le corps, affaibliſſent la machine, état d'épuiſement qui eſt ſuivi de douleur. Voilà pourquoi on a recours aux alimens qui en ſe diſſéminant dans tous les interſtices ſoutiennent les membres, réparent les forces & rempliſſent les conduits que le beſoin de manger avait dilatés.

Les breuvages de leur côté ſe répandent dans tous les lieux qui ont beſoin d'humidité ; ils diſſipent les tourbillons de chaleur qui dévoraient l'eſtomac, & éteignent ces feux brûlans qui deſſéchaient & conſumaient les membres. Voila de quelle maniere on appaiſe la ſoif ardente & le deſir des alimens.

Mais d'où nous vient la faculté de marcher, quand nous le voulons, & de mouvoir nos membres de différentes manieres ? Quel eſt l'agent accoutumé à pouſſer en avant une maſſe auſſi lourde que celle de nos corps ? Je vais vous l'expliquer : redoublez d'attention : il faut avant

Accidere, atque animum pulsare, ut diximus antè.
Indè voluntas fit; neque enim facere incipit ullam
Rem quisquam, quàm mens providit, quid velit, antè:
At, quod providet, illius rei constat imago:
Ergò animus cùm sese ita commovet, ut velit ire
Inque gredi, ferit extemplò, quæ in corpore toto
Per membra atque artus, animaï diffita vis est;
Et facile est factu, quoniam conjuncta tenetur:
Indè ea proporrò corpus ferit, atque ita tota
Paulatim moles protruditur atque movetur.
Præterea tum rarescit quoque corpus, & aër
(Scilicet ut debet, qui semper mobilis exstat)
Per patefacta venit penetratque foramina largus;
Et dispergitur ad partes ita quasque minutas
Corporis: Hinc igitur rebus fit utrinque duabus,
Corpus uti, ut navis velis ventoque, feratur.

Nec tamen illud in his rebus mirabile constat,
Tantula quòd tantum corpus corpuscula possint
Contorquere, & onus totum convertere nostrum:
Quippe etenim ventus, subtili corpore tenuis,
Trudit agens magnam magno molimine navim;
Et manus una regit quantovis impete euntem;

tout, comme nous l'avons dit, que les ſimulacres qui invitent au mouvement viennent frapper l'eſprit. De-là naît la détermination : car on ne ſe met en devoir d'agir, qu'après avoir connu l'objet de ſa volonté, opération qui ſuppoſe néceſſairement la préſence des ſimulacres. L'eſprit ainſi déterminé annonce ſa volonté par un mouvement qui ſe communique auſſi-tôt à l'ame diſſéminée dans tous les membres ; & rien n'eſt plus aiſé, puiſque ces deux ſubſtances ſont intimement unies. Le contre-coup de l'ame ſe fait ſentir au corps, & ainſi toute la maſſe commence à ſe mouvoir & à s'avancer peu-à-peu. Outre cela le corps ſe raréfie auſſi dans le même tems. L'air toujours en mouvement s'empare comme il le doit de tous les conduits, ſe répand à grands flots dans tous les pores, ſe communique de cette maniere juſqu'aux molécules les plus déliées. Ainſi l'ame & l'air ſont les voiles & les rames qui font aller la machine.

Ne ſoyez pas ſurpris que des corpuſcules auſſi déliés puiſſent chaſſer en avant & tourner à leur gré une maſſe auſſi peſante que celle de nos corps. Le vent, ce fluide ſi ſubtil, a aſſez de force pour faire voler ſur l'onde les plus énormes navires. Un ſeul bras regle leur courſe, quelque rapide qu'elle ſoit. Un ſeul gouvernail

Atque gubernaclum contorquet quò libet unum :
Multaque per trochleas & tympana, pondere magno,
Commovet, atque levi sustollit machina nisu.

Nunc quibus ille modis somnus per membra quietem
Inriget, atque animi curas è pectore solvat,
Suavidicis potiùs, quàm multis versibus, edam :
Parvus ut est cycni melior canor, ille gruum quàm
Clamor, in ætheriis dispersus nubibus austri :
Tu, mihi da tenues aures animumque sagacem,
Ne fieri negites, quæ dicam, posse ; retroque
Vera repulsanti discedas pectore dicta ;
Tutemet in culpâ cùm sis, ne cernere possis.

Principiò somnus fit, ubi est distracta per artus
Vis animæ, partimque foràs ejecta recessit,
Et partim contrusa magis concessit in altum :
Dissolvuntur enim tum demum membra fluuntque :
Nam dubium non est, animaï quin operâ sit
Sensus hic in nobis ; quem cùm sopor impedit esse,
Tum nobis animam perturbatam esse putandum est,
Ejectamque foràs : non omnem ; namque jaceret

ſuffit pour les manœuvrer. En un mot à l'aide des poulies & des roues, nous voyons des machines ſoulever ſans effort les plus lourds fardeaux.

Pour vous expliquer maintenant comment le ſommeil verſe le repos dans nos membres & bannit l'inquiétude de nos ames, j'aurai plutôt recours aux charmes qu'à la multitude des vers. Ainſi les faibles accens du cygne flattent plus l'oreille que les cris perçans dont les grues rempliſſent les airs. De votre côté prêtez-moi une oreille attentive & un eſprit appliqué ; pour ne point nier les faits dont je vous démontrerai la poſſibilité, & par votre obſtination à repouſſer l'évidence, devenir vous-même la cauſe de votre aveuglement.

Le ſommeil naît en nous, quand l'ame ſe décompoſe dans la machine, & qu'une de ſes parties eſt chaſſée au dehors, tandis que l'autre ſe ramaſſe & ſe condenſe davantage dans l'intérieur du corps. Alors les membres doivent ſe délier & paraître flottans. En effet c'eſt a l'ame que nous devons le ſentiment, dont le ſommeil ne peut nous priver, ſans que la ſubſtance penſante ne ſoit troublée & chaſſée du corps ; mais non pas toute entiere : car le froid éternel

Æterno corpus perfusum frigore lethi :
Quippe ubi nulla latens animaï pars remaneret
In membris, cinere ut multâ latet obrutus ignis,
Unde reconflari sensus per membra repentè
Possit, ut ex igni cæco consurgere flamma.

Sed quibus hæc rebus novitas confletur, & unde
Perturbari anima, & corpus langueſcere possit,
Expediam : tu fac ne ventis verba profundam.

Principiò externâ corpus de parte necessum est,
(Aëriis quoniam vicinum tangitur auris)
Tundier, atque ejus crebro pulsarier ictu :
Proptereaque ferè res omnes, aut corio sunt,
Aut setâ, aut conchis, aut callo, aut cortice tectæ :
Interiorem etiam partem spirantibus aër
Verberat hic idem, cùm ducitur atque reflatur.
Quare utrinque secus cùm corpus vapulet, & cùm
Perveniant plagæ per parva foramina nobis
Corporis ad primas partes, elementaque prima;
Fit quasi paulatim nobis per membra ruina :
Conturbantur enim posituræ principiorum
Corporis atque animi sic, ut pars indè animaï
Ejiciatur, & introrsum pars abdita cedat;
Pars etiam distracta per artus, non queat esse

de la mort se répandrait alors dans la machine, puisqu'il ne lui resterait aucune particule d'ame qui, semblable au feu caché sous la cendre, fût capable de rallumer tout-à-coup le sentiment.

Mais il faut développer les causes de ce nouvel état, de ce trouble de l'ame, de cette langueur du corps. Ne souffrez pas, Memmius, que mes paroles deviennent le jouet des vents.

Comme la surface de tous les corps reçoit le contact immédiat de l'air, il est nécessaire qu'elle soit sans cesse frappée de ses coups fréquens. Voilà pourquoi presque tout les êtres sont couverts de cuir, de soie, de coquilles, d'écorces, ou de membranes calleuses. Les parties intérieures sont aussi battues sans cesse par ce flux & reflux d'air que la respiration y amene & en chasse continuellement. Le corps étant ainsi heurté de deux côtés, & ce choc, à l'aide des pores, se faisant sentir jusqu'aux atomes élémentaires, la destruction se prépare ainsi peu-à-peu. Bien-tôt les principes de l'esprit & du corps se déplacent. Une partie de l'ame est chassée au dehors, une autre se retire dans l'intérieur, une troisieme éparse dans les membres, ne peut plus se réunir ni fournir sa part au mou-

Conjuncta inter se, nec motu mutua fungi :
Inter enim sepit aditus Natura viasque :
Ergò sensus abit mutatis motibus altè :
Et quoniam non est, quasi quod suffulciat artus,
Debile fit corpus, languescunt omnia membra,
Brachia, palpebræque cadunt, poplitesque procumbunt.

Deinde cibum sequitur somnus ; quia quæ facit aër,
Hæc eadem cibus, in venas dum diditur omnes,
Efficit ; & multò sopor ille gravissimus exstat,
Quem satur aut lassus capias ; quia plurima tum se
Corpora conturbant magno contusa labore :
Fit ratione eâdem conjectus porrò animaï
Altior, atque foràs ejectus largior ejus,
Et divisior inter se ac distractior intus.

Et quoi quisque ferè studio devinctus adhæret,
Aut quibus in rebus multùm sumus antè morati,
Atque in quâ ratione fuit contenta magis mens ;
In somnis eadem plerumque videmur obire :
Causidici causas agere, & componere leges ;
Induperatores pugnare, ac prœlia obire ;
Nautæ contractum cum ventis cernere bellum ;
Nos agere hoc autem, & naturam quærere rerum

Semper,

vement de la vie ; parce que la Nature ferme tous les conduits & toutes les voies. Le sentiment s'enfuit au milieu de ce désordre. Le corps n'ayant plus de soutien s'affaiblit ; tous les membres languissent, les bras tombent, les paupieres se ferment, & les jarrets s'affaissent.

Le sommeil vient à la suite des repas ; parce que les alimens répandus dans les veines y produisent le même effet que l'air. L'assoupissement est même plus profond quand il succede à la plénitude ou à la fatigue ; la fatigue cause plus de désordre dans les élémens, enfonce l'ame plus avant dans le corps, l'en chasse à plus grands flots, la divise & la désunit davantage.

Les objets habituels de nos occupations, ceux qui nous ont retenus le plus long-tems & qui ont exigé le plus de contention de la part de l'esprit, sont les mêmes auxquels nous paraissons nous livrer ordinairement pendant le sommeil. Les Avocats plaident des causes & interpretent les loix en songe ; le Général livre des combats & des assauts ; le Pilote fait la guerre aux vents. Moi-même je n'interromps point mes doux travaux pendant la nuit. Je continue d'interroger la nature, &

Semper, & inventam patriis exponere chartis :
Cætera sic studia atque artes plerumque videntur
In somnis animos hominum frustrata tenere.

Et quicunque dies multos ex ordine ludis
Assiduas dederunt operas, plerumque videmus ;
Cùm jam destiterint ea sensibus usurpare,
Reliquias tamen esse vias in mente patentes,
Quà possint eadem rerum simulacra venire :
Permultos itaque illa dies eadem observantur
Ante oculos, etiam vigilantes ut videantur
Cernere saltantes, & mollia membra moventes ;
Et citharæ liquidum carmen chordasque loquentes
Auribus accipere, & consessum cernere eundem,
Scenaïque simul varios splendere decores :
Usque adeò magni refert studium atque voluntas,
Et quibus in rebus consuêrint esse operati
Non homines solùm, sed verò animalia cuncta.

Quippe videbis equos fortes, cùm membra jacebunt
In somnis, sudare tamen, spirareque sæpe,
Et quasi de palmâ summas contendere vires,
Tunc quasi carceribus patefactis sæpe quiete.

d'en dévoiler les secrets à ma patrie. En un mot les autres études & les autres arts occupent ordinairement en songe les hommes par de semblables illusions.

Ceux qui assistent assidument aux jeux plusieurs jours de suite, nous les voyons presque toujours, lors même que les spectacles ont cessé de frapper leurs sens, conserver dans leur ame des routes ouvertes par où les mêmes simulacres peuvent encore s'introduire. Les mêmes objets se présentent à eux pendant plusieurs jours. Ils voient même en veillant les Danseurs bondir & mouvoir leurs membres avec souplesse ; ils entendent les accords de la lyre & le doux langage des cordes ; ils retrouvent la même assemblée & la même variété de décorations dont brillait la scene. Tant est grand le pouvoir du penchant, du goût & de l'habitude, non-seulement sur les hommes, mais sur les animaux eux-mêmes.

En effet, vous verrez des coursiers, quoiqu'étendus & profondément endormis, se baigner de sueur, souffler fréquemment, & tendre tous leurs muscles, comme si les barrieres étaient déja ouvertes, pour disputer le prix de la course.

Venantumque canes, in molli ſæpe quiete,
Jactant crura tamen ſubitò, voceſque repentè
Mittunt, & crebras reducunt naribus auras,
Ut veſtigia ſi teneant inventa ferarum:
Experrefactique ſequuntur inania ſæpe
Cervorum ſimulacra, fugæ quaſi dedita cernant;
Donec diſcuſſis redeant erroribus ad ſe.

At conſueta domi catulorum blanda propago
Degere, ſæpe levem ex oculis volucremque ſoporem
Diſcutere, & corpus de terrâ conripere inſtant,
Proinde quaſi ignotas facies atque ora tuantur.
Et quàm quæque magis ſunt aſpera ſemina eorum,
Tam magis in ſomnis eadem ſævire neceſſum eſt.

At variæ fugiunt volucres, penniſque repentè
Sollicitant Divûm, nocturno tempore, lucos,
Accipitres ſomno in leni ſi prœlia pugnaſque
Edere ſunt perſectantes, viſæque volantes.

Porrò hominum mentes magnis quæ motibus edunt?

Souvent encore, au milieu du ſommeil, les chiens de nos chaſſeurs agitent tout-à-coup leurs pieds, jappent avec alégreſſe, & ramenent à pluſieurs repriſes l'air à leur organe, comme s'ils étaient ſur la trace de la proie. Souvent même en ſe réveillant ils continuent de pourſuivre les vains ſimulacres d'un cerf qu'ils s'imaginent voir fuir devant eux, juſqu'à ce que revenus à eux-mêmes, ils ſe déſabuſent à regret de leur erreur.

D'un autre côté le gardien faible & careſſant qui vit ſous nos toits, diſſipe en un moment le ſommeil léger qui fermait ſes paupieres, ſe dreſſe avec précipitation ſur ſes pieds, croyant voir un viſage inconnu & des traits ſuſpects. Car les ſimulacres tourmentent d'autant plus en ſonge, que leurs élémens ſont plus rudes & plus anguleux.

Au contraire les oiſeaux de toute eſpece prennent la fuite, & en agitant leurs ailes vont implorer pendant la nuit un aſyle dans les bois ſacrés, s'ils voient au milieu d'un ſommeil paiſible l'épervier vorace fondre ſur eux, ou les pourſuivre d'un vol rapide.

Et les ames humaines de quels grands mouvemens ne ſont-elles pas agitées pendant le ſom-

Magna etenim ſæpe in ſomnis faciuntque geruntque ;
Reges expugnant', capiuntur, prœlia miſcent,
Tollunt clamores, quaſi ſi jugulentur ibidem;
Multi depugnant, gemituſque doloribus edunt,
Et quaſi pantheræ morſu ſævive leonis
Mandantur, magnis clamoribus omnia complent :
Multi de magnis per ſomnum rebu' loquuntur,
Indicioque ſui facti perſæpe fuêre :
Multi mortem obeunt : multi de montibus altis
Se quaſi præcipitent ad terram corpore toto,
Exterrentur, & ex ſomno, quaſi mentibu' capti,
Vix ad ſe redeunt, permoti corporis æſtu.
Flumen item ſitiens, aut fontem propter amœnum
Adſidet, & totum propè faucibus occupat amnem :
Puſi ſæpe lacum propter ſe ac dolia curta,
Somno devincti credunt extollere veſtem,
Totius humorem ſaccatum ut corpori' fundant ;
Cùm Babylonica magnifico ſplendore rigantur.

Tum quibus ætatis freta primitùs inſinuantur,
Semen ubi ipſa dies membris matura creavit,

meil ? Combien de vaſtes projets formés & exécutés en un moment ? Ce ſont des rois dont on devient le maître ou l'eſclave, des combats qu'on livre, des cris qu'on pouſſe, comme ſi l'on était égorgé ſur la place. Il y en a qui ſe débattent, qui gémiſſent de douleur, qui rempliſſent l'air de leurs cris, comme s'ils étaient dévorés ſous la dent du lion ou de la panthere. Il y en a qui s'entretiennent en ſonge des affaires les plus importantes, & qui ſe trahiſſent ſouvent eux-mêmes par des aveux involontaires. Il y en a qui ſe voient conduire à la mort, d'autres qui croyant tomber de tout leur poids dans un précipice, ſe réveillent avec effroi, hors d'eux-mêmes, & ſe remettent difficilement du trouble que leur a cauſé cette agitation. Un homme altéré s'imagine être aſſis au bord d'un fleuve ou d'une ſource limpide ; il avale à longs traits la fontaine preſqu'entiere. Les enfans endormis croyant lever leurs vêtemens auprès d'un baſſin ou d'un tonneau coupé, ſe ſoulagent ſans défiance du beſoin qui les preſſe, & inondent ainſi les riches tapis que Babylone a colorés pour leur lit.

Mais quand la premiere effervescence de l'âge ſe fait ſentir à leur cœur, quand le tems a mûri dans leurs membres les germes prolifiques, une

Conveniunt simulacra foris è corpore quoque ;
Nuntia præclari voltûs pulchrique coloris ;
Qui ciet inritans loca turgida semine multo ,
Ut , quasi transactis sæpe omnibu' rebu' , profundant
Fluminis ingentes fluctus , vestemque cruentent.

Sollicitatur id in nobis (quod diximus antè)
Semen , adulta ætas cùm primùm roborat artus :
Namque alias aliud res commovet atque lacessit ;
Ex homine humanum semen ciet una hominis vis :
Quod simul atque suis ejectum sedibus , exit
Per membra atque artus , decedit corpore toto
In loca conveniens nervorum certa , cietque
Continuò partes genitales corporis ipsas ;
Inritata tument loca semine , fitque voluntas
Ejicere id , quò se contendit dira libido ;
Idque petit corpus mens , unde est saucia amore :
Namque omnes plerumque cadunt in volnus , & illam
Emicat in partem sanguis , unde icimur ictu ;
Et si cominùs est , hostem ruber occupat humor.

Sic igitur , Veneris qui telis accipit ictum

foule de ſimulacres émanés des corps de toute eſpece s'offrent à eux ſous les traits de la beauté jointe à la fraîcheur du jeune âge, provoquent l'organe rempli du ſuc générateur, & ouvrant à leur imagination ardente le ſanctuaire de la volupté, excitent en eux un épanchement ſéminal abondant dont leurs vêtemens ſont ſouillés.

Le fluide créateur n'eſt mis en action, comme nous venons de le dire, qu'au tems où l'adoleſcence a fortifié les membres. Chacun de nos organes eſt excité par des objets qui lui ſont propres : l'organe de la génération n'eſt provoqué que par l'image humaine. Auſſi-tôt que la liqueur féconde ſortie de ſes réſervoirs, & répandue par tout le corps, s'eſt raſſemblée dans les nerfs qui lui ſont particuliérement conſacrés, & a pénétré juſqu'au ſiege même de la volupté, ſoudain tous les canaux ſe gonflent à la fois ; la Nature demande à s'épancher ; la paſſion a déja choiſi ſon objet ; elle brûle de s'élancer ſur l'auteur de ſa bleſſure. C'eſt un combat, une guerre réelle, des coups portés, des flots de ſang répandus, une ennemie qui ſuccombe, & un vainqueur téméraire enſanglanté ſouvent au milieu de ſa victoire.

Ainſi le cœur que Vénus a bleſſé, ſoit en em-

(Sive puer membris muliebribus hunc jaculatur ;
Seu mulier toto jactans è corpore amorem)
Unde feritur, eò tendit, geſtitque coire,
Et jacere humorem in corpus de corpore ductum :
Namque voluptatem præſagit multa cupido :
Hæc Venus eſt nobis hinc autem eſt nomen amoris :
Hinc illæ primùm Veneris dulcedinis in cor
Stillavit gutta, & ſucceſſit fervida cura ;
Nam ſi abeſt, quod ames, præſtò ſimulacra tamen ſunt
Illius, & nomen dulce obverſatur ad aures.

Sed fugitare decet ſimulacra, & pabula amoris
Abſterrere ſibi, atque aliò convertere mentem,
Et jacere humorem conlectum in corpora quæque,
Nec retinere ſemel converſum unius amore ;
Et ſervare ſibi curam certumque dolorem :
Ulcus enim viveſcit & inveteraſcit alendo,
Inque dies gliſcit furor, atque ærumna graveſcit ;
Si non prima novis conturbes volnera plagis,
Volgivagâque vagus Venere, antè recentia cures,
Aut aliò poſſis animi traducere motus.

pruntant les traits délicats d'un jeune enfant, soit en armant de tous ses feux une femme séduisante, se porte vers l'objet d'où le coup est parti, pour s'unir à lui, pour l'inonder des flots de son amour: car la passion n'est que le pressentiment de la volupté. Voilà notre Vénus, voilà l'origine du nom de l'amour, voilà la source de cette douce rosée qui s'insinue d'abord goutte à goutte dans nos cœurs, & devient ensuite un océan d'inquiétudes. Car dans l'absence de l'objet aimé, ses simulacres assiégent toujours notre ame, & son nom trop cher retentit sans cesse à nos oreilles.

Mais il faut les fuir ces simulacres dangereux; il faut éloigner de soi tout ce qui peut alimenter l'amour, s'occuper d'autres idées, partager ses feux entre tous les objets indifféremment, sans les fixer sur un seul, sans se préparer par une passion exclusive des soucis & des tourmens inévitables. L'amour est une plaie qui s'envemine & s'aigrit en la nourrissant, c'est une frénésie qui s'accroît, une maladie qui s'aggrave de jour en jour, si par de nouvelles blessures on ne fait diversion à la premiere, si une prudente inconstance n'étouffe le mal dans son origine, & ne fait prendre un nouveau cours aux transports de la passion.

Nec Veneris fructu caret is qui vitat amorem;
Sed potiùs, quæ sunt sine pœnâ, commoda sumit;
Nam certa & pura est sanis magis indè voluptas,
Quàm miseris, etenim potiundi tempore in ipso,
Fluctuat incertis erroribus ardor amantum;
Nec constat quid primùm oculis manibusque fruantur;
Quod petière, premunt arctè, faciuntque dolorem
Corporis, & dentes inlidunt sæpe labellis,
Oscula que adfigunt, quia non est pura voluptas;
Et stimuli subsunt, qui instigant lædere idipsum,
Quodcunque est, rabies unde illæ germina surgunt:
Sed leviter pœnas frangit Venus inter amorem,
Blandaque refrœnat morsus admista voluptas.

Namque in eo spes est, unde est ardoris origo,
Restingui quoque posse ab eodem corpore flammam:
Quòd fieri contrà coram Natura repugnat;
Unaque res hæc est, quojus quàm pluria habemus;
Tam magis ardescit dirâ cupedine pectus;
Nam cibus atque humor membris adsumitur intùs;
Quæ quoniam certas possunt obsidere partes,
Hoc facilè expletur laticum frugumque cupido;
Ex hominis verò facie pulchroque colore,
Nil datur in corpus præter simulacra fruendum.

Et en renonçant à l'amour, ſe prive-t-on de ſes douceurs ? Au contraire on en recueille les fruits ſans en ſentir les peines. Le plaiſir eſt fait pour les ames raiſonnables, & non pour ces amans forcenés dont les ardeurs flottantes ne ſçavent pas même, dans l'ivreſſe de la jouiſſance, ſur quel charme fixer d'abord leurs mains & leurs regards, qui ſerrent avec fureur l'objet de leurs deſirs, qui le bleſſent, qui d'une dent cruelle impriment ſur ſes levres des baiſers douloureux. C'eſt que leur plaiſir n'eſt pas pur ; c'eſt qu'ils ſont animés par des aiguillons ſecrets contre l'objet vague d'où leur eſt venue cette frénéſie. Mais Vénus amortit la douleur au ſein du plaiſir, & répand ſur les bleſſures le beaume de la volupté.

En effet les amans ſe flattent que le même corps qui allume leurs feux peut auſſi les éteindre : mais la Nature s'y oppoſe. L'amour eſt l'unique deſir que la jouiſſance ne faſſe qu'enflammer de nouveau. Si la faim & la ſoif peuvent aiſément s'appaiſer, c'eſt que les alimens & les boiſſons ſe diſtribuent dans nos membres, & s'attachent à certaines parties de nous-mêmes. Mais un beau viſage, un teint brillant n'introduiſent dans nos corps que des ſimulacres légers qu'une eſpérance trompeuſe emporte trop ſouvent

Tenuia, quæ vento ſpes raptat ſæpe miſella.
Ut bibere in ſomnis ſitiens cùm quærit, & humor
Non datur, ardorem in membris qui ſtinguere poſſit;
Sed laticum ſimulacra petit, fruſtraque laborat,
In medioque ſitit torrenti flumine potans:
Sic in amore Venus ſimulacris ludit amantes;
Nec ſatiare queunt ſpectando corpora coram;
Nec manibus quidquam teneris abradere membris
Poſſunt, errantes incerti corpore toto.

Denique cùm membris conlatis, flore fruuntur
Ætatis, cùm jam præſagit gaudia corpus,
Atque in eo eſt Venus, ut muliebria conſerat arva;
Adfigunt avidè corpus, junguntque ſalivas
Oris, & inſpirant preſſantes dentibus ora:
Nequicquam: quoniam nihil indè abradere poſſunt,
Nec penetrare, & abire in corpus corpore toto:
Nam facere interdum id velle & certare videntur;
Uſque adeò cupidè Veneris compagibus hærent,
Membra voluptatis dum vi labefacta liqueſcunt:

dans les airs. Ainſi pendant le ſommeil un homme dévoré par la ſoif cherche à ſe déſaltérer ſans trouver une onde propre à éteindre l'ardeur de ſes membres. Il préſente ſes levres arides aux ſimulacres des fontaines ; il s'épuiſe inutilement, & meurt de ſoif au milieu du fleuve dont il croit s'abreuver. De même Vénus ſe joue des amans par des images illuſoires. La vue d'un beau corps n'eſt pas capable de les raſſaſier, & leurs mains ne peuvent ſuppléer à cette inſuffiſance, ni détacher aucune particule de ces membres délicats où elles errent irréſolues.

Enfin lorſque la jouiſſance a rapproché deux amans, lorſque deux jeunes corps réunis frémiſſent aux premiers accès du plaiſir, lorſque Vénus eſt ſur le point de féconder le ſein maternel, les amans ſe ſerrent étroitement ; leurs ames ſe joignent ſur leurs levres humides, elles ſe preſſent comme leurs bouches, elles cherchent à ſe confondre. Mais envain : il ne ſe fait pas une communication de ſubſtance ; les ames ne peuvent ſe pénétrer, les corps ne peuvent s'identifier ; car on voit bien que c'eſt là l'objet de leurs deſirs, & le but de leurs efforts, tant ils s'uniſſent intimement ſous les nœuds de l'amour, quand leurs membres ébranlés par la ſecouſſe du plaiſir ſe réſolvent en une liqueur abondante.

Tandem ubi se erupit nervis conlecta cupido ;
Parva fit ardoris violenti pausa parumper ;
Indè redit rabies eadem, & furor ille revisit,
Cùm sibi, quod cupiant ipsi, contingere-quæ-
runt ;
Nec reperire malum id possunt quæ machina
vincat :
Usque adeò incerti tabescunt volnere cæco.

Adde quòd absumunt vires, pereuntque la-
bore ;
Adde quòd alterius sub nutu degitur ætas ;
Labitur interea res, & vadimonia fiunt ;
Languent officia, atque ægrotat fama vacillans ;
Unguenta & pulchra in pedibus Sicyonia rident
Scilicet, & grandes viridi cum luce smaragdi
Auro includuntur, teriturque thalassina vestis
Assiduè, & Veneris sudorem exercita potat ;
Et bene parta patrum fiunt anademata, mitræ ;
Interdum in pallam, ac Melitensia, Ceaque ver-
tunt :
Eximiâ veste & victu convivia, ludi,
Pocula crebra, unguenta, coronæ, serta parantur :
Nequicquam, quoniam medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus an-
gat :
Aut quòd conscius ipse animus se fortè remordet,
Desidiosè agere ætatem, lustrisque perire ;

Enfin les flots réunis ont rompu leur barriere : la violence de la paſſion ſe rallentit un moment ; mais pour renaître enſuite avec plus de fureur & de rage, cherchant ſans ceſſe à atteindre le but où elle aſpire ; mais elle ne trouve aucun moyen de triompher de ſon mal, & les amans ſont conſumés d'une bleſſure inconnue.

Joignez encore à ces tourmens des forces épuiſées par la fatigue, une vie paſſée dans l'eſclavage, une fortune ruinée, des dettes contractées, l'oubli des devoirs, la perte de la réputation. On prodigue les parfums, on orne ſes pieds avec les chauſſures efféminées de Sicyone ; les émeraudes les plus grandes & du verd le plus éclatant ſont enchaſſées dans l'or, & les plus précieuſes étoffes abreuvées de la ſueur amoureuſe, s'uſent dans les exercices journaliers de Vénus. Les tréſors bien acquis des ancêtres ſont convertis en bandelettes & en ornemens de tête, changés en vêtemens de Malthe & de Cio, diſſipés en riches ameublemens, en feſtins, en jeux, en débauches, en parfums, en couronnes, en guirlandes. Mais envain. A la ſource du plaiſir on éprouve je ne ſçais quelle amertume, & l'on cueille les épines au ſein même des fleurs. Soit que la conſcience vous reproche une vie oiſive, perdue dans la molleſſe ; ſoit qu'un mot équivo-

Aut quod in ambiguo verbum jaculata reliquit,
Quod cupido adfixum cordi vivescit, ut ignis;
Aut nimiùm jactare oculos, aliumve tueri
Quod putat, in voltuque videt vestigia risûs.

Atque in amore mala hæc proprio summèque secundo
Inveniuntur; in adverso verò atque inopi sunt,
Prendere quæ possis oculorum lumine aperto,
Innumerabilia; ut melius vigilare sit antè,
Quâ docui ratione, cavereque ne inlaqueeris:
Nam vitare, plagas in amoris ne laciamur,
Non ita difficile est, quàm captum retibus ipsis
Exire, & validos Veneris perrumpere nodos.

Et tamen implicitus quoque possis, inque peditus
Effugere infestum, nisi tute tibi obvius obstes,
Et prætermittas animi vitia omnia primùm,
Tum quæ corpori' sunt ejus, quam percupis, ac vis:
Nam hoc faciunt homines plerumque cupidine cæci;
Et tribuunt ea, quæ non sunt his commoda verè:
Multimodis igitur pravas turpesque videmus
Esse in deliciis, summoque in honore vigere;

que de l'objet aimé pénetre votre ame comme un trait, & s'y conſerve comme le feu ſous la cendre ; ſoit que votre jalouſie remarque dans ſes regards trop de diſtraction pour vous & trop d'attention pour un rival, ou démêle ſur ſon viſage les traces d'un ſouris moqueur.

Si l'amour heureux eſt accompagné de tant de peines, les maux ſans nombre d'une paſſion déſeſpérée ne frappent-ils pas tous les yeux ? Il faut donc, comme je l'ai dit, veiller ſur ſoi-même, & ſe mettre d'avance en garde contre les pieges de l'amour. Car il eſt plus aiſé d'éviter ſes filets, que de s'en débarraſſer quand on s'y eſt laiſſé prendre, & de briſer les liens dont Vénus enchaîne les cœurs.

Cependant quoique pris, quoiqu'embarraſſé dans le laqs fatal, vous pourriez encore éviter votre perte, ſi vous n'y couriez vous-même, ſi vous ne fermiez les yeux ſur les vices de l'ame & les défauts corporels de l'objet qui vous a ſéduit. La paſſion aveugle les amans, & leur montre des perfections qui n'exiſtent pas. Un objet vicieux & difforme captive leur cœur & fixe leur hommage. Ils ont beau ſe railler les uns les autres, & conſeiller à leurs amis d'appaiſer

Atque alios alii inrident, Veneremque suadent
Ut placent, quoniam fœdo adflictantur amore,
Nec sua respiciunt miseri mala maxima sæpe.
Nigra, μελίχροος est: immunda & fœtida, ἄκοσμος:
Cæsia, παλλάδιον: nervosa & lignea, δορκάς:
Parvola, pumilio, χαρίτων ἴα, tota merum sal:
Magna atque immanis, κατάπληξις, plenaque honoris:
Balba, loqui non quit, τραυλίζει: muta, pudens est:
At flagrans, odiosa, loquacula, λαμπάδιον fit:
Ἰσχνὸν ἐρωμένιον tum fit, cùm vivere non quit
Præ macie: ῥαδινὴ verò est, jam mortua tussi:
At gemina & mammosa, Ceres est ipsa ab Iacchо:
Simula, σιληνὴ, ac satyra est: labiosa, φίλημα.
Cætera de genere hoc, longum est, si dicere coner.

Sed tamen esto jam quantovis oris honore,
Quoi Veneris membris vis omnibus exoriatur:
Nempe aliæ quoque sunt; nempe hâc sine vximus antè;
Nempe eadem facit, & scimus facere omnia turpi;

Vénus qui les a affligés d'une paſſion aviliſſante; ils ne voient pas qu'ils ſont eux-mêmes victimes d'un choix ſouvent plus honteux. Leur maîtreſſe eſt-elle noire ? c'eſt une brune piquante. Sale & dégoutante ? elle dédaigne la parure. Louche ? c'eſt la rivale de Pallas. Maigre & décharnée ? c'eſt la biche du Ménale. D'une taille trop petite ? c'eſt l'une des graces, l'élégance en perſonne. D'une grandeur démeſurée ? elle eſt majeſtueuſe, pleine de dignité. Elle bégaie & articule mal ? c'eſt un aimable embarras. Elle eſt muette & taciturne ? c'eſt la réſerve de la pudeur. Emportée, jalouſe, babillarde ? c'eſt un feu toujours en mouvement. Sur le point de mourir d'éthiſie ? c'eſt un tempérament délicat. Exténuée par la toux ? c'eſt une beauté languiſſante. D'un embonpoint monſtrueux ? c'eſt Cérès l'auguſte amante de Bacchus. Enfin un nez camus paraît le ſiege de la volupté ; & des levres épaiſſes ſemblent appeller le baiſer. Je ne finirais pas ſi je voulais rapporter toutes les illuſions de ce genre.

Mais je veux que ſes charmes ſoient à l'abri de toute critique, que ſa perſonne réuniſſe toutes les graces de Vénus ; eſt-elle unique de ſon eſpece : n'avez-vous pas autrefois ſçu vivre ſans elle ? ignorez-vous qu'elle eſt ſujette aux mêmes infirmités, aux mêmes beſoins que la plus dif-

Et miseram tetris se suffit odoribus ipsa,
Quàm famulæ longè fugitant, furtimque cachinnant.

At lacrymans exclusus amator limina sæpe
Floribus & sertis operit, postesque superbos
Unguit amaracino, & foribus miser oscula figit:
Quem si jam admissum, venientem offenderit aura
Una modò, causas abeundi quærat honestas;
Et meditata diu cadat altè sumpta querela;
Stultitiæque ibi se damnet, tribuisse quòd illi
Plus videat, quàm mortali concedere par est:
Nec Veneres nostras hoc fallit; quò magis ipsæ
Omnia summoperè hos vitæ postscenia celant,
Quos retinere volunt, adstrictosque esse in amore:
Nequicquam; quoniam tu animo tamen omnia possis
Protrahere in lucem, atque omnes anquirere nisus:
Et si bello animo est & non odiosa; vicissim
Prætermittet te humanis concedere rebus.

Nec mulier semper ficto suspirat amore;
Quæ complexa viri corpus cum corpore jungit,
Et tenet adsuctis humectans oscula labris:

forme ? que ſouvent elle s'infecte elle-même ? & que ſes femmes ſe ſauvent loin d'elle pour aller rire en ſecret ?

Cependant l'amant en larmes à qui l'accès eſt interdit, orne la porte de fleurs & de guirlandes, répand des parfums ſur les poteaux dédaigneux, & imprime ſur le ſeuil de triſtes baiſers. Une fois introduit, ſi un reſte d'odeur offenſe ſon organe, il trouve un honnête prétexte pour ſe retirer, il oublie en un moment ces plaintes éloquentes ſi long-tems méditées, & s'accuſe de folie d'avoir ſuppoſé dans une mortelle des perfections que l'humanité ne comporte pas. Auſſi nos Déeſſes n'ignorent pas cette conſéquence ; elles ont grand ſoin de cacher ces arrieres-ſcenes de la vie aux amans qu'elles veulent retenir dans leurs chaînes. Mais l'imagination ſçait dévoiler ces myſteres ; ſon activité pénetre dans les réduits les plus cachés. Au lieu qu'une femme d'une humeur accommodante & facile, ne trouvera pas mauvais que vous cédiez vous-même aux beſoins de l'humanité.

Il y a des momens où les ſoupirs d'une femme ſont exempts de feinte ; quand ſes bras preſſent avec tranſport le corps de ſon amant contre ſon ſein, quand ſes levres humides pompent & diſtil-

Nam facit ex animo sæpe, & communia quærens
Gaudia, sollicitat spatium decurrere amoris:
Nec ratione aliâ volucres, armenta, feræque,
Et pecudes, & equæ maribus subsidere possent;
Si non ipsa quòd illorum subat, ardet abundans
Natura, & Venerem salientum læta retractat.

Nonne vides etiam, quos mutua sæpe voluptas
Vinxit, ut in vinclis communibus excrucientur?
In triviis non sæpe canes discedere aventes
Divorsi cupidè summis ex viribu' tendunt,
Cùm interea validis Veneris compagibus hærent?
Quod facerent nunquam, nisi mutua gaudia nossent,
Quæ lacere in fraudem possent, vinctosque tenere:
Quare etiam atque etiam, ut dico, est communi' voluptas.

Et commiscendo cùm semen fortè virile
Fœmina commulxit subitâ vi conripuitque;
Tum similes matrum materno semine fiunt,
Ut patribus patrio; sed quos utriusque figuræ
Esse vides juxtim, miscentes volta parentum,
Corpore de patrio & materno sanguine crescunt;
Semina cùm Veneris stimulis excita per artus
Obvia conflixit conspirans mutuus ardor,

Et

lent la volupté, ſon ardeur eſt ſincere ; impatiente de goûter des plaiſirs mutuels, elle excite ſon amant à fournir la carriere de l'amour. Voila pourquoi nous voyons les oiſeaux, les troupeaux, les bêtes féroces & la jument ſi dociles aux ardeurs du mâle. C'eſt que les bouillons du deſir excitent dans les femelles cette douce réaction ſi favorable aux aſſauts de l'amour.

Ne voyez-vous pas ceux-mêmes qu'une volupté réciproque a joints, tourmentés par un lien commun ? Ne voyez-vous pas les chiens au milieu des carrefours chercher à ſe déſunir par des efforts oppoſés, & retenus de plus en plus dans les liens de l'amour ? Ce qui ne ſerait jamais arrivé ſans l'appas du plaiſir mutuel qui les a attirés dans le piege, & rendus ainſi captifs. Convenez donc que la volupté eſt partagée dans toutes les unions.

Lorſque dans l'ivreſſe du plaiſir le ſein avide de la femme a pompé les germes producteurs, les enfans reſſemblent au pere ou à la mere, ſelon que la ſemence de l'un ou de l'autre a dominé ; & s'ils réuniſſent les traits de tous les deux, ils ont été formés du plus pur ſang du pere & de la mere dont les ſemences excitées par une ardeur mutuelle ſe ſont contre-balancées & ont concouru avec une égale influence à la production du nouvel

Et neque utrum ſuperavit eorum, nec ſeparatum
eſt.
Fit quoque ut interdum ſimiles exiſtere avorum
Poſſint, & referant proavorum ſœpe figuras,
Propterea quia multa modis primordia multis
Miſta ſuo celant in corpore ſæpe parentes,
Quæ patribus patres tradunt, à ſtirpe profecta;
Indè Venus variâ producit ſorte figuras;
Majorumque refert voltus voceſque comaſque;
Quandoquidem nihilo minùs hæc de ſemine certo
Fiunt, quàm facies & corpora membraque nobis.
Et muliebre oritur patrio de ſemine ſæclum;
Maternoque mares exſiſtunt corpore creti:
Semper enim partus duplici dè ſemine conſtat;
Atque utri ſimile eſt magis id, quodcunque creatur,
Ejus habet plus parte æquâ; quod cernere poſſis,
Sive virûm ſoboles, ſive eſt muliebris origo.

Nec divina ſatum genitalem Numina quoiquam
Abſterrent, pater à natis ne dulcibus unquam
Appelletur, & ut ſterili Venere exigat ævum:
Quod plerique putant, & multo ſanguine mœſti
Conſpergunt aras, adolentque altaria donis,
Ut gravidas reddant uxores ſemine largo;

être. Il arrive auſſi que les enfans reſſemblent à leurs ayeux ou à leurs ancêtres les plus éloignés, parce que ſouvent les deux époux renferment en eux un grand nombre de principes qui, tranſmis de peres en peres, viennent primitivement de la tige même. C'eſt à l'aide de cette multitude de principes que l'amour varie les figures & reproduit en nous les traits, la voix, la chevelure de nos ayeux; parce que ces parties de nous-mêmes ſont formées par des germes fixes, ainſi que le viſage, le corps & les membres. La ſemence virile influe dans la production du ſexe féminin, comme la ſemence de la femme dans celle du ſexe contraire; parce que l'enfant réſulte toujours des deux ſemences, avec cette différence que celui des deux époux auquel il reſſemble le plus a fourni le plus grand nombre de principes. C'eſt ce qu'on peut remarquer dans les hommes comme dans les femmes.

Il n'eſt pas vrai que ce ſoit les Dieux qui privent quelques hommes de la faculté de propager leur eſpece, qui leur interdiſent pour toujours le nom de pere & les condamnent à un hymen à jamais ſtérile, comme le croient la plupart des époux, qui, dans cette perſuaſion arroſent de ſang, comblent de préſens les autels des Dieux, pour en obtenir ces ſucs abon-

Nequicquam Divûm numen, sorteſque fatigant:
Nam ſteriles nimiùm craſſo ſunt ſemine partim,
Aut liquido præter juſtum tenuique viciſſim:
Tenue, locis quia non potis eſt adfigere adhæſum,
Liquitur extemplò, & revocatum cedit ab ortu:
Craſſius hoc porrò, quoniam concretius æquo
Mittitur, aut non tam prolixo provolat ictu,
Aut penetrare locos æquè nequit, aut penetratum
Ægrè admiſcetur muliebri ſemine ſemen.

Nam multùm harmoniæ Veneris differre videntur;
Atque alias alii complent magis, ex aliiſque
Suſcipiunt aliæ pondus magis inque graveſcunt:
Et multæ ſteriles Hymenæis antè fuerunt
Pluribus, & nactæ poſt ſunt tamen, unde puellos
Suſcipere, & partu poſſent diteſcere dulci:
Et quibus antè domi fœcundæ ſæpe nequiſſent
Uxores parere, inventa eſt illis quoque compar
Natura, ut poſſent natis munire ſenectam.
Uſque adeò magni refert, ut ſemina poſſint
Seminibus commiſceri generaliter apta,
Craſſaque conveniant liquidis, & liquida craſſis;
Quæ quoi juncta viro ſit fœmina per Veneris res-

dans qui fécondent les épouſes. Mais c'eſt envain qu'on fatigue les divinités & les oracles. Les femmes demeurent ſtériles quand la ſemence eſt trop fluide ou trop épaiſſe. Trop fluide, elle ne ſe fixe point aux lieux deſtinés à la recevoir, elle ſe réſout auſſi-tôt en liqueur, & s'écoule ſans effet. Trop épaiſſe, ſa conſiſtance l'empêche de s'élancer aſſez loin, de pénétrer avec facilité dans ſes réſervoirs, ou en y pénétrant de ſe confondre aiſément avec la ſemence de la femme.

En effet la différence de l'organiſation en met une grande dans les unions. Il y a des hommes plus féconds avec certaines femmes, & des femmes qui reçoivent plus aiſément de certains hommes le fardeau de la groſſeſſe. On a vu des épouſes languir ſtériles ſous pluſieurs hymens, qu'un époux plus analogue à leur tempérament, a enrichies d'une nombreuſe famille, & des époux après pluſieurs mariages infructueux, trouver dans une nouvelle compagne des ſoutiens pour leur vieilleſſe. Tant le rapport de l'organiſation eſt eſſentiel entre les époux, pour que les ſemences puiſſent s'unir avec celles qui leur ſont analogues & acquérir la conſiſtance néceſſaire à la génération.

Atque adeò refert, quo victu vita colatur:
Namque aliis rebus concrescunt semina membris,
Atque aliis extenuantur tabentque vicissim.
Et quibus ipsa modis tractetur blanda voluptas,
Id quoque permagni refert: nam more ferarum,
Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur
Concipere uxores, quia sic loca sumere possunt
Pectoribus positis, sublatis semina lumbis.

Nec molles opu' sunt motus uxoribus hilum:
Nam mulier prohibet se concipere, atque repugnat,
Clunibus ipsa viri Venerem si læta retractet;
Atque exossato ciet omni pectore fluctus:
Eicit enim sulci rectâ regione viâque
Vomerem, atque locis avertit seminis ictum:
Idque suâ causâ consuêrunt scorta moveri,
Ne complerentur crebrò, gravidæque jacerent;
Et simul ipsa viris Venus ut concinnior esset:
Conjugibus quod nil nostris opus esse videtur.

Nec divinitùs interdum, Veneriscque sagittis,
Deteriore fit ut formâ muliercula ametur:
Nam facit ipsa suis interdum fœmina factis,

Il eſt encore néceſſaire de s'obſerver ſur la qualité des alimens. Il y en a qui épaiſſiſſent le fluide générateur ; il y en a qui l'atténuent & le diſſolvent ; la maniere dont on célebre les ſacrifices de l'amour n'eſt pas non plus à négliger. On croit communément que l'union des époux doit ſe faire ſur le modele de l'accouplement des quadrupedes, parce que dans cette attitude la ſituation horizontale de la poitrine & l'élévation des reins favoriſent davantage la direction du fluide générateur.

Mais il ne faut pas que la femme excite par des mouvemens laſcifs l'ardeur de ſon époux. & ſollicite un épanchement immodéré qui l'épuiſe ; ces mouvemens ſont un obſtacle à ſa fécondation, ils ôtent le ſoc du ſillon & détournent les germes de leur but. Laiſſez aux courtiſannes ces criminels artifices, pour éviter le déſagrément des groſſeſſes fréquentes, & pour rendre à leurs amans les plaiſirs de l'amour plus délicieux. Nos épouſes n'ont pas beſoin de ces coupables tranſports.

Quelquefois ſans le ſecours des Dieux, ſans le carquois de Vénus, la femme la plus difforme ſe fait aimer. Sa conduite, ſa complai-

Morigeriſque modis, & mundè corpore culto;
Ut facilè inſueſcat ſecum vir degere vitam.
Quod ſupereſt, conſuetudo concinnat amorem:
Nam leviter quamvis, quod crebro tunditur ictu,
Vincitur in longo ſpatio tamen, atque labaſcit:
Nonne vides etiam guttas in ſaxa cadentes
Humoris, longo in ſpatio pertundere ſaxa?

Finis Libri Quarti.

ſance, ſes innocens artifices accoutument aiſément à ſon commerce, & l'habitude fait naître enſuite l'amour. Car des coups réitérés, quoique faibles, triomphent avec le tems des corps les plus ſolides, & nous voyons les gouttes de la pluie, qui tombent ſur les rochers, en vaincre à la longue la dureté.

Fin du Livre Quatrieme.

SUJET
DU
CINQUIEME LIVRE.

APRÈS une éloge magnifique d'Épicure que Lucrece non-ſeulement regarde comme un Dieu, mais éleve méme au deſſus des Divinités dont les découvertes utiles au genre humain ont mérité l'apothéoſe, il énonce le ſujet de ce chant qu'il conſacre à expliquer la formation de notre monde par le concours fortuit des atomes. Mais avant d'entrer en matiere, il eſt obligé d'établir contre certains Philoſophes, à la tête deſquels eſt Ariſtote, que

le monde a eu un commencement, & qu'il aura une fin. Pour prouver cette vérité, il commence par combattre trois opinions contraires à sa doctrine ; la premiere, que les corps céleſtes & la terre elle-méme ſont autant de Divinités : la ſeconde, que notre monde étant la demeure des Dieux doit être indeſtructible ; la troiſieme, que ce méme monde doit ſubſiſter éternellement, parce qu'il eſt l'ouvrage de la Divinité méme. Après avoir ainſi tâché de renverſer les ſyſtémes de ſes adverſaires, il s'efforce d'établir le ſien & de prouver que notre monde a eu un commencement & aura une fin. D'abord parce que la

*terre, l'eau, le feu & l'air qu'on appelle communément du nom d'*élémens, *ſont ſujets à des altérations & des viciſſitudes continuelles ; ſecondement, parce que les corps mêmes qui nous paraiſſent les plus ſolides s'épuiſent à la longue, & tombent en ruine ; troiſiémement, parce qu'il y a un grand nombre de cauſes, ſoit intérieures, ſoit extérieures, qui travaillent ſans ceſſe à la deſtruction du monde : quatriémement, parce que l'origine des arts & des ſciences ne date pas de fort loin ; cinquiémement enfin parce que la diſcorde qui regne entre les élémens ennemis, tels que le feu & l'eau, ne peut finir que par*

la ruine totale du monde. Les embraſemens, les inondations, les déluges, les tremblemens de terre ſont des eſpeces de maladies du globe, qui nous avertiſſent de ſa mortalité.

Ces préliminaires ainſi établis, le Poëte entre en matiere, & explique la formation du monde par le concours fortuit des atomes. Au commencement les principes de tous les corps étaient confondus en une ſeule maſſe. Le chaos ſe débrouilla inſenſiblement, les molécules hétérogenes ſe dégagerent les unes des autres, les molécules homogenes ſe rapprocherent, ſe réunirent, s'éleverent ou s'abaiſ-

ſerent ſelon leurs différentes peſanteurs. La terre ſe plaça au centre de notre ſyſtéme, l'air au deſſus de la terre ; & la matiere éthérée avec ſes feux, déploya ſa vaſte enceinte autour du monde. La formation de la mer, des montagnes & des fleuves ſuivit de près ce premier développement. Les aſtres commencerent à ſe mouvoir ; & Lucrece donne pluſieurs cauſes à leurs mouvemens, ſelon la méthode d'Epicure ſon maître qui n'adopte & ne rejette aucun ſyſtéme. Mais il prononce plus hardiment ſur la cauſe qui tient la terre ſuſpendue au milieu des airs, & ſur la grandeur réelle du ſoleil, de la lune & des étoiles, qu'il pré-

tend être la même que leur grandeur apparente, quoique cette petiteſſe m'empéche point ſelon lui le ſoleil d'éclairer & d'échauffer le monde. Il reprend enſuite ſa marche ſceptique, & expoſe hiſtoriquement toutes les opinions des anciens Philoſophes ſur les révolutions annuelle & journaliere du ſoleil, ſur l'accroiſſement & le décroiſſement ſucceſſif & périodique des jours & des nuits, ſur les différentes phaſes de la lune, & ſur les éclipſes de ſoleil & de lune.

Après ces détails aſtronomiques, Lucrece revient à la terre dont il ſuit les diverſes productions dès le premier inſtant de ſon origine. Elle

fit croître d'abord les plantes, les fleurs & les arbres; enſuite elle enfanta les animaux & les hommes eux-memes, à l'aide des particules de feu & d'humidité qu'elle conſervait encore de ſon ancien mélange avec les autres élémens. Il y eut dans ces premiers tems des animaux monſtrueux, qui périrent ne pouvant ſubſiſter, ni ſe propager à cauſe du vice de leur conformation; il y eut des races entieres qui s'éteignirent auſſi, parce qu'elles n'avaient pas les qualités néceſſaires pour vivre indépendantes, ni pour mériter notre protection. Mais jamais la terre n'a produit de Centaures ni d'animaux pareils com-

poſés de deux natures incompatibles. Après avoir enfanté les premieres générations de chaque eſpece, & avoir pourvu les animaux d'organes propres à la propagation, la terre épuiſée ſe repoſa, & abandonna aux individus le ſoin de ſe reproduire eux-mêmes, & de ſuivre la premiere impulſion donnée.

Cependant les hommes, enfans de la terre, habitans des foréts, ſe nourriſſaient de glands & d'autres fruits ſauvages, ſe déſaltéraient au bord des fontaines & des fleuves, faiſaient la guerre aux bétes féroces, & quoique ſouvent ils leur ſerviſſent de pâture, ils ne mou-

raient pas en plus grand nombre qu'aujourd'hui. Les mariages s'introduisirent bientôt ; il se forma de petites sociétés particulieres, dont l'union fut encore resserrée par la naissance du langage que Lucrece prétend être dû à la Nature & au besoin, & non pas au caprice d'un Législateur qui de son propre mouvement ait distribué des noms aux objets. Mais la découverte du feu qui fut ou apporté sur la terre par la foudre, ou allumé dans les forêts par le frottement des arbres que les vents agitaient, acheva de dissiper la barbarie. Les besoins naturels satisfaits, les besoins factices s'introduisirent. Il y eut des ambitieux

qui ſe firent rois, & partagerent les champs. Mais les hommes qui ſe rappellaient d'être tous freres, tous enfans de la même mere, tuerent leurs tyrans, & vécurent long-tems dans l'Anarchie, dont ils ſentirent enfin les déſavantages. On créa donc alors des Magiſtrats, on fit des loix auxquelles on convint de ſe ſoumettre. Bientôt la Religion vint prêter un nouvel appui à l'autorité. L'idée des Dieux eſt due, ſelon Lucrece, à des ſimulacres ilſoires qui ſe préſentaient la nuit, & que la peur réaliſa. Le bruit du tonnerre, les effets de la foudre, les tremblemens de terre, les inondations glacerent d'effroi tous

les cœurs. On éleva des autels : on ſe proſterna contre terre : on inſtitua ces cérémonies religieuſes qui ſubſiſtent encore aujourd'hui, & qui ſubſiſteront toujours.

Cependant les arts s'enrichiſſaient tous les jours par de nouvelles découvertes. De grands incendies excités dans les forêts, occaſionnerent la fonte des métaux, que l'homme trouva dans le ſein de la terre, & dont il ſe fit des inſtrumens & des armes. Les guerres devinrent alors plus ſanglantes, & pour ſurcroît d'horreur, on fit combattre dans les armées les animaux les plus féroces. L'homme ſe perfectionnait dans les arts utiles

comme dans les arts deſtructeurs : les étoffes ſuccéderent à la dépouille des bétes : l'Agriculture devint une ſcience : enfin la Muſique, l'Aſtronomie, la Navigation, l'Architecture, la Juriſprudence, la Poéſie, la Peinture, la Sculpture furent les fruits d'un travail opiniâtre ſuggéré par le beſoin, & dirigé par l'expérience.

TITI
LUCRETII CARI
DE
RERUM NATURA.

LIBER QUINTUS.

QUIS potis est dignum pollenti pectore carmen
Condere, pro rerum majestate hisque repertis?
Quisve valet verbis tantùm, qui fundere laudes
Pro meritis ejus possit, qui talia nobis
Pectore parta suo quæsitaque præmia liquit?
Nemo, ut opinor, erit mortali corpore cretus:
Nam si, ut ipsa petit majestas cognita rerum,
Dicendum est: Deus ille fuit, Deus, inclute Memmî,
Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
Nunc appellatur *Sapientia*, quique per artem
Fluctibus è tantis vitam, tantisque tenebris,
In tam tranquillo, & tam clarâ luce locavit

H. Saundet del. *Bauer Sc.*

Glandiferas inter curabant corpora quercu-

LUCRECE,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

LIVRE CINQUIEME.

QUEL génie peut chanter dignement un ſi noble ſujet, de ſi grandes découvertes ? Quelle voix aſſez éloquente peut célébrer les louanges de ce Sage dont l'eſprit créateur nous a tranſmis de ſi riches préſens ? Cette tâche eſt ſans doute au deſſus des efforts d'un mortel : car s'il faut en parler d'une façon qui réponde au caractere de grandeur empreint ſur ſes ouvrages, ce fut ſans doute un Dieu. Oui, Memmius, un Dieu ſeul a pu trouver le premier cet admirable plan de conduite, auquel on donne aujourd'hui le nom de *Sageſſe*, & par cet art vraiment divin faire ſuccéder le calme & la lumiere à l'orage & aux ténebres.

Confer enim divina aliorum antiqua reperta :
Namque Ceres fertur fruges, Liberque liquoris
Vitigeni laticem mortalibus instituisse ;
Cùm tamen his posset sine rebus vita manere,
Ut fama est aliquas etiam nunc vivere gentes :
At bene non poterat sine puro pectore vivi :
Quò magis hic meritò nobis Deus esse videtur,
Ex quò nunc etiam per magnas dida gentes
Dulcia permulcent animos solatia vitæ.

Herculis antistare autem si facta putabis,
Longiùs à verâ multò ratione ferêre :
Quid Nemeæus enim nobis nunc magnus hiatus
Ille leonis obesset, & horrens Arcadius sus ?
Denique quid Cretæ taurus Lernæaque pestis
Hydra venenatis posset vallata colubris ?
Quidve tripectora tergemini vis Geryonaï ?
Et Diomedis equi spirantes naribus ignem,
Thracen, Bistoniasque plagas, atque Ismara propter,
Tantopere officerent nobis ? uncisque timendæ
Unguibus Arcadiæ volucres Stymphala colentes ?
Aureaque Hesperidum servans fulgentia mala
Asper, acerba tuens, immani corpore serpens,
Arboris

Comparez en effet les anciennes découvertes des autres Divinités. On dit que Cérès fit connaître aux hommes les moissons, & Bacchus le jus de la vigne, deux présens sans lesquels on peut subsister, & dont on rapporte que plusieurs nations sçavent encore aujourd'hui se passer ; mais on ne pouvait vivre heureux sans la vertu, & nous avons raison de placer au rang des Dieux, celui dont les préceptes répandus chez tous les peuples de la terre servent à soutenir & consoler les esprits dans les amertumes de la vie.

Si vous croyez que les travaux d'Hercule méritent la préférence, vous êtes dans l'erreur. Qu'aurions-nous à craindre aujourd'hui de la gueule béante du lion de Némée, ou des soies hérissées du sanglier Arcadien ? que pourraient maintenant ou le taureau de Crete, ou le fléau de Lerne, cette hydre armée de serpens venimeux ? que nous importeraient les trois corps de l'énorme Géryon, & les chevaux de Diomede, dont les narines soufflaient la flamme dans la Thrace, sur les côtes Bistoniennes, près de l'Ismare ; ou la griffe recourbée des redoutables hôtes du lac Stymphale ? & le cruel gardien du jardin des Hespérides & de ses pommes d'or, ce dragon furieux, au regard menaçant, dont l'énorme corps embrassait à plusieurs replis le

Arboris amplexus ſtirpem, quid denique obeſſet,
Propter Atlantæum littus, pelageque ſevera,
Quò neque noſter adit quiſquam, neque Barbarus audet?
Cætera de genere hoc quæ ſunt portenta perempta,
Si non victa forent, quid tandem viva nocerent?
Nil, ut opinor; ita ad ſatiatem terra ferarum
Nunc etiam ſcatit, & trepido terrore repleta eſt
Per nemora ac montes magnos ſylvaſque profundas;
Quæ loca vitandi plerumque eſt noſtra poteſtas.

At niſi purgatum eſt pectus, quæ prœlia nobis,
Atque pericula tunc ingratis inſinuandum?
Quantæ conſcindunt hominem cuppedinis acres
Sollicitum curæ? quantique perinde timores?
Quidve ſuperbia, ſpurcities, petulantia quantas
Efficiunt clades? quid luxus deſidieſque?
Hæc igitur qui cuncta ſubegerit, ex animoque
Expulerit dictis, non armis, nonne decebit
Hunc hominem numero Divûm dignarier eſſe?
Cùm bene præſertim multa, ac divinitùs ipſis
Immortalibu' de Divis dare dicta ſuêrit,
Atque omnem rerum naturam pandere dictis.

Quojus ego ingreſſus veſtigia, nunc rationes
Perſequor, ac doceo dictis, quo quæque creata

tronc précieux, quel mal pourrait-il nous faire près des rives de l'Océan Atlantique, de cette mer inaccessible, sur laquelle ni Romains ni Barbares n'osent jamais s'exposer ? Les autres monstres de cette nature, s'ils vivaient encore, si le monde n'en avait pas été purgé, pourraient-ils nous nuire ? non sans doute. La terre est encore aujourd'hui peuplée d'animaux féroces ; & l'effroi regne dans les bois, sur les montagnes, & au fond des forêts, lieux terribles qu'il est presque toujours en notre pouvoir d'éviter.

Mais si nos cœurs ne sont délivrés des vices, que de combats intérieurs à soutenir ! que de périls à vaincre ! De quels soucis, de quelles inquiétudes, de quelles craintes n'est pas déchiré l'homme en proie à ses passions ! Quels ravages ne font pas dans son ame l'orgueil, la débauche, l'emportement, le luxe & l'oisiveté ? Avoir dompté ces ennemis, les avoir chassés des cœurs avec les seules armes de la raison, n'est-ce pas un titre suffisant pour être mis au nombre des Dieux ? Que sera-ce, si le même Sage a parlé des Immortels en termes divins, & dévoilé à nos yeux tous les secrets de la nature ?

C'est en marchant sur les traces de ce guide infaillible, que je continuerai de vous enseigner.

Fœdere ſint, in eo quàm ſit durare neceſſum ;
Nec validas ævi valeant reſcindere leges :
Quo genere imprimis animi natura reperta eſt,
Nativo primùm conſiſtere corpore creta,
Nec poſſe incolumis magnum durare per ævum ;
Sed ſimulacra ſolere in ſomnis fallere mentem,
Cernere cùm videamur eum, quem vita reliquit :
Quod ſupereſt, nunc me huc rationis detulit ordo,
Ut mihi, mortali conſiſtere corpore mundum,
Nativumque ſimul, ratio reddunda ſit, eſſe :
Et quibus ille modis congreſſus materiaï
Fundârit terram, cœlum, mare, ſidera, ſolem,
Lunaïque globum : tum quæ tellure animantes
Exſtiterint, & quæ nullo ſint tempore natæ ;
Quove modo genus humanum variante loquelâ
Cœperit inter ſe veſci per nomina rerum ;
Et quibus ille modis Divûm metus inſinuârit
Pectora, terrarum qui in orbi ſancta tuetur
Fana, lacus, lucos, aras, ſimulacraque Divûm.

Præterea ſolis curſus, lunæque meatus
Expediam, quâ vi flectat Natura gubernans ;
Ne fortè hæc inter cœlum terramque reamur
Libera ſponte ſuâ curſus luſtrare perennes,

combien il eſt néceſſaire que tous les êtres ſubſiſtent pendant un tems limité, ſelon les loix de leur formation ; ſans pouvoir jamais franchir les bornes preſcrites à leur durée. Ainſi après avoir établi que l'ame naît avec nous, qu'elle ne peut ſubſiſter pendant l'éternité, & que ces phantômes, ces images des morts que nous croyons voir en ſonge ne ſont que de vains ſimulacres ; l'ordre de mon ſujet me conduit à traiter de la naiſſance & de la ruine future du monde, à vous expliquer de quelle maniere les atomes par leur aſſemblage ont formé la terre, le ciel, la mer, les aſtres, le ſoleil & le globe de la lune ; quels animaux a enfanté la terre, quels animaux n'ont jamais exiſté ; par quelle magie les hommes, à l'aide de ſons divers, ont établi entr'eux un commerce d'idées ; comment s'eſt introduite dans les ames humaines la crainte des Dieux, qui, dans toutes les régions du monde, veille à la conſervation des temples, des lacs, des bois ſacrés, des autels & des images divines.

Je vous expliquerai encore les loix que la Nature a preſcrites au cours du ſoleil & aux révolutions de la lune ; pour vous empêcher de croire que par un mouvement ſpontané, ces aſtres officieux roulent de toute éternité entre

Morigera ad fruges augendas atque animantes ;
Neve aliquâ Divûm volvi ratione putemus :
Nam, bene qui didicêre Deos ſecurum agere ævum,
Si tamen interea mirantur, quâ ratione
Quæque geri poſſint, præſertim rebus in illis,
Quæ ſuperà caput ætheriis cernuntur in oris ;
Rurſus in antiquas referuntur relligiones,
Et dominos acres adciſcunt, omnia poſſe
Quos miſeri credunt, ignari quid queat eſſe,
Quid nequeat, finita poteſtas denique quoique
Quânam ſit ratione, atque altè terminus hærens.

Quod ſupereſt, ne te in promiſſis plura moremur,
Principiò maria ac terras, cœlumque tuere :
Horum naturam triplicem, tria corpora, Memmî,
Tres ſpecies tam diſſimiles, tria talia texta,
Una dies dabit exitio, multoſque per annos
Suſtentata ruet moles & machina mundi.

Nec me animi fallit, quàm res nova miraque menti
Accidat, exitium cœli terræque futurum ;

le ciel & la terre pour l'accroiſſement des grains & des animaux, ou que leurs révolutions périodiques ſont dues à la volonté des Dieux. En effet ceux-mêmes qui ſont perſuadés que les Dieux vivent dans une incurie totale, en réfléchiſſant avec admiration aux cauſes des phénomenes naturels, & ſur-tout de ceux qu'ils apperçoivent au deſſus de leurs têtes, dans les régions éthérées, retombent dans leurs anciens préjugés religieux, & font intervenir des tyrans inflexibles auxquels, pour comble de malheur, ils attribuent un pouvoir ſuprême ; parce qu'ils ignorent ce qui peut ou ne peut point exiſter, & les limites invariables que la Nature a preſcrites à l'énergie de chaque être.

Mais pour ne pas vous arrêter plus long tems par de ſimples promeſſes, conſidérez la mer, la terre & le ciel, ces trois ſubſtances, ces trois maſſes dont l'aſpect eſt ſi différent, dont le tiſſu eſt ſi ſolide, un ſeul jour les verra périr, & la machine du monde après s'être ſoutenue pendant un grand nombre de ſiecles, s'écroulera en un moment.

Je n'ignore pas combien c'eſt une opinion nouvelle & incroyable que la ruine future du ciel & de la terre, & combien il m'eſt difficile de con-

Et quàm difficile id mihi ſit pervincere dictis,
Ut fit, ubi inſolitam rem adportes auribus antè,
Nec tamen hanc poſſis oculorum ſubdere viſu,
Nec jacere indu manus, via quà munita fidei
Proxima fert humanum in pectus templaque mentis.
Sed tamen effabor : dictis dabit ipſa fidem res
Forſitan, & graviter terrarum motibus orbis
Omnia conquaſſari in parvo tempore cernes;
Quod procul à nobis flectat Fortuna gubernans,
Et ratio potiùs, quàm res perſuadeat ipſa,
Succidere horriſono poſſe omnia victa fragore.

Quâ priùs aggrediar quàm de re fundere fata
Sanctiùs, & multò certâ ratione magis, quàm
Pythia quæ tripode è Phœbi lauroque profatur,
Multa tibi expediam doctis ſolatia dictis:
Relligione refrænatus ne fortè rearis
Terras & ſolem, cœlum, mare, ſidera, lunam,
Corpore divino debere æterna manere;
Proptereaque putes ritu par eſſe gigantûm,
Pendere eos pœnas immani pro ſcelere omnes,
Qui ratione ſuâ diſturbent mœnia mundi,
Præclarumque velint cœli reſtinguere ſolem,
Immortalia mortali ſermone notantes.

vaincre les hommes d'une vérité qui n'a pas encore frappé leurs oreilles, & qui de plus n'eſt ſoumiſe ni à la vue ni au tact, les deux ſeules voies qui portent l'évidence juſques dans le ſanctuaire de l'eſprit humain ; je parlerai cependant ; peut-être l'expérience viendra-t-elle à l'appui de mes diſcours ; peut-être verrez-vous avant peu le globe ſuccomber ſous d'affreux tremblemens. Puiſſe la deſtinée détourner de nos jours un pareil déſaſtre, & le raiſonnement, plutôt que l'effet même, vous convaincre de la poſſibilité d'une deſtruction générale!

Mais avant de vous révéler ces arrêts du deſtin plus ſacrés & plus ſûrs que les oracles de la Pythie couronnée de lauriers ſur le trépied d'Apollon ; je veux prémunir votre courage par quelques vérités conſolantes, & détruire une erreur dont la ſuperſtition vous a peut-être imbu, c'eſt que la terre & le ſoleil, le ciel & la mer, les aſtres & la lune ſont des ſubſtances divines dont l'éternité eſt le partage ; qu'ainſi c'eſt une impiété ſemblable à celle des géans, & digne des châtimens les plus terribles, d'oſer par de vains argumens ébranler les voûtes du monde, éteindre ce ſoleil qui brille dans les cieux, & ſoumettre à la deſtruction des êtres immortels.

Quæ procul usq; adeò divino ab numine distant,
Inque Deûm numero sic sunt indigna videri,
Notitiam potiùs præbere ut posse putentur,
Quid sit vitali motu sensuque remotum:
Quippe etenim non est, cùm quovis corpore ut esse
Posse animi natura putetur consiliumque:
Sicut in æthere non arbor, nec in æquore salso
Nubes esse queunt, neque pisces vivere in arvis,
Nec cruor in lignis, nec saxis succus inesse;
Certum ac dispositum est ubi quidquid crescat & insit:
Sic animi natura nequit sine corpore oriri
Sola, neque à nervis & sanguine longiter esse:
Hoc si posset enim, multò priùs ipsa animi vis
In capite, aut humeris, aut imis calcibus esse
Posset, & innasci quâvis in parte soleret;
Tandem in eodem homine, atque in eodem vase maneret.
Quod quoniam nostro quoque constat corpore certum,
Dispositumque videtur, ubi esse & crescere possit
Seorsum anima atque animus; tantò magis inficiandum,
Totum posse extra corpus, formamque animalem,
Putribus in glebis terrarum, aut solis in igni,
Aut in aquâ durare, aut altis ætheris oris.
Haud igitur constant divino prædita sensu,
Quandoquidem nequeunt vitaliter esse animata.

Mais tous ces corps ſont ſi éloignés d'avoir rien de commun avec la nature divine, & ſi indignes d'être placés au rang des Dieux, qu'ils ſont propres au contraire à nous donner l'idée d'une matiere brute & inanimée. Car il ne faut pas croire que le ſentiment & l'intelligence ſoient des propriétés de tous les corps indifféremment. De même qu'on ne voit point d'arbres dans l'air, de nuages dans l'Océan, de poiſſons dans les plaines, de ſang dans le bois, de ſucs dans les pierres; parce que la Nature a preſcrit à chaque être le lieu de ſa naiſſance & de ſon développement; de même l'ame ne peut naître iſolée, ſans un corps, des nerfs & du ſang. Si cela était poſſible, elle pourrait à plus forte raiſon ſe former dans la tête, dans les épaules, dans les talons ou dans toute autre partie du corps, puiſqu'enfin elle reſterait toujours dans le même homme, dans le même vaſe. Or, comme nous ſommes certains que dans notre corps même l'eſprit & l'ame ont un lieu fixe pour naître & s'accroître ſéparément; ne ſommes-nous pas encore plus en droit de nier qu'elle puiſſe ſubſiſter ſans un corps, ſans une forme animale, dans les glebes putréfiées de la terre, dans les feux du ſoleil, dans les eaux de l'Océan, dans les plaines de l'air? Ainſi bien loin d'être douées d'une ame divine, ces maſſes ne jouiſſent pas même du mouvement de la vie.

Illud item non eſt ut poſſis credere, ſedes
Eſſe Deûm ſanctas in mundi partibus ullis :
Tenuis enim natura Deûm, longèque remota
Senſibus à noſtris, animi vix mente videtur ;
Quæ quoniam manuum tactum ſuffugit & ictum,
Tactile nil nobis quod ſit, contingere debet.
Tangere enim non quit, quod tangi non licet ipſum :
Quare etiam ſedes quoque noſtrîs ſedibus eſſe
Diſſimiles debent, tenues de corpore eorum.
Quæ tibi poſteriùs largo ſermone probabo.

Dicere porrò, hominum causâ voluiſſe parare
Præclaram mundi naturam, propterèaque
Id laudabile opus Divûm laudare decere,
Æternumque putare atque immortale futurum,
Nec fas eſſe, Deûm quod ſit ratione vetuſtâ
Gentibus humanis fundatum perpetuo ævo,
Sollicitare ſuis ullum de ſedibus unquam,
Nec verbis vexare, & ab imo evertere ſummam :
Cætera de genere hoc adfingere & addere, Memmî,
Deſipere eſt. Quid enim immortalibus atque beatis
Gratia noſtra queat largirier emolumenti,
Ut noſtrâ quidquam causâ gerere adgrediantur ?
Quidve novi potuit tantò poſt antè quietos
Inlicere, ut cuperent vitam mutare priorem ?

Vous ne pouvez pas croire non plus que les Dieux habitent aucune des régions du monde. Les Dieux ſont des ſubſtances déliées, que les ſens ne peuvent appercevoir, que l'ame elle-même ſaiſit à peine. Si donc ils ſe dérobent au contact de nos mains, ils ne doivent toucher aucun des objets ſoumis à notre tact ; puiſqu'il eſt interdit de toucher à ce qui eſt intangible de ſa nature. Leur ſéjour doit donc être bien différent du nôtre, & auſſi ſubtil que leurs corps ; vérité que je prouverai dans la ſuite avec plus d'étendue.

Dire que les Dieux ont établi en notre faveur le bel ordre de la nature, que par conſéquent nous devons bénir & croire immortel l'ouvrage de leurs mains, & que c'eſt un crime de ſapper par des diſcours audacieux les fondemens de cet édifice indeſtructible que la ſageſſe divine a conſtruit pour l'eſpece humaine ; de pareilles fables, ô Memmius, ſont le comble de la folie. Que bien notre reconnaiſſance pouvait-elle procurer à ces êtres immortels & fortunés, pour les déterminer à faire de nos plaiſirs communs la fin de leurs travaux ? Tranquilles de toute éternité, quel nouvel intérêt au bout d'un ſi grand nombre de ſiecles aurait pu leur faire ſouhaiter de changer d'état ? Le changement n'eſt deſirable que

Nam gaudere novis rebus debere videtur,
Cui veteres obsunt; sed cui nil accidit ægri
Tempore in anteacto, cùm pulchrè degeret ævum,
Quid potuit novitatis amorem accendere tali?
An, credo, in tenebris vita ac mœrore jacebat,
Donec diluxit rerum genitalis origo?
Quidve mali fuerat nobis non esse creatis?
Natus enim debet quicunque est, velle manere
In vitâ, donec retinebit blanda voluptas:
Qui nunquam verò vitæ gustavit amorem,
Nec fuit in numero, quid obest non esse creatum?

Exemplum porrò gignundis rebus, & ipsa
Notities hominum, Divis undè insita primùm,
Quid vellent facere ut scirent, animoque viderent?
Quove modo est unquam vis cognita principiorum,
Quidnam inter sese permutato ordine possent,
Si non ipsa dedit specimen Natura creandi?
Namque ita multa, modis multis, primordia rerum,
Ex infinito jam tempore, percita plagis,
Ponderibusque suis consuêrunt concita ferri,
Omnimodisque coire, atque omnia pertentare,
Quæcunque inter se possint congressa creare,

pour ceux dont le sort est malheureux ; mais dans des êtres qui durant les siecles précédens n'avaient jamais connu l'infortune, & dont la vie coulait dans une sérénité continuelle, qui aurait pu allumer le desir de la nouveauté ? Dira-t-on qu'ils languissaient dans les ténebres & dans l'abattement, jusqu'au moment où l'on vit briller l'éclat de la nature naissante ? Et nous-mêmes, était-ce un malheur pour nous de n'être pas nés ? Quiconque est entré dans le séjour de la vie doit desirer d'y rester, tant que la douce volupté l'y retient : mais à qui n'a jamais goûté le plaisir d'exister, qu'importe de n'être point venu au monde ?

Mais d'où les Dieux ont-ils tiré le modele de la création de l'univers, & l'idée même de l'homme, sans lesquels ils ne pouvaient concevoir clairement le projet qu'ils voulaient exécuter ? Qui leur a fait connaître les qualités des atomes, & ce que peuvent leurs différentes combinaisons, sinon la marche même de la Nature ? Car depuis une infinité de siecles, les élémens innombrables de la matiere, frappés par des chocs étrangers, entraînés par leur propre poids, se sont mus avec rapidité, se sont assemblés de mille façons diverses, ont enfin tenté toutes les combinaisons propres à former des êtres, de sorte qu'il

Ut non sit mirum, si in tales disposituras
Deciderunt quoque, & in tales venêre meatus,
Qualibus hæc rerum genitur nunc summa novando.

Quòd si jam rerum ignorem primordia quæ sint,
Hoc tamen ex ipsis cœli rationibus ausim
Confirmare, aliisque ex rebus reddere multis,
Nequaquam nobis divinitùs esse paratam
Naturam rerum; tantâ stat prædita culpâ.

Principiò quantùm cœli tegit impetus ingens,
Indè avidam partem montes sylvæque ferarum
Possedêre, tenent rupes, vastæque paludes,
Et mare, quod latè terrarum distinet oras:
Indè duas porrò prope partes fervidus ardor,
Assiduusque geli casus mortalibus aufert
Quod supereſt arvi, tamen id Natura suâ vi
Sentibus obducat, nî vis humana resistat,
Vitaï causâ valido consueta bidenti
Ingemere, & terram pressis proscindere aratris.
Si non fœcundas vertentes vomere glebas,
Terraïque solum subigentes cimus ad ortus,
Sponte suâ nequeant liquidas existere in auras.

n'eſt pas ſurprenant qu'à la fin ils aient rencontré l'ordre & les mouvemens dont notre monde eſt le réſultat, & qui le renouvellent tous les jours.

Mais quand même je ne connaîtrais pas la nature des élémens, j'oſerais aſſurer, à la ſimple vue du ciel & de la nature entiere, qu'un tout auſſi défectueux n'eſt point l'ouvrage de la Divinité.

D'abord ce globe qu'environne la voûte céleſte eſt en grande partie occupé par des montagnes & des forêts abandonnées aux bêtes féroces, par des rochers ſtériles, d'immenſes marais & la mer dont les vaſtes circuits reſſerrent les continens. Preſque deux parties de ce même globe nous ſont interdites par des ardeurs brûlantes, & les glaces continuelles qui les couvrent. Ce qui reſte de terrein, la Nature abandonnée à elle-même le hériſſerait de ronces, ſi l'induſtrie humaine ne luttait ſans ceſſe contr'elle ; ſi le beſoin de vivre ne nous forçait à gémir ſous de pénibles travaux, à déchirer la terre par l'empreinte du ſoc, à féconder la glebe, & à dompter le ſol ingrat, pour exciter les germes qui ne peuvent d'eux-mêmes ſe développer & ſe montrer au jour. Encore trop ſou-

Et tamen interdum magno quæsita labore,
Cùm jam per terras frondent, atque omnia florent:
Aut nimiis torret fervoribus ætherius sol,
Aut subiti perimunt imbres gelidæque pruinæ,
Flabraque ventorum violento turbine vexant.
Præterea genus horriferum Natura ferarum,
Humanæ genti infestum, terrâque marique,
Cur alit atque auget? cur anni tempora morbos
Adportant? quare mors immatura vagatur?

Tum porrò puer, ut sævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni
Vitaï auxilio, cùm primùm in luminis oras
Nixibus ex alvo matris Natura profudit;
Vagituque locum lugubri complet, ut æquum est,
Cui tantùm in vitâ restet transire malorum.
At variæ crescunt pecudes, armenta feræque;
Nec crepitacula eis opus est, nec cuiquam adhibenda est
Almæ nutricis blanda atque infracta loquela;
Nec varias quærunt vestes pro tempore cœli
Denique non armis opus est, non mœnibus altis,

vent ces fruits que la terre accorde si difficilement à nos travaux, à peine en herbe ou en fleurs, sont brûlés par des chaleurs excessives, emportés par des orages subits, détruits par des gelées fréquentes, ou tourmentés par le souffle violent des aquilons. Et les bêtes féroces, ces cruels ennemis du genre humain, pourquoi la Nature se plaît-elle à les multiplier & à les nourrir sur la terre & dans les ondes ? pourquoi chaque saison nous apporte-t-elle ses maladies ? pourquoi tant de funérailles prématurées ?

En un mot l'enfant qui vient de naître, semblable au nautonnier que la tempête a jetté sur le rivage, est étendu à terre, nud, sans parler, dénué de tous les secours de la vie, dès le moment que la Nature l'a arraché avec effort du sein maternel pour lui faire voir la lumiere. Il remplit de ses cris plaintifs le lieu de sa naissance, & il a raison sans doute, l'infortuné à qui il reste une si vaste carriere de maux à parcourir. Au contraire les troupeaux de toute espece, & les bêtes féroces croissent sans peine. Ils n'ont besoin ni du hochet bruyant, ni du langage enfantin d'une nourrice caressante. La différence des saisons n'en exige pas dans leurs vêtemens. Il ne leur faut ni armes pour défendre leurs biens, ni forteresses pour les mettre à cou-

Queis ſua tutentur, quandò omnibus omnia largè
Tellus ipſa parit, Naturaque dædala rerum.

Principiò quoniam terraï corpus & humor,
Aurarumque leves animæ calidique vapores,
E quibus hæc rerum conſiſtere ſumma videtur,
Omnia nativo ac mortali corpore conſtant;
Debet tota eadem mundi natura putari:
Quippe etenim quorum partes & membra videmus
Corpore nativo & mortalibus eſſe figuris,
Hæc eadem fermè mortalia cernimus eſſe,
Et nativa ſimul: quapropter maxima mundi
Cùm videam membra ac partes conſumpta regigni,
Scire licet cœli quoque idem terræque fuiſſe
Principiale aliquod tempus, clademque futuram.

Illud in his rebus ne me arripuiſſe rearis,
Memmî, quòd terram atque ignem mortalia ſumpſi
Eſſe; neque humorem dubitavi auraſque perire,
Atque eadem gigni, rurſuſque augeſcere dixi.
Principiò pars terraï nonnulla peruſta
Solibus aſſiduis, multâ pulſata pedum vi,
Pulveris exhalat nebulam nubeſque volantes,
Quas validi toto diſpergunt aëre venti:
Pars etiam glebarum ad diluviem revocatur
Imbribus, & ripas radentia flumina rodunt:

vert ; puiſque la terre & la Nature fourniſſent à chacun d'eux toutes choſes en abondance.

Si la terre & l'eau, le ſouffle léger de l'air & la brûlante vapeur du feu, ſont ſoumis à la naiſſance & à la mort, le monde qui eſt le réſultat de ces quatre élémens doit avoir la même deſtinée ; puiſque les parties ne peuvent naître & mourir, ſans que le tout partage le même ſort. Ainſi quand je vois les vaſtes membres du monde s'épuiſer & ſe reproduire alternativement, je ne puis douter que le ciel & la terre n'aient eu un premier inſtant, & ne doivent finir un jour.

Ne regardez pas, ô Memmius, comme une prétention hazardée d'avancer, comme je l'ai fait, que la terre & le feu ſoient mortels, l'air & l'eau ſujets à périr, pour renaître & s'accroître de nouveau. D'abord une partie de la terre brûlée par l'ardeur continuelle du ſoleil & foulée ſans ceſſe aux pieds, ſe diſſipe en tourbillons de pouſſiere que le ſouffle des vents diſperſe dans les airs, comme des nuages légers. La pluie réſout en eau une partie des glebes, & les rivages des fleuves ſont ſans ceſſe minés par le courant,

Præterea pro parte ſuâ quodcunque alîd auget,
Roditur ; & quoniam dubio procul eſſe videtur
Omniparens, eadem rerum commune ſepulcrum ;
Ergò terra tibi limatur & aucta recreſcit.

Quod ſupereſt, humore novo mare, flumina, fontes
Semper abundare, & latices manare perennes,
Nil opus eſt verbis ; magnus decurſus aquarum
Undique declarat : ſed primùm quidquid aquaï
Tollitur, in ſummâque fit, ut nihil humor abundet ;
Partim quòd validi verrentes æquora venti
Deminuunt, radiiſque retexens ætherius ſol ;
Partim quòd ſubter per terras diditur omnes :
Percolatur enim virus, retroque remanat
Materies humoris, & ad caput amnibus omnis
Convenit ; indè ſuper terras fluit agmine dulci,
Quâ via ſecta ſemel liquido pede detulit undas.

Aëra nunc igitur dicam, qui corpore toto
Innumerabiliter privas mutatur in horas :
Semper enim quodcunque fluit de rebus, id omne
Aëris in magnum fertur mare ; qui niſi contrà
Corpora retribuat rebus, recreetque fluentes,

Enfin tout corps qui en nourrit un autre de sa propre substance, essuie des pertes nécessaires : puis donc que la terre est à la fois la mere commune & le tombeau de tous les êtres, il faut que tour-à-tour elle s'épuise & se répare.

Que la mer, les fleuves & les fontaines se rempliſſent toujours de nouvelles ondes, & se perpétuent par ce moyen, c'est ce que prouve l'immense quantité d'eau qui s'y précipite de toutes parts. Mais les pertes continuelles que fait l'eau l'empêchent d'être trop abondante. Les vents en la balayant de leur souffle, le soleil en la pompant de ses rayons, diminuent son volume. Une autre partie se répand dans l'intérieur de la terre où elle se filtre, se dégage de ses sels, se replie sur elle-même, se rassemble à la source des fleuves, &, ainsi purifiée, coule sur la surface du globe, dans les endroits où la terre entr'ouverte facilite la trace liquide de ses pas.

Passons donc maintenant à l'air, qui éprouve à chaque instant des viciſſitudes innombrables. C'est dans ce vaste océan que vont se perdre toutes les émanations des corps : & s'il ne leur restituait à son tour de nouvelles parties pour réparer leurs pertes, tout se dissoudrait & se

Omnia jam resoluta forent, & in aëra versa.
Haud igitur cessat gigni de rebus, & in res
Recidere assiduè, quoniam fluere omnia constat.

Largus item liquidi fons luminis, ætherius sol
Inrigat assiduè cœlum candore recenti,
Suppeditatque novo confestim lumine lumen:
Nam primum quidquid fulgoris, disperit eii,
Quòcunque accidit: id licet hinc cognoscere possis,
Quòd simul ac primùm nubes succedere soli
Cœpêre, & radios inter quasi rumpere lucis,
Extemplò inferior pars horum disperit omnis,
Terraque inumbratur, quà nimbi cunque feruntur;
Ut noscas splendore novo res semper egere,
Et primum jactum fulgoris quemque perire;
Nec ratione aliâ res posse in sole videri,
Perpetuò nî suppeditet lucis caput ipsum.

Quin etiam nocturna tibi, terrestria quæ sunt
Lumina, pendentes lychni, claræque coruscis
Fulguribus pingues multâ caligine tædæ,
Consimili properant ratione, ardore ministro,
Suppeditare novum lumen, tremere ignibus instant;

Instant,

changerait en air. Il ne ceſſe donc point d'être engendré par les corps & de s'y réſoudre, puiſque tous les êtres ſont ſujets à des émanations continuelles.

Enfin le ſoleil, cette ſource féconde de lumiere, baigne ſans ceſſe le ciel d'un éclat renaiſſant, & alimente la lumiere d'une lumiere toujours nouvelle. Car ſes rayons ſe perdent auſſitôt qu'ils arrivent à leur deſtination. Vous en ſerez convaincu, ſi vous remarquez, que, lorſqu'un nuage ſe place devant le ſoleil, & ſemble par ſon interpoſition couper ſes rayons, leur partie inférieure eſt ſur le champ perdue pour nous, & la terre ſe couvre d'ombre par-tout où ſe porte la nue, d'où vous devez conclure que les corps ont toujours beſoin d'un éclat nouveau, que chaque rayon meurt en même-tems qu'il naît; & qu'il ſerait impoſſible d'appercevoir les objets ſans les écoulemens continuels de la ſource du jour.

Nos flambeaux artificiels eux-mêmes, ces lampes ſuſpendues, ces torches réſineuſes d'où s'échappent des tourbillons de flamme & de fumée, s'empreſſent de même, à l'aide de leurs feux tremblans, de fournir toujours une nouvelle lumiere. Leurs émiſſions ne ſont jamais interrom-

Inſtant, nec loca lux inter quaſi rupta relinquit :
Uſque adeò properanter ab omnibus ignibus ejus
Exitium celeri toleratur origine flammæ :
Sic igitur ſolem, lunam ſtellaſque putandum
Ex alio atque alio lucem jactare ſubortu,
Et primum quidquid flammaï perdere ſemper,
Inviolabilia hæc ne credas fortè vigere.

Denique non lapides quoque vinci cernis ab ævo ?
Non altas turres ruere, & putreſcere ſaxa ?
Non delubra Deûm ſimulacraque feſſa fatiſci ?
Nec ſanctum numen Fati protollere fines
Poſſe, neque adversùs Naturæ fœdera niti ?
Denique non monumenta virûm dilapſa videmus
Cedere proporrò, ſubitoque ſeneſcere caſu ?
Non ruere avolſos ſilices à montibus altis,
Nec validas ævi vires perferre patique
Finiti ? neque enim caderent avolſa repentè,
Ex infinito quæ tempore pertolerâſſent
Omnia tormenta ætatis, privata fragore.

Denique jam tuere hoc, circùm ſupràque quod omnem

pues ; tant eſt grande la rapidité avec laquelle tous leurs feux remplacent la lumiere qui s'éteint, par la formation ſubite d'une lumiere nouvelle. Ainſi bien loin de regarder le ſoleil, la lune & les étoiles, comme des corps inaltérables ; vous devez croire qu'ils ne nous éclairent que par des émiſſions ſucceſſives toujours perdues & toujours réitérées.

Enfin ne voyez-vous pas le tems triompher des pierres même, les tours les plus hautes s'écrouler, les rochers ſe réduire en poudre, les temples & les ſtatues des Dieux s'affaiſſer & tomber en ruines, ſans que la Divinité puiſſe leur faire franchir les bornes fixées par le deſtin, ni lutter elle-même contre les loix immuables de la Nature ? En un mot ne voyons-nous pas tous les monumens humains céder à la deſtruction, & s'écrouler tout-à-coup comme un corps miné par la vieilleſſe ? Ne voyons-nous pas rouler les cailloux arrachés de la cime des monts, & incapables de réſiſter aux efforts violens d'une durée limitée? Car ils ne ſe détacheraient pas tout-à-coup & ne tomberaient pas en un moment, ſi depuis un nombre infini de ſiecles ils avaient ſoutenu tous les aſſauts du tems, ſans y avoir ſuccombé.

Enfin conſidérez cette vaſte enceinte qui em-

Continet amplexu terram, quod procreat ex se
Omnia [quod quidam memorant] recipitque perempta:
Totum nativum mortali corpore constat;
Nam quodcunque alias ex se res auget alitque,
Deminui debet; recreari, cùm recipit res.

Præterea si nulla fuit genitalis origo
Terrai & cœli, semperque æterna fuêre,
Cur superà bellum Thebanum & funera Trojæ,
Non alias alii quoque res cecinêre poëtæ?
Quò tot facta virûm toties cecidêre, nec usquam
Æternis famæ monumentis insita florent?
Verùm, ut opinor, habet novitatem summa, recensque
Natura est mundi, neque pridem exordia cepit:
Quare etiam quædam nunc artes expoliuntur,
Nunc etiam augescunt; nunc addita navigiis sunt
Multa; modò organici melicos peperêre sonores;
Denique natura hæc rerum ratioque reperta est
Nuper, & hanc primus cum primis ipse repertus
Nunc ego sum, in patrias qui possim vertere voces.

Quòd si fortè fuisse antehac eadem omnia credis;

braſſe de tous côtés la terre, ce ciel qui (ſuivant certains philoſophes) enfante tous les êtres & les reçoit après leur diſſolution ; tout immenſe qu'il eſt, il a commencé & finira un jour ; puiſqu'un être ne peut en nourrir d'autres ſans s'épuiſer, ni les réunir à lui-même ſans ſe réparer.

D'ailleurs ſi le ciel & la terre n'ont pas eu d'origine, s'ils ſubſiſtent de toute éternité, pourquoi ne s'eſt-il trouvé aucun poëte pour chanter les événemens antérieurs à la guerre de Thebes & à la ruine de Troie ? Pourquoi tant de faits héroïques enſévelis dans l'oubli, & exclus pour jamais des faſtes éternels de la renommée ? Je n'en doute pas ; notre monde eſt nouveau ; il eſt encore dans l'enfance, & ſon origine ne date pas de fort loin. Voila pourquoi il y a des arts qu'on ne perfectionne & d'autres qu'on n'invente que d'aujourd'hui. C'eſt d'aujourd'hui que la navigation fait des progrès conſidérables. La ſcience de l'harmonie eſt une découverte de nos jours : enfin cette philoſophie dont j'expoſe les principes, n'eſt connue que depuis peu ; & je ſuis le premier qui aye pu traiter ces matieres dans la langue de ma patrie.

Si vous croyez que le monde jouiſſait autre-

Sed periiſſe hominum torrenti ſæcla vapore,
Aut cecidiſſe urbes magno vexamine mundi,
Aut ex imbribus aſſiduis exîſſe rapaces
Per terras amnes, atque oppida cooperuiſſe;
Tantò quippe magis victus fateare neceſſe eſt,
Exitium quoque terraï cœlique futurum;
Nam cùm res tantis morbis tantiſque periclis
Tentarentur, ibi ſi triſtior incubuiſſet
Cauſa, darent latè cladem magnaſque ruinas:
Nec ratione aliâ mortales eſſe videmur
Inter nos, niſi quòd morbis ægriſcimus îſdem,
Atque illi, quos à vitâ Natura removit.

Præterea quæcunque manent æterna, neceſſe eſt,
Aut quia ſunt ſolido cum corpore, reſpuere ictus,
Nec penetrare pati ſibi quidquam, quod queat arctas
Diſſociare intùs partes, ut materiaï
Corpora ſunt, quorum naturam oſtendimus antè;
Aut ideò durare ætatem poſſe per omnem,
Plagarum quia ſunt expertia, ſicut inane eſt,
Quod manet intactum, neque ab ictu fungitur hilum;
Aut etiam quia nulla loci ſit copia circùm,
Quò quaſi res poſſint diſcedere diſſolvique,
Sicut ſummarum ſumma eſt æterna, neque extrà

fois de ces mêmes avantages, mais que toutes les générations humaines ont péri par des feux dévorans ; que les villes ont été renverſées par les grandes révolutions du monde ; que des torrens deſtructeurs formés par des pluies continuelles ſe ſont déchaînés ſur le globe, & l'ont ſubmergé, vous êtes obligé à plus forte raiſon de convenir de la deſtruction future du ciel & de la terre. Aſſailli par de tels fléaux, expoſé à de ſi grands périls, le monde entier s'écroulait, ce vaſte édifice tombait en ruine, ſi l'attaque eût été plus violente. Et nous-mêmes nous n'avons d'autre preuve de notre mortalité réciproque, que d'être ſujets aux mêmes maladies qui ont ôté la vie à nos ſemblables.

Enfin un corps ſubſiſte éternellement ; ou parce que ſa ſolidité réſiſte au choc, à la pénétration, à la diſſolution, comme les principes de la matiere dont nous avons ci-deſſus fait connaître la nature ; ou parce qu'il ne donne point de priſe au choc, comme le vuide, cet eſpace impalpable, dans lequel ſe perd toute action deſtructive ; ou enfin parce qu'il n'eſt point environné d'un eſpace qui puiſſe recevoir ſes débris après la diſſolution, comme le grand tout hors duquel il n'y a ni lieu où ſe diſſipent

Quis locus eſt quò diſſiliant, neque corpora ſunt
quæ
Poſſint incidere & validâ diſſolvere plagâ :
At neque, uti docui, ſolido cum corpore mundi
Natura eſt, quoniam admiſtum eſt in rebus inane ;
Nec tamen eſt ut inane, neque autem corpora
deſunt,
Ex infinito quæ poſſint fortè coorta,
Proruere hanc rerum violento turbine ſummam,
Aut aliam quamvis cladem importare pericli ;
Nec porrò natura loci ſpatiumque profundi
Deficit, exſpergi quò poſſint mœnia mundi,
Aut aliâ quâvis poſſint vi pulſa perire :
Haud igitur lethi præcluſa eſt janua cœlo,
Nec ſoli terræque nec altis æquoris undis,
Sed patet immani & vaſto reſpectat hiatu :
Quare etiam nativa neceſſum eſt confiteare
Hæc eadem ; neque enim mortali corpore quæ
ſunt,
Ex infinito jam tempore adhuc potuiſſent
Immenſi validas ævi contemnere vires.

Denique tantopere inter ſe cùm maxima mundi
Pugnent membra, pio nequaquam concita bello,
Nonne vides aliquam longi certaminis ollis
Poſſe dari finem ? vel cùm ſol & vapor omnis,
Omnibus epotis humoribus, exſuperârint,

ſes parties, ni corps pour les heurter & les ſéparer. Or le monde n'eſt pas immortel en tant que ſolide, puiſqu'il y a du vuide dans la nature : il ne l'eſt pas non plus comme vuide ; il n'y a que trop de corps dans cet univers infini dont l'irruption ſoudaine ébranle notre monde, & l'expoſe au danger de périr. Il exiſte auſſi des eſpaces immenſes où ſes parties élémentaires peuvent ſe diſperſer, & ſa ſubſtance périr de quelque maniere que ce ſoit. Ainſi les portes du trépas, bien loin d'être fermées pour le ciel, le ſoleil, la terre & les ondes de l'Océan, leur préſentent au contraire une vaſte ouverture. Vous êtes obligé d'avouer pour la même raiſon que tous ces corps ont eu un commencement ; car puiſqu'ils ſont deſtructibles, ils n'auraient pu depuis une infinité de ſiecles réſiſter aux aſſauts redoutables d'une durée immenſe.

En un mot la diſcorde qui regne entre les vaſtes membres du monde, cette guerre inteſtine dont ils ſont la proie, ne vous fait-elle pas ſoupçonner que cette longue querelle peut avoir une fin ? Quand le ſoleil, par exemple, & les autres feux ſe ſeront abreuvés de toutes les eaux, & auront remporté une victoi-

Quod facere intendunt, neque adhuc conata patrantur;
Tantùm ſuppeditant amnes, ultròque minantur
Omnia diluviare ex alto gurgite ponti:
Nequicquam, quoniam verrentes æquora venti
Deminuunt, radiiſque retexens ætherius ſol;
Et ſiccare priùs confidunt omnia poſſe,
Quàm liquor incœpti poſſit contingere finem:
Tantùm ſpirantes æquo certamine bellum
Magnis de rebus inter ſe cernere certant;
Cùm ſemel in terrâ fuerit ſuperantior ignis,
Et ſemel, ut fama eſt, humor regnârit in arvis;
Ignis enim ſuperavit & ambens multa peruſſit,
Avia cùm Phaëthonta rapax vis ſolis equorum,
Æthere raptavit toto terraſque per omnes:
At Pater omnipotens irâ tum percitus acri,
Magnanimum Phaëtonta, repenti fulminis ictu,
Deturbavit equis in terram, ſolque cadenti
Obvius æternam ſuſcepit lampada mundi,
Disjectoſque redegit equos junxitque trementes;
Indè, ſuum per iter, recreavit cuncta gubernans:
Scilicet ut veteres Graïûm cecinêre poëtæ;
Quod procul à verâ eſt animi ratione repulſum:

re à laquelle tous leurs efforts ont tendu juſqu'ici ſans ſuccès ; car les fleuves fourniſſent tant d'eau à l'Océan, que du ſein de ce gouffre profond, ils menacent le globe d'une inondation univerſelle : mais envain ; les vents qui balaient les mers, le ſoleil qui les pompe du haut des cieux, en diminuent le volume, & cauſeraient un deſſéchement général, avant que l'onde pût parvenir à ſon but. Animés par ces grands intérêts, ces deux élémens ſe font la guerre avec des forces égales. Néanmoins (s'il faut en croire la fable) le feu à déja remporté une fois la victoire ; une fois auſſi les eaux ont dominé ſur les continens. Le feu triompha & conſuma une partie du monde, quand Phaëton fut emporté par les courſiers égarés du ſoleil dans toutes les régions de l'air, & dans tous les climats de la terre : mais le maître de l'Olympe tranſporté de courroux, d'un coup de foudre, précipita de ſon char ſur le globe cet illuſtre téméraire. Son pere, après ſa chûte, ſe préſenta pour reprendre la conduite de l'éternel flambeau, il attela ſes courſiers épars, encore eſſouflés, & rentrant dans ſa route ordinaire, il rétablit l'ordre, & rendit le calme à la nature. Ces fables qu'ont chantées les anciens poëtes Grecs, la raiſon les rejette avec mépris : elle ſçait que le feu peut avoir l'avantage, quand un grand nombre

Ignis enim ſuperare poteſt, ubi materiaï
Ex infinito ſunt corpora plura coorta ;
Indè cadunt vires aliquâ ratione revictæ,
Aut pereunt res exuſtæ torrentibus auris :
Humor item quondam cœpit ſuperare coortus,
Ut fama eſt hominum, multas quandò obruit urbes;
Indè ubi vis aliquâ ratione averſa, receſſit
Ex infinito fuerat quæcunque coorta,
Conſtiterunt imbres & flumina vim minuerunt.

Sed quibus ille modis conjectus materiaï
Fundârit cœlum ac terram pontique profunda
Soliſque & lunæ curſus, ex ordine ponam:
Nam certè neque conſilio primordia rerum,
Ordine ſe quæque atque ſagaci mente locârunt;
Nec quos quæque darent motus, pepigêre profectò;
Sed quia multa, modis multis, primordia rerum,
Ex infinito jam tempore, percita plagis,
Ponderibuſque ſuis conſuêrunt concita ferri,
Omnimodiſque coire, atque omnia pertentare
Quæcunque inter ſe poſſent congreſſa creare;
Propterea fit uti magnum volgata per ævum,

de moléules ignées ſe ſont rendues de cet univers infini dans notre monde ; parce qu'alors il faut ou qu'une puiſſance contraire ſurmonte l'action du feu, ou que tout périſſe par les flammes dévorantes. On raconte encore que jadis les ondes victorieuſes ſubmergerent un grand nombre de villes. Mais quand une force oppoſée eut fait diſparaître ces amas d'eau raſſemblés de toutes les régions de l'univers immenſe, les pluies s'arrêterent, & l'impétuoſité des fleuves ſe ralentit.

Maintenant comment le concours fortuit des atomes a-t-il poſé les fondemens du ciel & de la terre, creuſé l'abyme de l'Océan, réglé le cours du ſoleil & de la lune ; c'eſt, ô Memmius, ce que je vais vous expliquer. Car (je le répete) ce n'eſt point par un effet de leur intelligence, ni par réflexion que les élémens du monde ſe ſont placés dans l'ordre où nous les voyons ; ils n'ont point concerté entr'eux les mouvemens qu'ils voulaient ſe communiquer : mais, infinis en nombre, mus de mille façons diverſes, ſoumis depuis des ſiecles innombrables à des impulſions étrangeres, entraînés par leur propre peſanteur, après s'être rapprochés & réunis de toute maniere, après avoir tenté toutes les combinaiſons poſſibles, à force de tems,

Omnigenos cœtus & motus experiundo,
Tandem ea conveniant, quæ ut convenêre repentè
Magnarum rerum fiant exordia sæpe,
Terraï, maris & cœli generisque animantûm.

Hîc neque tum solis rota cerni, lumine largo
Altivolans poterat, neque magni sidera mundi,
Nec mare, nec cœlum, nec denique terra, neque aër,
Nec similis nostris rebus res ulla videri;
Sed nova tempestas quædam molesque coorta:
Diffugere indè loci partes cœpêre, paresque
Cum paribus jungi res & discludere mundum,
Membraque dividere & magnas disponere partes
Omnigenis è principiis, discordia quorum
Intervalla, vias, connexus, pondera, plagas,
Concursus, motus turbabat, prælia miscens,
Propter dissimiles formas variasque figuras;
Quòd non omnia sic poterant conjuncta manere,
Nec motus inter sese dare convenientes:
Hoc est à terris altum secernere cœlum,
Et seorsum mare uti secreto humore pateret,
Seorsus item puri secretique ætheris ignes.

d'assemblages & de mouvemens, ils se sont coordonnés & ont formé de grandes masses, qui sont devenues (pour ainsi dire) la premiere ébauche de la terre, des mers, du ciel & des êtres animés.

On ne voyait pas encore dans les airs le char éclatant du soleil, ni les flambeaux du monde, ni la mer, ni le ciel, ni la terre, ni l'air, ni rien de semblable aux objets qui nous environnent; mais un assemblage orageux d'élémens confondus. Ensuite quelques parties commencerent à se dégager de cette masse: les atomes homogenes se rapprocherent, le monde se développa, ses vastes membres se formerent, & ses immenses parties furent composées de toute espece. En effet la discorde des élémens jettait trop de trouble & de confusion entre les intervalles, les directions, les liens, les pesanteurs, les forces impulsives, les combinaisons & les mouvemens. La diversité de leurs formes, la variété de leurs figures les empêchait de rester ainsi unis, & de se communiquer des mouvemens convenables: ainsi le ciel se sépara de la terre, la mer attira toutes les eaux dans ses réservoirs; & les feux éthérés allerent briller à part, dans toute leur pureté.

Quippe etenim primùm terraï corpora quæque,
Propterea quòd erant gravia & perplexa, coibant,
In medioque imas capiebant omnia sedes:
Quæ quantò magis inter se perplexa coibant,
Tam magis expressêre ea quæ mare, sidera, solem
Lunamque efficerent & magni mœnia mundi:
Omnia enim magis hæc è lævibus atque rotundis
Seminibus, multòque minoribu' sunt elementis,
Quàm tellus; ideò per rara foramina terræ
Partibus erumpens primus se sustulit æther
Signifer, & multos secum levis abstulit ignes:
Non aliâ longè ratione ac sæpe videmus,
Aurea cùm primùm gemmantes rore per herbas
Matutina rubent radiati lumina solis,
Exhalantque lacus nebulam fluviique perennes,
Ipsa quoque interdum tellus fumare videtur;
Omnia quæ sursum cùm conciliantur in alto,
Corpore concreto subtexunt nubila cœlum:
Sic igitur tum se levis ac diffusilis æther,
Corpore concreto, circumdatus undique sepsit,
Et latè diffusus in omnes undique partes,
Omnia sic avido complexu cætera sepsit.

Hunc exordia sunt solis lunæque secuta,
Inter utrosque globi quorum vertuntur in auris:

D'abord les élémens de la terre plus pesans & plus embarrassés, se joignirent sans peine & s'établirent tous au centre vers les régions inférieures. Plus leur union fut étroite, plus ils exprimerent abondamment la matiere propre à former les mers, les astres, le soleil, la lune & la vaste enceinte du monde. En effet, comme les élémens de tous ces corps sont plus lisses, plus sphériques & plus déliés que ceux de la terre ; la matiere éthérée, se dégagea la premiere des pores de la terre, s'éleva dans la partie supérieure, & emporta avec elle un grand nombre de feux. Ainsi quand les premiers rayons du soleil levant se teignent de pourpre sur le gazon au milieu des perles de la rosée, on voit souvent des vapeurs sortir du sein des lacs & des fleuves, & quelquefois une espece de fumée s'exhaler de la terre même ; émanations subtiles qui, après s'être élevées & réunies dans l'athmosphere, forment un tissu opaque sous la voûte du firmament. De même la matiere éthérée, quoique légere & fluide, après s'être condensée, forma une vaste enceinte ; & répandue au loin en tout sens, elle embrassa dans son immense circuit la machine entiere du monde.

Alors se formerent le soleil & la lune, ces deux corps qui roulent dans l'air, entre le ciel

Quæ neque terra ſibi adſcivit, neque maximus
Æther,
Quod nec tam fuerint gravia ut depreſſa ſede-
rent,
Nec levia ut poſſent per ſummas labier oras:
Et tamen inter utroſque ita ſunt, ut corpora
viva
Verſent, & partes ut mundi totius extent:
Quod genus in nobis quædam licet in ſtatione
Membra manere, tamen cùm ſint ea quæ mo-
veantur.

His igitur rebus retractis, terra repentè,
Maxima quà nunc ſe ponti plaga cærula ten-
dit,
Succidit & ſalſo ſubfodit gurgite foſſas;
Inque dies quantò circùm magis ætheris æſ-
tus
Et radii ſolis cogebant undique terram,
Verberibus crebris extrema ad limina aper-
tam,
In medio ut propulſa ſuo condenſa coiret;
Tam magis expreſſus ſalſus de corpore ſudor
Augebat mare manando campoſque natantes;
Et tantò magis illa foràs elapſa volabant
Corpora multa vaporis & aëris, altaque cœli
Denſebant procul à terris fulgentia templa:
Sidebant campi, creſcebant montibus altis

& la terre. Leurs élémens ne purent s'incorporer ni à ceux de notre globe, ni à ceux de la matiere éthérée ; parce qu'ils n'étaient ni aſſez peſans pour ſe dépoſer dans la partie inférieure, ni aſſez légers pour s'élever à l'extrêmité ſupérieure. Suſpendus daus l'eſpace intermédiaire, ils ſe meuvent comme des corps vivans, comme les parties les plus actives de la nature. C'eſt ainſi que quelques-uns de nos membres demeurent immobiles dans leur poſte, tandis que d'autres ſont deſtinés à ſe mouvoir.

Après ce premier débrouillement, tout-à-coup la partie de la terre où s'étendent les plaines azurées de l'Océan, s'écroula & ouvrit un vaſte baſſin pour l'élément ſalé. Et plus la terre fendue à la ſurface était reſſerrée, condenſée & rapprochée du centre par l'action réitérée des feux du ciel & des rayons du ſoleil dont elle était frappée en tout ſens, plus la ſueur ſalée exprimée de ſon vaſte corps, accrut par ſes écoulemens les pleines liquides de la mer. Par une ſuite de la même compreſſion, des molécules ſans nombre de feu & d'air, dégagées de la maſſe terreſtre, s'éleverent dans les régions ſupérieures. Ainſi la voûte éclatante du ciel ſi éloignée de notre globe, acquit une nouvelle denſité. Les plaines s'abaiſſerent pour la même rai-

Aſcenſus ; neque enim poterant ſubſidere ſaxa ;
Nec pariter tantùndem omnes ſuccumbere partes.

Sic igitur terræ, concreto corpore, pondus
Conſtitit, atque omnis mundi quaſi limus in imum
Confluxit gravis & ſubſedit funditùs, ut fæx :
Indè mare, indè aër, indè æther ignifer ipſe ;
Corporibus liquidis ſunt omnia pura relicta,
Et leviora aliis alia ; & liquidiſſimus æther
Atque leviſſimus aërias ſuper influit auras,
Nec liquidum corpus turbantibus aëris auris
Commiſcet ; ſinit hæc violentis omnia verti
Turbinibus, ſinit incertis turbare procellis ;
Ipſe ſuos ignes certo fert impete labens :
Nam modicè fluere atque uno poſſe æthera niſu,
Significat ponti mare certo quod fluit æſtu,
Unum labendi conſervans uſque tenorem.

Motibus aſtrorum nunc quæ ſit cauſa, canamus :
Principiò magnus cœli ſi vertitur orbis,
Ex utrâque polum parti premere aëra nobis
Dicendum eſt, extràque tenere & claudere utrinque :

ſon, la cime des monts s'éleva ; car les rochers ne pouvaient s'affaiſſer ; ni la terre s'applanir également ſur toute ſa ſurface.

Le globe ainſi condenſé acquit à la fois de la peſanteur & de la conſiſtance. Toute la vaſe du monde (s'il eſt permis de parler ainſi) ſe précipita en bas, & y forma un dépôt comme la lie. Au deſſus de la terre ſe placerent d'abord l'eau, enſuite l'air, enfin le ciel & ſes feux ; car ces fluides, quoique formés des élémens les plus purs, n'ont pas tous la même légéreté. Le fluide éthéré le plus tranſparent & le moins grave de tous, circule au deſſus de l'air, ſans jamais ſe mêler avec ce fluide orageux. Il le laiſſe en proie aux tourbillons rapides & à l'inconſtance des tempêtes : pour lui, mu d'un mouvement réglé il tranſporte avec lui ſes feux étincelans. Que le fluide éthéré puiſſe ainſi ſe mouvoir uniformément, c'eſt ce que nous montre la mer dont le flux & reflux périodique ſuit conſtamment les mêmes loix.

La cauſe du mouvement des aſtres ſera l'objet actuel de mes chants. D'abord ſi c'eſt la vaſte enceinte du ciel qui roule, il faut ſuppoſer les deux poles du monde preſſés, environnés & enfermés par deux courrans d'air, l'un ſupérieur

Indè alium ſuperà fluere atque intendere eò-
dem,
Quò volvenda micant æterni ſidera mundi;
Aſt alium ſubter, contrà qui ſubvehat orbem,
Ut fluvios verſare rotas atque hauſtra videmus.

Eſt etiam quoque uti poſſit cœlum omne ma-
nere
In ſtatione, tamen cùm lucida ſigna ferantur:
Sive quòd incluſi rapidi ſunt ætheris æſtus,
Quærenteſque viam circumverſantur, & ignes
Paſſim per cœli volvunt ſe immania templa;
Sive aliundè fluens alicundè extrinſecus aër
Verſat agens ignes; ſive ipſi ſerpere poſſunt,
Quò cujuſque cibus vocat atque invitat euntes,
Flammea per cœlum paſcentes corpora paſſim.
Nam quid in hoc mundo ſit eorùm, ponere cer-
tum
Difficile eſt: ſed quid poſſit fiatque per omne,
In variis mundis variâ ratione creatis,
Id doceo; pluresque ſequor diſponere cauſas
Motibus aſtrorum, quæ poſſint eſſe per omne;
E quibus una tamen ſit & hæc quoque cauſa ne-
ceſſe eſt,
Quæ vegeat motum ſignis; ſed quæ ſit earum
Præcipere, haud quaquam eſt pedetentim pro-
gredientis.

qui pouſſe le ciel dans la même direction que ſuivent les brillans flambeaux du monde ; l'autre inférieur qui les tranſporte en ſens contraire, à-peu-près comme nous voyons les fleuves faire tourner les roues & les ſceaux.

Il ſe pourrait auſſi que le firmament reſtant immobile, ſes flambeaux lumineux décriviſſent un cercle autour de nous ; ſoit que la matiere éthérée trop à l'étroit dans l'enceinte du ciel, & roulant ſans ceſſe autour du firmament pour y trouver uue iſſue, occaſionne ainſi la révolution des aſtres ; ſoit que l'air extérieur les meuve circulairement ; ſoit qu'ils puiſſent eux-mêmes ſe traîner où leur aliment les appelle, & recueillir dans leur route, la matiere ignée répandue par tout le ciel. Car il n'eſt pas aiſé d'aſſigner au juſte de laquelle de ces manieres la choſe ſe paſſe dans notre monde ; je me contente d'expoſer tous les moyens que la Nature peut employer & emploie réellement dans le grand tout, dans ces mondes innombrables qu'elle a différemment conſtitués. Je me borne à vous faire connaître toutes les cauſes poſſibles du mouvement des aſtres, dont une ſeule a lieu néceſſairement dans notre monde. Quelle eſt-elle ? C'eſt ce que ne décidera jamais le philoſophe qui ſuit pas à pas la Nature.

Terraque ut in mediâ mundi regione quiescat,
Evanescere paulatim & decrescere pondus
Convenit, atque aliam naturam subter habere
Ex incunte ævo conjunctam atque uniter aptam
Partibus aëriis mundi, quibus insita sidit,
Propterea non est oneri, neque deprimit auras:
Ut sua cuique homini nullo sunt pondere membra,
Nec caput est oneri collo, nec denique totum
Corporis in pedibus pondus sentimus inesse;
At quæcunque foris veniunt, impostaque nobis
Pondera sunt, lædunt, permultò sæpe minora:
Usque adeò magni refert, cui quæ adjaceat res;
Sic igitur tellus non est aliena repentè
Adlata, atque auris aliundè objecta alienis;
Sed pariter primâ concepta ab origine mundi,
Certaque pars ejus, quasi nobis membra, videtur.

Præterea grandi tonitru concussa, repentè
Terra, suprà se quæ sunt, concutit omnia motu;
Quod facere haud ullâ possèt ratione, nisi esset
Partibus aëriis mundi cœloque revincta:
Nam communibus inter se radicibus hærent,

Ex

Pour que la terre demeure immobile au centre du monde, il faut que sa pesanteur décroisse & s'évanouisse insensiblement ; que ses parties inférieures aient contracté une nouvelle nature par leur union intime avec le fluide aërien, sur lequel elles se reposent & auquel elles sont comme incorporées dès le commencement. Voila pourquoi notre globe ne charge point l'air, & ne s'y enfonce pas. Ainsi l'homme ne sent point le poids de ses membres. La tête ne pese pas sur le col ; & les pieds soutiennent sans fatigue le faix du corps entier : au lieu que l'imposition d'un fardeau étranger nous incommode, quoique souvent beaucoup moins considérable. Tant il est essentiel d'avoir égard à la nature des objets unis ensemble ! De même la terre n'est pas un corps étranger lancé tout-à-coup dans un fluide étranger : mais elle a été conçue en même-tems que l'air, dès l'origine du monde dont elle est une partie distincte, comme nos membres font partie de nos corps.

D'ailleurs la secousse qu'un tonnerre violent cause à la terre, est telle, qu'elle se communique soudain à tous les corps placés à sa surface ; ce qui n'arriverait pas, si elle n'était liée aux parties aëriennes du monde & à la matiere éthérée : car ces trois substances tiennnent entr'elles

Ex ineunte ævo conjuncta atque uniter apta :
Nonne vides etiam, quàm magno pondere nobis
Suſtineat corpus tenuiſſima vis animaï,
Propterea quia tam conjuncta atque uniter apta
eſt ?
Denique jam ſaltu pernici tollere corpus
Quis potis eſt, niſi vis animæ quæ membra gu-
bernat ?
Jamne vides quantùm tenuis natura valere
Poſſit, ubi eſt conjuncta gravi cum corpore, ut
aër
Conjunctus terris, & nobis eſt animi vis ?

Nec nimiò ſolis major rota, nec minor ardor
Eſſe poteſt, noſtris quàm ſenſibus eſſe videtur ;
Nam quibus è ſpatiis cunque ignes lumina poſ-
ſunt
Adjicere, & calidum membris adflare vaporem,
Illa ipſa intervalla nihil de corpore libant
Flammarum, nihilò ad ſpeciem eſt contractior
ignis :
Proinde calor quoniam ſolis lumenque profuſum
Perveniunt noſtros ad ſenſus & loca tingunt ;
Forma quoque hinc ſolis debet filumque videri,
Nil adeò ut poſſis plùs aut minùs addere verè.

Lunaque, ſive notho fertur loca lumine luſtrans,
Sive ſuam proprio jactat de corpore lucem,

par des racines communes, ayant été unies étroitement & comme incorporées enſemble, dès le premier inſtant de leur formation. Ne voyez-vous pas auſſi, combien le corps eſt un énorme fardeau pour une ſubſtance auſſi déliée que l'ame? Elle le ſoutient néanmoins, parce qu'elle lui eſt intimement unie. Que dis-je? Elle ſeule peut le ſoulever dans les airs par des ſauts rapides, le mouvoir, le gouverner à ſon gré. Vous voyez donc combien la ſubſtance la plus légere acquiert de force, quand elle eſt jointe à une ſubſtance peſante, comme l'air à la terre, & l'ame au corps.

Le diſque du ſoleil n'eſt gueres plus grand ni plus petit qu'il ne le paraît à nos ſens; car toutes les fois qu'un corps de feu peut nous éclairer de ſa lumiere & nous échauffer de ſa flamme, quelqu'éloigné qu'il ſoit, cette diſtance ne nous dérobe rien de ſa grandeur & ne retrécit point à nos yeux ſes dimenſions apparentes. Puis donc que la chaleur & la lumiere du ſoleil frappent nos ſens & colorent les objets qui nous environnent; l'apparence de ſa forme & de ſa figure eſt donc telle, qu'on ne peut les ſuppoſer plus grandes ni plus petites dans la réalité.

De même la lune (ſoit qu'elle ne nous réfléchiſſe qu'un éclat emprunté, ſoit qu'elle tire ſa

(Quidquid id est) nihilò fertur majore figurâ ;
Quàm, nostris oculis quam cernimus, esse videtur ;
Nam priùs, omnia quæ longè remota tuemur
Aëra per multum, specie confusa videntur,
Quàm minimum filum : quapropter luna necesse est,
Quandòquidem claram speciem certamque figuram
Præbet, ut est oris extremis cunque notata,
Quanta hæc cunque fuat, tanta hinc videatur in alto.

Postremò, quoscunque vides hinc ætheris ignes,
Quandòquidem, quoscunque in terris cernimus ignes,
Dum tremor est clarus, dum cernitur ardor eorum,
Perparvum quiddam interdum mutare videntur,
Alterutram in partem, filum, cùm longiùs absint,
Scire licet, perquàm pauxillò posse minores
Esse, vel exiguâ majores parte brevique.

Illud item non est mirandum, quâ ratione
Tantulus ille queat tantum sol mittere lumen,
Quod maria ac terras omnes cœlumque rigando
Compleat, & calido perfundat cuncta vapore ;
Nam licet hinc mundi patefactum totius unum
Largifluum fontem scatere, atque erumpere lumen

lumiere de ſa propre nature) ne parcourt point le ciel, ſous un volume plus conſidérable que celui qui frappe nos yeux. Car les objets vus de fort loin, au travers d'un air très-denſe, ne préſentent qu'un aſpect confus, bien loin de laiſſer diſtinguer leurs contours les plus déliés : puis donc que la lune nous offre une apparence claire, une figure diſtincte, & juſqu'aux limites déterminées de ſa ſurface, il faut qu'elle ſoit telle dans les cieux qu'elle nous paraît d'ici-bas.

Enfin puiſque tous les feux que nous voyons ſur la terre, à quelque diſtance qu'ils ſoient placés, ne nous paraiſſent ſubir aucune altération dans leur grandeur apparente, tant que nous diſtinguons leur lumiere & leur agitation ; il faut en conclure que les feux éthérés ne ſont gueres plus grands ni plus petits qu'ils ne le paraiſſent à nos yeux.

Ne ſoyez pas ſurpris non plus que le ſoleil, avec une circonférence auſſi étroite, puiſſe baigner la mer, la terre & le ciel des flots de ſa lumiere, & répandre ſa chaleur dans toute la nature. Il ſe peut qu'il n'y ait que ce canal d'ouvert par où toute la lumiere du monde puiſſe trouver un

Ex omni mundo, quò sic elementa vaporis
Undique conveniunt, & sic conjectus eorum
Confluit, ex uno capite hic ut profluat ardor:
Nonne vides etiam quàm latè parvus aquaï
Prata riget fons interdum, campisque redundet?
Est etiam quoque uti, non magno solis ab igni,
Aëra percipiat calidis fervoribus ardor,
Opportunus ita est si fortè & idoneus aër,
Ut queat accendi parvis ardoribus ictus:
Quod genus interdum segetes stipulamque videmus
Accipere ex unâ scintillâ incendia passim:
Forsitan & roseâ sol altè lampade lucens
Possideat multum cæcis fervoribus ignem
Circum se, nullo qui sit fulgore notatus,
Æstiferum ut tantùm radiorum exaugeat ictum.

Nec ratio solis simplex, nec certa patescit,
Quo pacto æstivis è partibus Ægocerotis
Brumales adeat flexus, atque indè revertens
Canceris ut vertat metas se ad solstitiales;
Lunaque mensibus id spatium videatur obire,
Annua sol in quo consumit tempora cursu:
Non, inquam, simplex his rebus reddita causa est;
Nam fieri vel cum primis id posse videtur,
Democriti quod sancta viri sententia ponit,
Quantò quæque magis sint terram sidera propter,

libre écoulement ; qu'il n'y ait que ce foyer où les élémens de feu puiſſent ſe raſſembler de toutes parts pour ſe répandre de là dans l'univers entier. Ainſi quelquefois une faible ſource arroſe les prairies & inonde les campagnes. Il ſe peut encore que les feux du ſoleil, ſans être fort abondans, échauffent & enflamment l'air voiſin, en ſuppoſant toutefois ce fluide capable de s'allumer à la moindre ardeur, comme on voit quelquefois les moiſſons & le chaume aride conſumés par une ſeule étincelle. Peut-être enfin ce ſoleil, ce flambeau ſi brillant, eſt-il environné d'une grande quantité de feux inviſibles & ſans éclat, deſtinés uniquement à augmenter la force & la chaleur de ſes rayons.

Mais comment le ſoleil, des régions brûlantes de l'Ecréviſſe, ſe tranſporte-t-il au ſigne glacé du Capricorne pour retourner de nouveau vers le ſolſtice d'été ? Pourquoi voyons-nous la lune franchir en un mois le même eſpace que le ſoleil emploie un an à parcourir ? C'eſt un problême qui a pluſieurs ſolutions, un phénomene dont il eſt impoſſible d'aſſigner l'unique & véritable cauſe. Celle qu'en donne le ſage Démocrite paraît aſſez vraiſemblable : il prétend que les aſtres peuvent d'autant moins être

Tantò poſſe minùs cum cœli turbine ferri ;
Evaneſcere enim rapidas illius & acres
Imminui ſubter vires, ideòque relinqui
Paulatim ſolem cùm poſterioribu' ſignis,
Inferior multò quòd ſit, quàm fervida ſigna,
Et magis hoc lunam, & quantò demiſſior ejus
Curſus abeſt procul à cœlo, terriſque propinquat,
Tantò poſſe minùs cum ſignis tendere curſum ;
Flaccidiore etiam quantò jam turbine fertur
Inferior quàm ſol, tantò magis omnia ſigna
Hanc adipiſcuntur, circùm prœterque feruntur :
Propterea fit, ut hæc ad ſignum quodque reverti
Mobiliùs videatur, ad hanc quia ſigna reviſunt.

Fit quoque ut è mundi tranſverſis partibus aër
Alternis certo fluere alter tempore poſſit,
Qui queat æſtivis ſolem detrudere ſignis
Brumales uſque ad flexus gelidumque rigorem,
Et qui rejiciat gelidis à frigoris umbris
Æſtiferas uſque in partes & fervida ſigna ;
Et ratione pari lunam ſtellaſque putandum eſt,
Quæ volvunt magnos in magnis orbibus annos,

emportés par le tourbillon éthéré, qu'ils ſont plus voiſins de la terre : parce que la vîteſſe & l'action du firmament s'affaibliſſent peu-à-peu vers l'extrêmité inférieure ; que pour cette raiſon le ſoleil placé bien au deſſous des conſtellations ardentes, doit être inſenſiblement laiſſé ſur la route avec les autres corps inférieurs ; que la lune plus éloignée du ciel & plus voiſine de la terre, doit avoir encore plus de peine à ſuivre la marche des aſtres ; qu'ainſi plus le tourbillon qui l'emporte, le cede en rapidité à celui du ſoleil, plus les ſignes doivent fréquemment l'atteindre & la devancer ; & que c'eſt la raiſon pour laquelle elle paraît rejoindre avec plus de promptitude les ſignes du Zodiaque, tandis qu'en effet ce ſont ces ſignes eux-mêmes qui vont à elle.

Il ſe peut encore que, des régions du monde diamétralement oppoſées, s'élancent des courans d'air périodiques, qui puiſſent alternativement tranſporter le ſoleil des ſignes de l'été dans les froides contrées du ſeptentrion, & le rejetter de ces climats glacés & ténébreux dans le brûlant ſéjour de l'écreviſſe. Il faudrait alors expliquer par de pareils courans d'air alternatifs le mouvement de la lune & celui des étoiles dont la grande révolution ne s'acheve qu'en un gran-

Aëribus posse alternis à partibus ire :
Nonne vides etiam diversis nubila ventis
Diversas ire in partes, inferna supernis ?
Quî minùs illa queant per magnos ætheris orbes,
Æstibus inter se diversis sidera ferri ?

At nox obruit ingenti caligine terras ;
Aut ubi de longo cursu sol extima cœli
Impulit, atque suos efflavit languidus ignes
Concussos itere, & labefactos aëre multo ;
Aut quia sub terras cursum convertere cogit
Vis eadem, superà terras quæ pertulit orbem.

Tempore item certo roseam Matuta per oras
Ætheris Auroram defert, & lumina pandit ;
Aut quia sol idem sub terras ille revertens
Anticipat cœlum radiis, accendere tentans ;
Aut quia conveniunt ignes, & semina multa
Confluere ardoris consuêrunt tempore certo,
Quæ faciunt solis nova semper lumina gigni ;
Quod genus Idæis fama est è montibus altis
Dispersos ignes orienti lumine cerni,
Inde coire globum quasi in unum & conficere orbem.

nombre d'années. Ne voyez-vous par les nuages eux-mêmes, poussés par des vents contraires, suivre les uns en bas, les autres en haut, des directions opposées ? Pourquoi les astres ne seraient-ils pas transportés de même dans les vastes plaines des cieux par des courans d'air différens ?

La nuit couvre la terre de ses ténebres épaisses, ou parce que le soleil, arrivé aux extrêmités du firmament, & fatigué de sa course immense, laisse expirer ses feux déja amortis par la longueur de la route & les torrens d'air qu'ils ont pénétrés, ou parce que la même action qui a transporté son disque au dessus de nos têtes, le force à rouler sous nos pieds, dans une direction contraire.

Leucothée, dans un tems fixe, promene au milieu des airs l'Aurore aux doigts de rose, pour ouvrir les portes de la lumiere ; ou parce que le même soleil qui était caché sous la terre, dévancé à son retour par ses rayons, s'efforce d'échauffer le firmament ; ou parce qu'à des heures réglées un grand nombre de feux & de corpuscules ignés se rassemblent périodiquement & forment tous les jours un nouveau soleil. Ainsi l'on raconte que du sommet du mont Ida, l'on voit, dès l'aube du jour, des feux épars se réunir, sous la forme d'un globe éclatant, & parcourir les cieux.

Nec tamen illud in his rebus mirabile debet
Esse, quòd hæc ignis tam certo tempore possint
Semina confluere, & solis reparare nitorem;
Multa videmus enim, certo quæ tempore fiunt
Omnibus in rebus: floreſcunt tempore certo
Arbusta, & certo dimittunt tempore florem:
Nec minùs in certo dentes cadere imperat ætas
Tempore, & impubem molli pubeſcere veſte,
Et pariter mollem malis demittere barbam:
Fulmina poſtremò, nix, imbres, nubila, venti,
Non nimis incertis fiunt in partibus anni;
Namque ubi ſic fuerunt cauſarum exordia prima,
Atque uti res mundi cecidêre ab origine primâ,
Conſequa natura eſt jam rerum ex ordine certo.

Creſcere itemque dies licet & tabeſcere noctes,
Et minui luces, cùm ſumant augmina noctes;
Aut quia ſol idem ſub terras atque ſupernè,
Imparibus currens anfractibus ætheris oras
Partit, & in partes non æquas dividit orbem;
Et quod ab alterutrâ detraxit parte, reponit
Ejus in adverſa tantò plus parte relatus,

Au reſte vous ne devez pas être ſurpris que ces élémens de feu ſe raſſemblent ainſi à des heures marquées pour réparer l'éclat du ſoleil. Nous voyons dans l'univers un grand nombre de phénomenes ſoumis à la même régularité. C'eſt dans des tems fixes que les arbres ſe couvrent & ſe dépouillent de fleurs : c'eſt dans des tems fixes que l'âge ébranle les dents de la vieilleſſe, & couvre d'un léger duvet les membres & les joues de l'adoleſcence. Enfin la foudre, la neige, la pluie, les vents & les nuages ſuivent ſans trop d'irrégularité le cours des ſaiſons. En effet l'énergie de chaque cauſe ayant été déterminée, & la premiere impulſion donnée à l'univers, lors de la formation du monde, toute la ſuite des phénomenes eſt aſſujettie à cet ordre invariable.

Nous voyons les jours croître & les nuits diminuer, & réciproquement, parce que le ſoleil reſtant toujours le même, & décrivant ſur nos têtes & ſous nos pieds des arcs inégaux, coupe le ciel & diviſe ſon orbe en parties de différente grandeur, mais avec une telle compenſation, qu'il reſtitue toujours à celle vers laquelle il s'approche, la portion de lumiere qu'il a retranchée de l'hémiſphere oppoſé ; juſqu'à

Donicum ad id ſignum cœli pervenit, ubi anni
Nodus nocturnas exæquat lucibus umbras :
Nam medio curſu flatûs Aquilonis & Auſtri,
Diſtinet æquato cœlum diſcrimine metas,
Propter ſigniferi poſituram totius orbis,
Annua ſol in quo contundit tempora ſerpens,
Obliquo terras & cœlum lumine luſtrans ;
Ut ratio declarat eorum, qui loca cœli
Omna diſpoſitis ſignis ornata notârunt :
Aut quia craſſior eſt certis in partibus aër ;
Sub terris ideò tremulum jubar hæſitat ignis,
Nec penetrare poteſt facilè atque emergere ad ortus :
Propterea noctes hyberno tempore longæ
Ceſſant, dum veniat radiatum inſigne diei :
Aut etiam, quia ſic alternis partibus anni
Tardiùs & citiùs conſuêrunt confluere ignes,
Qui faciant ſolem certâ de ſurgere parte.

Luna poteſt ſolis radiis percuſſa nitere,
Inque dies majus lumen convertere nobis
Ad ſpeciem, quantùm ſolis ſecedit ab orbe,
Donicum eum contra pleno bene lumine ſulſit,
Atque oriens obitus ejus ſuper edita vidit ;

ce qu'enfin il arrive au signe du ciel, qui, placé dans l'intersection de l'Écliptique & de l'Équateur, rend les jours égaux aux nuits sur tout le globe. Car alors la partie du ciel qu'il décrit, se trouve à égale distance de l'aquilon & du midi par la position oblique du zodiaque où le soleil décrit sa révolution annuelle, & d'où il répand ses feux vers le ciel & la terre. C'est ainsi que l'enseignent ces savans hommes dont les cartes ornées d'images sensibles, nous représentent fidélement toutes les régions du ciel.

Il se peut encore que l'air, plus grossier en quelques endroits, arrête & retienne sous terre les feux tremblans du soleil, qui ne peut sans peine traverser ce fluide épais pour s'élever à l'orient; & que ce soit-là la raison pour laquelle on attende pendant de si longues nuits d'hiver le retour tardif du jour. Il se peut enfin que les feux, dont la réunion fait lever le soleil à des points fixes de l'horison, se rassemblent alternativement plus ou moins vîte, selon la différence des saisons.

Quant à la lune, elle peut emprunter son éclat du soleil, & nous présenter de jour en jour une face lumineuse, d'autant-plus considérable qu'elle s'éloigne davantage du disque solaire; jusqu'à ce qu'en opposition avec lui, elle brille d'une lumiere pleine, & voie le coucher du soleil

Indè minutatim retro quasi condere lumen
Debet item, quantò propiùs jam solis ad ignem
Labitur ex aliâ signorum parte per orbem :
Ut faciunt, lunam qui fingunt esse pilaï
Consimilem, cursûsque viam sub sole tenere ;
Propterea fit uti videantur dicere verum.

Est etiam quoque uti proprio cum lumine possit
Volvier, & varias splendoris reddere formas ;
Corpus enim licet esse aliud, quod fertur & unà
Labitur, omnimodis occursans officiensque ;
Nec potis est cerni, quia cassum lumine fertur.
Versariquepotest, globus ut si fortè pilaï,
Dimidiâ ex parti candenti lumine tinctus,
Versandoque globum variantes edere formas ;
Donicum eam partem, quæcunque est ignibus aucta,
Ad speciem vertit nobis oculosque patentes ;
Indè minutatim retro contorquet, & aufert
Luciferam partem glomeraminis atque pilaï :
Ut Babylonica Chaldæam doctrina refutans
Astrologorum artem contra convincere tendit :
Proinde quasi fieri nequeat quod pugnat uterque,
Aut minùs hoc illo sit cur amplectier ausis.

de l'endroit exhaussé où elle se leve. Ensuite elle doit peu-à-peu cacher, pour ainsi dire, sa lumiere derriere elle, à mesure qu'elle s'approche du soleil, en parcourant l'autre moitié du cercle des signes. Telle est l'explication de ceux qui regardent la lune comme une boule qui roule sans cesse au dessous du soleil : & cette explication n'est pas dénuée de vraisemblance.

On pourrait encore concevoir ses différentes phases, même en lui attribuant une lumiere propre. Il suffirait pour cela de supposer un autre corps mu d'un mouvement parallele à celui de la lune dans son orbite, & qui s'opposât sans cesse à son disque sous toutes sortes d'aspects ; mais qui fût lui-même invisible, étant dépourvu de lumiere. Elle peut encore rouler sur elle-même, comme un ballon teint de lumiere dans une de ses moitiés, & au moyen de cette rotation centrale, développer successivement ses différentes phases, jusqu'à ce que sa partie éclairée toute entiere frappe nos yeux : ensuite elle nous dérobe par degrés sa partie lumineuse qu'elle reporte derriere elle. Tel est le système que la doctrine Chaldéenne s'efforce d'établir sur les ruines de l'Astrologie Grecque : comme si ces deux explications n'étaient pas également vraisemblables, & qu'il y eût des motifs d'exclusion pour l'une ou pour l'autre.

Denique cur nequeat ſemper nova luna creari ;
Ordine formarum certo certiſque figuris ,
Inque dies privos aboleſcere quæque creata ,
Atque aliâ illius reparari in parte locoque ,
Difficile eſt ratione docere & vincere verbis ;
Ordine cùm videas tam certo multa creari :
It ver & Venus & Veneris prænuntius antè
Pinnatus graditur Zephyrus veſtigia propter ;
Flora quibus mater præſpergens antè viaï
Cuncta coloribus egregiis & odoribus opplet :
Indè loci ſequitur calor aridus , & comes unà
Pulverulenta Ceres , & Eteſia flabra Aquilonum :
Indè autumnus adit ; graditur ſimul Evius Evan ;
Indè aliæ tempeſtates ventique ſequuntur ,
Altitonans Vulturnus & Auſter fulmine pollens :
Tandem Bruma nives adfert , pigrumque rigorem
Reddit ; hyems ſequitur , crepitans ac dentibus Algus :
Quò minùs eſt mirum , ſi certo tempore luna
Gignitur , & certo deletur tempore rurſus ,
Cùm fieri poſſint tam certo tempore multa.

Solis item quoque defectus , lunæque latebras ,
Pluribus è cauſis fieri tibi poſſe putandum eſt ;
Nam cur luna queat terram ſecludere ſolis
Lumine , & à terris altum caput obſtruere cii ,

Enfin la Nature ne pourrait-elle pas produire une lune pour chaque jour, avec une ſuite réguliere de forme, & d'aſpects différens, détruire la lune de la veille & mettre la nouvelle à ſa place? Il n'eſt pas aiſé de démontrer l'impoſſibilité de cette ſuppoſition, ſur-tout ayant l'expérience journaliere d'une infinité de pareilles productions périodiques. Le printems paraît & l'amour naît avec lui, & le Zéphir, avant-coureur de l'amour, bat de l'aîle à ſes côtés, tandis que Flore ſa mere lui prépare une route de fleurs & de parfums. Viennent enſuite la chaleur & l'aridité, la poudreuſe Cérès, & le ſouffle dévorant des vents Éthéſiens. L'automne prend leur place, accompagné du Dieu de la vigne, ſuivi des orages, des tempêtes, du Vulturne grondant & du vent du midi qui prépare la foudre. Enfin les frimats, les neiges & le froid engourdiſſent la Nature & traînent à leur ſuite l'Hiver, vieillard tranſi dont les dents ſe heurtent. Après tant d'exemples de productions réglées, êtes-vous ſurpris que la lune ſoit engendrée & détruite dans des tems marqués?

Les éclipſes de ſoleil & de lune ſont auſſi ſuſceptibles de pluſieurs explications. Car ſi d'un côté la lune peut ravir à la terre la lumiere du ſoleil, nous cacher ſon front brillant, & par

Objiciens cæcum radiis ardentibus orbem ;
Tempore eodem aliud facere id non posse putetur
Corpus, quod cassum labatur lumine semper ?
Solque suos etiam dimittere languidus ignes
Tempore cur certo nequeat, recreareque lumen,
Cùm loca præteriit flammis infesta per auras,
Quæ faciunt ignes interstingui atque perire ?
Et cur terra queat lunam spoliare vicissim
Lumine, & oppressum solem super ipsa tenere,
Menstrua dum rigidas coni perlabitur umbras ;
Tempore eodem, aliud nequeat succurrere lunæ
Corpus, vel superà solis perlabier orbem,
Quod radios interrumpat lumenque profusum ?
Et tamen ipsa suo si fulgit luna nitore,
Cur nequeat certâ mundi langueſcere parte,
Dum loca luminibus propriis inimica pererrat ?

Quod supereſt, quoniam magni per cærula mundi
Quâ fieri quidquid posset ratione, resolvi ;
Solis uti varios cursus lunæque meatus
Noscere possemus quæ vis & causa cieret,
Quove modo soleant offecto lumine obire,
Et nec-opinantes tenebris obducere terras,

l'interpoſition de ſa maſſe opaque, en intercepter tous les rayons ; un autre corps doué de mouvement & privé ſans ceſſe de lumiere, ne peut-il pas dans le même tems, produire le même effet ? Le ſoleil lui-même ne peut-il pas, dans un certain tems, languir & perdre ſon éclat qu'il reprend, après avoir traverſé les régions de l'air ennemies de ſa flamme, & qui occaſionnaient l'extinction de ſa lumiere ? Si la terre peut à ſon tour dépouiller la lune de ſa clarté, & placée au deſſus du ſoleil, tenir tous ſes rayons captifs, pendant que l'aſtre des mois ſe plonge dans l'ombre épaiſſe & conique de notre globe ; un autre corps ne peut-il pas dans le même tems, rouler ſous le globe de la lune & au deſſus du diſque ſolaire, & par cette interpoſition fermer le paſſage à la lumiere ? Et ſi la lune brille d'un éclat qui lui ſoit propre, ne peut-elle pas languir dans certaines régions du monde, en traverſant un fluide capable d'éteindre ſes feux ?

Enfin, cher Memmius, je vous ai expliqué comment tous les corps de notre monde ont pu ſe former dans l'enceinte azurée du firmament : vous connaiſſez les diverſes révolutions du ſoleil & de la lune ; la cauſe & l'énergie qui fait mouvoir ces deux aſtres ; la raiſon pour laquelle ils perdent leur lumiere & paraiſſent s'éteindre quel-

Cùm quaſi connivent, & aperto lumine rurſum,
Omnia conviſunt clarâ loca candida luce;
Nunc redeo ad mundi novitatem & mollia terræ
Arva, novo fætu quid primùm in luminis oras
Tollere, & incertis tentarit credere ventis.

Principiò genus herbarum viridemque nitorem
Terra dedit circùm colles campoſque per omnes;
Florida fulſerunt viridanti prata colore;
Arboribuſque datum eſt variis exinde per auras
Creſcendi magnum immiſſis certamen habenis:
Ut pluma atque pili primùm ſetæque creantur
Quadrupedum in membris & corpore pennipotentûm;
Sic nova tum tellus herbas virgultaque primùm
Suſtulit; indè loci mortalia ſæcla creavit,
Multa, modis multis, variâ ratione coorta:
Nam neque de cœlo cecidiſſe animalia poſſunt,
Nec terreſtria de ſalſis exîſſe lacunis:
Linquitur ut meritò *maternum* nomen adepta
Terra ſit, è terrâ quoniam ſunt cuncta creata

quefois; comment ces grands yeux de la Nature en se fermant & se rouvrant tour-à-tour, répandent tout-à-coup sur la terre une nuit inattendue, ou colorent sa surface d'une lumiere brillante. Maintenant je reviens à l'enfance du monde, & j'examine quels ont été les premiers essais de la terre naissante, les premieres productions qu'elle hazarda d'exposer à l'inconstance des airs & des vents.

D'abord la terre revêtit les collines & les campagnes d'herbes & de verdure de toute espece. On vit l'émail des fleurs & le gazon briller dans les prairies : ensuite les arbres animés par une seve abondante, s'empresserent à l'envi d'élever leurs rameaux dans les airs. De même que les plumes, les poils & la soie sont les premieres parties qui naissent aux volatiles & aux quadrupedes ; de même la terre encore nouvelle commença par la production des plantes & des arbrisseaux : ensuite elle créa toutes les especes mortelles avec une variété & des combinaisons infinies. Car il est impossible que les animaux soient tombés du ciel, & que de l'abyme salé soient sortis les habitans de la terre. Il faut donc que la terre ait reçu avec raison le nom de *mere*, puisque tout a été tiré de son sein. Et si l'on voit encore aujourd'hui beaucoup d'êtres vivans,

Multaque nunc etiam exiſtunt animalia terris,
Imbribus & calido ſolis concreta vapore :
Quò minùs eſt mirum, ſi tum ſunt plura coorta
Et majora, novâ tellure atque æthere adulto.

Principiò genus alituum, variæque volucres
Ova relinquebant, excluſæ tempore verno :
Folliculos ut nunc teretes æſtate cicadæ
Linquunt, ſponte ſuâ victum vitamque petentes.
Tum tibi terra dedit primùm mortalia ſæcla :
Multus enim calor atque humor ſuperabat in arvis :
Hinc ubi quæque loci regio opportuna dabatur,
Creſcebant uteri terræ radicibus apti :
Quos ubi tempore maturo patefecerat ætas
Infantûm, fugiens humorem auraſque petiſſens,
Convertebat ibi Natura foramina terræ,
Et ſuccum venis cogebat fundere apertis
Conſimilem lactis ; ſicut nunc fœmina quæque
Cùm peperit, dulci repletur lacte, quòd omnis
Impetus in mammas convertitur ille alimenti.
Terra cibum pueris, veſtem vapor, herba cubile
Præbebat multâ & molli lanugine abundans.

ſe former dans la terre à l'aide des pluies & de la chaleur du ſoleil ; eſt-il ſurprenant qu'un plus grand nombre d'animaux plus robuſtes en ſoient ſortis dans le tems où la terre & l'air jouiſſaient de la vigueur du jeune âge ?

D'abord on vit éclorre de leurs œufs les volatiles & les oiſeaux de toute eſpece que la chaleur du printems mettait en liberté. Telles encore aujourd'hui les cigales, pendant l'été, quittent d'elles-mêmes leur frêle enveloppe, pour ſe procurer la nourriture qui les ſoutient. Alors la terre produiſit la premiere génération des hommes. Le grand nombre de particules de feu & d'eau que les plaines conſervaient, firent croître dans les lieux les plus favorables des eſpeces de matrices attachées à la terre par des racines. Quand l'âge & la maturité eurent ouvert une iſſue au nouvel embryon las de l'humidité & impatient de reſpirer l'air ; la Nature dirigea de ce côté tous les pores de la terre, & fit couler par ces ouvertures un ſuc de la nature du lait. Ainſi les femmes, après l'enfantement, ſe rempliſſent d'un lait pur ; parce que la partie la plus ſucculente des alimens ſe porte dans les mamelles. La terre fournit aux enfans leur nourriture, la chaleur les diſpenſa de vêtemens, & le duvet des gazons leur tint lieu de lit.

At novitas mundi nec frigora dura ciebat,
Nec nimios æstus, nec magnis viribus auras:
Omnia enim pariter crescunt, & robora sumunt,
Quare etiam atque etiam *maternum* nomen adepta
Terra tenet meritò, quoniam genus ipsa creavit
Humanum, atque animal propè certo tempore fudit
Omne, quod in magnis bacchatur montibu' passim,
Aëriasque simul volucres variantibu' formis.

Sed quia finem aliquem pariendi debet habere,
Destitit, ut mulier spatio defessa vetusto:
Mutat enim mundi naturam totius ætas,
Ex alioque alius status excipere omnia debet;
Nec manet ulla sui similis res; omnia migrant,
Omnia commutat Natura, & vertere cogit;
Namque aliud putrescit, & ævo debile languet:
Porrò aliud concrescit, & è contemptibus exit;
Sic igitur mundi naturam totius ætas
Mutat, & ex alio terram status excipit alter;
Quod potuit, nequeat; possit, quod non tulit antè.

Multaque tum tellus etiam portenta creare

Le monde, dans ce premier âge, ne connaiſſait ni les froids pénétrans, ni les chaleurs exceſſives, ni les vents deſtructeurs. Tous ces fléaux ont eu leur naiſſance & leurs progrès, comme le reſte. Je le répete donc ; nous avons eu raiſon de donner à la terre le nom de *mere commune ;* puiſque c'eſt elle qui a créé l'homme, qui a produit preſque dans le même tems tous les animaux, tant ceux dont la fureur ſe déchaîne ſur les montagnes, que ceux qui traverſent les airs ſous mille formes diverſes.

Mais comme la faculté génératrice doit avoir un terme, la terre ſe repoſa, ſemblable à une femme épuiſée par l'âge : car le tems change la face entiere du monde. Un nouvel ordre de choſes ſuccede néceſſairement au premier. Rien ne demeure conſtamment le même : tout nous atteſte les viciſſitudes, les révolutions & les tranſactions continuelles de la Nature. On voit des corps putréfiés & affaiblis par les ans ; on en voit d'autres ſe fortifier & ſortir de la fange. Ainſi le tems dénature tout. Ainſi la terre paſſe ſans ceſſe d'un état à un autre, & perd l'énergie qu'elle avait pour acquérir des propriétés qui lui manquaient.

La terre s'efforçait encore dans le même tems

Conata eſt, mirâ facie membriſque coorta,
[Androgynum inter utrum, nec utrumque & utrinque remotum]
Orba pedum partim, manuum viduata viciſſim;
Multa ſine ore etiam, ſine voltu cæca reperta,
Vinctaque membrorum per totum corpus adhæſu,
Nec facere ut poſſent quidquam, nec cedere quòquam,
Nec vitare malum, nec ſumere quod foret uſus;
Cætera de genere hoc monſtra, ac portenta creabat;
Nequicquam; quoniam Natura abſterruit auctum;
Nec potuêre cupitum ætatis tangere florem,
Nec reperire cibum, nec jungi per Veneris res:
Multa videmus enim rebus concurrere debere,
Ut propagando poſſint procudere fæcla;
Pabula primùm ut ſint, genitalia deinde per artus
Semina quà poſſint membris manare remiſſis;
Fœminaque ut maribus conjungi poſſit, habendum,
Mutua queis nectant inter ſe gaudia, utriſque.

Multaque tum interiiſſe animantûm fæcla neceſſe eſt,
Nec potuiſſe propagando procudere prolem;
Nam quæcunque vides veſci vitalibus auris,

de produire des animaux d'une figure & d'une ſtructure extraordinaire. On vit l'Androgyne, monſtre qui, avec la forme des deux ſexes, differe également de l'un & de l'autre. On vit des corps ſans pieds, ſans mains, ſans bouche, ſans yeux : d'autres dont les membres, dans toute leur étendue, étaient liés intimement au tronc. Ils ne pouvaient ni agir, ni marcher, ni éviter le péril, ni ſe procurer leur ſubſiſtance. On vit encore d'autres monſtres & d'autres prodiges de cette eſpece : mais en vain. La Nature ne leur permit pas de s'accroître, de parvenir à la fleur de l'âge, de trouver leur nourriture, & de s'unir par les liens de l'amour. Car il faut pour la propagation des eſpeces le concours d'un grand nombre de circonſtances : d'abord des alimens ; enſuite des germes féconds diſſéminés dans tous les membres, & des canaux dans leſquels ces germes ſe rendent de toutes les parties du corps : enfin une telle proportion dans les organes extérieurs, que le mâle & la femelle puiſſent ſe joindre par les nœuds d'une volupté mutuelle.

Dans ces premiers ſiecles pluſieurs eſpeces ont dû périr, ſans pouvoir ſe reproduire & ſe multiplier. En effet tous les animaux actuellement exiſtans ne ſe conſervent que par la ruſe, la

Aut dolus, aut virtus, aut denique mobilitas eſt,
Ex ineunte ævo, genus id tutata reſervans :
Multaque ſunt, nobis ex utilitate ſuâ quæ
Commendata manent tutelæ tradita noſtræ.
Principiò genus acre leonum, ſævaque ſæcla
Tutata eſt virtus, vulpes dolus, & fuga cervos :
At leviſomna canum, fido cum pectore, corda,
Et genus omne, quod eſt veterino ſemine partum,
Lanigeræque ſimul pecudes, & bucera ſæcla,
Omnia ſunt hominum tutelæ tradita, Memmî.
Nam cupidè fugêre feras, pacemque ſecutæ
Sunt, & larga ſuo ſine pabula parta labore ;
Quæ damus utilitatis eorum præmia causâ :
At queis nil horum tribuit Natura, nec ipſa
Sponte ſuâ poſſent ut vivere, nec dare nobis
Utilitatem aliquam, quare pateremur eorum,
Præſidio noſtro, paſci genus, eſſeque tutum?
Scilicet hæc aliis prædæ lucroque jacebant,
Indupedita ſuis fatalibus omnia vinclis,
Donicum ad interitum genus id Natura redegit.

Sed neque Centauri fuerunt, neque tempore in ullo
Eſſe queat duplici naturâ & corpore bino,
Ex alienigenis membris compacta poteſtas,
Hinc illinc par vis ut non ſic eſſe potis ſit :
Id licet hinc quamvis hebeti cognoſcere corde.

force ou la légéreté dont ils ont été doués en naiſſant, excepté un certain nombre que nous avons pris ſous notre protection, à cauſe de leur utilité. Les lions cruels & les autres bêtes féroces ſe défendent par la force, les renards par l'adreſſe, les cerfs par la fuite ; le chien fidele & vigilant, les bêtes de ſomme, la douce brebis, le bœuf laborieux ſont des eſpeces confiées à notre garde. Ils évitaient les bêtes féroces, recherchaient la paix, & voulaient une nourriture abondante acquiſe ſans danger. Nous la leur accordons comme un ſalaire des ſervices qu'ils nous rendent. Mais les animaux que la Nature n'avait pas pourvus des qualités néceſſaires pour vivre indépendans ou pour nous être de quelqu'utilité, pourquoi nous ſerions-nous chargés de leur nourriture & de leur défenſe ? Enchaînés par le malheur de leur deſtinée, il fallait qu'ils ſerviſſent de proie aux autres animaux, juſqu'à ce que la Nature eût entiérement détruit leurs eſpeces.

Mais il n'y a jamais eu de Centaures ; jamais il n'a pu ſe former une ſubſtance compoſée de deux natures, de deux corps, de l'aſſemblage de pluſieurs membres hétérogenes. Une combinaiſon de forces auſſi inégales eût été impoſſible. C'eſt de quoi l'on peut ſe convaincre avec la plus légere attention.

Principiò circùm tribus actis impiger annis
Floret equus, puer haudquaquam ; quin sæpè etiamnum
Ubera mammarum in somnis lactantia quærit :
Post ubi equum validæ vires, ætate senectâ,
Membraque deficiunt fugienti languida vitâ,
Tum demum pueris, ævo florente, juventas
Occipit, & molli vestit lanugine malas :
Ne fortè ex homine & veterino semine equorum,
Confieri credas Centauros posse ; nec esse
Aut rapidis canibus succinctas semimarinis
Corporibus Scyllas, aut cætera de genere horum,
Inter se quorum discordia membra videmus ;
Quæ neque floreſcunt pariter, neque robora sumunt
Corporibus, neque projiciunt ætate senectâ,
Nec simili Venere ardescunt, nec moribus unis
Conveniunt, nec sunt eadem jucunda per artus :
Quippe videre licet pingueſcere sæpe cicutâ
Barbigeras pecudes, homini quæ est acre venenum.

Flamma quidem verò cùm corpora fulva leonum
Tam soleat torrere atque urere, quàm genus omne
Viſceris, in terris quodcunque & sanguinis extet ;
Quî fieri potuit, triplici cum corpore ut, unà

D'abord un courſier après avoir atteint ſa troiſieme année eſt à la fleur de l'âge. Il n'en eſt pas de même des enfans. C'eſt l'âge où ils cherchent encore en ſonge la mamelle de leur nourrice. Au contraire, quand la vieilleſſe diminue les forces & l'activité des courſiers, quand leurs membres languiſſans ne ſont plus animés que d'un ſouffle prêt à s'exhaler ; l'adoleſcence commence alors à fortifier les membres de l'enfant, & à couvrir ſes joues d'un léger duvet. Comment donc des ſemences confondues de l'homme & du cheval, aurait-il pu ſe former des Centaures ? des Scilles entourées de chiens marins ? ou d'autres aſſemblages monſtrueux de membres incompatibles, qui parviennent dans des tems différens à la fleur, à la maturité & au déclin de l'âge, qui n'ont pas les mêmes inclinations, ne brûlent pas des mêmes feux, ne ſe nourriſſent pas des mêmes alimens ; puiſque nous voyons la ciguë, qui accroît l'embonpoint des chevres, être un poiſon mortel pour l'homme ?

Mais puiſque la flamme brûle & conſume le corps des lions, comme le ſang & les viſceres de tous les animaux exiſtans ; comment a-t-il pu arriver que cette merveilleuſe chimere avec la tête d'un lion, le corps d'une chevre, & la

Prima leo, postrema draco, media ipsa chimæra
Ore foràs acrem efflaret de corpore flammam ?

Quare etiam tellure novâ cœloque recenti,
Talia qui fingit potuisse animalia gigni,
Nixus in hoc uno *novitatis* nomine inani,
Multa licet simili ratione effutiat ore ;
Aurea tum dicat per terras flumina volgò
Fluxisse, & gemmis florere arbusta suêsse ;
Aut hominem tanto membrorum esse impete natum,
Trans maria alta pedum nisus ut ponere posset,
Et manibus totum circum se vertere cœlum :
Nam quòd multa fuêre in terris semina rerum,
Tempore quo primùm tellus animalia fudit ;
Nil tamen est signi, mistas potuisse creari
Inter se pecudes, compactaque membra animantûm :
Propterea quia quæ de terris nunc quoque abundant
Herbarum genera ac fruges arbustaque læta ;
Non tamen inter se possunt complexa creari.
Res sic quæque suo ritu procedit, & omnes
Fœdere Naturæ certo discrimina servant.

Et genus humanum multò fuit illud in arvis

queue d'un dragon, ait vomi des tourbillons de feu du fond de sa poitrine ?

Soutenir que de pareilles productions étaient possibles dans la nouveauté du ciel & de la terre, sans autre raison que ce mot vague de *nouveauté ;* c'est ouvrir la porte à toutes les fables les plus absurdes : on peut dire aussi que les fleuves qui coulaient alors dans les plaines étaient d'or, que les fleurs des arbres étaient de diamans, que l'homme était né d'une taille & d'une force assez prodigieuses pour franchir d'un seul pas la vaste étendue des mers, & d'un seul mouvement de sa main faire rouler autour de lui la machine entiere du ciel. En effet, de ce que la terre contenait une grande quantité de germes divers, quand elle engendra les animaux, il n'en faut pas conclure qu'elle ait pu produire des especes d'une nature aussi oppofée, & unir dans un même individu des membres d'animaux différens ; puisque les herbes, les moissons & les arbres qu'elle fait croître encore abondamment aujourd'hui, ne peuvent jamais naître réunis. Tous les êtres ont leurs progrès particuliers ; ils gardent tous les différences spécifiques que les loix immuables de la Nature ont établies entr'eux.

Les hommes de ce tems étaient beaucoup plus vigoureux que ceux d'aujourd'hui, & cela devait

Durius, ut decuit, tellus quod dura creâſſet:
Et majoribus, & ſolidis magis oſſibus intùs
Fundatum, & validis aptum per viſcera nervis;
Nec facilè ex æſtu, nec frigore quod caperetur,
Nec novitate cibi, nec labi corporis ullâ.
Multaque per cœlum ſolis volventia luſtra,
Volgivago vitam tractabant more ferarum.
Nec robuſtus erat curvi moderator aratri
Quiſquam, nec ſcibat ferro molirier arva,
Nec nova defodere in terram virgulta, nec altis
Arboribus veteres decidere falcibu' ramos:
Quod ſol, atque imbres dederant, quod terra creârat
Sponte ſuâ, ſatis, id placabat pectora donum:
Glandiferas inter curabant corpora quercus
Plerumque; & quæ nunc hyberno tempore cernis
Arbuta Pœniceo fieri matura colore,
Plurima tum tellus etiam majora ferebat:
Multaque præterea novitas tum florida mundi
Pabula dia tulit, miſeris mortalibus ampla.

At ſedare ſitim fluvii fonteſque vocabant,

être néceſſairement, parce que la terre dont ils étaient les enfans, avait alors toute ſa vigueur : la charpente de leurs os était plus vaſte, plus ſolide, & le tiſſu de leurs nerfs & de leurs viſceres plus robuſte. Ils n'étaient affectés ni par le froid, ni par le chaud, ni par la nouveauté des alimens, ni par les attaques de la maladie. On les voyait ſurvivre à la révolution d'un grand nombre de luſtres, errans par troupeaux comme les bêtes. Perſonne ne ſçavait encore parmi eux conduire la pénible charrue ; ils ignoraient l'art de dompter les champs avec le fer, de confier de jeunes arbuſtes au ſein de la terre, & de trancher avec la faux les vieux rameaux des grands arbres. Ce que le ſoleil & la pluie leur donnaient, ce que la terre produiſait d'elle-même, ſuffiſait pour appaiſer leur faim ; ils réparaient leurs forces au milieu des chênes dont le gland les nourriſſait ; la terre faiſait croître en plus grande quantité & d'une groſſeur plus conſidérable, les fruits de l'arboiſier que nous voyons pendant l'hyver ſe colorer en mûriſſant de l'éclat de la pourpre. La nouveauté du monde facilitait encore la production d'un grand nombre d'autres alimens délicieux, & plus que ſuffiſans pour les mortels infortunés.

Les fleuves & les fontaines les invitaient à ſe

Ut nunc montibus è magnis decurſus aquaï
Claricitat latè ſitientia ſæcla ferarum.
Denique noctivagi ſylveſtria templa tenebant
Nympharum, quibus exibant humore fluenta
Lubrica, proluvie largâ lavere humida ſaxa,
Humida ſaxa ſuper viridi ſtillantia muſco,
Et partim plano ſcatere, atque erumpere campo.

Necdum res igni ſcibant tractare, nec uti
Pellibus, & ſpoliis corpus veſtire ferarum:
Sed nemora atque cavos montes ſylvaſque colebant,
Et frutices inter condebant ſqualida membra,
Verbera ventorum vitare imbreſque coacti.
Nec commune bonum poterant ſpectare, nec ullis
Moribus inter ſe ſcibant, nec legibus uti:
Quod cuique obtulerat prædæ fortuna, ferebat
Sponte ſuâ, ſibi quiſque valere & vivere doctus.
Et Venus in ſylvis jungebat corpora amantûm;
Conciliabat enim vel mutua quamque cupido,
Vel violenta viri vis atque impenſa libido,
Vel pretium glandes atque arbuta, vel pira lecta.

désaltérer, comme aujourd'hui les torrens qui roulent du haut des monts, semblent avertir au loin les bêtes féroces de venir y appaiser leur soif. La nuit, ils se retiraient dans les bois consacrés depuis aux Nymphes, dans ces asyles solitaires d'où sortaient des sources d'eaux vives, qui, après avoir baigné les cailloux, retombaient ensuite lentement sur la mousse des rochers humides, pour aller, ou jaillir dans les plaines, ou se précipiter à grands flots dans les campagnes.

Ils ne sçavaient pas encore traiter les métaux par le feu. Ils ne connaissaient point l'usage des peaux, ni l'art de se revêtir de la dépouille des bêtes féroces. Les bois, les forêts & les cavités des montagnes étaient leur demeure ordinaire : forcés de chercher un asyle contre les pluies & la fureur des vents, ils allaient se blottir parmi des broussailles. Incapables de s'occuper du bien commun, ils n'avaient institué entr'eux ni loix ni rapports moraux. Chacun s'emparait du premier butin que lui offrait le hazard. La Nature ne leur avait appris à vivre & à se conserver que pour eux-mêmes. C'était au milieu des bois que l'amour unissait les amans. Ses plaisirs étaient ou la récompense d'une ardeur mutuelle, ou la proie de la violence & d'un appétit brutal, ou enfin le prix de quelque présent, comme du gland, des pommes sauvages & des poires choisies.

Et manuum mirâ freti virtute pedumque,
Conſectabantur ſilveſtria ſæcla ferarum,
Miſſilibus ſaxis & magno pondere clavæ:
Multaque vincebant, vitabant pauca latebris;
Setigeriſque pares ſuibus, ſylveſtria membra
Nuda dabant terræ, nocturno tempore capti,
Circùm ſe foliis ac frondibus involventes.
Nec plangore diem magno, ſolemque per agros
Quærebant pavidi, palantes noctis in umbris:
Sed taciti reſpectabant ſomnoque ſepulti,
Dum roſeâ face ſol inferret lumina cœlo:
A parvis quòd enim conſuêrant cernere ſemper
Alterno tenebras & lucem tempore gigni,
Non erat ut fieri poſſet, mirarier unquam,
Nec diffidere, ne terras æterna teneret
Nox, in perpetuum detracto lumine ſolis.

Sed magis illud erat curæ, quòd ſæcla ferarum
Infeſtam miſeris faciebant ſæpe quietem;
Ejectique domo fugiebant ſaxea tecta
Setigeri ſuis adventu validique leonis,
Atque intempeſtâ cedebant nocte paventes
Hoſpitibus ſævis inſtrata cubilia fronde.

Pourvus de deux mains robuſtes & de deux pieds agiles, ils faiſaient la guerre aux animaux ſauvages, leur lançaient de loin des pierres, les attaquaient de près avec de peſantes maſſues, en maſſacraient un grand nombre, & s'enfuyaient dans leurs retraites à l'approche de quelques autres. Quand la nuit les ſurprenait, ils étendaient à terre leurs membres nuds, comme les ſangliers couverts de ſoies, & s'enveloppaient de feuilles & de broſſailles. On ne les voyait point, ſaiſis de crainte, errer au milieu des ténebres, & chercher avec des cris lugubres le ſoleil dans les plaines. Mais ils attendaient en ſilence, dans les bras du ſommeil, que cet aſtre reparaiſſant ſur l'horizon, éclairât de nouveau le ciel de ſes feux. Accoutumés dès l'enfance à la ſucceſſion alternative du jour & de la nuit, ce n'était plus une merveille pour eux. Ils ne craignaient point qu'une nuit éternelle regnât ſur la terre & leur dérobât pour toujours la lumiere du ſoleil.

Leur plus grande inquiétude était cauſée par les bêtes ſauvages dont les incurſions troublaient leur ſommeil, & le leur rendait ſouvent funeſte. Chaſſés de leur demeure, ils ſe réfugiaient dans les antres, à l'approche d'un énorme ſanglier ou d'un lion furieux; & glacés d'effroi ils cédaient, au milieu de la nuit, à ces cruels hôtes leurs lits & leurs feuillages.

Nec nimiò tum plùs, quàm nunc, mortalia
fæcla
Dulcia linquebant labentis lumina vitæ:
Unus enim tum quiſque magis deprenſus eo-
rum
Pabula viva feris præbebat dentibus hauſtus;
Et nemora ac montes gemitu ſilvaſque reple-
bat,
Viva videns vivo ſepeliri viſcera buſto:
At quos effugium ſervârat, corpore adeſo,
Poſteriùs tremulas ſuper ulcera tetra tenentes
Palmas, horriferis accibant vocibus Orcum,
Donicum eos vitâ privârunt vermina fæva,
Expertes opis, ignaros quid volnera vellent:
At non multa virûm ſub ſignis millia ducta
Una dies dabat exitio, nec turbida ponti
Æquora lædebant naves ad ſaxa viroſque.
Sed temerè, incaſſum mare fluctibu' ſæpe coor-
tis
Sævibat, leviterque minas ponebat inanes:
Nec poterat quemquam placidi pellacia ponti
Subdola pellicere in fraudem ridentibus undis.
Improba navigii ratio tum cæca jacebat.
Tum penuria deinde cibi languentia letho
Membra dabat: contrà nunc rerum copia mer
ſat.
Illi imprudentes ipſi ſibi ſæpe venenum
Vergebant: nunc dant aliis ſolertiùs ipſi.

Au reſte la mort ne moiſſonnait guere plus de têtes dans ces premiers ſiecles, qu'elle n'en moiſſonne aujourd'hui. Il eſt vrai qu'un plus grand nombre d'entr'eux ſurpris & déchirés par les bêtes féroces, leur donnaient un repas vivant, & rempliſſaient de leurs cris aigus les bois & les montagnes, tandis que leurs membres palpitans s'enſeveliſſaient l'un après l'autre dans un ſépulcre animé. Il vrai que les malheureux que la fuite avait ſauvés, bleſſés mortellement, appliquaient leurs mains tremblantes ſur les morſures venimeuſes, appellant la mort à grands cris, juſqu'à ce que dénués de ſecours, ignorant la façon de guérir leurs plaies, ils fuſſent délivrés de la vie par les vers cruels auxquels ils ſervaient de pâture. Mais on ne voyait pas des milliers de guerriers, réunis ſous des drapeaux différens périr en un ſeul jour, ni la mer orageuſe broyer contre les écueils, navires & paſſagers. En vain l'Océan ſoulevait ſes flots irrités, en vain il appaniſſait ſon onde menaçante. La ſurface riante de ſes eaux tranquilles était un appas incapable d'attirer les hommes dans le piege. L'art deſtructeur de la navigation était encore ignoré. C'était alors la diſette des vivres qui donnait la mort; c'eſt l'abondance qui nous tue aujourd'hui. On s'empoiſonnait par ignorance; nous nous empoiſonnons à force d'art.

1007 Indè casas postquam ac pelles ignemque parârunt,
Et mulier conjuncta viro concessit in unum;
Castaque privatæ Veneris connubia læta
Cognita sunt, prolemque ex se vidêre creatam:
Tum genus humanum primùm mollescere cœpit;
Ignis enim curavit, ut alsia corpora frigus
Non ita jam possent cœli sub tegmine ferre;
Et Venus imminuit vires, puerique parentum
Blanditiis facilè ingenium fregêre superbum.
Tunc & amicitiam cœperunt jungere, habentes
Finitima inter se, nec lædere, nec violare;
Et pueros commendârunt, mulicbreque sæclum;
Vocibus & gestu cùm balbè significarent,
Imbecillorum esse æquum miserier omnium.
Non tamen omnimodis poterat concordia gigni;
Sed bona magnaque pars servabant fœdera casti
Aut genus humanum jam tum foret omne peremptum,
Nec potuisset adhuc perducere sæcla progago.

At varios linguæ sonitus Natura subegit

Enfin lorſqu'on eut connu l'uſage des cabanes, de la dépouille des bêtes & du feu ; lorſque la femme ſe fut retirée a part avec l'époux qui s'était joint à elle, lorſque les plaiſirs de l'amour eurent été reſtraints aux douceurs d'un chaſte hymen, & que les parens virent autour d'eux une famille qui faiſait partie d'eux-mêmes, l'eſpece humaine commença dès-lors à s'amollir. Le feu rendit les corps plus ſenſibles au froid. La voûte des cieux ne fut plus un toît ſuffiſant. L'uſage trop fréquent des plaiſirs de l'amour énerva les forces. Les tendres careſſes des enfans adoucirent ſans peine le naturel farouche des peres. Alors ceux dont les habitations ſe touchaient, commencerent à former entr'eux des liaiſons, convinrent de s'abſtenir de l'injuſtice & de la violence, de protéger réciproquement les femmes & les enfans ; faiſant entendre dès-lors même, par leurs geſtes & leurs ſons inarticulés, que la pitié eſt une juſtice due à la faibleſſe. Cependant cet accord ne pouvait pas être général : mais le plus grand nombre & les plus raiſonnables obſerverent fidélement les loix établies. Sans cela le genre humain aurait été entiérement détruit ; & n'aurait pu ſe propager de race en race juſqu'à nos jours.

La Nature apprit enſuite aux hommes à varier

Mittere, & utilitas expressit nomina rerum;
Non aliâ longè ratione, atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ;
Cùm facit, ut digito, quæ sint præsentia, monstrent:
Sentit enim vim quisque suam, quam possit abuti
Cornua nata priùs vitulo quàm frontibus extent
Illis iratus petit, atque infensus inurget.
At catuli pantherarum scymnique leonum
Unguibus ac pedibus jam tum morsuque repugnant,
Vixdum cùm ipsis sunt dentes unguesque creati.
Alituum porrò genus alis omne videmus
Fidere, & à pennis tremulum petere auxiliatur.

Proinde putare aliquem tum nomina distribuisse
Rebus, & indè homines didicisse vocabula prima
Desipere est: nam cur hic posset cuncta notare
Vocibus, & varios sonitus emittere linguæ,
Tempore eodem alii facere id non quîsse putetur.

Præterea si non alii quoque vocibus usi
Inter se fuerant; undè insita notities est
Utilitatis, & undè data est huic prima potesta
Quid vellet facere, ut scirent, animoque vid
rent.

les inflexions de leurs voix, & le besoin assigna des noms à chaque chose. Ainsi l'impuissance de se faire entendre par des bégaiemens inarticulés, force les enfans à recourir aux gestes, en indiquant du doigt les objets présens. Car chacun a la conscience des facultés dont il peut faire usage. Le taureau furieux menace & frappe déja de la corne, avant qu'elles commencent à poindre sur son jeune front. Les cruels nourrissons de la panthere & de la lionne se défendent avec leurs griffes, leurs pieds & leurs dents, avant même d'en avoir. Enfin nous voyons tous les petits des oiseaux se confier à leurs ailes naissantes, & s'aider dans les airs d'un vol chancelant.

Penser qu'alors un seul homme imposa des noms aux objets, & que les autres hommes apprirent de lui les premiers mots ; c'est le comble de la folie. Car s'il a pu désigner chaque chose par des termes & produire les divers sons du langage ; d'autres ne pouvaient-ils pas faire la même chose en même tems que lui ?

D'ailleurs, si les autres hommes n'avaient pas encore fait usage de paroles entr'eux, comment en connaissait-on l'utilité ? Comment ce premier inventeur a-t-il pu faire entendre & adopter son projet ? Un seul homme ne pouvait pas réduire

Cogere item plures unus, victosque domare
Non poterat, rerum ut perdiscere nomina vellent;
Nec ratione docere ullâ, suadereque surdis,
Quid facto esset opus: faciles neque enim pate-
rentur;
Nec ratione ullâ sibi ferrent ampliùs aures
Vocis inauditos sonitus obtundere frustra.

Postremò, quid in hâc mirabile tantopere est re
Si genus humanum, cui vox & lingua vigeret,
Pro vario sensu, varias res voce notaret,
Cùm pecudes mutæ, cùm denique sæcla ferarum
Dissimiles soleant voces variasque ciere,
Cùm metus aut dolor est, & cùm jam gaudi
glisCunt?
Quippe etenim id licet è rebus cognoscere aper
tis.

Irritata canum cùm primùm magna Molo-
sûm
Mollia ricta fremunt, duros nudantia dente
Longè alio sonitu rabie districta minantur,
Et cùm jam latrant, & vocibus omnia con
plent:
At catulos blandè cùm linguâ lambere te
tant,
Aut ubi eos jactant pedibus, morsuque pete
tes,

Suspen

par, la force une multitude entiere, & la contraindre à apprendre ſa nomenclature. D'ailleurs comment leur donner des leçons ? Ils ne s'y ſeraient jamais prêtés ; ils n'auraient pas ſouffert qu'on leur fatiguât en vain les oreilles d'un bruit inintelligible.

Enfin eſt-il donc ſi ſurprenant qu'avec une voix & une langue, les hommes, ſuivant qu'ils étaient affectés des différens objets, les aient déſignés par des paroles, quand nous voyons les animaux domeſtiques & les bêtes féroces elles-mêmes faire entendre des ſons différens, ſelon que la crainte, la douleur ou la joie ſe ſuccedent dans leurs ames ? C'eſt ce que l'expérience nous montre clairement.

Quand l'énorme chienne des Moloſſes, dans le premier accès de ſa fureur, montre ſous ſes levres mobiles & retirées deux redoutables rangées de dents, le ſon menaçant de ſa voix differe de celui qu'on entend, lorſqu'elle fait retentir tous les lieux d'alentour de ſes longs aboiemens. Mais quand elle façonne de ſa langue careſſante les jeunes membres de ſes petits, quand elle les foule mollement aux pieds, les agace par des morſures innocentes, les happe doucement

Suſpenſis teneros imitantur dentibus hauſtus ;
Longè alio pacto gannitu vocis adulant,
Et cùm deſerti baubantur in ædibus, aut cùm
Plorantes fugiunt ſummiſſo corpore plagas.

Denique non hinnitus item differre videtur
Inter equos, ubi equus, florenti ætate, juvencus
Pinnigeri ſævit calcaribus ictus amoris,
Et fremitum patulis ſub naribus edit ad arma ;
At cùm sîs aliàs concuſſis artubus hinnit ?

Poſtremò genus alituum, variæque volucres,
Accipitres atque oſſifragæ mergique marinis
Fluctibus in ſalſis victum vitamque petentes,
Longè alias alio jaciunt in tempore voces,
Et cùm de victu certant prædâque repugnant.

Et parrim mutant cum tempeſtatibus unà
Rauciſonos cantus ; cornicum ut ſæcla vetuſta
Corvorumque greges, ubi aquam dicuntur & imbres
Poſcere, & interdum ventos auraſque vocare :
Ergò ſi varii ſenſus animalia cogunt,
Muta tamen cùm ſint, varias emittere voces ;
Quantò mortales magis æquum eſt tum potuiſſe
Diſſimiles aliâ atque aliâ res voce notare ?

& ſans appuyer la dent, le tendre murmure de ſa voix maternelle ne reſſemble ni aux hurlemens plaintifs par leſquels elle déplore ſa ſolitude, ni aux accens douloureux avec leſquels elle fuit en rampant le châtiment qui la menace.

Le jeune courſier fait-il entendre le même henniſſement, lorſqu'animé par les aiguillons de l'amour, il bondit furieux au milieu des jumens, & lorſque ſes larges narines frémiſſent au bruit des armes, ou lorſqu'une autre émotion agite ſes membres ?

Enfin les volatiles, les oiſeaux de toute eſpece, l'épervier, l'orfraie, le plongeon qui cherche ſa nourriture au fond de la mer, varient tous leurs cris ſelon les circonſtances, ſur-tout quand ils diſputent leur ſubſiſtance ou qu'ils défendent leur proie.

Il y en a même dont la voix rauque change avec les ſaiſons. Telles ſont les corneilles vivaces, & ces troupes de corbeaux dont les croaſſemens annoncent & appellent (ſuivant l'opinion commune) les vents, la pluie & les orages. Si donc les différentes ſenſations des animaux leur font proférer des ſons différens, tout muets qu'ils ſont ; combien n'eſt-il pas plus naturel que l'homme ait pu déſigner les divers objets par des ſons particuliers ?

Illud in his rebus tacitus ne fortè requi
ras,
Fulmen detulit in terras mortalibus ignem
Primitùs ; indè omnis flammarum diditur ar
dor ;
Multa videmus enim cœleſtibus incita flam
mis
Fulgere, cùm cœli donavit plaga vapores ;
Et ramoſa tamen cùm ventis pulſa vacillans
Æſtuat in ramos incumbens arboris arbor,
Exprimitur validis extritus viribus ignis,
Et micat interdum flammaï fervidus ardor,
Mutua dum inter ſe rami ſtirpeſque terun
tur :
Quorum utrumque dediſſe poteſt mortalibu
ignem.

Indè cibum coquere ac flammæ mollire va
pore
Sol docuit, quoniam miteſcere multa vid
bant
Verberibus radiorum atque æſtu victa per agro
Inque dies magis hi victum vitamque pri
rem
Commutare novis monſtrabant rebus & igni
Ingenio qui præſtabant & corde vigebant.

Condere cœperunt urbes arcemque locare

Maintenant, ô Memmius, pour prévenir une queſtion que vous me faites peut-être intérieurement, ſçachez que c'eſt la foudre qui a apporté le feu ſur la terre, qu'elle eſt le foyer primitif de toutes les flammes dont nous jouiſſons. Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui un grand nombre de corps embraſés par les feux céleſtes, quand l'air orageux lance ſes flammes ſur la terre ? Cependant comme on voit ſouvent un arbre touffu, agité par les vents, s'échauffer en heurtant les branches d'un autre arbre, au point que la colliſion devenant plus forte en exprime des étincelles, & fait quelquefois briller des feux ardens, au milieu de ce frottement mutuel des rameaux ; on peut aſſigner au feu ces deux origines.

Enſuite les premiers hommes, voyant que les rayons du ſoleil adouciſſaient & mûriſſaient toutes les productions terreſtres, eſſayerent de cuire & d'amollir leurs alimens par l'action de la flamme. Et ceux dont le génie était plus inventif & l'eſprit plus pénétrant, introduiſaient tous les jours par le moyen du feu de nouveaux changemens dans la nourriture & l'ancienne maniere de vivre.

Alors les Rois commencerent à bâtir des villes

Præsidium Reges ipsi sibi perfugiumque ;
Et pecudes & agros divisêre, atque dedêre
Pro facie cujusque & viribus ingenioque,
Nam facies multùm valuit, viresque vigebant :
Posteriùs res inventa est, aurumque repertum,
Quod facilè & validis & pulchris dempsit honorem :
Divitioris enim *sectam plerumque sequuntur,*
Quàmlibet & fortes & pulchro corpore creti.

Quòd si quis verâ vitam ratione gubernet,
Divitiæ grandes homini sunt, vivere parcè
Æquo animo : *neque* enim *est unquam penuria parvi* :
At claros se homines voluêre esse atque potentes,
Ut fundamento stabili fortuna maneret,
Et placidam possent opulenti degere vitam :
Nequicquam, quoniam ad summum succedere honorem
Certantes, iter infestum fecêre viaï,
Et tamen è summo quasi fulmen dejicit ictos
Invidia interdum contemptim in Tartara tetra ;
Ut satiùs multò jam sit parere quietum,
Quàm regere imperio res velle, & regna tenere :
Proinde sine incassum defessi sanguine sudent,
Angustum per iter luctantes ambitionis ;

& à conſtruire des forteresſes, pour y trouver leur défenſe & leur aſyle; ce furent eux qui réglerent le partage des troupeaux & des terres à proportion de la beauté, de la force du corps & des qualités de l'eſprit : car ces avantages naturels étaient les premieres diſtinctions. On imagina enſuite la richeſſe ; on découvrit l'or qui ôta ſans peine à la force & à la beauté leur prééminence ; car *la force & la beauté vont d'elles-mêmes groſſir la cour des riches.*

Si l'on ſe conduiſait par les conſeils de la raiſon, la ſuprême richeſſe ſerait la modération & l'égalité d'ame ; car *on ne manque jamais quand on deſire peu.* Mais les hommes ont voulu ſe rendre puiſſans & illuſtres, pour établir leur fortune ſur des fondemens ſolides, & mener ainſi une vie tranquille au ſein de l'opulence. Vains efforts ! le concours de ceux qui aſpirent à la grandeur, en a rendu la route périlleuſe ; & s'ils arrivent au faîte, l'envie comme la foudre, les précipite ſouvent dans les horreurs d'une mort humiliante. Ne vaut-il donc pas mieux obéir tranquillement, que d'ambitionner le trône & la ſouveraine autorité ? Laiſſez-les, ces malheureux, s'épuiſer, ſe ſouiller de ſang & de ſueur, ſe débattre ſur l'étroit ſentier des honneurs ; laiſſez-les, puiſqu'ils ne voient pas que l'envie, ſembla-

Invidiâ quoniam, ceu fulmine, ſumma vapotant
Plerumque, & quæ ſunt aliis magis edita cunque :
Quandoquidem ſapiunt alieno ex ore, petuntque
Res ex auditis potiùs, quàm ſenſibus ipſis :
Nec magis id nunc eſt, nec erit mox, quàm fuit antè.

Ergò, regibus occiſis, ſubverſa jacebat
Priſtina majeſtas ſoliorum & ſceptra ſuperba ;
Et capitis ſummi præclarum inſigne, cruentum,
Sub pedibus volgi, magnum lugebat honorem :
Nam *cupidè conculcatur nimis antè metutum.*
Res itaque ad ſummam fæcem turbaſque redibat,
Imperium ſibi cùm ac ſummatum quiſque petebat :
Indè magiſtratum partim docuêre creare,
Juraque conſtituêre, ut vellent legibus uti ;
Nam genus humanum defeſſum vi colere ævum,
Ex inimicitiis languebat ; quò magis ipſum
Sponte ſuâ cecidit ſub leges arctaque jura ;
Acriùs ex irâ quòd enim ſe quiſque parabat
Ulciſci, quàm nunc conceſſum eſt legibus æquis,
Hanc ob rem eſt homines pertæſum vi colere ævum :
Undè metus maculat pœnarum præmia vitæ ;

ble à la foudre, ramaſſe tous ſes feux ſur les lieux les plus élevés ; puiſqu'ils ne jugent que ſur l'autorité d'autrui, & ne deſirent que ſur parole, ſans conſulter leurs propres ſens. Ce que les hommes ſont aujourd'hui, ils le ſeront encore, ils l'ont toujours été.

Ainſi après le meurtre des Rois, les débris des trônes & des ſceptres demeuraient confondus dans la pouſſiere, ſans reſpect pour leur ancienne majeſté : & ces ornemens ſuperbes de la tête des princes, foulés aux pieds des peuples & ſouillés de ſang, paraiſſaient regretter leur ancienne place. Car *on écraſe avec joie ce qu'on a adoré avec crainte.* L'autorité retourna donc alors au peuple & à la multitude : comme chacun voulait commander & s'ériger en ſouverain, on choiſit parmi eux un certain nombre de magiſtrats, on inſtitua des loix auxquelles on ſe ſoumit volontairement. Car les hommes las de vivre ſous l'empire de la violence, épuiſés d'ailleurs par les inimitiés particulieres, eurent moins de peine à recevoir le frein des loix & de la juſtice ; & comme le reſſentiment portait la vengeance plus loin que les loix ne le permettent aujourd'hui, ils s'ennuyerent de cet état de violence & d'anarchie. De là cette crainte d'être puni qui empoiſonne tous les plaiſirs de la vie. L'homme

Circumretit enim vis atque injuria quemque,
Atque, undè exorta eſt, ad eum plerumque revertit;
Nec facile eſt placidam ac pacatam degere vitam,
Qui violat factis communia fœdera pacis;
Etſi fallit enim Divûm genus humanumque,
Perpetuò tamen id fore clam diffidere debet;
Quippe ubi ſe multi per ſomnia ſæpe loquentes,
Aut morbo delirantes procrâxe ferantur,
Et celata diu in medium peccata dediſſe.

Nunc quæ cauſa Deûm per magnas numinis gentes
Pervolgârit, & ararum compleverit urbes,
Suſcipiendaque curârit ſolennia ſacra,
Quæ nunc in magnis florent ſacra rebu' locisque;
Undè etiam nunc eſt mortalibus inſitus horror,
Qui delubra Deûm nova toto ſuſcitat orbi
Terrarum, & feſtis cogit celebrare diebus,
Non ita difficile eſt rationem reddere verbis.

Quippe etenim jam tum Divûm, mortalia ſæcla,

injuſte & violent s'enlace lui-même dans ſes propres filets ; l'iniquité retombe preſque toujours ſur ſon auteur ; & il n'y a plus de paix ni de tranquillité pour celui qui a violé le pact ſocial. Quand même il ſe ſerait caché aux Dieux & aux hommes, il doit être dans des allarmes continuelles que ſon délit ne ſoit découvert. Car on dit qu'il s'eſt trouvé bien des gens qui, en ſonge ou dans le délire de la maladie, ſe ſont ſouvent accuſés eux-mêmes, & ont révélé des crimes qui avaient été tenus ſecrets pendant long-tems.

Maintenant quelle cauſe a répandu chez tous les peuples de la terre la croyance de l'exiſtence des Dieux, a rempli les villes d'autels, a inſtitué les cérémonies religieuſes, ces pompes auguſtes par-tout en uſage aujourd'hui, & qui précedent toutes les entrepriſes importantes ; quelle eſt auſſi l'origine de ces ſombres terreurs dont les mortels ſont pénétrés, qui tous les jours leur font ériger aux Dieux de nouveaux temples ſur toute la face de la terre, & célébrer des fêtes en l'honneur des immortels ? Il n'eſt pas difficile de rendre raiſon de ces opinions & de ces uſages ſuperſtitieux.

C'eſt que les hommes, dès ces premiers tems,

Egregias animo facies vigilante videbant,
Et magis in somnis mirando corporis auctu:
His igitur sensum tribuebant, propterea quòd
Membra movere videbantur, vocesque superbas
Mittere, pro facie præclarâ & viribus amplis.

Æternamque dabant vitam, quia semper eorum
Suppeditabatur facies & forma manebat
[Et manet omninò] & quòd tantis viribus auctos
Non temerè ullâ vi convinci posse putabant.
Fortunisque ideò longè præstare putabant,
Quòd mortis timor haud quemquam vexaret eorum,
Et simul in somnis quia multa & mira videbant
Efficere, & nullum capere ipsos indè laborem.

Præterea cœli rationes, ordine certo,
Et varia annorum cernebant tempora verti;
Nec poterant, quibus id fieret, cognoscere causis:
Ergò perfugium sibi habebant omnia Divis
Tradere, & illorum nutu facere omnia flecti.

voyaient, même en veillant, des simulacres surnaturels que l'illusion du sommeil exagerait encore à leur imagination. Ils leur attribuaient du sentiment, parce qu'ils paraissaient mouvoir leurs membres, & parler d'un ton impérieux, proportionné à leur port majestueux & à leurs forces démésurées.

Ils les supposaient immortels, parce que (comme la beauté des Dieux est inaltérable) ces phantômes célestes se présentaient toujours à eux sous les mêmes traits ; & parce qu'avec des forces aussi grandes, ils ne croyaient pas qu'aucune action destructive pût jamais triompher d'eux. Ils ne doutaient pas non plus qu'ils ne fussent parfaitement heureux, parce que la crainte de la mort ne leur inspirait aucune allarme, & parce qu'ils leur voyaient en songe opérer un grand nombre de merveilles, sans aucune fatigue de leur part.

D'un autre côté, comme ils remarquaient l'ordre constant & régulier du ciel, & le retour périodique des saisons, sans pouvoir pénétrer les causes de ces phénomenes ; ils n'avaient d'autre ressource que d'attribuer tous ces effets aux Dieux, & d'en faire les arbitres souverains de la nature & les dispensateurs de tous les événemens.

In cœloque Deûm ſedes & templa locârunt ;
Per cœlum volvi quia ſol & luna videntur,
Luna, dies & nox & noctis ſigna ſevera,
Noctivagæque faces cœli flammæque volantes,
Nubila, ros, imbres, nix, venti, fulmina, grando,
Et rapidi fremitus, & murmura magna minarum.

O genus infelix humanum, talia Divis
Cùm tribuit facta, atque iras adjunxit acerbas !
Quantos tum gemitus ipſi ſibi, quantaque nobis
Volnera, quas lacrymas pepêrere minoribu' noſtris ?

Nec pietas ulla eſt velatum ſæpe videri
Vertier ad lapidem, atque omnes accedere ad aras,
Nec procumbere humi proſtratum, & pandere palmas
Ante Deûm delubra, nec aras ſanguine multo
Spargere quadrupedum, nec votis nectere vota ;
Sed magè pacatâ poſſe omnia mente tueri :
Nam cùm ſuſpicimus magni cœleſtia mundi
Templa ſuper, ſtelliſque micantibus æthera fixum,
Et venit in mentem ſolis lunæque viarum ;

La demeure & le palais des immortels furent placés dans les cieux ; parce que c'eſt là que le ſoleil & la lune paraiſſent faire leur révolution ; c'eſt de là que nous viennent le jour & la nuit, & les flambeaux errans qui brillent dans les ténebres, les feux volans, les nuages, la roſée, les pluies, la neige, les vents, la foudre, la grêle & le tonnerre rapide dont les longs murmures ſemblent annoncer la vengeance des Dieux.

O hommes infortunés, d'avoir attribué tous ces effets à la Divinité, & de l'avoir armée d'un courroux inflexible ! que de gémiſſemens il leur en a dès-lors coûté ! que de plaies ils nous ont faites ! quelle ſource de larmes ils ont ouverte à nos deſcendans !

La piété ne conſiſte pas à ſe tourner ſouvent, la tête voilée, devant une pierre, à fréquenter tous les temples, à ſe proſterner contre terre, à élever ſes mains vers les ſtatues des Dieux, à inonder les autels du ſang des animaux, & à entaſſer vœux ſur vœux, mais bien plutôt à regarder tous les événemens d'un œil tranquille. En effet, quand on contemple, au deſſus de ſa tête, ces immenſes voûtes du monde, & ce firmament parſemé d'étoiles : quand on réfléchit ſur le cours réglé du ſoleil & de la lune ; alors

Tunc aliis oppressa malis in pectore cura
Illa quoque expergefactum caput erigere infit,
Ecquæ fortè Deûm nobis immensa potestas
Sit, vario motu quæ candida sidera verset;
Tentat enim dubiam mentem rationis egestas,
Ecquænam fuerit mundi genitalis origo,
Et simul ecquæ sit finis, quoad mœnia mundi
Hunc tanti motus possint perferre laborem;
An divinitùs æternâ donata salute,
Perpetuò possint ævi labentia tractu,
Immensi validas ævi contemnere vires.

Præterea cui non animus formidine Divûm
Contrahitur? cui non conrepunt membra pavore,
Fulminis horribili cùm plagâ torrida tellus
Contremit, & magnum percurrunt murmura cœlum?
Non populi gentesque tremunt? regesque superbi
Conripiunt Divûm perculsi membra timore,
Ne quod ob admissum fœdè dictumve superbè,
Pœnarum grave sit solvendi tempus adactum?
Summa etiam cùm vis violenti per mare venti
Induperatorem classis super æquora verrit,

une inquiétude, que les autres maux de la vie semblaient avoir étouffée, se réveille tout-à-coup au fonds des cœurs ; on se demande s'il n'y aurait pas quelque Divinité toute-puissante qui mût à son gré ces globes éclatans. L'ignorance des causes rend l'esprit perplexe & vacillant. On recherche si le monde a eu une origine, s'il doit avoir une fin, jusqu'à quand il pourra supporter la fatigue continuelle d'un mouvement journalier; ou si marqué par les Dieux du sceau de l'immortalité, il pourra pendant une infinité de siecles, braver les efforts puissans d'une éternelle durée.

Mais outre cela, quel est l'homme dont le cœur ne soit pas pénétré de la crainte des Dieux, & dont les membres glacés d'effroi, ne se traînent, pour ainsi dire, en rampant, lorsque la terre embrasée tremble sous les coups redoublés de la foudre, lorsqu'un murmure épouvantable parcourt tout le firmament ? Les peuples & les nations ne sont-ils pas consternés ? Et le superbe Despote, frappé de crainte, n'embrasse-t-il pas étroitement les statues de ses Dieux, tremblant que le moment redoutable ne soit arrivé d'expier toutes les actions criminelles, tous ses ordres tyranniques ? Et quand les vents impétueux, déchaînés sur les flots, balaient devant eux le commandant

Cum validis pariter legionibus atque elephantis,
Non Divûm pacem votis adit, ac prece quæsit
Ventorum pavidus paces animasque secundas?
Nequicquam; quoniam violento turbine sæpe
Correptus nihilo fertur minùs ad vada lethi:
Usque adeò res humanas vis abdita quædam
Obterit, & pulchros fasces sævasque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.
Denique sub pedibus tellus cùm tota vacillat,
Concussæque cadunt urbes, dubiæque minantur,
Quid mirum si se temnunt mortalia sæcla,
Atque potestates magnas, mirasque relinquunt
In rebus vires Divûm, quæ cuncta gubernent?

Quod supereſt, æs atque aurum ferrumque repertum eſt,
Et ſimul argenti pondus plumbique poteſtas,
Ignis ubi ingentes ſylvas ardore cremârat,
Montibus in magnis, ſeu cœli fulmine miſſo;
Sive quòd inter ſe bellum ſylveſtre gerentes,
Hoſtibus intulerant ignem, formidinis ergo;
Sive quod, inducti terræ bonitate, volebant
Pandere agros pingues, & paſcua reddere rura;
Sive feras interficere, & diteſcere prædâ:
Nam foveâ atque igni priùs eſt venarier ortum,

le la flotte avec ſes légions & ſes éléphans, ne âche-t-il pas d'appaiſer la Divinité par ſes vœux, & d'obtenir à force de prieres des vents plus favorables ? mais en vain. Emporté par un tourbillon violent, il n'en trouve pas moins la mort au milieu des écueils. Tant il eſt vrai qu'une certaine force ſecrete ſe joue des événemens humains, & paraît ſe plaire à fouler aux pieds la hache & les faiſceaux. Enfin quand la terre entiere vacille ſous nos pieds, quand les villes ébranlées s'écroulent ou menacent ruine, eſt-il ſurprenant que l'homme, plein de mépris pour ſa faibleſſe, reconnaiſſe une puiſſance ſupérieure, une force ſurnaturelle & divine qui regle à ſon gré l'univers ?

Au reſte, l'or & l'argent, l'airain, le fer & le plomb ont été découverts, quand le feu eut conſumé de vaſtes forêts ſur les montagnes ; ſoit par la chûte de la foudre ; ſoit que les hommes en combattant dans les bois, employaſſent la flamme pour effrayer leurs ennemis ; ſoit qu'engagés par la bonté du ſol, ils vouluſſent convertir les forêts en terres labourables ou en prairies ; ſoit enfin pour détruire plus facilement les bêtes féroces & s'enrichir de leurs dépouilles. Car on ſe ſervait pour la chaſſe de foſſés & de feu, avant d'entourer les bois de filets, & de

Quàm ſepire plagis ſaltum canibuſque ciere :
Quidquid id eſt, quâcunque è causâ flammeus ardor
Horribili tonitu ſilvas exederat altis
Ab radicibus, & terram percoxerat igni ;
Manabat venis ferventibus, in loca terræ
Concava conveniens, argenti rivus & auri,
Æris item & plumbi ; quæ cùm concreta videbant
Poſteriùs claro in terris ſplendere colore,
Tollebant nitido capti lævique lepore ;
Et ſimili formata videbant eſſe figurâ,
Atque lacunarum fuerant veſtigia cuique ;
Tum penetrabat eos poſſe hæc liquefacta calore,
Quamlibet in formam & faciem decurrere rerum,
Et prorſum quamvis in acuta ac tenuia poſſe
Mucronum duci faſtigia procudendo,
Ut ſibi tela parent ſilvaſque excidere poſſint,
Materiem lævare, dolare, ac radere tigna,
Et terebrare etiam ac pertundere perque forare :
Nec minùs argento facere hæc auroque parabant,
Quàm validi primùm violentis viribus æris ;
Nequicquam, quoniam cedebat victa poteſtas,
Nec poterat pariter durum ſufferre laborem ;
Nam fuit in pretio magis æs, aurumque jacebat
Propter inutilitatem, hebeti mucrone retuſum ;
Nunc jacet æs, aurum in ſummum ſucceſſit honorem :

les battre avec une meute. Quoi qu'il en soit ; quelle qu'ait été la cause de l'incendie ; quand la flamme pétillante eut dévoré les forêts jusqu'à la racine & cuit la terre par son ardeur, des ruisseaux d'or & d'argent, d'airain & de plomb, après avoir coulé dans les veines brûlantes du globe, se rassemblerent dans les cavités, & s'y étant durcis & consolidés, on les vit briller ensuite au sein de la terre, & on les recueillit avec soin à cause de leur éclat & de leur beauté. On remarqua qu'ils avaient la même forme que les cavités d'où on les tirait, ce qui fit conjecturer qu'on pouvait, en les fondant au feu, leur faire prendre toutes les formes & les figures possibles, & en les frappant, les étendre, les amincir & les armer même d'une pointe aiguë ; on vit qu'alors ils étaient propres à faire des armes, à couper des forêts, à polir & à façonner les matériaux, à équarrir les poutres, à percer, à excaver, à creuser. On voulut d'abord employer l'or & l'argent aux mêmes usages que l'airain ; mais on ne put y réussir. Ces deux métaux n'avaient pas assez de consistance, & ne pouvaient résister à la fatigue. Aussi l'airain fut-il préféré dans ces premiers tems ; & l'or dont la pointe s'émoussait trop facilement, fut négligé comme un métal inutile. Aujourd'hui c'est l'airain qu'on dédaigne, & l'or s'est emparé de toute la con-

1275 Sic volvenda ætas commutat tempora rerum ;
Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore ;
Porrò aliud succedit & è contemptibus exit,
Inque dies magis appetitur, floretque repertum
Laudibus, & miro est mortales inter honore.

Nunc tibi quo pacto ferri natura reperta
Sit, facile est ipsum per te cognoscere, Memmî :
Arma antiqua manus, ungues dentesque fuerunt,
Et lapides & item silvarum fragmina rami,
Et flammæ atque ignes, postquam sunt cognita primùm :
Posteriùs ferri vis est æriscque reperta ;
Et prior æris erat quàm ferri cognitus usus ;
Quò facilis magis est natura & copia major :
Ære solum terræ tractabant, æreque belli
Miscebant fluctus, & volnera vasta ferebant,
Et pecus atque agros adimebant ; nam facilè ollis
Omnia cedebant armatis nuda & inerma :
Indè minutatim processit ferreus ensis,
Versaque in opprobrium species est falcis ahenæ ;
Et ferro cœpêre solum proscindere terræ,
Exæquataque sunt creperi certamina belli.

Et priùs est armatum in equi conscendere costas,

ſidération. Ainſi la révolution des ſiecles change le ſort de tous les êtres. On mépriſe ce qu'on eſtimait ; on attache de la valeur à ce qu'on dédaignait ; on le deſire de plus en plus ; il devient l'objet de tous les éloges ; il tient le premier rang parmi les humains.

Vous êtes maintenant à portée de deviner par vous-même, comment on découvrit l'uſage du fer. Les premieres armes étaient les ongles, les mains, les dents, les pierres & les branches d'arbres, enſuite la flamme & le feu, quand ils eurent été trouvés. Ce ne fut que long-tems après, qu'on connut les propriétés du fer & de l'airain. Mais l'uſage de l'airain précéda celui du fer, parce qu'il était plus aiſé à travailler & plus commun. C'était avec l'airain qu'on labourait la terre ; c'était avec l'airain qu'on livrait ces combats, qu'on ſemait la mort & qu'on s'emparait des troupeaux & des champs. Nud & ſans défenſe pouvait-on réſiſter à des gens armés ? Inſenſiblement le fer ſe convertit en épée ; la hache d'airain fut rejettée avec mépris. Ce fut avec le fer qu'on déchira le ſol, & qu'on décida le ſort des batailles dont les événemens ſont si incertains.

On imagina de preſſer les flancs du courſier,

Et moderarier hunc frænis, dextrâque vigere,
Quàm bijugo curru belli tentare pericla;
Et bijugo priùs est, quàm bis conjungere bonos,
Et quàm falciferos inventum ascendere currus:
Indè boves Lucas turrito corpore tetros
Anguimanos belli docuerunt volnera Pœni
Sufferre, & magnas Martis turbare catervas:
Sic alìd ex alio peperit discordia tristis,
Horribile humanis quod gentibus esset in armis;
Inque dies belli terroribus addidit augmen:
Tentârunt etiam tauros in mœnere belli,
Expertique sues sævos sunt mittere in hostes
Et validos Parthi præ se misêre leones,
Cum ductoribus armatis sævisque magistris,
Qui moderarier hos possent vinclisque tenere
Nequicquam, quoniam permistâ cæde calentes,
Turbabant sævi nullo discrimine turmas,
Terrificas capitum quatientes undique cristas;
Nec poterant equites fremitu perterrita equorum
Pectora mulcere, & frænis convertere in hostes:
Inritata leæ jaciebant corpora saltu
Undique, & advorsùm venientibus ora petebant,

& de régler ſes mouvemens avec les rênes, en combattant de la main droite, avant d'affronter les hazards de la guerre ſur un char à deux chevaux ; & cette derniere invention précéda l'attelage de quatre courſiers & l'uſage des chars armés de faux. Enſuite le Carthaginois apprit au monſtrueux quadrupede dont le dos porte des tours & dont la trompe flexible ſe replie comme un ſerpent, à ſupporter les bleſſures & à répandre le trouble dans les armées. Ainſi la diſcorde ſanguinaire n'inventa que l'un après l'autre les moyens de deſtruction, en ajoutant chaque jour un ſurcroît d'horreur à la guerre. On eſſaya même dans les combats la fureur des taureaux. On dreſſa au meurtre les ſangliers cruels. Les Parthes ſe firent précéder par des lions effrayans avec des conducteurs armés, maîtres terribles, deſtinés à modérer leur ardeur & à les tenir dans les chaînes. Mais en vain. Ces redoutables animaux échauffés par le ſang & le carnage, portaient le trouble par-tout indiſtinctement, & faiſaient flotter de tous côtés leurs monſtrueuſes crinieres. Les cavaliers ne pouvaient raſſurer leurs courſiers de l'effroi que leur cauſaient ces affreux rugiſſemens, ni les faire avancer à l'aide du mors vers l'ennemi. Les lionnes furieuſes s'élançaient en bondiſſant d'une armée à l'autre, préſentaient leur gueule menaçante à tout ce qu'elles rencon-

Et nec-opinantes à tergo diripiebant,
Deplexæque dabant in terram volnere vinctos,
Morsibus adfixæ validis atque unguibus uncis;
Jactabantque sues tauri pedibusque terebant,
Et latera ac ventres hauribant subter equorum
Cornibus, ad terramque minanti mente ruebant.
At validis socios cædebant dentibus apri,
Tela infracta suo tinguentes sanguine sævi,
Permistasque dabant equitum peditumque ruinas.
Nam transversa feros exibant dentis adactus
Jumenta, aut pedibus ventos erecta petebant;
Nequicquam, quoniam à nervis succisa videres
Concidere, atque gravi terram consternere casu
Sic quos antè domi domitos satis esse putabant,
Effervíscere cernebant in rebus agundis,
Volneribus, clamore, fugâ, terrore, tumultu
Nec poterant ullam partem reducere eorum:
Diffugiebat enim varium genus omne ferarum;
Ut nunc sæpe boves Lucæ, ferro malè mactæ,
Diffugiunt, fera facta suis cùm multa dedêre;
Sic fuit, ut facerent; sed vix adducor, ut antè

traient, attaquaient leur proie parderriere, la faiſaient tomber ſous leurs coups, & la déchiraient avec leurs griffes & leurs dents. Les taureaux enlevaient & foulaient aux pieds les ſangliers, plongeaient leurs cornes ſous le ventre & dans le flanc des courſiers, & les menaçaient encore après les avoir terraſſés. Les ſangliers de leur côté faiſaient ſentir à leurs propres alliés la force de leurs défenſes ; ils teignaient de leur ſang les traits briſés de leur peau, & irrités de nouveau par ces bleſſures, ils confondaient ſous leurs coups les cavaliers & les fantaſſins. En vain les chevaux ſe détournaient de la direction de leurs dents & ſe dreſſaient ſur leurs pieds de derriere. Vous auriez vu leurs jarrêts tranchés en un moment, abandonner la maſſe de leur corps à une peſante chûte. Ainſi ces animaux furieux, qu'on croyait avoir domptés par les exercices domeſtiques, on les voyait au milieu de l'action, des bleſſures, des cris, de la fuite, de la terreur & du tumulte, reprendre leur naturel féroce ; il était impoſſible d'en ramener aucun, ils ſe diſperſaient chacun de ſon côté. En un mot, ils faiſaient ce que font encore aujourd'hui parmi nous les éléphans bleſſés à la guerre, qui fuient après avoir répandu le carnage dans l'armée même qu'ils ſont faits pour défendre. Néanmoins je ne puis me perſuader

1340

Non quierint animo præsentire atque videre,
Quàm commune malum fuerat fœdumque futurum :
Et magis id possis factum contendere in omni,
In variis mundis, variâ ratione creatis,
Quàm certo atque uno terrarum quolibet orbi :
Sed facere id non tam vincendi spe voluerunt,
Quàm dare, quod gemerent hostes, ipsique perire,
Qui numero diffidebant, armisque vacabant

Nexilis antè fuit vestis, quàm textile tegmen
Textile post ferrum est ; quia ferro tela parantur :
Nec ratione aliâ possunt tam lævia gigni
Insilia, ac fusi, & radii, scapique sonantes.

Et facere antè viros lanam Natura coëgit,
Quàm muliebre genus ; nam longè præstat in arte,
Et solertius est multò genus omne virile :
Agricolæ donec vitio vertêre severi,
Ut muliebribus id manibus concedere vellent
Atque ipsi potiùs durum sufferre laborem ;
Atque opere in duro durarent membra, manuque,

que les hommes n'aient pas prévu les malheurs communs qui réſulteraient pour eux de cet uſage, avant d'en avoir été les victimes ; & j'aimerais autant que vous en fiſſiez une loi générale, commune à tous les mondes différemment conſtitués par la Nature, que de les reſtreindre à notre monde particulier. Encore ne fut-ce pas l'eſpoir de vaincre qui inſpira cette barbare idée. Mais ceux qui ſe défiaient de leur nombre & qui n'avaient pas d'autres armes, voulurent en périſſant eux-mêmes, rendre la victoire funeſte à leurs ennemis.

On nouait les vêtemens avant d'en faire des tiſſus. L'art du Tiſſerand ſuivit la découverte du fer. C'était avec le fer ſeul qu'on pouvait ſe procurer des inſtrumens auſſi délicats que la marche, le fuſeau, la navette & la lame.

La Nature força les hommes à travailler la laine, avant d'employer les femmes à ces ouvrages ; parce que les hommes ſont plus induſtrieux & plus propres à exceller dans les arts. Mais le mâle laboureur leur en ayant fait un crime, ils abandonnerent cette occupation aux mains des femmes, & garderent pour eux les travaux les plus pénibles, les exercices les plus propres à endurcir & à fortifier leurs membres.

At ſpecimen ſationis, & inſitionis origo
Ipſa fuit rerum primùm Natura creatrix:
Arboribus quoniam baccæ, glandeſque caducæ
Tempeſtiva dabant pullorum examina ſubter.
Undè etiam libitum eſt ſtirpes committere ramis,
Et nova defodere in terram virgulta per agros:
Indè aliam atque aliam culturam dulcis agelli
Tentabant, fructuſque feros manſueſcere terrâ
Cernebant indulgendo, blandèque colendo:
Inque dies magis in montem ſuccedere ſylvas
Cogebant, infràque locum concedere cultis:
Prata, lacus, rivos, ſegetes, vinetaque læta
Collibus & campis ut haberent, atque oleārum
Cærula diſtinguens inter plaga currere poſſet
Per tumulos, & convalles, campoſque profuſa:
Ut nunc eſſe vides vario diſtincta lepore
Omnia, quæ pomis interſita dulcibus ornant,
Arbuſtiſque tenent felicibus obſita circùm.

At liquidas avium voces imitarier ore
Antè fuit multò, quàm lævia carmina cantu
Concelebrare homines poſſent, aureſque juvare;

Ce fut encore la Nature elle-même qui apprit aux hommes l'art de planter & de greffer, en leur montrant les graines & les glands, qui chacun dans leur saison produisaient sous les arbres d'où ils étaient tombés, un nouvel essaim d'arbustes. Ce fut sur ce modele qu'ils essayerent d'insérer dans les rameaux, des rejettons d'une nature différente, & de planter de nouveaux arbustes dans les champs. Ils faisaient ainsi tous les jours de nouvelles tentatives sur la culture des terres, & voyaient les fruits les plus sauvages s'adoucir avec des soins & de tendres ménagemens. Ils forcerent les forêts de se reculer de plus en plus sur la cime des monts, & de céder à la culture les lieux inférieurs ; afin que les collines & les plaines ne fussent plus occupées que par les prairies, les lacs, les ruisseaux, les moissons, & les vignobles au milieu desquels serpentaient de longues rangées d'olivier, dirigées dans toute l'étendue des collines, des monticules & des plaines. Ainsi nous voyons encore aujourd'hui les campagnes coupées ou bordées d'arbres fruitiers, offrir à l'œil une variété agréable.

On imitait avec la voix le gazouillement des oiseaux, long-tems avant que des vers harmonieux, soutenus des charmes de la mélodie, flattassent les oreilles. Le sifflement excité par les

Et Zephyri cava per calamorum sibila primùm
Agrestes docuêre cavas inflare cicutas.
Indè minutatim dulces didicêre querelas,
Tibia quas fundit digitis pulsata canentûm,
Avia per nemora, ac sylvas saltusque reperta,
Per loca pastorum deserta, atque otia dia.
Sic unum quidquid paulatim protrahit ætas
In medium, ratioque in luminis eruit oras.
Hæc animos ollis mulcebant, atque juvabant
Cum satiate cibi : nam tum sunt omnia cordi.
Sæpe itaque inter se postrati in gramine molli
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
Non magnis opibus jucundè corpora habebant;
Præsertim cùm tempestas ridebat, & anni
Tempora pingebant viridantes floribus herbas :
Tum joca, tum sermo, tum dulces esse cachinni
Consuêrant; agrestis enim tum musa vigebat :
Tum caput atque humeros plexis redimire coronis,
Floribus & foliis lascivia læta monebat;
Atque extrà numerum procedere membra moventes
Duriter, & duro terram pede pellere matrem :
Undè oriebantur risus dulcesque cachinni,
Omnia quod nova tum magis hæc, & mira vigebant;
Et vigilantibus hinc aderant solatia somni,

zéphyrs dans le creux des roſeaux, appri d'abord aux hommes à enfler un chalumeau champêtre. Inſenſiblement la flûte animée par des doigts agiles, & accompagnée de la voix, fit entendre ſes douces plaintes. Son uſage fut découvert dans les forêts écartées, dans les bois, dans les ſolitudes, & on la doit aux doux loiſirs des bergers. Ainſi le tems donne peu à peu naiſſance aux différens arts, & le génie les perfectionne. Ces amuſemens innocens charmaient leurs ennuis, à la ſuite d'un repas frugal, dans ces momens où le repos eſt délicieux; ſouvent même étendus en cercle ſur un tendre gazon, au bord d'un ruiſſeau, à l'ombre d'un arbre élevé, ils ſe procuraient à peu de frais des plaiſirs ſimples & purs, ſur-tout dans la riante ſaiſon, quand le printems animait la verdure des prairies par l'éclat des fleurs. Alors au milieu des ris, des jeux, des doux propos, leur muſe agreſte prenait ſon eſſor. La gaieté leur inſpirait d'orner leurs têtes & leurs épaules de couronnes de fleurs & de guirlandes de feuillages; & leurs pieds ruſtiques frappaient lourdement, ſans ſoupleſſe & ſans meſure cette terre leur mere commune. De là naiſſaient de douces riſées & d'innocens éclats; parce que la nouveauté de ces plaiſirs les rendait plus piquans. On ſe conſolait de l'inſomnie en pliant ſa voix à des accens variés, ou en pro-

Ducere multimodis voces, & flectere cantus;
Et superà calamos unco percurrere labro.
Undè etiam vigiles nunc hæc accepta tuentur,
Et numerum servare genus didicêre; neque hilo
Majorem interea capiunt dulcedini' fructum,
Quàm sylvestre genus capiebat terrigenarum.

Nam quod adest præstò, nisi quid cognovimus antè
Suavius, in primis placet, & pollere videtur;
Posteriorque ferè melior res, illa reperta
Perdit, & immutat sensus ad pristina quæque.
Sic odium cœpit glandis; sic illa relicta
Strata cubilia sunt herbis, & frondibus aucta:
Pellis item cecidit; vestis contempta ferina est:
Quam reor invidiâ tali tunc esse repertam,
Ut lethum insidiis, qui gessit primus, obiret;
Et tandem inter eos distractum, sanguine multo
Dispersisse, neque in fructum convertere quîsse.

Tunc igitur pelles, nunc aurum, & purpura curis
Exercent hominum vitam, belloque fatigant:
Quò magis in nobis, ut opinor, culpa residit:
Frigus enim nudos sine pellibus excruciabat
Terrigenas: at nos nil lædit veste carere

menant ſes levres ſerrées ſur des chalumeaux. Tels ſont encore aujourd'hui nos amuſemens pendant la veillée : nous connaiſſons les regles de l'harmonie ; mais avec plus de reſſources nous ne ſommes pas plus heureux que ces anciens habitans des forêts, tous enfans de la terre.

Car le bien préſent obtient la préférence, ſi nous n'avons rien connu de ſupérieur auparavant. Mais une nouvelle découverte fait tort aux anciennes, & change entiérement nos goûts. Ainſi nous avons dédaigné le gland : nous avons renoncé à ces ſimples couches de feuilles & de gazon. Les dépouilles des bêtes féroces ſont tombées de même dans le mépris. Cependant je ne doute pas que l'inventeur de ce vêtement groſſier n'ait été l'objet de la jalouſie générale ; que les autres hommes ne l'aient fait périr en trahiſon, & n'aient partagé entr'eux ſa dépouille ſanglante, ſans en jouir eux-mêmes.

C'étaient donc jadis de ſimples peaux ; c'eſt aujourd'hui l'or & la pourpre qui ſont devenus l'objet de nos ſoucis & de nos combats. Auſſi ſommes-nous plus coupables que ces enfans de la terre. Ils étaient nuds ; la toiſon des animaux leur était néceſſaire contre le froid. Mais à nous qu'importent l'or, la pourpre & les riches bro-

Purpureâ, atque auro, signisque ingentibus aptâ;
Dum plebeia tamen sit, quæ defendere possit.
Ergò hominum genus incassum, frustraque laborat;
Semper & in curis consumit inanibus ævum.
Nimirum quia non cognovit, quæ sit habendi
Finis, & omninò quoad crescat vera voluptas;
Idque minutatim vitam provexit in altum,
Et belli magnos commovit funditùs æstus.

At vigiles mundi magnum & versatile templum
Sol & luna suo lustrantes lumine circùm,
Perdocuêre homines annorum tempora verti;
Et certâ ratione geri rem, atque ordine certo.

Jam validis sepți degebant turribus ævum,
Et divisa colebatur, discretaque tellus:
Tum mare velivolum florebat navibu' pandis:
Auxilia, & socios jam pacto fœdere habebant,
Carminibus cùm res gestas cœpere poëtæ
Tradere, nec multò priù' sunt elementa reperta.
Propterea, quid sit priùs actum, respicere ætas
Nostra nequit, nisi quà ratio vestigia monstrat.

deries, quand nous ſommes à l'abri ſous une étoffe commune ? Ainſi l'homme ſe tourmente & s'épuiſe en vain ; il conſume ſes jours dans des ſoins ſuperflus, parce qu'il ne met point de bornes à ſa cupidité, parce qu'il ne connaît pas les limites au delà deſquelles le véritable plaiſir ne croît plus. Voila ce qui a rendu peu à peu la vie humaine ſi orageuſe, & ſuſcité tant de guerres cruelles qui bouleverſent la ſociété.

Le ſoleil & la lune, ces deux globes éclatans qui promenent alternativement leur lumiere dans le riche palais des cieux, ont fait connaître aux hommes la viciſſitude conſtante des ſaiſons & l'ordre invariable qui regne dans la nature.

Déja l'homme vivait ſous l'abri de ſes tours & de ſes fortereſſes. La terre était diviſée entre ſes habitans, la culture floriſſante, la mer couverte de voiles innombrables, les nations unies d'intérêts & liées par des traités, lorſque les poëtes par leurs chants, tranſmirent les événemens à la poſtérité. L'invention de l'écriture eſt peu antérieure à cette époque. Voila pourquoi il ne nous reſte de ces anciens tems, d'autres traces que celles que la raiſon peut entrevoir confuſément.

Navigia, atque agri culturas, mœnia, leges,
Arma, vias, veſtes, & cætera de genere horum,
Præmia, delicias quoque vitæ funditùs omnes,
Carmina, picturas, & dædala ſigna polire,
Uſus, & impigræ ſimul experientia mentis
Paulatim docuit pedetentim progredientes.
Sic unum quidquid paulatim protrahit ætas
In medium, ratioque in luminis eruit oras.
Namque alîd ex alio clareſcere corde videmus
Artibus, ad ſummum donec venêre cacumen.

Finis Libri Quinti.

La Navigation, l'Agriculture, l'Architecture, la Juriſprudence, l'art de forger les armes, de conſtruire les chemins, de préparer les étoffes, les autres inventions de ce genre, les arts même de pur agrément, comme la Poéſie, la Peinture, la Sculpture, ont été le fruit tardif du beſoin, de l'activité & de l'expérience. Ainſi le tems amene pas à pas les découvertes, l'induſtrie en accélere les progrès, & le génie y porte ſans ceſſe un nouveau jour, juſqu'à ce qu'elles aient atteint leur dernier degré de perfection.

Fin du Livre Cinquieme.

SUJET
DU
SIXIEME LIVRE.

CE Chant qui eſt conſacré tout entier à l'explication des météores, commence par les louanges d'Épicure, & l'expoſition du ſujet que le Poëte va traiter, ſujet d'autant plus important, qu'il eſt ſelon lui, la principale ſource de la ſuperſtition parmi les hommes. Il entre donc en matiere, développe au long les cauſes du tonnerre, *des* éclairs, *de la* foudre, *& conclud de ces explications, que ce n'eſt pas Jupiter qui lance*

les feux du ciel au milieu des nuages, mais que ce phénomene eſt produit par des vapeurs inflammables qui s'allument naturellement dans l'athmoſphere. De la foudre, il paſſe aux trombes *qui ſont occaſionnées à peu près par les mêmes cauſes, & dont il diſtingue deux eſpeces : des trombes de mer, fléau terrible pour les Navigateurs ; & des trombes de terre, ouragan non moins dangereux, mais plus rare. Enſuite après avoir traité de la formation des* nuages, *de la* pluie *&* de l'arc-en-ciel, *il deſcend aux phénomenes terreſtres, recherche les cauſes des*

tremblemens de terre, *explique pourquoi la mer ne déborde jamais, d'où viennent les éruptions de l'Etna, les crues périodiques du Nil, & ces exhalaisons minérales dont la vapeur donne la mort aux hommes, aux quadrupedes & aux oiseaux. De là il entre dans des détails curieux sur la cause qui rend les puits plus froids en été qu'en hyver, sur les propriétés singulieres de quelques fontaines, & sur la vertu attractive & communicative de l'*aiman. *Il traite enfin des maladies contagieuses & pestilentielles, & termine ce morceau par une description de la*

peſte, qui ravagea l'Attique du tems de la guerre du Péloponeſe, & dont Thucydide nous a conſervé les détails.

TITI
LUCRETII CARI
DE
RERUM NATURA.

LIBER SEXTUS.

PRIMÆ frugiferos fœtus mortalibus ægris
Dididerunt quondam præclaro nomine Athenæ,
Et recreaverunt vitam legesque rogârunt;
Et primæ dederunt solatia dulcia vitæ,
Cùm genuêre virum tali cum corde repertum,
Omnia veridico qui quondam ex ore profudit,
Cujus & extincti, propter divina reperta,
Divolgata vetus jam ad cœlum gloria fertur.

Nam cùm vidit hic, ad victum quæ flagitat usus,
Et per quæ possent vitam consistere tutam,
Omnia jam fermè mortalibus esse parata,

L. VI.

H. Gravelot inv *Binet sc*

Nec poterat quisquam reperiri, quem neque morbus
Nec mors, nec luctus tentaret tempore tali *L. 6. V.*

LUCRECE,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

LIVRE SIXIEME.

C'Est Athenes, cette ville si fameuse, qui la premiere fit connaître les moissons aux mortels infortunés ; c'est elle qui leur procura une vie nouvelle sous l'empire des loix ; c'est elle enfin qui leur fournît des consolations contre les malheurs de la vie, en donnant le jour à ce fameux sage, dont la bouche fut l'organe de la vérité, dont les découvertes divines ont étonné l'univers, & dont la gloire victorieuse du trépas, est maintenant portée jusqu'au plus haut des cieux.

Ce grand homme considérant que les mortels, avec la plûpart des ressources qu'exigent le besoin & la conservation, avec des richesses,

Divitiis homines & honore & laude potentes
Affluere, atque bonâ natorum excellere famâ,
Nec minùs esse domi cuiquam tamen anxia corda,
Atque animum infestis cogi servire querelis;
Intellexit, ibi vitium vas efficere ipsum,
Omniaque illius vitio corrumpier intùs,
Quæ conlata foris & commoda cunque venirent;
Partim quòd fluxum pertusumque esse videbat,
Ut nullâ posset ratione explerier unquam;
Partim quòd tetro quasi conspurcare sapore
Omnia cernebat, quæcunque receperat intùs.

Veridicis igitur purgavit pectora dictis,
Et finem statuit cuppedinis atque timoris,
Expositque bonum summum quò tendimus omnes
Quid foret, atque viam monstravit tramite prono
Quà possemus ad id recto contendere cursu,
Quidve mali foret in rebus mortalibu' passim,
Quòd flueret Naturæ vi, varièque volaret,
Seu casu, seu vi, quòd sic Natura parâsset;
Et quibus è portis occurri cuique deceret;
Et genus humanum frustra plerumque probavit
Volvere curarum tristes in pectore fluctus:
Nam veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis
In tenebris metuunt; sic nos in luce timemus
Interdum, nihilò quæ sunt metuenda magis,
quàm

des honneurs, de la réputation, des enfans bien nés, n'en étaient pas moins la proie de chagrins intérieurs, & ne pouvaient s'empêcher de gémir comme des esclaves dans les fers, comprit que tout le mal venait du vase même, qui étant vicié, corrompt & aigrit ce qu'on y verse de plus précieux, soit que perméable & privé de fond il reçoive toujours sans jamais se remplir, soit qu'intérieurement souillé, il infecte de son noir poison tout ce qu'il renferme.

Il commença donc par purifier le cœur humain, en y versant la vérité. Il mit des bornes à ses desirs, le guérit de ses allarmes, lui fit connaître la nature de ce bien suprême auquel nous aspirons tous, la voie la plus facile & la plus courte pour y parvenir. Il lui apprit quels sont les maux auxquels le pouvoir irrésistible de la Nature assujettit tous les mortels, & qui viennent assaillir l'homme, ou par une irruption fortuite, ou par un effet nécessaire des dispositions de la nature; il lui apprit de quel côté l'ame doit se mettre en défense contre leurs assauts, & combien sont vaines ces sombres inquiétudes qu'elle nourrit trop souvent au fonds d'elle-même. Car si les enfans s'effraient de tout pendant la nuit, nous-mêmes, en plein jour, nous sommes les jouets de terreurs aussi frivo-

Quæ pueri in tenebris pavitant finguntque futura :
Hunc igitur terrorem animi, tenebrasque necesse
est,
Non radii solis, nec lucida tela diei
Discutiant, sed Naturæ species ratioque ;
Quò magis inceptum pergam pertexere dictis.

Et quoniam docui mundi mortalia templa
Esse, & nativo consistere corpore cœlum,
Et quæcunque in eo fiunt fientque, necesse
Esse ea dissolvi, quæ restant percipe porrò ;
Quandoquidem semel insignem conscendere currum
Vincendi spes hortata est, atque obvia cursu
Quæ fuerant, sunt placato conversa furore.

Cætera quæ fieri in terris cœloque tuentur
Mortales, pavidis cùm pendent mentibu' sæpe,
Efficiunt animos humiles formidine Divûm,
Depressosque premunt ad terram, propterea
quòd
Ignorantia causarum conferre Deorum
Cogit ad imperium res, & concedere regnum &
Quorum operum causas nullâ ratione videre
Possunt, hæc fieri divino numine rentur ;

Nam

les. Pour dissiper ces craintes & ces ténebres, il est besoin non des rayons du soleil & de la lumiere du jour, mais de l'étude réfléchie de la Nature. Livrons-nous y donc, ô Memmius, avec une nouvelle ardeur.

Je vous ai enseigné que l'édifice du monde est périssable, que le ciel a commencé, que tous les corps qui naissent & naîtront dans son enceinte, ne peuvent échapper à la dissolution. Ecoutez maintenant les vérités qu'il me reste à vous découvrir, puisque l'espérance de vaincre m'a engagé à monter sur le char éclatant de la gloire, & que les obstacles qui s'opposaient à ma course, sont devenus autant de motifs d'encouragement pour moi.

Les autres phénomenes que les mortels apperçoivent au ciel & sur la terre, tiennent leurs ames suspendues par l'effroi, humiliées sous le joug servile des Dieux, & courbées de plus en plus vers la terre ; parce que l'ignorance des causes les force d'assujettir la Nature à l'empire des Dieux, de leur abandonner le sceptre du monde, & de rapporter à une puissance surnaturelle, les opérations dont ils ne peuvent concevoir le jeu. Ceux-même à qui l'on a répété

Nam bene qui didicêre Deos ſecurum agere ævum,
Si tamen interea mirantur, quâ ratione
Quæque geri poſſint, præſertim rebus in illis
Quæ ſuperà caput ætheriis cernuntur in oris,
Rurſus in antiquas referuntur relligiones,
Et dominos acres adſciſcunt, omnia poſſe
Quos miſeri credunt, ignari quid queat eſſe,
Quid nequeat, finita poteſtas denique cuique
Quânam ſit ratione atque altè terminus hærens;
Quò magis errantes totâ regione feruntur.

Quæ niſi reſpuis ex animo longèque remittis,
Diis indigna putando alienaque pacis eorum,
Delibrata Deûm per te tibi numina ſancta
Sæpe aderunt; non quòd violari ſumma Deûm vis
Poſſit, ut ex irâ pœnas petere imbibat acres;
Sed quia tute tibi placidâ cùm pace quietos
Conſtitues magnos irarum volvere fluctus,
Nec delubra Deûm placido cum pectore adibis,
Nec de corpore quæ ſancto ſimulacra feruntur
In mentes hominum, divinæ nuntia formæ,

que les Dieux vivent dans une ineurie parfaite, en réfléchiſſant aux cauſes des phénomenes de la nature, & ſur-tout en élevant les yeux au deſſus de leurs têtes vers les régions éthérées, retombent dans leurs anciens préjugés religieux, & font intervenir des tyrans inflexibles, auxquels, pour comble de malheur, ils attribuent le pouvoir ſuprême, ignorant ce qui peut ou ne peut point exiſter, & les limites invariables que la Nature a preſcrites à l'énergie de chaque être. Voila la premiere erreur qui les égare toujours de plus en plus.

Si vous n'écartez loin de votre eſprit ces préjugés ; ſi vous ne regardez de pareils ſoins, comme indignes des Dieux & comme incompatibles avec le calme dont ils jouiſſent ; ces Divinités ſaintes dont vous troublez l'éternel équilibre, ſe préſenteront ſans ceſſe à vous : non que ces êtres ſupérieurs ſoient ſenſibles aux offenſes, & cherchent à ſignaler leur courroux par un châtiment terrible ; mais parce que vous vous ſerez perſuadé, qu'au ſein du calme & de la paix, ils roulent dans leurs ames les flots du reſſentiment. Vous n'entrerez plus ſans frayeur dans les temples des Dieux ; & les ſimulacres émanés de leurs auguſtes corps, ne vous préſenteront leurs images divines, qu'en trou-

Suſcipere hæc animi tranquillâ pace valebis:
Indè videre licet, qualis jam vita ſequatur.

Quam quidem ut à nobis ratio veriſſima longè
Rejiciat, quanquam ſunt à me multa profata,
Multa tamen reſtant, & ſunt ornanda politis
Verſibus, & ratio cœli ſpecieſque tenenda;
Sunt tempeſtates & fulmina clara canenda,
Quid faciant & quâ de causâ quæque feran-
tur,
Ne trepides cœli diviſis partibus amens,
Undè volans ignis pervenerit, aut in utram
ſe
Verterit hinc partem, quo pacto per loca ſepta
Inſinuârit, & hinc dominatus ut extulerit ſe;
Quorum operum cauſas nullâ ratione videre
Poſſunt, ac fieri divino numine rentur:
Tu mihi ſupremæ preſcripta ad candida cal-
cis
Currenti, ſpatium præmonſtra, callida Muſa
Calliope, requies hominum Divûmque volup-
tas,
Te duce ut inſignem capiam cum laude coronam.

Principiò, tonitru quatiuntur cærula cœli,
Propterea quia concurrunt ſublimè volantes
Ætheriæ nubes contrà pugnantibu' ventis;
Nec fit enim ſonitus cœli de parte ſerenâ;

blant la paix de votre cœur. De là que de maux pour le reſte de vos jours !

La Philoſophie, pour écarter un pareil ſort, vous a déja dévoilé par ma bouche un grand nombre de vérités ; mais il m'en reſte encore beaucoup à embellir des charmes de la poéſie. Il faut vous expliquer les divers phénomenes du ciel, vous faire connaître la cauſe & les effets de la foudre & des tempêtes ; de peur que, follement ſuperſtitieux, vous ne partagiez le ciel en différentes régions, pour obſerver en tremblant de quel côté la flamme eſt partie, dans quel endroit elle s'eſt élancée, comment elle a pénétré l'enceinte des murs, & comment elle s'en eſt échappée victorieuſe : effets naturels ; que les hommes attribuent aux Dieux, parce qu'ils ne peuvent en pénétrer les cauſes. O Calliope, Muſe ingénieuſe, qui délaſſes les hommes & réjouis les Dieux, dirige ma courſe vers le terme de ma brillante carriere, afin que, ſous ta conduite, je pare mon front d'une couronne immortelle & glorieuſe.

La voûte azurée du firmament eſt ébranlée par le tonnerre, lorſque les nuages aëriens pouſſés par des vents contraires s'entre-choquent dans les régions ſupérieures. Le ſon ne part

Verùm ubicunque magis denſo ſunt agmine nubes,
Tum magis hinc magno fremitus fit murmure ſæpe.

Præterea neque tam condenſo corpore nubes
Eſſe queunt, quàm ſunt lapides ac tigna; neque autem
Tam tenues, quam ſunt nebulæ fumique volantes;
Nam aut cadere abrupto deberent pondere preſſæ,
Ut lapides; aut, ut fumus, conſtare nequirent,
Nec cohibere nives gelidas & grandinis imbres.

Dant etiam ſonitum patuli ſuper æquora mundi,
Carbaſus ut quondam magnis intenta theatris
Dat crepitum malos inter jactata trabeſque;
Interdum perſciſſa furit petulantibus euris,
Et fragiles ſonitus chartarum commeditatur;
Id quoque enim genus in tonitru cognoſcere poſſis,
Aut ubi ſuſpenſam veſtem chartaſve volantes
Verberibus venti verſant planguntque per auras.

Fit quoque enim interdum, ut non tam concurrere nubes
Frontibus adverſis poſſint, quàm de latere ire

jamais d'un endroit ſerein du ciel : mais partout où l'amas des nuages eſt plus condenſé, là ſe fait ordinairement entendre un bruit plus fort, un murmure plus effrayant.

Outre cela les nuages ne peuvent être ni une maſſe auſſi denſe que les pierres & les ſolives, ni un fluide auſſi délié que le brouillard & la fumée : dans le premier cas, ils devraient tomber, comme les pierres, par l'impulſion de leur peſanteur ; dans le ſecond, ils n'auraient pas plus de conſiſtance que la fumée, & ne pourraient retenir les neiges ni la grêle.

Quelquefois ils font entendre dans les plaines des airs un bruit ſemblable à celui de ces voiles immenſes, qui flottent le long des poutres & des colonnes de nos théatres. D'autrefois rompus par la violence des vents, ils imitent le ſon clair du papier qui ſe déchire (comme on peut le remarquer dans les éclats de la foudre) ou le bruit d'un vêtement ſuſpendu, d'une feuille volante que l'aquilon, par ſes coups répétés, agite & fait retentir dans les airs.

En effet il arrive quelquefois que les nuages, au lieu de ſe heurter de front, ſe preſſent latéralement, & s'effleurent par des mouvemens

Diverſo motu radentes corpori' tractum ;
Aridus undè aures terget ſonus ille, diuque
Ducitur, exierit donec regionibus arctis.

Hoc etiam pacto tonitru concuſſa videntur
Omnia ſæpe gravi tremere, & divolſa repentè
Maxima diſſiluiſſe capacis mœnia mundi,
Cùm ſubitò validi venti conlecta procella
Nubibus intorſit ſeſe, concluſaque ibidem ;
Turbine verſanti magis ac magis undique nubem
Cogit, uti fiat ſpiſſo cava corpore circùm :
Poſt ubi commovit vis ejus & impetus acer,
Tum perterricrepo ſonitu dat miſſa fragorem ;
Nec mirum, cùm plena animæ veſicula parva
Sæpe ita dat pariter ſonitum diſploſa repentè.

Eſt etiam ratio, cùm venti nubila perflant,
Cur ſonitus faciant ; etenim ramoſa videmus
Nubila ſæpe modis multis atque aſpera ferri ;
Scilicet ut crebram ſilvam cùm flamina Cauri
Perflant, dant ſonitum frondes ramique fragorem.

Fit quoque ut interdum validi vis incita venti

opposés, dans toute leur longueur ; d'où naît un bruit sec, qui froisse l'oreille & se propage longtems, jusqu'à ce que les nuages soient sortis de cette espece de défilé.

Il y a encore une autre cause pour laquelle le tonnerre ébranle la Nature avec de si horribles tremblemens, qu'on croirait que les voûtes du monde détachées tout à coup, volent en éclats de toutes parts. C'est qu'alors un ouragan impétueux, engouffré dans les nuages, se débat dans la prison où il est captif ; tourbillon rapide, qui par des efforts redoublés, condense la nue, en resserre les flancs, en creuse le centre. Lorsqu'enfin sa violence & son impétuosité lui ont ouvert une issue, le vent s'échappe avec un horrible fracas ; phénomene peu surprenant, puisque l'explosion subite d'une simple vessie pleine d'air, produit un son à peu près semblable.

On peut encore expliquer d'une autre maniere le bruit que le souffle des vents excite dans les nuages. Nous voyons souvent les nuées présenter une surface inégale & divisée, pour ainsi dire, en rameaux. Elles doivent donc faire entendre le même son que les feuilles & les branches d'une épaisse forêt, agitée par le vent du nord.

Il se peut aussi que la violence des vents creve

Perſcindat nubem perfringens impete recto ;
Nam quid poſſit ibi flatus manifeſta docet res ;
Hîc, ubi lenior eſt, in terrâ cùm tamen alta
Arbuſta evolvens radicibus haurit ab imis.

Sunt etiam fluctus per nubila, qui quaſi murmur
Dant infringendo graviter ; quod item fit in altis
Fluminibus, magnoque mari, cùm frangitur æſtu.

Fit quoque ubi è nube in nubem vis incidit ardens
Fulminis, hæc multo ſi fortè humore recepit
Ignem, continuò ut magno clamore trucidet ;
Ut calidis candens ferrum è fornacibus olim
Stridit, ubi in gelidum properè demerſimus imbrem :
Aridior porrò ſi nubes accipit ignem,
Uritur ingenti ſonitu ſuccenſa repentè ;
Lauricomos ut ſi per montes flamma vagetur,
Turbine ventorum comburens impete magno ;
Nec res ulla magis, quàm Phœbi Delphica laurus,
Terribili ſonitu flammâ crepitante crematur.

Denique ſæpe geli multus fragor, atque ruina

le nuage, en venant le frapper directement & avec impétuosité. L'expérience nous apprend quelle force doit avoir leur souffle dans les régions supérieures ; puisqu'ici bas, où leur action est plus modérée, ils déracinent & emportent sans peine les plus grands arbres.

Il y a aussi dans les nuages des especes de flots qui doivent, en se brisant avec effort, produire un murmure profond, comme un grand fleuve, ou le vaste Océan battu par la tempête.

Il arrive encore que les feux ardens de la foudre, en tombant de nuage en nuage sont reçus dans une nuée aqueuse où ils meurent tout à coup avec un grand bruit, semblable au sifflement du fer rouge plongé rapidement dans l'eau froide, au sortir du fourneau. Au contraire, si c'est un nuage aride qui reçoit la foudre, il s'enflamme soudain avec un horrible fracas. Ainsi le feu animé par un tourbillon de vents impétueux se répand sur les montagnes couronnées de lauriers & les embrase en un moment ; car il n'y a pas de corps combustible que la flamme pétillante dévore avec un bruit plus terrible que l'arbre consacré au Dieu de Délos.

Enfin souvent la glace en se brisant & la grêle

Grandinis, in magnis sonitum dat nubibus altè ;
Ventus enim cùm confercit, franguntur in arctum
Concreti montes nimborum & grandine misti.

Fulgit item, nubes ignis cùm semina multa
Excussêre suo concursu, ceu lapidem si
Percutiat lapis aut ferrum ; nam tum quoque lumen
Exsilit, & claras scintillas dissupat ignis :
Sed tonitrum fit uti post auribus accipiamus,
Fulgere quàm cernant oculi, quia semper ad aures
Tardiùs adveniunt, quàm visum quæ moveant res ;
Id licet hinc etiam cognoscere, cædere si quem
Ancipiti videas ferro procul arboris auctum,
Antè fit ut cernas ictum, quàm plaga per aures
Det sonitum : sic fulgorem quoque cernimus antè,
Quàm tonitrum accipimus, pariter qui mittitur igni,
E simili causâ & concursu natus eodem.

Hoc etiam pacto volucri loca lumine tingunt
Nubes, & tremulo tempestas impete fulgit ;
Ventus ubi invasit nubem, & versatus ibidem

par la chûte font retentir au loin les nuages, qui condenſés par le ſouffle des vents & entaſſés comme des montagnes, ſe briſent à la fin, & tombent ſur la terre, mêlés avec la grêle qui s'y précipite.

L'éclair ſe forme quand les nuages par leur choc font jaillir un grand nombre de ſemences ignées; de même qu'en frappant un caillou avec un autre caillou ou avec le fer, on voit briller la lumiere, & les étincelles pétiller au loin. Mais l'oreille n'entend le ſon du tonnerre, que quand l'œil a apperçu l'éclair; parce que les objets qui frappent l'ouie ont une marche plus lente que ceux qui excitent la vue. Une expérience vous en convaincra. Regardez de loin le bucheron trancher avec la hache le ſuperflu des rameaux, vous verrez le coup, avant d'en entendre le ſon. De même l'impreſſion de l'éclair ſe fait ſentir plutôt que celle du tonnerre; quoique le bruit parte en même tems que la lumiere, & qu'ils ſoient l'un & l'autre l'effet de la même cauſe, le réſultat du même choc.

On peut encore expliquer d'une autre maniere, pourquoi les nuages colorent la terre d'une lumiere rapide, & font briller leurs feux ondoyans au ſein de la tempête. Lorſque le vent s'eſt em-

Fecit, ut antè, cavam, docui, spissescere nubem,
Mobilitate suâ ferviscit; ut omnia motu
Percalefacta vides ardescere, plumbea verò
Glans etiam longo cursu volvenda liquescit:
Ergò fervidus hic nubem cùm perscidit atram,
Dissupat ardoris quasi per vim expressa repentè
Semina, quæ faciunt nictantia fulgura flammæ;
Indè sonus sequitur, qui tardiùs adlicit aures,
Quàm quæ perveniunt oculos ad lumina nostros:
Scilicet hoc densis fit nubibus, & simul altè
Exstructis aliis alias super impete miro.

Nec tibi sit fraudi, quòd nos infernè videmus
Quàm sint lata magis, quam sursum exstructa quid extent;
Contemplator enim, cùm montibus adsimilata
Nubila portabunt venti transversa per auras,
Aut ubi per magnos montes cumulata videbis
Insuper esse aliis alia, atque urgere supernâ
In statione locata, sepultis undique ventis;
Tum poteris magnas moles cognoscere eorum,
Speluncasque velut saxis pendentibus structa

paré d'un nuage, & que, par ſon agitation continuelle, il en a creuſé le centre & condenſé les flancs (comme je vous l'ai déja enſeigné.) il s'enflamme par la rapidité de ſes mouvemens : car nous voyons tous les corps mus avec vîteſſe s'embraſer, & même une balle de plomb ſe fondre dans un long trajet. Quand le tourbillon ainſi enflammé a diviſé le nuage obſcur, il diſperſe tout à coup ſes feux élancés avec effort du ſein de la nue, & dont l'éclat nous oblige à fermer les yeux. C'eſt alors que le ſon ſe fait entendre : mais il lui faut plus de tems pour arriver à l'oreille, qu'à la lumiere pour frapper l'œil. Tous ces effets ſuppoſent des nuages denſes, entaſſés les uns ſur les autres, & pouſſés avec une impétuoſité ſurprenante.

Ne vous laiſſez pas abuſer par le rapport de vos yeux qui ne vous montrent d'ici bas, que l'étendue & la largeur des nuages, plutôt que leur profondeur & leur élévation. Pour vous déſabuſer, conſidérez ces nuages ſemblables à des monts aëriens que les vents tranſportent en ſens contraire ; ou, ſi les vents ſont calmes, contemplez autour des plus hautes montagnes, ces nuages accumulés les uns ſur les autres, & qui ſe preſſent mutuellement dans les régions ſupérieures. Vous pourrez alors vous former une

Cernere, quas venti cùm, tempestate coortâ,
Complêrunt, magno indignantur murmure clausi
Nubibus, in caveisque ferarum more minantur;
Nunc hinc, nunc illinc fremitus per nubila mittunt,
Quærentesque viam circumversantur, & ignis
Semina convolvunt è nubibus, atque ita cogunt
Multa, rotantque cavis flammam fornacibus intùs,
Donec divolsâ fulserunt nube coruſci.

Hâc etiam fit uti de causâ mobilis ille
Devolet in terram liquidi color aureus ignis,
Semina quòd nubes ipsas permulta necesse est
Ignis habere; etenim cùm sunt humore sine ullo,
Flammeus est plerumque colos & splendidus ollis;
Quippe etenim solis de lumine multa necesse est
Concipere, ut meritò rubeant igneſque profundant;
Hasce igitur cùm ventus agens contrusit in unum,

idée de leur masse énorme. Vous verrez des especes de cavernes taillées dans des rocs suspendus. Quand les vents ont rempli ces vastes cavités, c'est le signal de la tempête. Indignés de se voir captifs, ils grondent dans la nue, comme les bêtes farouches dans leur loge. Ils font entendre de tous côtés leurs longs frémissemens, ils s'agitent en tout sens pour chercher une issue, ils détachent de la nue des semences de flamme qu'ils ramassent, qu'ils roulent dans l'intérieur de leurs brûlantes fournaises, jusqu'à ce qu'enfin ayant rompu le nuage, ils s'en échappent au milieu d'un torrent de lumiere.

En un mot, ces rapides éclairs qui s'élancent sur notre globe, ces feux transparens plus éclatans que l'or, doivent peut-être leur origine à la substance même des nuages, qui contiennent nécessairement un grand nombre de molécules ignées. En effet quand les nuages sont absolument sans humidité, ils ont pour l'ordinaire la couleur & l'éclat de la flamme ; c'est que la lumiere du soleil doit leur communiquer nécessairement un assez grand nombre de parties pour leur imprimer cette rougeur & leur faire même épandre des feux. Lorsqu'ensuite le vent réunit les particules dans un même lieu, & comprime fortement le nuage où elles sont ramassées, il

Compreſſitque locum cogens, expreſſa profundunt
Semina, quæ faciunt flammæ fulgere colores.

Fulgit item, cùm rareſcunt quoque nubila cœli;
Nam cùm ventus eas leviter diducit euntes
Diſſolvitque, cadant ingratis illa neceſſe eſt
Semina quæ faciunt fulgorem; tum ſine tetro
Terrore & ſonitu fulgit, nulloque tumultu.

Quod ſupereſt, quali naturâ prædita conſtent
Fulmina, declarant ictus, & inuſta vapore
Signa, notæque graves halantes ſulfuris auras;
Ignis enim ſunt hæc, non venti ſigna neque imbris.
Præterea, per ſe accendunt quoque tecta domorum,
Et celeri flammâ dominantur in ædibus ipſis:
Hunc tibi ſubtilem cumprimis ignibus ignem
Conſtituit Natura minutis mobilibuſque
Corporibus, cui nil omninò obſiſtere poſſit;
Tranſit enim validè fulmen per ſepta domorum,
Clamor uti ac voces, tranſit per ſaxa, per æra,
Et liquidum puncto facit æs in tempore & aurum;
Curat item ut, vaſis integris, vina repentè
Diffugiant; quia nimirum facilè omnia circùm
Conlaxat, rarequè facit lateramina vaſis,
Adveniens calor ejus ut inſinuatur in ipſum, &

en exprime ces ſemences ignées, qui font briller à nos yeux la couleur de la flamme.

La ſimple raréfaction des nuages produit auſſi les éclairs. Lorſqu'un léger courant d'air, en agitant doucement la nue, ſépare & diſſout ſes parties ; il eſt néceſſaire que les ſemences de feu dont ſe forme l'éclair, tombent d'elles-mêmes, ſans bruit, ſans ravage, & ſans cauſer d'effroi.

Quant à la foudre, ſa nature nous eſt connue par ſes effets. Les traces qu'elle imprime ſur les corps qu'elle conſume, l'épaiſſe vapeur de ſoufre qu'elle exhale, nous apprennent aſſez que c'eſt du feu, & non de l'air ou de l'eau. D'ailleurs sa chûte embraſe les toits, ſa flamme rapide duit en cendre les édifices. C'eſt un braſier dévorant que la Nature a formé à deſſein, de ſes eux les plus ſubtils & les plus actifs. Rien ne eut lui réſiſter. Elle s'ouvre rapidement un paſge dans l'intérieur des maiſons, avec autant de cilité que le ſon & la voix. Elle pénetre les chers & les métaux. Elle fond en un moment r & l'airain. Elle diſſipe le vin ſans endomger le vaſe ; parce que ſa chaleur introduite ns les parois du vaſe, en relâchant les pars, en raréfiant le tiſſu, chaſſe de tous côtés

Mobiliter ſolvens differt primordia vini :
Quod ſolis vapor ætatem non poſſe videtur
Efficere ; uſque adeò pollens fervore coruſco,
Tantò mobilior vis & dominantior hæc eſt.

Nunc ea quo pacto gignantur & impete tanto
Fiant, ut poſſint ictu diſcludere turres,
Diſturbare domos, avellere tigna trabeſque,
Et monumenta virûm demoliri atque ciere,
Exanimare homines, pecudes proſternere paſſim,
Cætera de genere hoc quâ vi facere omnia poſſint,
Expediam, neque te in promiſſis plura morabor.

Fulmina gignier è craſſis altèque putandum eſt
Nubibus exſtructis ; nam cœlo nulla ſereno,
Nec leviter denſis mittuntur nubibus unquam ;
Nam dubio procul hoc fieri manifeſta docet res
Quòd tunc per totum concreſcunt aëra nubes
Undique, uti tenebras omnes Acherunta reamur
Liquiſſe, & magnas cœli complêſſe cavernas
Uſque adeò, tetrâ nimborum nocte coortâ,
Impendent atræ formidinis ora ſupernè,
Cùm commoliri tempeſtas fulmina cœpit.

s élémens du vin qu'elle a auſſi attenués. Le oleil dont les feux ſont ſi ardens, ne pourrait ans l'eſpace même d'un ſiecle, produire de pa- ils effets : tant la foudre ſurpaſſe en puiſſance en activité l'aſtre même du jour.

Mais comment ſe forme la foudre ? Comment cquiert-elle aſſez de force pour fendre les tours 'un ſeul coup, pour abattre les maiſons, arra- her les ſolives & les poutres, ruiner les monu- ens des hommes, donner la mort aux hommes ux-mêmes, étendre ſans vie les troupeaux, & ercer mille autres ravages de cette nature ? Je is vous l'expliquer, ſans différer plus long- ms.

La foudre ne ſe forme que dans des nuages ais & accumulés les uns ſur les autres à une uteur conſidérable. Ne craignez point ſes feux and le ciel eſt ſerein, ou voilé de nuages lé- rs. C'eſt l'expérience elle-même qui vous l'en- gne, puiſque dans les premiers momens où rage prépare ſes traits, on voit les nuages paiſſir dans toute l'étendue de l'athmoſphere ; croirait que toutes les ténebres ont quitté chéron pour remplir la cavité des cieux. Une t effrayante nous couvre de ſes voiles ; la eur & l'effroi ſont ſuſpendus ſur nos têtes.

Præterea, persæpe niger quoque per mar
nimbus,
Ut picis è cœlo demissum flumen, in undas
Sic cadit, & fertur tenebris procul, & trahi
atram
Fulminibus gravidam tempestatem atque procel
lis,
Ignibus ac ventis cumprimis ipse repletus,
In terrâ quoque ut horrescant ac tecta requirant
Sic igitur superà nostrum caput esse putandu
est
Tempestatem altam; neque enim caligine tan
Obruerent terras, nisi inædificata supernè
Multa forent multis exempto nubila sole;
Nec tanto possent hæc terras opprimere imbr
Flumina abundare ut facerent camposque natar
Si non exstructis foret altè nubibus æther.

His igitur ventis atque ignibus omnia plc
Sunt, ideò passim fremitus & fulgura fiunt;
Quippe etenim superà docui, permulta vap
ris
Semina habere cavas nubes, & multa nece
est
Concipere ex solis radiis ardoreque eorum:
Hic ubi ventus eas idem qui cogit in unum
Fortè locum quemvis, expressit multa vapori
Semina, seque simul cum eo commiscuit ign

Quelquefois un nuage noirâtre, semblable à un fleuve de poix qui descendrait du ciel, se précipite sur les ondes de la mer, & répand les ténebres dans le lointain, traînant à sa suite les ouragans, les tempêtes, les foudres, accompagné de feux & de vents si terribles, que, sur la terre même, les hommes saisis d'effroi cherchent un asyle sous leurs toits. Telle doit être la profondeur des nuages orageux qui se forment au dessus de nos têtes. La terre ne serait point ensévelie dans une aussi profonde nuit, si la lumiere du soleil n'était interceptée par un énorme rempart de nuages; & les pluies ne tomberaient pas sur la terre avec assez d'abondance, pour gonfler les rivieres & inonder les campagnes, si la région éthérée n'était remplie de nuages accumulés à une hauteur prodigieuse.

Par-tout il y a ainsi des feux & des vents. Voila pourquoi de tous côtés on entend des tonnerres, on voit des éclairs. Car je vous ai déja enseigné que la cavité des nuages est remplie de semences de feu, dont le nombre est encore augmenté par les rayons & la chaleur du soleil, lorsque le vent, après avoir rassemblé tous ces nuages dans un même lieu, en a exprimé un grand nombre de molécules ignées avec lesquelles il se mêle; alors le tourbillon captif s'agite

Insinuatus ibi vortex versatur in alto,
Et calidis acuit fulmen fornacibus intùs ;
Nam duplici ratione accenditur, ipse suâ nam
Mobilitate calescit, & è contagibus ignis :
Indè ubi percaluit vis venti, vel gravis ignis
Impetus incessit, maturum tum quasi fulmen
Perscindit subitò nubem, ferturque coruscis
Omnia luminibus lustrans loca percitus ardor,
Quem gravis insequitur sonitus, disploſa repentè
Opprimere ut cœli videantur templa supernè :
Indè tremor terras graviter pertentat, & altum
Murmura percurrunt cœlum ; nam tota ferè tum
Tempestas concussa tremit, fremitusque moventur ;
Quo de concussu sequitur gravis imber & uber,
Omnis uti videatur in imbrem vertier æther,
Atque ita præcipitans ad diluviem revocare ;
Tantus discidio nubis ventique procellâ,
Mittitur ardenti sonitus cùm provolat ictu.

Est etiam, cùm vis extrinsecùs incita venti
Incidit in validam maturo fulmine nubem ;
Quam cùm perscidit, extemplò cadit igneus ille
Vortex, quod patrio vocitamus nomine *Fulmen ;*
Hoc fit idem in partes alias, quòcunque tulit vis.

Fit

dans la nue, il aiguiſe les traits de la foudre au milieu de cette fournaiſe ardente. Or le vent peut s'allumer de deux manieres, ou par ſa propre activité, ou par le contact du feu. Lorſqu'il s'eſt ainſi échauffé lui-même ou qu'il a reçu l'impreſſion de la flamme, la foudre eſt prête, elle creve le nuage, elle répand par-tout ſa lumiere éclatante. Un bruit affreux ſe fait entendre, comme ſi la voûte des cieux briſée tout à coup, tombait en éclats ſur nos têtes. Alors le globe eſt ébranlé par un tremblement général. Un murmure terrible parcourt le firmament d'un pole à l'autre. Car alors tous les nuages s'agitent & retentiſſent à la fois, & de cette ſecouſſe univerſelle naiſſent les flots d'une pluie ſi abondante, qu'on croirait que le ciel tout entier va ſe réſoudre en eau, & noyer la terre par un nouveau déluge. Tant inſpire d'effroi le ſon réuni des nuages qui ſe rompent, des vents qui grondent, & de la foudre qui éclate dans les airs.

Il ſe peut auſſi qu'un vent extérieur & violent vienne fondre ſur un nuage épais où la foudre eſt déja formée, qui, en ſe diviſant, laiſſe auſſitôt tomber ce tourbillon de feu auquel notre angue donne le nom de *foudre*. La même choſe rrive ſucceſſivement à d'autres nuages, ſelon a direction du vent.

Fit quoque ut interdum venti vis missa sine igni,
Igneſcat tamen in ſpatio longoque meatu,
Dum venit amittens in curſu corpora quædam
Grandia, quæ nequeunt pariter penetrare per auras,
Atque alia ex ipſo conradens aëre portat
Parvola, quæ faciunt ignem commiſta volando;
Non aliâ longè ratione ac plumbea ſæpe
Fervida fit glans in curſu, cùm multa rigoris
Corpora dimittens, ignem concepit in auris.

Fit quoque ut ipſius plagæ vis excitet ignem,
Frigida cùm venti pepulit vis miſſa ſine igni;
Nimirum quia, cùm vehementi perculit ictu,
Confluere ex ipſo poſſunt elementa vaporis,
Et ſimul ex illâ quæ tum res excipit ictum;
Ut lapidem ferro cùm cædimus, evolat ignis,
Nec quòd frigida vis ſit ferri, hoc feciùs illa
Semina concurrunt calidi fulgoris ad ictum:
Sic igitur quoque res accendi flamine debet,
Opportuna fuit ſi fortè & idonea flammis:
Nec temerè omninò planè vis frigida venti
Eſſe poteſt, ex quo tantâ vi immiſſa ſupernè eſt,

Il ſe peut encore que le vent, ſans être d'abord en feu, s'enflamme néanmoins en parcourant un long eſpace, qu'il ſe dépouille ſur la route, de ſes élémens les plus groſſiers qui ne pénetrent qu'avec peine l'athmoſphere, & qu'il détache de la ſubſtance même de l'air des molécules plus déliées, dont le mêlange & l'activité réunie à la ſienne, lui faſſent prendre feu. Comme nous voyons quelquefois une balle de plomb s'échauffer dans un long trajet; parce qu'elle laiſſe dans l'air ſes élémens les plus froids, & y recueille des ſemences de feu.

Il ſe peut enfin que l'inflammation naiſſe du choc même; que le vent ſoit froid & dépourvu de feu, au moment où il frappe, & que la violence du coup exprime des molécules ignées de ſa propre ſubſtance & de celle du corps qui reçoit le choc. Ainſi, en frappant un caillou avec le fer, on voit voler des étincelles; & quelque froid que ſoit ce métal, la colliſion ſçait pourtant en tirer des ſemences brillantes de flamme. De même le ſouffle des vents doit mettre en feu les corps ſur leſquels il vient fondre, quand ces corps par leur nature ſont ſuſceptibles d'inflammation. D'ailleurs on ne peut aſſurer ſans témérité, que le vent qui ſe précipite de ſi haut & avec tant de rapidité, ſoit abſolument froid;

Quin, priùs in curſu ſi non accenditur igni;
At tepefacta tamen veniat commiſta calore.

Mobilitas autem ſit fulminis & gravis ictus;
Et celeri fermè pergunt ſic fulmina lapſu,
Nubibus ipſa quòd omninò priùs incita ſe vis
Conligit, & magnum conamen ſumit eundi;
Indè, ubi non potuit nubes capere impetis auctum,
Exprimitur vis, atque ideò volat impete miro,
Ut validis quæ de tormentis miſſa feruntur.

Adde, quòd è parvis ac lævibus eſt elementis,
Nec facile eſt tali naturæ obſiſtere quidquam;
Inter enim fugit ac penetrat per rara viarum:
Non igitur multis offenſibus in remorando
Hæſitat, hanc ob rem celeri volat impete labens:
Deinde, quòd omninò naturâ pondera deorſum
Omnia nituntur; cùm plaga ſit addita verò,
Mobilitas duplicatur, & impetus ille graveſcit
Ut vehementiùs & citiùs, quæcunque morantur
Obvia, diſcutiat plagis, itinerque ſequatur.

& s'il n'a pas été enflammé sur sa route, il doit au moins arriver dans un état de tiédeur, & imprégné de quelques particules de feu.

La rapidité de la foudre, la force de ses coups, la violence de sa chûte viennent de ce que son impétuosité naturelle contenue dans le nuage, s'est accrue de nouveau par les efforts qu'elle a faits pour s'échapper ; & quand la nuée n'est plus capable de résister à ce surcroît de forces, le feu destructeur doit, comme les pierres lancées des machines, en sortir avec une vîtesse étonnante.

Ajoutez que la foudre est composée d'élémens lisses & déliés, & qu'avec cette forme, il n'est pas aisé de lui faire obstacle, parce qu'elle se glisse & s'insinue dans les moindres passages. Il n'y a donc gueres de corps qui puissent, par leur choc, arrêter son cours & rallentir sa marche rapide. Outre cela tous les corps graves tendent naturellement en bas. Mais si l'impulsion se joint à la pesanteur, leur vîtesse devient double, & leur impétuosité s'accroît nécessairement. Ainsi la foudre aidée par ces deux forces, doit dissiper en un moment tous les obstacles qu'elle rencontre, & poursuivre sa route sans jamais s'arrêter.

Denique, quod longo venit impete, sumere debet
Mobilitatem, etiam atque etiam quæ crescit eundo,
Et validas auget vires & roborat ictum;
Nam facit ut, quæ sint illius semina cunque
E regione, locum quasi in unum cuncta ferantur,
Omnia conjiciens in eum volventia cursum.

Forsan & ex ipso veniens trahit aëre quædam
Corpora, quæ plagis intendunt mobilitatem.

Incolumesque venit per res atque integra transit
Multa, foraminibus liquidis quia travolat ignis;
Multaque perfringit, cùm corpora fulminis ipsa
Corporibus rerum inciderint, quà texta tenentur.
Dissolvit porrò facilè æs, aurumque repentè
Confervefacit, è parvis quia facta minutè
Corporibus vis est & lævibus ex elementis,
Quæ facilè insinuantur, & insinuata repentè
Dissolvunt nodos omnes, & vincla relaxant.

Autumnoque magis stellis fulgentibus alta
Concutitur cœli domus undique, totaque tellus,
Et cùm tempora se veris florentia pandunt;

Enfin la longueur de sa chûte accélere sa vîtesse qui va toujours en croissant, augmente son impétuosité & fortifie ses coups, en réunissant tous ses atomes divergens, & en dirigeant tous leurs efforts particuliers vers un but commun.

Peut-être aussi la foudre, en venant à nous, tire-t-elle de la substance même de l'air, des corpuscules propres à augmenter la force & la rapidité de ses coups.

Il y a une infinité de corps que la foudre pénetre sans les endommager, parce qu'elle y trouve des conduits qu'elle traverse. Il y en a beaucoup d'autres qu'elle brise & qu'elle décompose, parce qu'elle vient frapper directement les molécules qui servent de lien au tissu de ces corps. Elle fond l'airain sans peine, & fait tout à coup bouillonner l'or; parce qu'elle est formée d'atomes lisses & subtils, qui s'insinuant facilement dans l'intérieur de ces métaux, en délient sans peine tous les nœuds, en brisent tous les liens.

C'est pendant l'automne & dans la saison des fleurs, que la terre & la voûte des étoiles sont le plus fréquemment ébranlées par la foudre.

Frigore enim desunt ignes ; ventique calore
Deficiunt, neque sunt tam denso corpore nubes:
Inter utrumque igitur cùm cœli tempora constant,
Tum variæ causæ concurrunt fulminis omnes ;
Nam fretus ipse anni permiscet frigus & æstum,
Quorum utrumque opus est fabricanda ad fulmina nobis
Ut discordia sit rerum, magnoque tumultu
Ignibus & ventis furibundus fluctuet aër ;
Prima caloris enim pars & postrema rigoris,
Tempus id est vernum ; quare pugnare necesse est
Dissimiles inter se res, turbareque mistas :
Et calor extremus primo cum frigore mistus
Volvitur, autumni quod fertur nomine tempus ;
Hîc quoque confligunt hyemes æstatibus acres ;
Propterea sunt hæc bella anni nominitanda ;
Nec mirum est, in eo si tempore plurima fiunt
Fulmina, tempestasque cietur turbida cœlo ;
Ancipiti quoniam bello turbatur utrinque,
Hinc flammis, illinc ventis humoreque misto.

Hoc est igniferi naturam fulminis ipsam
Perspicere, & quâ vi faciat rem quamque videre ;
Non Tyrrhena retro volventem carmina frustra

L'hyver n'a pas assez de feux, l'été n'a point de vents assez forts ni de nuages assez denses. Ce n'est donc que dans les saisons mitoyennes que se trouvent réunies toutes les causes productrices de la foudre. Ce sont des especes de limites communes où viennent aboutir le froid & le chaud, ces deux agens nécessaires de la foudre, qui peuvent seuls faire naître la discorde dans la nature, allumer à grand bruit les feux des orages, & soulever à l'aide des vents les flots de l'air en fureur. En effet c'est la fin de l'hyver & le commencement de l'été qui forment le printems. Ainsi le froid & le chaud, ces deux principes si opposés, doivent se mêler & combattre dans cette saison. L'automne qui n'est que la sortie de l'été & l'entrée de l'hyver, doit aussi voir aux prises le froid & la chaleur. Ces deux saisons sont, pour ainsi dire, les tems de guerre de l'année. Et vous ne devez pas être surpris qu'alors les foudres se forment & que le ciel soit troublé par les orages, puisque la discorde est sans cesse entretenue, d'un côté par la flamme, de l'autre par les vents & les nuages.

C'est avec de pareils raisonnemens, ô Memmius, qu'on peut connaître la nature & les effets de la foudre, & non pas en consultant les vaines prédictions des Etrusques, pour y trouver

Indicia occultæ Divûm perquirere mentis;
Undè volans ignis pervenerit, aut in utram
se
Verterit hic partem, quo pacto per loca septa
Insinuârit, & hinc dominatus ut extulerit se,
Quidve nocere queat de cœlo fulminis ictus.

Quòd si Jupiter atque alii fulgentia Divi
Terrifico quatiunt sonitu cœlestia templa,
Et jaciunt ignes, quò cuique est cunque voluptas,
Cur, quibus incautum scelus aversabile cunque est,
Non faciunt, icti flammas ut fulguris halent
Pectore perfixo, documen mortalibus acre?
Et potiùs nullæ sibi turpis consciu' rei
Volvitur in flammis innoxius inque peditur,
Turbine cœlesti subitò conreptus & igni?

Cur etiam loca sola petunt fruſtraque laborant?
An con brachia suefaciunt firmantque lacertos?
In terrâque patris cur telum perpetiuntur
Obtundi? cur ipse finit neque parcit in hostes?

Denique, cur nunquam cœlo jacit undique puro

des traces de la volonté secrete des Dieux, ni en observant de quel côté la flamme est partie, dans quelle région elle s'est élancée, comment elle a pénétré l'enceinte des murs, comment elle s'en est échappée victorieuse, & quels malheurs sa chûte présage aux mortels.

Si c'est Jupiter & les autres Dieux qui ébranlent les voûtes éclatantes du monde avec un bruit menaçant, & qui lancent la foudre par-tout où il leur plaît, que ne percent-ils d'outre en outre ces scélérats qui se livrent sans réserve aux crimes les plus odieux, & dont la mort serait pour les autres hommes un exemple redoutable ? Au lieu que des infortunés qui n'ont point de reproches à se faire, point de fautes à expier, se voient enveloppés dans des liens de flamme & dévorés tout à coup par les tourbillons du feu céleste.

D'un autre côté, pourquoi perdent-ils leurs peines à frapper les lieux solitaires ? Est-ce pour accoutumer leurs bras ? pour assurer leurs coups ? Pourquoi souffrent-ils que les traits du pere des Dieux s'émoussent sur la terre ? & lui-même, pourquoi s'en dépouille-t-il, au lieu de les réserver contre ses ennemis ?

Enfin, pourquoi Jupiter ne lance-t-il jamais sa

Jupiter in terras fulmen sonitusque profundit ?
An, simul ac nubes successêre, ipse in eas
tum
Descendit, prope ut hinc teli determinet ictus ?
In mare quâ porrò mittit ratione ? quid undas
Arguit & liquidam molem camposque natantes ?

Præterea, si vult caveamus fulminis ictum,
Cur dubitat facere ut possimus cernere missum ?
Si nec-opinantes autem vult opprimere igni,
Cur tonat ex illâ parte, ut vitare queamus ?
Cur tenebras antè & fremitus & murmura concit ?

Et simul in multas partes quî credere possis
Mittere ? an hoc ausis nunquam contendere fac-
tum,
Ut fierent ictus uno sub tempore plures ?

At sæpe est numerò factum, fierique necesse est,
Ut pluere in multis regionibus & cadere im-
bres,
Fulmina sic uno fieri sub tempore multa.

Postremò, cur sancta Deûm delubra, suas-
que
Discutit infesto præclaras fulmine sedes,
Et bene facta Deûm frangit simulacra ? suisque

foudre, ne fait-il jamais gronder ſon tonnerre, quand le ciel eſt ſerein ? Deſcend-il au milieu des nuages qui viennent de ſe former, pour ajuſter ſes coups de plus près ? Mais pourquoi les faire tomber ſur la mer ? pourquoi gourmander les flots, ces maſſes liquides, ces campagnes flottantes ?

D'ailleurs, s'il veut que nous évitions la foudre, que ne nous en laiſſe-t-il appercevoir le coup ? Si ſon intention eſt de nous ſurprendre, pourquoi nous faire connaître par le tonnerre de quel côté nous devons éviter la foudre ? Pourquoi ces frémiſſemens, ces ténebres, ce murmure qui en ſont toujours les avant-coureurs ?

Concevez-vous qu'il lance ſon trait en pluſieurs lieux à la fois ? Cependant vous ne pouvez le nier, ſans démentir une expérience ſouvent répétée ; il eſt néceſſaire que la foudre, comme la pluie, puiſſe tomber en même tems de différens côtés.

Enfin, pourquoi ſon foudre deſtructeur renverſe-t-il les temples des Dieux, ces édifices ſuperbes érigés en ſon propre honneur ? Pourquoi briſer les ſtatues des Dieux travaillées avec tant d'art, & par des coups indiſcrets diminuer

Demit imaginibus violento volnere honorem ?
Altaque cur plerumque petit loca ? plurimaque hujus
Montibus in ſummis veſtigia cernimus ignis ?

Quod ſupereſt, facile eſt ex his cognoſcere rebus,
Πρηστῆρας Graii quos ab re nominitârunt,
In mare quâ miſſi veniant ratione ſupernè ;
Nam fit ut interdum tanquam demiſſa columna
In mare de cœlo deſcendat, quam freta circum
Ferviſcunt graviter ſpirantibus incita flabris ;
Et quæcunque in eo tum ſunt deprenſa tumultu
Navigia, in ſummum veniunt vexata periclum :
Hoc fit, ubi interdum non quit vis incita venti
Rumpere, quam cœpit, nubem ; ſed deprimit, ut ſit
In mare de cœlo tanquam demiſſa columna
Paulatim, quaſi quid pugno brachiique ſupernè
Conjectu trudatur & extendatur in undas ;
Quam cùm diſcidit, hinc prorumpitur in mare venti
Vis, & fervorem mirum concinnat in undis ;
Verſabundus enim turbo deſcendit, & illam
Deducit pariter lento cum corpore nubem :
Quam ſimul ac gravidam detruſit ad æquora ponti,

le culte de ſes propres images ? En un mot, pourquoi s'attaquer ordinairement aux lieux les plus élevés ? Pourquoi laiſſer plus de traces de la foudre ſur le ſommet des montagnes que partout ailleurs ?

Ce que nous avons dit de la foudre, doit vous faire connaître de quelle maniere ces trombes, que les Grecs nomment *Preſteres*, à cauſe de leurs effets, viennent d'en haut fondre ſur la mer. Quelquefois on les voit deſcendre des cieux ſur les eaux, comme une longue colonne autour de laquelle bouillonnent les flots émus par un ſouffle impétueux. Les vaiſſeaux ſurpris par ce terrible météore ſont expoſés au plus grand péril. C'eſt que le vent n'ayant quelquefois pas aſſez de force pour rompre le nuage contre lequel il fait effort, l'abaiſſe peu à peu, comme une colonne dirigée du ciel vers la ſurface de la mer, ou plutôt, comme une maſſe précipitée de haut en bas par l'effort du bras, & qui s'étendrait ſur les eaux. Enfin après avoir crevé la nue, le vent s'engouffre dans la mer, & y excite un bouillonnement incroyable. Car le tourbillon, à force de s'agiter, fait deſcendre avec lui la nuée qui ſe prête à tous ſes mouvemens ; & auſſi tôt que cette maſſe orageuſe s'eſt précipitée ſur les ondes, le vent s'y plonge tout entier, fait bouillonner

Ille in aquam ſubitò totum ſe immittit, & omne
Excitat ingenti ſonitu mare fervere cogens.

Fit quoque, ut involvat venti ſe nubibus ipſe
Vortex, conradens ex aëre femina nubis,
Et quaſi demiſſum cœlo preſtera imitetur:
Hic ubi ſe in terras demiſit diſſolvitque,
Turbinis immanem vim provomit atque procellæ;
Sed quia fit rarò omninò, monteſque neceſſe eſt
Officere in terris, apparet crebriùs idem
Proſpectu maris in magno cœloque patenti.

Nubila concreſcunt, ubi corpora multa volando
Hoc ſuper in cœli ſpatio, coiêre repentè,
Aſperiora, modis quæ poſſint indupedita
Exiguis, tamen inter ſe comprenſa teneri:
Hæc faciunt primùm parvas conſiſtere nubes:
Indè ea comprendunt inter ſe conque gregantur,
Et conjungendo creſcunt, ventiſque feruntur
Uſque adeò, donec tempeſtas ſæva coorta eſt.

Fit quoque, uti montis vicina cacumina cœlo
Quàm ſint quæque magis, tantò magis edita fument

la mer, & soulève à la fois tous ses flots avec un bruit épouvantable.

Il arrive aussi qu'un tourbillon de vent, après avoir ramassé dans l'air les élémens qui forment la nue, s'y enveloppe lui-même, & imite sur terre la trombe marine. Le nuage, après s'être abaissé dans les plaines & s'y être brisé, vomit de ses flancs un horrible tourbillon, un ouragan furieux. Mais ces phénomenes sont très-rares sur terre, à cause de l'obstacle que les montagnes opposent à l'action du vent ; ils sont plus fréquens sur la mer dont la surface est plus étendue & plus découverte.

Les nuages se forment, quand un grand nombre de ces corpuscules anguleux qui volent sans cesse dans l'athmosphere, se rassemblent tout à coup, & malgré la foiblesse de leurs liens, viennent à bout néanmoins de former un tissu. Ce ne sont d'abord que des nuages légers ; mais en se joignant ensemble, en s'accumulant, en se réunissant, ils s'accroissent & sont soutenus par les vents, jusqu'à ce qu'il s'excite une tempête violente.

Remarquez encore que plus les montagnes sont élevées & voisines des cieux, plus leur cime

Assiduè fulvæ nubis caligine crassâ;
Propterea quia, cùm consistunt nubila primùm
Antè videre oculi quàm possint tenuia, venti
Portantes cogunt ad summa cacumina montis:
Hìc demum fit uti, turbâ majore coortâ,
Condensa ac stipata simul cernantur, & udo
Vertice de montis videantur surgere in æthram:
Nam loca declarat sursùm ventosa patere
Res ipsa & sensus, montes cùm ascendimus altos.

Præterea, permulta mari quoque tollere tota
Corpora Naturam, declarant littore vestes
Suspensæ, cùm concipiunt humoris adhæsum;
Quò magis ad nubes augendas multa videntur
Posse quoque è salso consurgere momine ponti.
Præterea, fluviis ex omnibus, & simul ipsâ
Surgere de terrâ nebulas æstumque videmus,
Quæ velut halitus, hinc ita sursùm expressa feruntur,
Suffunduntque suâ cœlum caligine, & altas
Sufficiunt nubes paulatim conveniundo;
Urget enim quoque signiferi super ætheris æstus,
Et quasi densendo subtexit cærula nimbis.

est obscurcie par un brouillard jaunissant, une espece de fumée épaisse. C'est que, quand les nuages commencent à prendre de la consistance, sans être encore sensibles aux yeux, les vents les portent & les rassemblent sur la cime d'un mont. Ensuite, lorsqu'ils se sont réunis en plus grand nombre, lorsqu'ils se sont condensés & accumulés, on les voit s'élever du sommet humide vers les plaines de l'air. En effet la raison nous apprend que les lieux les plus élévés sont le théatre des vents, & nous le sentons nous-mêmes au haut des montagnes.

D'ailleurs la Nature enleve un grand nombre de corpuscules de toute la surface de la mer. C'est ce que nous montrent les étoffes suspendues le long de ses rives, auxquelles s'attache l'humidité. Il est donc évident que les émanations de ce fluide salé, toujours en mouvement, contribuent à l'accroissement des nuages. Nous voyons encore du sein des fleuves & de la terre même sortir des brouillards, des especes de vapeurs chaudes, dont les exhalaisons élevées dans les airs, obscurcissent les cieux, & forment insensiblement par leur réunion des nuages épais; avec d'autant plus de facilité, que les flots de la matiere éthérée en les pressant d'en haut, & en les condensant, pour ainsi dire, voilent d'un tissu épais l'azur du ciel.

Fit quoque, ut hunc veniant in cœtum extrinsecùs illa
Corpora, quæ faciunt nubes nimbosque volantes;
Innumerabilem enim numerum, summamque profundi
Esse infinitam docui, quantâque volarent
Corpora mobilitate, ostendi, quàmque repentè
Immemorabile per spatium transire solerent:
Haud igitur mirum est, si parvo tempore sæpe
Tam magnos montes tempestas, atque tenebræ
Cooperiant maria ac terras, impensa supernè;
Undique quandoquidem per caulas ætheris omnes,
Et quasi per magni circùm spiracula mundi,
Exitus introitusque elementis redditus extat.

Nunc age, quo pacto pluvius concrescat in altis
Nubibus humor, & in terras demissus ut imber
Decidat, expediam: Primùm jam semina aquaï
Multa simul vincam consurgere nubibus ipsis
Omnibus ex rebus, pariterque ita crescere utrasque,
Et nubes, & aquam quæcunque in nubibus extat,
Ut pariter nobis corpus cum sanguine crescit,
Sudor item atque humor quicunque est denique membris:
Concipiunt etiam multum quoque sæpe marinum

Il ſe peut enfin que ces corpuſcules qui forment les nuages & les tempêtes, viennent d'un monde étranger ſe réunir dans le nôtre. En effet vous ne doutez pas que le nombre des atomes ne ſoit innombrable, & la profondeur du grand-tout infinie ; vous ſçavez de quelle agilité ſont doués les élémens de la matiere, & combien peu de tems il leur faut pour parcourir des eſpaces immenſes. Vous ne devez donc pas être ſurpris que la tempête & les ténebres, ſuſpendues dans les airs, couvrent en un inſtant les plus hautes montagnes, ſe répandent ſur la mer & la terre entiere ; puiſque de tous côtés les élémens trouvent des entrées & des ſorties ouvertes dans tous les conduits du fluide éthéré, &, pour ainſi dire, dans tous les canaux du monde.

Apprenez maintenant comment les eaux de la pluie ſe ramaſſent dans les nuages, & de là retombent ſur la terre. Soyez convaincu premiérement que de tous les corps s'élevent, en même tems que les nuages, une infinité de molécules d'eau qui s'accroiſſent avec la ſubſtance même de la nue : à peu près comme nous voyons le ſang, la ſueur & les autres fluides de nos corps, s'accroître en même tems que la machine. Les nuages ſe chargent encore des eaux de la mer, lorſque ſemblables à des floccons de laine ſuſ-

Humorem, veluti pendentia vellera lanæ,
Cùm superà magnum venti mare nubila portant;
Consimili ratione ex omnibus amnibus humor
Tollitur in nubes, quò cùm bene semina aquarum
Multa modis multis convenêre undique adaucta,
Confertæ nubes vi venti mittere certant
Dupliciter; nam vis venti contrudit, & ipsa
Copia nimborum, turbâ majore coortâ,
Urget & è supero premit, ac facit effluere imbres.

Præterea cùm rarescunt quoque nubila ventis,
Aut dissolvuntur solis super icta calore,
Mittunt humorem pluvium, stillantque, quasi igni
Cera super calido tabescens multa liquescat:

Sed vehemens imber fit, ubi vehementer utroque
Nubila vi cumulata premuntur, & impete venti:
At retinere diu pluviæ longùmque morari
Consuêrunt, ubi multa fuerunt semina aquarum;
Atque aliis aliæ nubes, nimbique rigantes
Insuper, atque omni volgò de parte feruntur;
Terraque cùm fumans humorem tota rehalat.

pendus, ils ſont portés par les vents au deſſus de ſa ſurface. L'humidité des fleuves s'éleve de même vers les nues. Lorſque ces ſemences d'eau, accrues de tous côtés par tant d'émanations diverſes, ſe ſont raſſemblées, & ont été condenſées par le ſouffle des vents : alors une double force détermine leur chûte ; la preſſion des vents, & le grand nombre des nuages accumulés, qui, en gravitant les uns ſur les autres, produiſent l'écoulement de la pluie.

D'un autre côté, quand les vents raréfient les nuages, ou quand la chaleur du ſoleil les diſſout, ils laiſſent tomber l'humide pluvieux qu'ils contiennent, & s'écoulent goutte à goutte, comme la cire que l'ardeur de la flamme liquéfie.

La pluie eſt abondante, quand les nuages éprouvent fortement la double preſſion de leur propre peſanteur & du ſouffle des vents. Elle a une durée conſidérable, & retient long-tems les hommes ſous leurs toits, quand les nuages, chargés d'un grand nombre de particules d'eau, ſont accumulés les uns ſur les autres & répandus de tous côtés, & quand la terre reſtitue par ſes exhalaiſons autant d'humidité qu'elle en reçoit.

Hinc ubi ſol radiis tempeſtatem inter opacan
Adversâ fulſit nimborum aſpergine contrà,
Tum color in nigris exiſtit nubibus *arqui.*

Cætera, quæ ſurſùm creſcunt ſurſùmque crean
tur,
Et quæ concreſcunt in nubibus omnia, prorsùn
Omnia, nix, venti, grando, gelidæque pruinæ
Et vis magna geli, magnum duramen aquarum
Et mora quæ fluvios paſſim refrænat euntes,
Perfacile eſt tamen hæc reperire animoque videre
Omnia quo pacto fiant quareve creentur,
Cùm bene cognôris, elementis reddita quæ ſint

Nunc age, quæ ratio terraï motibus extet,
Percipe; & imprimis terram fac ut eſſe rearis
Subter item, ut ſuperà eſt, ventis atque undiqu
plenam
Speluncis, multoſque lacus multaſque lacunas
In gremio gerere & rupes deruptaque ſaxa,
Multaque ſub tergo terraï flumina tecta
Volvere vi fluctus ſubmerſaq; ſaxa putandum eſt
Undique enim ſimilem eſſe ſuî res poſtulat ipſa

His igitur rebus ſubjunctis ſuppoſitiſque,
Terra ſupernè tremit, magnis concuſſa ruinis
Subter, ubi ingentes ſpeluncas ſubruit ætas;
Quippe cadunt toti montes, magnoque repentè
Concuſſi

Lorſqu'au ſein de l'orage les rayons du ſoleil ſe trouvent oppoſés à un nuage pluvieux ; on apperçoit au milieu des ténebres les couleurs de *l'arc-en-ciel.*

Les autres météores qui ſe forment, s'accroiſſent & ſe combinent dans les nuages, tels que la neige, les vents, la grêle, les frimats, la glace qui durcit les eaux, & met un frein à la courſe des fleuves, il eſt facile d'en pénétrer la cauſe & d'en expliquer les effets, quand on connaît à fonds les propriétés des élémens.

Apprenez maintenant la cauſe des tremblemens de terre, & perſuadez-vous ſur-tout, que l'intérieur du globe eſt, comme ſa ſurface, rempli de vents, de cavernes, de lacs, de précipices, de pierres, de rochers, & d'un grand nombre de fleuves intérieurs, dont les flots impétueux emportent & roulent des roches ſubmergées. Car la raiſon veut, que la terre ſoit par-tout ſemblable à elle-même.

Ces notions préliminaires une fois ſuppoſées, les tremblemens de la ſurface du globe ſont occaſionnés par l'écroulement intérieur de quelques énormes cavernes que le tems vient à

Concussu latè dissèrpunt indè tremores ;
Et meritò, quoniam plaustris concussa tremiscunt
Tecta viam propter non magno pondere tota ;
Nec minùs exultant, ubi currûs fortis equûm vis
Ferratos utrinque rotarum succutit orbes.

Fit quoque, ubi magnas in aquæ vastasque lacunas
Gleba vetustate è terrâ provolvitur ingens,
Ut jactetur aqua, & fluctu quoque terra vacillet ;
Ut vas in terrâ non quit constare, nisi humor
Destitit in dubio fluctu jactarier intùs.

Præterea, ventus cùm per loca subcava terræ
Conlectus, parti ex unâ procumbit, & urget
Obnixus magnis speluncas viribus altas,
Incumbit tellus, quò venti prona premit vis ;
Tum superà terram quæ sunt exstructa domorum,
Ad cœlumque magis quantò sunt edita quæque,
Inclinata minent in eandem prodita partem,
Protractæque trabes impendent ire paratæ,

bout de démolir. Car ce ſont des montagnes tout entieres qui tombent, & dont la ſecouſſe violente & ſoudaine doit répandre au loin d'affreux tremblemens ; puiſqu'un charriot dont le poids n'eſt pas conſidérable, fait trembler ſur ſon paſſage tous les édifices voiſins, & que des courſiers fougueux, en roulant les bandes des roues armées de fer, font treſſaillir tous les lieux d'alentour.

Il ſe peut encore, qu'une maſſe énorme de terre tombe de vétuſté dans un grand lac ſouterrain, & que le globe vacille par une ſuite du mouvement excité dans les eaux, comme nous voyons ſur la ſurface de la terre, un vaſe plein d'une onde agitée ne reſter immobile, que quand la liqueur contenue a repris ſon équilibre.

D'ailleurs, quand le vent ramaſſé dans les cavités intérieures du globe fond avec violence ſur un côté particulier, & réunit toutes ſes forces dans ces cavernes profondes, la terre panche du côté où le ſouffle des vents fait le plus d'efforts ; en même tems les édifices conſtruits à la ſurface, s'inclinent du même côté, à meſure qu'ils ſont plus voiſins du ciel. On voit les poutres s'avancer, quitter l'à plomb, menacer ruine. Et l'on balance à croire, que la Nature ait preſcrit un

Et metuunt magni naturam credere mundi
Exitiale aliquod tempus clademque manere,
Cùm videant tantam terrarum incumbere m
lem :
Quòd nisi respirent venti, non ulla refrænet
Res, neque ab exitio possit reprendere euntes
Nunc quia respirant alternis inque graveſcun
Et quasi conlecti redeunt ceduntque repulsi,
Sæpiùs hanc ob rem minitatur terra ruinas,
Quàm facit; inclinatur enim retroque recelli
Et recipit prolapsa suas se in pondere sedes:
Hâc igitur ratione vacillant omnia tecta,
Summa magis mediis, media imis, ima p
hilum.

Est hæc ejusdem quoque magni causa trem
ris,
Ventus ubi atque animæ subitò vis maxima q
dam,
Aut extrinsecùs, aut ipsâ à tellure coorta,
In loca se cava terraï conjecit, ibique
Speluncas inter magnas fremit antè tumultu,
Versabundaque portatur; post incita cùm vis
Exagitata foràs erumpitur, & simul artam
Diffindens terram magnum concinnat hiatum;
In Tyriâ Sidone quod accidit, & fuit Ægis
In Peloponneso: Quas exitus hic animaï
Disturbât urbes, & terræ motus obortus!

terme pour la destruction totale du monde ; quand on voit de telles masses prêtes à se démolir ! Si les vents n'étaient obligés de reprendre, pour ainsi dire, haleine, aucun frein ne serait capable de les contenir, ni d'arrêter leurs efforts destructeurs. Mais comme alternativement ils se reposent & fondent de nouveau, sont repoussés & retournent à la charge ; la terre menace de s'écrouler plus qu'elle ne s'écroule en effet. Elle s'incline & se relève ; elle perd l'équilibre & le retrouve par son propre poids. Voila pourquoi les édifices vacillent plus ou moins, selon leur élévation, de sorte que les plus bas n'éprouvent presque point de secousses.

Ces horribles ébranlemens peuvent encore être causés par un vent impétueux, un souffle violent, introduit tout à coup du dehors, ou né dans le sein même de la terre, qui après s'être engouffré dans les cavités du globe, frémit au milieu de ces immenses cavernes, s'y roule en tout sens, & ne s'échappe au dehors, qu'après avoir fendu la terre par son impétuosité, & y avoir ouvert de vastes abymes. Ainsi furent englouties Sidon, l'ouvrage des Tyriens, Egine dans le Péloponnese. Combien de villes ont été détruites par ces terribles éruptions des vents, & par les tremblemens de terre qui en furent la

Multaque præterea ceciderunt mœnia magnis
Motibus in terris, & multæ per mare pessum
Subsedêre suis pariter cum civibus urbes.

Quòd nisi prorumpit, tamen impetus ipse animaï,
Et fera vis venti, per crebra foramina terræ
Dispertitur, ut horror, & incutit indè tremorem;
Frigus uti nostros penitùs cùm venit in artus,
Concutit, invitos cogens tremere atque moveri:
Ancipiti trepidant igitur terrore per urbes;
Tecta supernè timent, metuunt infernè, cavernas
Terraï ne dissolvat Natura repentè;
Neu distracta suum latè diſpandat hiatum,
Idque suis confusa velit complere ruinis:
Proinde licèt quamvis cœlum terramque reantur
Incorrupta fore æternæ mandata saluti,
Attamen interdum præsens vis ipsa pericli
Subditat hunc stimulum quâdam de parte timoris,
Ne pedibus raptim tellus subtracta feratur
In barathrum, rerumque sequatur prodita summa
Funditùs, & fiat mundi confusa ruina.

Nunc ratio reddunda, augmen cur nesciat æquor.

ſuite ? Combien de cités enſévelies ſous terre, au milieu de ces affreux ébranlemens, ou noyées avec leurs citoyens au fond des mers ?

Si le vent ne s'élance pas au dehors, ſon ſouffle impétueux ſe diſtribue, comme une eſpece de friſſon, dans tous les conduits de la terre, & y excite un tremblement général. Ainſi le froid inſinué juſqu'au fond de nos membres, nous fait grelotter malgré nous. Alors les habitans des villes, en proie à une double terreur, voient la mort & ſur leurs têtes & ſous leurs pieds. Ils craignent d'un côté la chûte de leurs toits; ils tremblent de l'autre, que la Nature ne démoliſſe tout à coup les voûtes du globe, & qu'après avoir ouvert ſes vaſtes abymes, elle ne veuille les combler de ſes propres débris. Quoique perſuadés que le ciel & la terre ſont incorruptibles, & deſtinés à ſubſiſter éternellement, la vue d'un danger auſſi preſſant, porte néanmoins la défiance dans leur ame, & leur fait craindre que la terre ne ſe dérobe ſous leurs pieds pour tomber dans le gouffre, que ſa chûte ne ſoit ſuivie de celle du grand-tout, & qu'il ne reſte plus du monde entier qu'un amas confus de ruines.

Il faut maintenant expliquer pourquoi la mer

Principiò mare mirantur non reddere majus
Naturam, quò tantu' fuat decurſus aquarum,
Omnia quò veniant ex omni flumina parte;
Adde vagos imbres tempeſtateſque volantes
Omnia quæ maria ac terras ſparguntque rigantque;
Adde ſuos fontes; tamen ad maris omnia ſummam
Guttaï vix inſtar erunt unius ad augmen:
Quò minùs eſt mirum mare non augeſcere magnum.

Præterea, magnam ſol partem detrahit æſtu;
Quippe videmus enim veſtes humore madentes
Exſiccare ſuis radiis ardentibu' ſolem;
At pelage multa & latè ſubſtrata videmus:
Proinde licèt quamvis ex uno quoque loco ſol
Humoris parvam delibet ab æquore partem,
Largiter in tanto ſpatio tamen auferet undis.

Tum porrò venti magnam quoque tollere partem
Humoris poſſunt verrentes æquora ponti:
Unâ nocte vias quoniam perſæpe videmus
Siccari, molliſque luti concreſcere cruſtas.

Præterea docui multum quoque tollere nubes

ne connaît point d'accroiſſement. On eſt ſurpris qu'avec tant d'eaux qui s'y rendent, tant de fleuves qui s'y jettent de tous côtés, tant de pluies & d'orages qui fondent à la fois ſur la terre & ſur la mer, enfin avec ſes propres ſources, elle n'augmente jamais de volume. Mais la ſurpriſe ceſſera, ſi l'on conſidere, que toutes ces eaux comparées à la vaſte étendue des mers, font à peine ſur elles l'effet d'une goutte inſenſible.

Ajoutez que la chaleur du ſoleil en pompe une grande partie. Car ces rayons ardens qui ſechent en un moment les étoffes humides, quel effet ne doivent-ils pas produire ſur l'immenſe ſurface des mers ſoumiſes à leur action ? Et quelque modique perte que ſouffre chaque endroit particulier, ces évaporations répétées dans une auſſi grande étendue, ne doivent-elles pas cauſer une diminution conſidérable ?

D'un autre côté, les vents qui balaient la ſurface des ondes, en emportent encore une partie ; puiſque ſouvent nous voyons dans l'eſpace d'une nuit les chemins ſéchés, & la fange durcie par leur ſouffle.

Je vous ai encore enſeigné, que les nuages attirent à eux l'humidité de la mer, pour aller

Humorem magno conceptum ex æquore ponti,
Et passim toto terrarum spargere in orbe,
Cùm pluit in terris & venti nubila portant.

Postremò, quoniam raro cum corpore tellus
Est, & conjunctas oras maris undique cingit,
Debet, ut in mare de terris venit humor aquaï,
In terras itidem manare ex æquore salso;
Percolatur enim virus, retroque remanat
Materies humoris, & ad caput amnibus omnis
Confluit, inde super terras redit agmine dulci,
Quà via secta semel liquido pede detulit undas.

Nunc ratio quæ sit, per fauces montis ut Ætnæ
Exspirent ignes interdum turbine tanto,
Expediam: neque enim mediâ de clade coorta
Flammæ tempestas, Siculûm dominata per agros,
Finitimis ad se convertit gentibus ora,
Fumida cùm cœli scintillare omnia templa
Cernentes, pavidâ complebant pectora curâ,
Quid moliretur rerum Natura novarum.

Hisce tibi rebus latè est altèque videndum,
Et longè cunctas in partes dispiciendum,

enſuite la diſperſer de tous côtés, ou par les pluies qui tombent ſur la terre, ou par les nuées que les vents tranſportent dans l'athmoſphere.

Enfin, comme la terre eſt un corps poreux, comme elle environne de tous côtés la mer qui lui eſt contiguë ; la mer ne peut recevoir les eaux de la terre, ſans que celle-ci reçoive à ſon tour celles de la mer, qui ſe filtrent en effet dans le ſein du globe, ſe replient ſur elles-mêmes, ſe raſſemblent à la ſource des fleuves, & ainſi purifiées coulent ſur la terre, à l'endroit où ſa ſurface entr'ouverte facilite la trace liquide de leurs pas.

Apprenez maintenant la raiſon, pour laquelle les bouches de l'Etna vomiſſent quelquefois de ſi épais tourbillons de flamme. Ne croyez pas en effet, qu'au milieu du trouble & du déſaſtre, un orage de feu déchaîné dans les plaines de la Sicile, ait jadis fixé les regards des peuples voiſins, qui, à la vue des torrens d'étincelles & de fumée ondoyans dans tout l'athmoſphere, aient attendu pleins d'effroi le nouveau malheur que la Nature leur préparait.

Pour l'explication des phénomenes de cette eſpece, il faut porter ſur toute la nature un

Ut reminiſcaris ſummam rerum eſſe profundam,
Et videas cœlum ſummaï totius unum
Quàm ſit parvula pars & quàm multeſima conſtet,
Et quota pars homo terraï ſit totius unus:
Quod bene propoſitum ſi planè contueare
Ac videas planè, mirari multa relinquas.

Num quis enim noſtrûm miratur, ſi quis in artus
Accepit calido febrim fervore coortam,
Aut alium quemvis morbi per membra dolorem?
Obturgeſcit enim ſubitò pes, arripit acer
Sæpe dolor dentes, oculos invadit in ipſos;
Exiſtit ſacer ignis, & urit corpore ſerpens
Quamcunque arripuit partem, repitque per artus:
Nimirum, quia ſunt multarum ſemina rerum;
Et ſatis hæc tellus nobis cœlumque mali fert,
Unde queat vis immenſi procreſcere morbi:
Sic igitur toti cœlo terræque putandum eſt
Ex infinito ſatis omnia ſuppeditare,
Unde repentè queat tellus concuſſa moveri,
Perque mare & terras rapidus percurrere turbo,
Ignis abundare Ætnæus, flammeſcere cœlum;

coup d'œil vaſte & profond, en embraſſer à la fois toutes les parties, ne jamais perdre de vue l'infinité du grand-tout, & ſe repréſenter ſans ceſſe combien le ciel eſt peu de choſe par rapport à l'univers, & quel atome imperceptible eſt l'homme, comparé au globe entier. Quand vous ſerez pénétré de ce principe, convaincu de cette vérité, il y aura bien des phénomenes que vous ceſſerez d'admirer.

Qui de nous, par exemple, eſt ſurpris de voir un homme brûlé d'une fievre ardente, ou dont les membres ſoient la proie d'une autre maladie? Les pieds ſe gonflent tout à coup, une douleur aiguë s'empare des dents, ou ſe jette ſur les yeux mêmes, le feu ſacré s'allume, ſe répand dans tout le corps, brûle toutes les parties qu'il attaque, on n'en eſt point étonné; parce qu'on connaît les émanations d'un grand nombre de corps, parce qu'on ſçait que les exhalaiſons de la terre & le vice de l'air ſuffiſent pour cauſer la naiſſance, & hâter les progrès des plus terribles maladies. Croyez donc auſſi que ce grand-tout, infini comme il l'eſt, fournit au ciel & à la terre un aſſez grand nombre d'atomes, pour ébranler le globe par des ſecouſſes ſoudaines, pour envoyer ſur la terre & les ondes des tourbillons rapides, pour entretenir les feux de l'Etna, &

Id quoque enim fit, & ardescunt cœlestia templa;
Ut tempestates pluviæ graviore coortu
Sunt, ubi fortè ita se tetulerunt semina aquarum.

At nimis est ingens incendî turbidus ardor:
Scilicet & fluvius, qui non est, maximus ei est,
Qui non antè aliquem majorem vidit, & ingens
Arbor homoque videtur, & omnia de genere omni,
Maxima quæ vidit quisque, hæc ingentia fingit:
Cùm tamen omnia cum cœlo terrâque marique
Nil sint ad summam summaï totius omnem.

Nunc tamen, illa modis quibus inritata repentè
Flamma foràs vastis Ætnæ fornacibus effert,
Expediam: Primùm totius subcava montis
Est natura, ferè silicum suffulta cavernis;
Omnibus est porrò in speluncis ventus & aër;
Ventus enim fit, ubi est agitando percitus aër:
Hic ubi percaluit calefecitque omnia circùm
Saxa furens, quà contingit, terramque, & ab ollis
Excussit calidum flammis velocibus ignem,

pour embraſer le ciel. Oui, le ciel lui-même peut s'embraſer auſſi naturellement, que nous voyons les pluies tomber à grands flots ſur la terre, lorſqu'un certain nombre de particules d'eau ſe ſont raſſemblées dans l'athmoſphere.

Mais, dites-vous, ces incendies ſont trop conſidérables : oui ; comme un fleuve paraît grand à qui n'en a jamais vu de plus grand : comme un arbre, un homme, tous les corps de quelqu'eſpece qu'ils ſoient, paraiſſent énormes, quand on ne connaît rien au delà ; tandis que ces objets, non plus que le ciel, la terre & la mer, ne ſont rien en comparaiſon de l'univers.

Mais tâchons maintenant d'expliquer la maniere dont la flamme en fureur s'exhale des fournaiſes de l'Etna. D'abord toute la montagne eſt creuſe intérieurement, & appuyée ſur des cavernes de cailloux. Or toutes les cavernes ſont remplies de vents, & par conſéquent d'air, puiſque le vent n'eſt que l'air mis en agitation. Lorſque ce terrible élément s'eſt enflammé, & a communiqué ſon ardeur aux rochers & à la terre, autour leſquels il ne ceſſe de ſe rouler, & dont il fait ſortir des flammes rapides, des feux dévorans, il s'éleve, il s'élance directement par les gorges

Tollit se ac rectis ita faucibus ejicit altè,
Fúnditque ardorem longè, longèque favillam
Differt, & crassâ volvit caligine fumum;
Extruditque simul mirando pondere saxa:
Ne dubites quin hæc animaï turbida sit vis.

Præterea magnâ ex parti mare montis ac ejus
Radices frangit fluctus, æstumque resorbet:
Ex hoc usque mari speluncæ montis ad altas
Perveniunt subter fauces; hàc ire fatendum est,
Et penetrare animam penitùs res cogit apertam,
Atque efflare foràs, ideòque extollere flammas,
Saxaque subjectare, & arenæ tollere nimbos:
In summo sunt ventigeni *crateres*, ut ipsi
Nominitant, nos quas *fauces* perhibemus & *ora*.

Sunt aliquot quoque res, quarum unam dicere causam
Non satis est, verùm plures, unde una tamen sit:
Corpus ut exanimum si quod procul ipse jacere
Conspicias hominis, sit ut omnes dicere causas
Conveniat lethi, dicatur ut illius una;

de la montagne, il répand au loin la flamme & la cendre, roule une fumée noire & épaisse, & lance en même tems des rochers d'une si énorme pesanteur, qu'à ces effets on ne peut méconnaître l'impétuosité des vents.

D'ailleurs la mer baigne en grande partie le pied de cette montagne, sans cesse elle y brise & en ramene ses flots. Les cavernes regnent par-dessous terre depuis la mer jusqu'aux gorges de la montagne. On ne peut douter que les vents n'entrent par ces ouvertures, quand la mer s'est retirée, & ne dirigent leur souffle delà vers le sommet. Voila pourquoi l'on voit les flammes s'élever en l'air, les rochers s'élancer au loin, & des nuages de sable se répandre de tous côtés. A la cîme sont ces larges entonnoirs par où s'échappent les vents : les Grecs les appellent *crateres*, & nous leur donnons les noms de *gorges* & de *bouches*.

Il y a encore des phénomenes auxquels il ne suffit pas de donner une explication ; il faut en produire plusieurs, parmi lesquelles se trouve la véritable. Ainsi en voyant de loin le cadavre d'un homme étendu sur le sable, il est nécessaire pour nommer la cause de sa mort, de citer toutes les causes possibles de mortalité. Car vous

Nam neque eum ferro, neque frigore vincere
possis
Interiisse, neque à morbo, neque fortè veneno;
Verùm aliquid genere esse ex hoc, quod concio
dicat,
Scimus; item in multis hoc rebus dicere habe-
mus.

Nilus in æstati crescit, campisque redun-
dat
Unicus in terris Ægypti totius amnis:
Is rigat Ægyptum medium per sæpe calorem;
Aut quia sunt æstate Aquilones ostia contrà,
Anni tempore eo quo Etesia flabra feruntur;
Et contrà fluvium flantes remorantur, & un-
das
Cogentes sursùs replent coguntque manere:
Nam dubio procul hæc adverso flabra ferun-
tur
Flumine, quæ gelidis à stellis axis aguntur;
Ille ex æstiferâ parti venit amnis ab Austro,
Inter nigra virûm percoctaque sæcla calore,
Exoriens penitùs mediâ ab regione diei.

Est quoque uti possit magnus congestus arenæ
Fluctibus adversis oppilare ostia contrà,
Cùm mare permotum ventis ruit intùs are-
nam:

ne pouvez décider s'il eſt mort par le fer ou le froid, par la maladie ou le poiſon. Vous ſçavez en général que c'eſt par une de ces cauſes ; mais il n'y a que les témoins oculaires qui puiſſent vous fixer ſur la véritable. Nous ſommes réduits à la même indéciſion, dans un grand nombre de phénomenes.

Par exemple, ſi le Nil, ce fleuve unique de l'Egypte entiere, s'accroît & inonde les campagnes pendant l'été, ces débordemens peuvent venir de ce que, dans cette ſaiſon où regnent les vents Étéſiens, les Aquilons en ſoufflant à l'embouchure & contre la direction du fleuve, ſuſpendent ſon cours, foulent ſes ondes, comblent ſon lit & forcent le fleuve de s'arrêter. Car on ne peut douter que le ſouffle de ces vents ne ſoit oppoſé à la direction du fleuve ; puiſqu'ils viennent des conſtellations glacées du pole Boréal, tandis que le Nil prend ſa ſource dans les régions du midi, dans ces climats brûlans que le ſoleil viſite au milieu de ſa courſe, & dont les habitans ſont noircis & dévorés par la chaleur.

Il ſe peut encore que de vaſtes amas de ſables dépoſés à ſon embouchure forment une digue contre ſes flots, dans le tems où la mer agitée par les vents roule des ſables ; d'où il arrive que

Quo fit uti pacto liber minùs exitus amni,
Et proclivus item fiat minùs impetus undis.

Fit quoque uti pluviæ forsan magis ad caput ejus,
Tempore eo fiant quo Etesia flabra Aquilonum
Nubila conjiciunt in eas tunc omnia partes:
Scilicet ad mediam regionem ejecta diei
Cùm convenerunt, ibi ad altos denique montes
Contrusæ nubes coguntur, vique premuntur.

Forsit & Æthiopum penitùs de montibus altis
Crescat, ubi in campos albas descendere ningues
Tabificis subigit radiis sol omnia lustrans.

Nunc age, *Averna* tibi quæ sint loca cunque lacusque,
Expediam, quali naturâ prædita consistent.
Principiò, quòd *Averna* vocantur, nomen id ab re
Impositum est, quia sunt *avibus* contraria cunctis;
E regione ea quòd loca cùm advenêre volantes,
Remigii oblitæ, pennarum vela remittunt,
Præcipitesque cadunt molli cervice profusæ
In terram, si fortè ita fert natura locorum,
Aut in aquam, si fortè lacus substratus averno est.

la décharge du fleuve eſt moins libre, & la pente de ſon lit moins inclinée.

Il ſe peut auſſi que les pluies ſoient plus abondantes à ſa ſource, dans cette ſaiſon où le ſouffle des vents Étéſiens chaſſe de ce côté les nuages, qui, raſſemblés dans les régions du midi, s'accumulent & ſe condenſent à la cîme des plus hautes montagnes, & tombent enfin par la preſſion de leur peſanteur.

Peut-être, en un mot, cette crue vient-elle des hautes montagnes d'Æthiopie, quand le ſoleil, dont les rayons embraſſent toute la nature, fait deſcendre à grands flots la neige fondue dans les plaines.

Expliquons maintenant la nature de ces lieux funeſtes, de ces lacs nommés *Avernes*. D'abord ce nom leur a été donné à cauſe de l'effet qu'ils produiſent, parce qu'ils ſont mortels pour les *oiſeaux*. En effet quand les habitans de l'air ſont arrivés directement au deſſus de ces lieux, ils ſemblent avoir oublié l'art de voler; leurs aîles n'ont plus de reſſort; ils tombent ſans force, la tête panchée, ou ſur la terre, ou dans les eaux, ſelon la nature de l'Averne qui leur donne la mort.

Qualis apud Cumas locus est montemque Vesuvum,
Oppleti calidis ubi fumant fontibus auctus:
Est & Athenæis in mœnibus, arcis in ipso
Vertice, Palladis ad templum Tritonidos almæ,
Quò nunquam pennis appellunt corpora raucæ
Cornices, non cùm fumant altaria donis:
Usque adeò fugitant non iras Palladis acres,
Pervigilî causâ, Graiûm ut cecinêre poëtæ
Sed natura loci hoc opus efficit ipsa suâ vi;
In Syriâ quoque fertur item locus esse, videri,
Quadrupedes quoque quò simul ac vestigia primùm
Intulerint, graviter vis cogat concidere ipsa,
Manibus ut si sint divis mactata repentè:
Omnia quæ naturali ratione geruntur,
Et, quibus è causis fiant, apparet origo;
Janua ne his orci potiùs regionibus esse
Credatur posta, hinc animas Acheruntis in oras
Ducere fortè Deos Manes infernè reamur;
Naribus alipedes ut cervi sæpe putantur
Ducere de latebris serpentia sæcla ferarum:
Quod procul à verâ quàm sit ratione repulsum,
Percipe; namque ipsâ de re nunc dicere conor.

Principiò hoc dico, quòd dixi sæpe quoque antè,

On trouve à Cumes & au mont Véſuve un endroit de cette nature ; ce ſont des fontaines chaudes d'où s'exhale une épaiſſe fumée. On en trouve encore un ſemblable dans les murs d'Athenes, au ſommet de la citadelle, proche le temple de Minerve ; les rauques corneilles n'oſent jamais y aborder, lors même que la fumée des ſacrifices ſemble les y inviter. Tant elles fuient avec effroi, non pas la colere de Pallas que leur attira leur vigilance, ſelon le récit des poëtes Grecs, mais les exhalaiſons même de ce lieu, qui ſuffiſent pour les en détourner. On parle encore d'un autre averne de cette eſpece, ſitué dans la Syrie, où les quadrupedes eux-mêmes ne peuvent porter leurs pas, ſans que la vapeur les faſſe tomber ſans vie, comme des victimes immolées tout à coup aux Dieux Manes. Tous ces effets ſont naturels, & l'on peut en trouver les cauſes, ſans s'imaginer que ces lieux ſoient autant de portes du tartare, par où les Divinités du ſombre empire attirent les ames ſur les bords de l'Achéron, comme la ſimple aſpiration du cerf rapide, attire (ſelon l'opinion commune) les ſerpens du fond de leur retraite. Pour vous faire ſentir le ridicule de toutes ces fables, je vais traiter à fonds ce ſujet.

Je répete d'abord ce que j'ai ſouvent dit, que

In terrâ cujuſque modi rerum eſſe figuras ;
Multa homini quæ ſunt vitalia, multaque mor
bos
Incutere & mortem quæ poſſint accelerare ;
Et magis eſſe aliis alias animantibus aptas
Res ad vitaï rationem oſtendimus antè,
Propter diſſimilem naturam diſſimileſque
Texturas inter ſeſe primaſque figuras ;
Multa meant inimica per aures, multa per ipſa
Inſinuant nares infeſta atque aſpera odore,
Nec ſunt multa parùm tactu vitanda, nec au
tem
Aſpectu fugienda ſaporeque triſtia quæ ſint ;
Deinde videre licet, quàm multæ ſint homi
res
Acriter infeſto ſenſu ſpurcæque graveſque.

Arboribus primùm certis gravis umbra tribut
eſt,
Uſque adeò, capitis faciant ut ſæpe dolores,
Si quis eas ſubter jacuit proſtratus in herbis.
Eſt etiam in magnis Heliconis montibus ar
bos
Floris odore hominem tetro conſueta necare
Scilicet hæc ideò terris ex omnia ſurgunt
Multa modis multis multarum ſemina rerum,
Quòd permiſta gerit tellus diſcretaque tradit.

Nocturnumqu

la terre contient un grand nombre de principes diversement configurés, dont les uns donnent la vie à l'homme, les autres lui causent des maladies & hâtent son trépas, & qui tous sont plus ou moins analogues aux divers animaux, plus ou moins propres à leur conservation, selon la différence de leur nature, de leur tissu & de leurs figures élémentaires. Il y en a dont l'introduction blesse le canal de l'ouie; il y en a dont les exhalaisons piquantes & désagréables offensent l'organe de l'odorat; d'autres dont le contact est dangereux, dont la vue est à craindre, dont la saveur est désagréable. Enfin l'expérience vous montre combien d'objets produisent dans l'homme des sensations pénibles & douloureuses.

D'abord il y a des arbres dont l'ombre est chargée de molécules si dangereuses, qu'on ne peut s'étendre sur le gazon au pied de ces arbres, sans éprouver de violentes douleurs de tête. Sur la cime élevée de l'Hélicon se trouve encore un arbre dont la fleur tue l'homme par son odeur. Toutes ces productions naissent de la terre, parce qu'elle renferme dans son sein un grand nombre de semences combinées d'une infinité de manieres diverses dont la secrétion nourrit chaque individu particulier.

Nocturnumque recens extinctum lumen, ubi acri
Nidore offendit nares, consopit ibidem,
Dejicere ut pronos qui morbus sæpe suevit.
Castoreoque gravi mulier sopita recumbit,
Et manibus nitidum teneris opus effluit eji,
Tempore eo si odorata est, quo menstrua solvit.
Multaque præterea languentia membra per artus
Solvunt, atque animam labefactant sedibus intùs.
Denique, si in calidis etiam cunctêre lavacris,
Plenior & solio in fueris ferventis aquaï,
Quàm facilè in medio fit uti des sæpe ruinas!
Carbonumque gravis vis atque odor insinuatur
Quàm facilè in cerebrum, nisi aquam præcepimus antè!
At cùm membra hominis percepit fervida febris,
Tum fit odor vini plagæ mactabilis instar.
Nonne vides etiam terrâ quoque sulfur in ipsâ
Gignier, & tetro concrescere odore bitumen?
Denique ubi argenti venas aurique sequuntur,
Terraï penitùs scrutantes abdita ferro,
Quales exspirat scapteſula subter odores?
Quidve mali fit ut exhalent aurata metalla?

L'odeur d'une lampe récemment éteinte affecte désagréablement les nerfs olfactifs, assoupit l'homme, le renverse, comme s'il était attaqué de l'épilepsie. L'odeur forte du *Castoreum* produit le même effet sur la femme. Elle tombe sans connaissance, & son ouvrage s'échappe de ses mains défaillantes, si son organe en est frappé dans le tems où elle paie son tribut périodique. Il y a bien d'autres substances dont l'action relâche le système des membres, & fait chanceler l'ame au fond de sa retraite. Enfin si vous séjournez trop long-tems dans un bain chaud, ou si vous vous y plongez à la suite d'un repas trop abondant, qu'il est à craindre que vous ne tombiez sans connaissance au milieu des eaux ! Avec quelle facilité la vapeur active du charbon ne s'insinue-t-elle pas jusqu'au cerveau, si vous ne prévenez son effet en avalant auparavant une onde salutaire ? L'odeur du vin porte un coup mortel à celui dont les membres sont consumés par une fievre ardente. Ne voyez-vous pas encore naître au sein de la terre le souffre & le bitume dont la vapeur est si pénétrante. Enfin quand le fer à la main, on déchire les entrailles de la terre, pour y suivre les veines de l'or & de l'argent, quelles vapeurs mortelles ne sent-on pas s'élever du fond de la mine, & s'exhaler du séjour de ces riches métaux ? Ne voyez-vous pas que

Quas hominum reddunt facies qualesque colores
Nonne vides ? audisve perire in tempore parvo
Quàm soleant, & quàm vitaï copia desit,
Quos opere in tali cohibet vis magna ? necesse est
Hos igitur tellus omnes exæstuet æstus,
Exspiretque foràs in aperta promptaque cœli.

Sic & *averna* loca alitibus summittere debent
Mortiferam vim, de terrâ quæ surgit in auras,
Ut spatium cœli quâdam de parte venenet:
Quò simul ac primùm pennis delata sit ales,
Impediatur ibi cæco conrepta veneno,
Ut cadat è regione loci, quà dirigit æstus:
Quò cùm conruit, hæc eadem vis illius æstûs
Reliquias vitæ membris ex omnibus aufert;
Quippe etenim primò quasi quendam conciet æstum;
Posteriùs fit, uti cùm jam cecidêre veneni
In fontes ipsos, ibi sit quoque vita vomenda;
Propterea quòd magna mali sit copia circùm.

Fit quoque ut interdum vis hæc atque æstu averni
Aëra qui inter aves cunque est terramque locatus,

visage have, quel teint plombé contractent les malheureux, condamnés par la loi à ces durs travaux ? Ne sçavez-vous pas en combien peu de tems ils périssent, & combien est courte la durée de leur vie ? Il faut donc que la terre se débarrasse de toutes ces vapeurs, en les répandant au dehors, dans les plaines de l'air.

Ainsi ces lieux nommés *avernes*, ne sont mortels pour les oiseaux, que par de pareilles évaporations, qui s'élevent du sein de la terre dans les airs, & empoisonnent, pour ainsi dire, une partie de l'athmosphere. A peine les oiseaux sont-ils arrivés dans cette région infectée, tout à coup embarrassés dans les laqs de ce poison invisible, ils tombent verticalement dans l'endroit où l'exhalaison dirige leur chûte ; & quand ils y sont étendus, la même exhalaison, plus active pour lors, chasse de leurs membres tous les restes de la vie. Car la premiere attaque n'excite en eux qu'une espece de convulsion ; mais une fois plongés à la source même du venin, ils y rendent les derniers soupirs, suffoqués par l'abondance des exhalaisons qui les environnent.

Il se peut encore que ces exhalaisons raréfient tellement la masse d'air interposée entre la terre & les oiseaux, que cette espace devienne presque

Discutiat, prope uti locus hinc linquatur inanis :
Cujus ubi è regione loci venêre volantes,
Claudicat extemplò pennarum nisus inanis,
Et conamen utrinque alarum proditur omne :
Hîc, ubi nictari nequeunt insistereque alis,
Scilicet in terram delabi pondere cogit
Natura ; & vacuum prope jam per inane jacentes,
Dispergunt animas per caulas corporis omnes.

Frigidior porrò in puteis æstate fit humor,
Rarescit quia terra calore, & semina si qua
Fortè vaporis habet, properè dimittit in auras :
Quò magis est igitur tellus affecta calore,
Hoc fit frigidior qui in terrâ est abditus humor ;
Frigore cùm premitur porrò omnis terra coitque
Et quasi concrescit, fit scilicet, ut coëundo
Exprimat in puteos, si quem gerit ipsa, calorem.

Est apud Ammonis fanum fons luce diurnâ
Frigidus, at calidus nocturno tempore fertur ;
Hunc homines fontem nimis admirantur, & acri
Sole putant subter terras ferviscere raptim,
Nox ubi terribili, terras caligine texit ;

vuide. Lorſque les habitans de l'air volent directement au deſſus de ces lieux, leurs ailes s'agitent en vain au milieu du vuide, aucune réaction ne ſeconde leurs efforts. Ne trouvant donc plus d'appui dans l'air, ni de ſupport dans leurs ailes, la Nature les force de céder à leur peſanteur, & quand ils ſont tombés au ſein du vuide, leur ame ſe diſſipe par tous les pores de leurs membres.

L'eau des puits ſe refroidit pendant l'été, parce que la chaleur en raréfiant la terre, diſſipe promptement dans les airs toutes les ſemences de feu qu'elle peut contenir. Ainſi plus ſa ſurface eſt échauffée, plus les eaux cachées dans ſon ſein doivent être fraîches. Au contraire quand le froid reſſerre, rapproche, & condenſe ſa ſuperficie, il doit par cette compreſſion faire rentrer au fond des puits les particules de feu diſſéminées dans la terre.

On voit proche le temple d'Ammon une ſource froide pendant le jour, & qui (à ce qu'on rapporte) devient chaude pendant la nuit. Cette fontaine excite plus d'admiration qu'elle n'en mérite. On croit que le ſoleil caché ſous terre, la pénetre de ſes feux, auſſi-tôt que la nuit étend ſur le globe ſon ombre effrayante. Mais cette

Quod nimis à verâ eſt longè ratione remotum ;
Quippe ubi ſol nudum contrectans corpus aquaï,
Non quierit calidum ſuperâ de reddere parte,
Cùm ſuperum lumen tanto fervore fruatur ;
Quî queat hic ſubter tam craſſo corpore terram,
Percoquere humorem & calido ſociare vapori ?
Præſertim cùm vix poſſit per ſepta domorum
Inſinuare ſuum radiis ardentibus æſtum ?

Quæ ratio eſt igitur ? nimirum terra magis quòd
Rara tenet circùm hunc fontem, quàm cætera tellus ;
Multaque ſunt ignis prope ſemina corpus aquaï ;
Hinc ubi roriferis terram nox obruit umbris,
Extemplò ſubtùs frigeſcit terra coitque ;
Hâc ratione fit ut, tanquam compreſſa manu ſit,
Exprimat in fontem quæ ſemina cunque habet ignis,
Quæ calidum faciunt laticis tactum atque ſaporem :
Indè ubi ſol radiis terram dimovit obortis,
Et rarefecit calido miſcente vapore ;
Rursùs in antiquas redeunt primordia ſedes
Ignis, & in terram cedit calor omnis aquaï :
Frigidus hanc ob rem fit fons in luce diurnâ.

Præterea ſolis radiis jactatur aquaï

explication est contraire à la saine philosophie. Car si le soleil, dont les rayons ont tant de force quand il est sur nos têtes, n'a pu, par un contact immédiat, échauffer la surface de l'onde, comment pourrait-il sous nos pieds, à travers une masse aussi épaisse que la terre, faire bouillonner l'eau, & y introduire ses feux brûlans, sur-tout quand la chaleur de ses rayons peut à peine se faire sentir à travers les murs de nos maisons ?

Quelle est donc la cause de ce phénomene ? C'est que la terre est plus spongieuse & plus chargée de semences ignées autour de cette fontaine que par-tout ailleurs. Lors donc que la nuit ensevelit le globe dans ses ombres humides, cette terre en se refroidissant, se contracte comme si on la pressait avec la main, & fait ainsi refluer dans l'intérieur de la fontaine toutes les particules de feu dont elle est imprégnée, & qui communiquent à l'eau une chaleur qu'on éprouve au toucher & au goût. Ensuite quand les rayons naissans du soleil ont ouvert les pores de la terre & raréfié son tissu par le mêlange de leurs feux, les semences ignées reprennent leur premiere place, & toute la chaleur de l'eau passe dans la terre. Voila pourquoi la fontaine devient froide pendant le jour.

D'ailleurs l'onde frappée pour lors des rayons

Humor, & in luci tremulo rarefcit ab æftu ;
Propterea fit uti, quæ femina cunque habet ignis,
Dimittat, quafi fæpe gelum quod continet in fe
Mittit, & exolvit glaciem nodofque relaxat.

Frigidus eft etiam fons, fupra quem fita fæpe
Stupa jacit flammas concepto protinùs igni ;
Tædaque confimili ratione accenfa per undas
Conlucet, quòcunque natans impellitur auris :
Nimirum quia funt in aquâ permulta vaporis
Semina, de terrâque neceffe eft funditùs ipsâ
Ignis corpora per totum confurgere fontem,
Et fimul exfpirare foràs exireque in auras,
Non tam viva tamen, calidus queat ut fieri fons.

Præterea, difperfa foràs erumpere cogit
Vis per aquam fubitò furfùmque ea conciliari :
Quod genus Aradius fpirat fons dulcis aquaï,
Qui fcatit, & falfas circum fe dimovet undas :
Et multis aliis præbet regionibus æquor,
Utilitatem opportunam fitientibu' nautis,

du soleil, & raréfiée par ses feux tremblans, doit évaporer tous les corpuscules ignés qu'elle contient, comme on la voit souvent se dégager des parties de froid & des liens de glace qui la tenaient captive.

On parle encore d'une autre fontaine dans laquelle une étouppe prend feu & jette des flammes tout à coup, quoiqu'elle paraisse froide au toucher ; un flambeau s'y allume de la même maniere, & luit au milieu des eaux, par-tout où l'air porte sa lumiere flottante. C'est que l'eau de cette fontaine, non-seulement contient en elle-même un grand nombre de semences de feu, mais reçoit encore de la terre qui lui sert de lit, une foule de particules ignées qui s'élevent en haut, se dispersent dans toute la substance du fluide, s'exhalent au dehors & se répandent dans l'air, mais qui n'ont pas assez d'activité pour échauffer la fontaine elle-même.

De plus une impulsion secrete détermine ces molécules éparses à s'élever tout à coup & à se rassembler à la surface de l'onde. Ainsi ces eaux douces de la fontaine Aradienne écartent autour d'elles l'onde salée. Ainsi, dans bien d'autres plages, la mer fournit de pareilles ressources aux nautonniers altérés, en leur ménageant des eaux douces, au

Quòd dulces inter salsas intervomit undas:
Sic igitur per eum possunt erumpere fontem,
Et scatere illa foràs in stupam semina; quò cùm
Conveniunt, aut cùm tædaï corpori adhærent;
Ardescunt facilè extemplò, quia multa quoque in se
Semina habent ignis stupæ tædæque tenentes;

Nonne vides etiam, nocturna ad lumina lychnum
Nuper ubi extinctum admoveas, accendier antè,
Quàm tetigit flammam tædamque pari ratione?
Multaque præterea priùs ipso tacta vapore
Eminùs ardescunt, quàm cominùs imbuat ignis:
Hoc igitur fieri quoque in illo fonte putandum est.

Quod superest, agere incipiam quo fœdere fiat
Naturæ, lapis hic ut ferrum ducere possit,
Quem *Magneta* vocant patrio de nomine Graii,
Magnetum quia sit patriis in finibus ortus.

Hunc homines lapidem mirantur, quippe catenam

milieu de ſes ſels. C'eſt par un ſemblable méchaniſme que les ſemences de feu peuvent s'élever entre les ondes, & s'élancer au dehors pour allumer de l'étouppe. Lorſqu'elles s'y ſont réunies, ou qu'elles ſe ſont attachées à la ſubſtance du flambeau ; elles s'embraſent ſans peine en un moment, parce que les étouppes & les flambeaux ſont de leur côté pourvus d'un grand nombre de parties inflammables.

Approchez de la lumiere une lampe qui vient d'être éteinte, vous la verrez ſe rallumer, avant d'avoir touché la flamme. La même choſe arrive à un flambeau. Je ne parle pas d'un grand nombre de corps qui s'enflamment de loin, par la ſeule impreſſion de la chaleur, avant d'avoir été ſaiſis immédiatement par le feu. On peut expliquer de la même maniere les effets de cette fontaine.

Examinons maintenant en vertu de quelle loi naturelle le fer peut être attiré par cette pierre que les Grecs ont nommée dans leur langue *Magnétique*, du nom des *Magnéſiens* dans le pays deſquels on la trouve.

Cette pierre eſt une merveille pour les hom-

Sæpe ex annellis reddit pendentibus ex ſe ;
Quinque etenim licet interdum pluresque videre ,
Ordine demiſſos levibus jactarier auris ,
Unus ubi ex uno dependet ſubter adhærens ,
Ex alioque alius lapidis vim vinclaque noſcit :
Uſqueadeò permananter vis pervalet ejus.

Hoc genus in rebus firmandum eſt multa priùs, quàm
Ipſius rei rationem reddere poſſis ;
Et nimiùm longis ambagibus eſt adeundum :
Quò magis attentas aures animumque repoſco.

Principiò, omnibus à rebus quaſcunque videmus ,
Perpetuò fluere ac mitti ſpargique neceſſe eſt
Corpora , quæ feriant oculos , viſumque laceſſant ;
Perpetuòque fluunt certis ab rebus odores ,
Frigus ut à fluviis, calor à ſole , æſtus ab undis
Æquoris exeſor mœrorum littora propter ;
Nec varii ceſſant ſonitus manare per aures ;
Denique in os ſalſi venit humor ſæpe ſaporis ,
Cùm mare verſamur propter ; dilutaque contrà
Cùm tuimur miſceri abſinthia , tangit amaror:

mes ; elle a la propriété de former une chaîne d'anneaux ſuſpendus les uns aux autres ſans aucun lien. On voit quelquefois juſqu'à cinq chaînons, & même plus, s'abaiſſer en ligne droite, flotter au gré de l'air, attachés l'un ſous l'autre, & ſe communiquant mutuellement la vertu attractive de la pierre, tant la ſphere de ſon activité eſt étendue !

Pour expliquer de pareils phénomenes, on eſt obligé d'établir pluſieurs principes, avant d'en découvrir la vraie cauſe. Ce n'eſt que par de longs détours qu'on y peut arriver. Redoublez donc d'attention, mon cher Memmius.

Rappellez-vous d'abord que tous les corps que nous appercevons, envoient ſans ceſſe des eſpeces d'écoulemens, d'émiſſions, d'émanations, qui frappent nos yeux & produiſent en nous la ſenſation de la vue. En effet les odeurs ne ſont que les émiſſions continuelles de certains corps. Le froid émane des fluides, la chaleur émane du ſoleil, de la mer émane le ſel rongeur qui mine les édifices conſtruits ſur ſes rivages ; nos oreilles ſont continuellement frappées de ſons de toute eſpece ; quand nous nous promenons ſur les bords de l'Océan, nos palais ſont affectés d'une vapeur ſaline ; & nous ne regardons jamais préparer l'abſynthe, ſans en reſſentir l'amertume ; tant il

Uſqueadeò omnibus ab rebus res quæque fluenter
Fertur, & in cunctas dimittitur undique partes;
Nec morâ nec requies inter datur ulla fluendi,
Perpetuò quoniam ſentimus, & omnia ſemper
Cernere, odorari licet, & ſentire ſonorem.

Nunc omnes repetam quàm raro corpore ſint res
Commemorare, quod in primo quoque carmine claret;
Quippe etenim, quanquam multas hoc pertinet ad res
Noſcere, cum primis hanc ad rem protinùs ipſam
Quâ de diſſerere aggredior, firmare neceſſe eſt,
Nil eſſe in promptu, niſi miſtum corpus inani.

Principiò fit, ut in ſpeluncis ſaxa ſuperna
Sudent humore, & guttis manantibu' ſtillent;
Manat item nobis è toto corpore ſudor,
Creſcit barba pilique per omnia membra, per artus;
Diditus in venas cibus omnes auget alitque
Corporis extremas quoque partes unguiculoſque;
Frigus item tranſire per æs, calidumque vaporem
Sentimus, ſentimus item tranſire per aurum,

eſt vrai que tous les corps envoient continuellement des émanations de toute eſpece, qui ſe portent de tous côtés, ſans jamais ſe repoſer ni ſe tarir, puiſqu'à chaque inſtant nous avons des ſenſations ; puiſqu'il nous eſt toujours poſſible de voir, d'odorer & d'entendre.

Rappellez-vous ſecondement à quel point tous les corps ſont poreux. C'eſt un principe que j'ai démontré dans le premier chant de ce poëme, & qui ſert à développer un grand nombre de vérités. Mais il eſt ſi ſpécialement lié au phénomene dont j'entreprens l'explication, que je ne puis me diſpenſer de vous prouver de nouveau, que de tous les corps connus, il n'en eſt aucun dont le tiſſu ne ſoit mêlé de vuide.

D'abord les voûtes de nos grottes ſont baignées d'une eſpece de ſueur qui en diſtille goutte à goutte. Il n'eſt point de parties de nos corps par où la tranſpiration ne trouve une iſſue ; la barbe & le poil croiſſent ſur tous nos membres. Les alimens diſtribués dans nos veines nourriſſent & augmentent juſqu'aux extrêmités du corps, juſqu'aux ongles mêmes. Nous ſentons le froid & le chaud pénétrer l'airain ; nous ſentons encore leur impreſſion à travers l'or & l'argent, quand

Atque per argentum, cùm pocula plena tenemus;
Denique per dissepta domorum saxea voces
Pervolitant, permanat odos, frigusque vaposque
Ignis; quin ferri quoque vim penetrare suevit,
Undique quà circùm corpus lorica coërcet.
Morbida vis quæcunque extrinsecùs insinuatur:
Et tempestates terrâ cœloque coortæ,
E cœlo emotæ terrâque repentè facessunt,
Quandoquidem nihil est non raro corpore nexum.

Huc accedit, uti non omnia quæ jaciuntur
Corpora cunque ab rebus, eodem prædita sensu,
Atque eodem pacto rebus sint omnibus apta:
Principiò terram sol excoquit & facit are,
At glaciem dissolvit, & altis montibus altè
Exstructas ningues radiis tabescere cogit,
Denique cera liquescit in ejus posita vapore;
Ignis item liquidum facit æs aurumque resolvit,
At coria & carnem trahit & conducit in unum;
Humor aquæ porrò ferrum condurat ab igni,
At coria & carnem mollit durata calore;
Barbigeras oleaster eò juvat usque capellas,
Diffluat ambrosiâ quasi vero & nectare tinctus;
At nihil est, homini fronde hâc quòd amarius extet;
Denique amaracinum fugitat sus, & timet omne

nous tenons une coupe pleine. Enfin le ſon traverſe l'épaiſſeur des murs, les odeurs s'y inſinuent, le froid & le chaud les pénetrent ; que dis-je ? ils pénetrent juſqu'à la cuiraſſe de fer qui environne le corps du guerrier. La plûpart des maladies nous viennent du dehors ; & ces contagions qui naiſſent ou de la terre ou dans l'air, ſe diſſipent comme elles ſe forment en un moment. Tant il eſt vrai qu'il n'y a pas un ſeul corps qui ne renferme du vuide dans ſon tiſſu.

Ajoutez que les émanations des corps n'ont pas toutes les mêmes qualités ſenſibles, ni la même analogie avec les corps ſur leſquels elles agiſſent. Le ſoleil cuit & ſeche la terre, tandis qu'il fond la glace, qu'il réſout en eau ces maſſes de neiges entaſſées ſur la cime des montagnes, & qu'il liquéfie la cire par l'ardeur de ſes rayons. De même le feu diſſout l'or & rend l'airain liquide, tandis qu'il contracte & fait retirer les chairs & la peau. Le fer au ſortir de la fournaiſe acquiert un nouveau degré de dureté dans l'eau où on le plonge. C'eſt au contraire le feu qui durcit la chair & la peau, l'eau les amollit. L'olivier dont l'amertume eſt inſupportable à l'homme, eſt pour les chevres un mets préférable à l'ambroſie & au nectar. Enfin le pourceau fuit la marjolaine, & craint les parfums, qui ſont

Unguentum ; nam setigeris subus acre venenum est,
Quod nos interdum tanquam recreare videtur ;
At contrà nobis cœnum teterrima cùm sit
Spurcities, eadem subus hæc res munda videtur ;
Insatiabiliter toti ut volvantur ibidem.

Hoc etiam superest, ipsâ quàm dicere de re
Aggredior, quod dicendum priùs esse videtur ;
Multa foramina cùm variis sint reddita rebus,
Dissimili inter se naturâ prædita debent
Esse, & habere suam naturam quæque viasque ;
Quippe etenim variis sensus animantibus insunt,
Quorum quisque suam propriè rem percipit in se ;
Nam penetrare aliâ sonitus, aliàque saporem
Cernimus è succis, aliâ nidoris odores,
Propter dissimilem naturam textaque rerum :
Præterea manare aliud per saxa videtur,
Atque aliud per ligna, aliud transire per aurum,
Argentoque foràs aliud vitroque meare :
Nam fluere hàc species, illàc calor ire videtur ;
Atque aliis aliud citiùs transmittere eadem :
Scilicet id fieri cogit natura viarum,

en effet un poiſon pour lui, tandis qu'ils paraiſſent quelquefois nous rappeller à la vie. Au contraire la fange qui nous fait horreur, eſt pour le quadrupede hériſſé de ſoie, un bain délicieux dans lequel il ſe plonge & ſe roule, ſans jamais ſe raſſaſier.

Il me reſte encore un autre principe à établir avant d'en venir à l'objet que je me propoſe ; c'eſt que tous les corps ayant un grand nombre d'interſtices, ces interſtices ne doivent pas être tous ſemblables, mais avoir chacun ſa nature & ſes uſages particuliers. En effet les animaux ont des ſens divers, dont chacun à ſon objet propre. Les ſons s'inſinuent par des conduits qui leur ſont conſacrés ; les ſaveurs & les odeurs par d'autres voies qui ſont auſſi analogues à leur nature & à leur tiſſu. Outre cela il y a des émanations qui pénetrent la pierre, d'autres qui pénetrent le bois. Il y en a qui paſſent à travers l'or, d'autres qui s'inſinuent à travers l'argent, d'autres qui s'ouvrent un paſſage par les pores du verre ; puiſque les ſimulacres s'introduiſent par les interſtices du verre, & la chaleur par ceux de l'or & de l'argent. Enfin il y a des corpuſcules qui pénetrent plus vîte & d'autres moins vîte le même corps. Ces différences ſont, comme je l'ai prouvé plus haut, une ſuite néceſſaire de

Multimodis varians, ut paulò oſtendimus antè.

Quapropter bene ubi hæc confirmata atque locata
Omnia conſtiterint nobis præpoſta, parata,
Quod ſupereſt, facilè hinc ratio reddetur, & omnis
Cauſa patefiet, quæ ferri pelliciat vim:
Principiò fluere è lapide hoc permulta neceſſe eſt
Semina, ſive æſtum qui diſcutit aëra plagis,
Inter qui lapidem ferrumque eſt cunque locatus;
Hoc ubi inanitur ſpatium, multuſque vacefit
In medio locus, extemplò primordia ferri
In vacuum prolapſa cadunt conjuncta, fit utque
Annulus ipſe ſequatur, eatque ita corpore toto;
Nec res ulla magis primoribus ex elementis
Indupedita ſuis arctè connexa cohæret,
Quàm validi ferri naturæ frigidus horror:
Quò minùs eſt mirum, quod paulò diximus antè,
Corpora ſi nequeunt dè ferro plura coorta
In vacuum ferri, quin annulus ipſe ſequatur:
Quod facit, & ſequitur, donec pervenit ad ipſum
Jam lapidem, cæciſque in eo compagibus hæſit:
Hoc fit item cunctas in partes, unde vacefit
Cunque locus, ſive ex tranſverſo, ſive ſupernè,
Corpora continuò in vacuum vicina feruntur:

la variété infinie que la nature a établie entre les interſtices des corps.

Ces vérités préliminaires étant ainſi ſolidement établies, il eſt aiſé d'en déduire l'explication que nous cherchons ; & la cauſe de l'attraction du fer ſe développe d'elle-même. D'abord il faut que de la ſubſtance même de la pierre il émane ſans ceſſe un grand nombre de corpuſcules, ou plutôt une vapeur active qui raréfie par ſes coups tout l'air interpoſé entre le fer & l'aimant. Quand cet eſpace intermédiaire eſt devenu vuide, auſſi-tôt les élémens du fer s'y portent, mais ſans ſe déſunir, d'où il arrive que le corps entier de l'anneau ſuit la même direction. En effet il n'y a point de corps dont les élémens ſoient plus embarraſſés & plus étroitement liés que ceux du fer, ce métal ſi ſolide, qu'il eſt preſqu'inacceſſible à la chaleur. Il n'eſt donc pas étonnant que la tendance d'un grand nombre de ſes élémens vers le vuide, ſoit ſuivie de la progreſſion du chaînon entier. C'eſt ce qui arrive en effet : l'anneau s'avance toujours, juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à la pierre même, à laquelle il s'unit par des liens inviſibles. Ces émanations de l'aimant agiſſent en tout ſens. Le vuide ſe forme de tous côtés, ſoit en haut, ſoit latéralement ; & les anneaux voiſins ſe portent auſſi-tôt

Quippe agitantur enim plagis aliunde, nec ipſa
Sponte ſuâ ſursùm poſſunt conſurgere in auras:
Huc accedit item, quare queat id magis eſſe,
Hæc quoque res adjumento; motuſque juvatur,
Quòd ſimul à fronte eſt annelli rarior aër
Factus, inanituſque locus magis ac vacuatus,
Continuò fit uti qui poſt eſt cunque locatus
Aër, à tergo quaſi provehat atque propellat:
Semper enim circùm poſitus res verberat aër;
Sed tali fit uti propellat tempore ferrum,
Parte quòd ex unâ ſpatium vacat, & capit in ſe:
Hic ubi, quem memoro, per crebra foramina ferri eſt
Parvas ad partes ſubtiliter inſinuatus,
Trudit & impellit, quaſi navim velaque ventus.

Denique res omnes debent in corpore habere
Aëra, quandoquidem raro ſunt corpore, & aër
Omnibus eſt rebus circumdatus appoſituſque;
Hic igitur, penitùs qui in ferro eſt abditus aër,
Sollicito motu ſemper jactatur, eòque
Verberat annellum dubio procul, & ciet intùs
Scilicet, atque eòdem fertur, quò præcipitavit
Jam ſemel, & quamquam in partem conamina ſumpſit.

Fit

dans ces espaces aussi raréfiés, y étant déterminés par des chocs extérieurs ; car leur propre tendance ne pourroit jamais les élever ainsi dans les airs. Mais une autre cause qui favorise encore cette direction, & qui accélere leur mouvement ; c'est qu'à peine l'air a été raréfié & le vuide formé dans la partie supérieure de l'anneau, l'air inférieur pousse & chasse, pour ainsi dire, l'anneau par derriere. En effet tous les corps sont battus sans cesse par l'air qui les environne. Mais ces mêmes coups sont pour lors avancer l'anneau, parce qu'il y a en haut un vuide pour le recevoir. Lorsque cet air dont je parle s'est répandu dans tous les interstices du fer, & s'est insinué jusqu'à ses élémens les plus subtils, il les pousse & les fait avancer, comme les vents font voguer le navire dont ils enflent les voiles.

Enfin tous les corps doivent renfermer de l'air dans leur tissu, parce qu'ils sont tous poreux, & que l'air les environne & les touche sans cesse. Ce fluide subtil, caché dans la substance même du fer, est agité d'un mouvement continuel, à l'aide duquel il doit nécessairement frapper l'anneau, l'ébranler intérieurement, & se porter avec lui vers l'espace vuide auquel tendent tous ses efforts.

Fit quoque ut à lapide hoc ferri natura recedat,
Interdum fugere atque sequi consueta vicissim:
Exsultare etiam Samothracia ferrea vidi,
Et ramenta simul ferri furere intùs ahenis
In scaphiis, lapis hic magnes cùm subditus esset:
Usque adeò fugere à saxo gestire videtur:
Ære interposito discordia tanta creatur;
Propterea, quia nimirum priùs æstus ubi æris
Præcepit, ferrique vias possedit apertas,
Posterior lapidis venit æstus, & omnia plena
Invenit in ferro, neque habet quà tranet, ut antè;
Cogitur offensare igitur, pulsareque fluctu
Ferrea texta suo; quo pacto respuit ab se,
Atque per æs agitat, sine eo quæ sæpe resorbet.

Illud in his rebus mirari mitte, quòd æstus
Non valet è lapide hoc alias impellere item res;
Pondere enim fretæ partim stant, quod genus aurum;
Ac partim raro quia sunt cum corpore, ut æstus
Pervolet intactus, nequeunt impellier usquam,
Lignea materies in quo genere esse videtur:
Inter utrasque igitur ferri natura locata,

On voit quelquefois le fer s'éloigner de l'aimant ; quelquefois il le fuit & le ſuit alternativement. J'ai vu du fer de Samothrace & de la limaille s'agiter & treſſaillir dans un vaſe d'airain ſous lequel on préſentait un pierre d'aimant. Le fer ſemblait impatient de s'éloigner de la pierre. Tant la ſeule interpoſition de l'airain faiſait naître d'antipathie entre ces deux ſubſtances. La raiſon en eſt qu'alors les émanations de l'airain s'emparant les premieres de tous les conduits du fer, celles de l'aimant qui leur ſuccedent, trouvent tous les paſſages occupés, & ne pouvant s'y introduire comme auparavant, elles ſont obligées de ſe jetter ſur la ſubſtance même du fer, & de heurter de leurs flots le tiſſu de ce métal. Voila pourquoi la pierre repouſſe & agite à travers l'airain ce même corps auquel, ſans cet obſtacle, elle ſe ſerait unie.

Ne ſoyez point ſurpris que les émanations magnétiques ne produiſent pas le même effet ſur les autres corps. Il y en a, tels que l'or, que leur peſanteur tient immobiles. D'autres, comme le bois, ont de larges interſtices, à travers leſquels les émanations paſſent ſans toucher, & par conſéquent ſans agiter ces corps. Le fer dont le tiſſu tient le milieu entre ces deux eſpeces, eſt la ſeule ſubſtance que les émana-

Æris ubi accepit quædam corpuscula, tum fit,
Impellant ut eam magnesî femina saxi.

Nec tamen hæc ita sunt aliarum rerum aliena,
Ut mihi multa parùm genere ex hoc suppeditentur,
Quæ memorare queam inter se singlariter apta:
Saxa vides primùm solâ cooleſcere calce;
Glutine materies taurino ita jungitur unà,
Ut vitio venæ tabularum sæpiùs hiscant,
Quàm laxare queant compages taurea vincla;
Vitigeni latices in aquaï fontibu' gaudent
Miſceri, cùm pix nequeat gravis & leve olivum;
Purpureusque colos conchyli mergitur unà
Corpore cum lanæ, dirimi qui non queat usquam,
Non si Neptuni fluctu renovare operam det,
Non mare si totum velit eluere omnibus undis;
Denique res auro argentum concopulat unà,
Ærique æs plumbo fit uti jungatur ab albo:
Cætera jam quàm multa licet reperire? quid ergò?
Nec tibi tam longis opus est ambagibus usquam,
Nec me tam multam hîc operam consumere par est;
Sed breviter paucis restat comprendere multa:
Quorum ita texturæ ceciderunt mutua contrà,

tions de l'aimant puiſſent mouvoir de cette maniere, quand il eſt imprégné d'un certain nombre de parties d'airain.

Au reſte, le phénomene que j'explique, n'eſt pas tellement étranger dans la nature, qu'il ne me ſoit aiſé de vous citer un grand nombre d'autres unions auſſi intimes. Vous voyez d'abord les pierres ſe joindre à l'aide ſeule de la chaux. La colle de taureau lie ſi fortement les planches, que les veines & les parties élémentaires du bois ſe manqueraient plutôt, que cette jonction artificielle. La liqueur de la vigne aime à ſe confondre avec l'eau des fleuves. La poix ne peut s'y mêler à cauſe de ſa peſanteur, ni l'huile à cauſe de ſa légéreté. La pourpre s'identifie tellement avec la laine, qu'on ne peut plus l'en ſéparer, quand même à force d'eau on voudrait rendre à l'étoffe ſa premiere couleur, quand même la mer entiere l'abreuverait de toutes ſes ondes. Enfin l'or, à l'aide du feu, s'incorpore avec l'argent; & l'étain unit enſemble des cuivres de différentes natures. Combien d'autres mêlanges auſſi intimes ne pourrais-je pas trouver? Mais vous pouvez vous paſſer de tant de détails, & je ne dois pas y conſumer une peine inutile. Un ſeul principe vous tiendra lieu d'un grand nombre de faits. Quand deux corps ſe rencontrent avec des

Ut cava conveniant plenis, hæc illius, illa
Hujusque, inter se junctura horum optima constat :
Est etiam, quasi ut annellis hamisque plicata
Inter se quædam possint coplata teneri :
Quod magis in lapide hoc fieri ferroque videtur.

Nunc, ratio quæ sit morbis, aut undè repentè
Mortiferam possit cladem conflare coorta
Morbida vis hominum generi pecudumque catervis,
Expediam : Primùm multarum semina rerum
Esse suprà docui, quæ sint vitalia nobis ;
Et contrà, quæ sint morbo mortique, necesse est
Multa volare : ea cùm casu sunt fortè coorta,
Et perturbârunt cœlum, fit morbidus aër :
Atque ea vis omnis morborum pestilitasque,
Aut extrinsecùs, ut nubes nebulæque supernè
Per cœlum veniunt, aut ipsâ sæpe coorta
De terrâ surgunt, ubi putrorem humida nacta est,
Intempestivis pluviisque & solibus icta.

Nonne vides etiam cœli novitate & aquarum
Tentari, procul à patriâ quicunque domoque
Adveniunt ? ideò quia longè discrepat aër ;

tiſſus tellement oppoſés, que les éminences de l'un répondent aux cavités de l'autre, leur union eſt la plus parfaite. Ils peuvent auſſi ſe lier par des eſpeces d'anneaux & de crochets, & c'eſt ſur-tout cette ſorte de lien qui tient le fer ſuſpendu à l'aimant.

Je vais maintenant vous expliquer la cauſe des maladies contagieuſes, de ces fléaux terribles qui répandent tout à coup la mortalité ſur les hommes & les troupeaux. Rappellez-vous d'abord que l'athmoſphere eſt rempli d'une infinité de corpuſcules de toute eſpece, dont les uns nous donnent la vie, les autres engendrent la maladie & le trépas. Quand le hazard a fait naître un grand nombre de ces derniers, l'air ſe corrompt & devient mortel. Ces maladies actives & peſtilentielles, ou nous ſont tranſmiſes d'un climat étranger par la voie de l'air, comme les nuages & les tempêtes, ou s'élevent du ſein même de la terre dont les glebes humides ont été putréfiées par une alternative déréglée de pluies & de chaleur.

Ne remarquez-vous pas encore que le changement d'air & d'eau affecte la ſanté du voyageur éloigné de ſa patrie ? C'eſt qu'il y trouve un air trop différent de celui qu'il a coutume de

Nam quid Britannum cœlum differre putamus,
Et quod in Ægypto est, quà mundi claudicat axis?
Quidve, quod in Ponto est, differre à Gadibus, atque
Usque ad nigra virûm percoctaque sæcla calore?
Quæ cùm quatuor inter se diversa videmus,
Quatuor à ventis & cœli partibus esse;
Tum color & facies hominum distáre videntur
Largiter, & morbi generatim sæcla tenere.

Est elephas morbus, qui propter flumina Nili
Gignitur Ægypto in mediâ, neque præterea usquam:
Atthide tentantur gressus, oculique in Achæis
Finibus; indè alius aliis locus est inimicus
Partibus ac membris; varius concinnat id aër:
Proinde ubi se cœlum quod nobis fortè alienum est,
Commovet, atque aër inimicus serpere cœpit;
Ut nebula ac nubes paulatim repit, & omne,
Quà graditur, conturbat & immutare coactat:
Fit quoque ut, in nostrum cùm venit denique cœlum,
Corrumpat, reddatque suî simile, atque alienum;
Hæc igitur subitò clades nova pestilitasque,
Aut in aquas cadit, aut fruges persidit in ipsas,
Aut alios hominum pastus pecudumque cibatus,

reſpirer. Quelle différence en effet entre l'athmoſphere des Britons & celui de l'Egypte où panche l'eſſieu du monde ? Quelle différence entre le climat du Pont & celui de ces vaſtes régions qui s'étendent depuis Gades juſqu'aux peuples brûlés par la chaleur du ſoleil ? Ces quatre pays expoſés à quatre vents & ſitués ſous quatre climats divers, ne different pas ſeulement par l'expoſition, mais encore par la couleur & la forme de leurs habitans, & par la nature des maladies auxquelles ils ſont ſujets.

L'éléphantiaſis eſt une maladie qui naît ſur les bords du Nil, au milieu de l'Egypte, & nulle part ailleurs. Le climat de l'Attique eſt contraire aux jambes ; celui des Achéens eſt mal-ſain pour les yeux. D'autres pays attaquent d'autres parties du corps ; toutes ces différences viennent de l'athmoſphere. Lors donc que l'air d'un pays étranger, doué d'une qualité dangereuſe, ſe déplace & s'avance vers nous, il ſe traîne lentement, comme un nuage, il altere & corrompt toutes les régions de l'athmoſphere par où il paſſe ; & enfin arrivé dans le nôtre, il le corrompt, l'aſſimile à lui & le change pour nous. Ce fléau d'une nouvelle eſpece ſe répand en un moment dans les eaux, s'attache aux moiſſons, ſe mêle aux autres alimens des hommes & des

Aut etiam ſuſpenſa manet vis aëre in ipſo,
Et cùm ſpirantes miſtas hinc ducimus auras,
Illa quoque in corpus pariter ſorbere neceſſe eſt:
Conſimili ratione venit bubus quoque ſæpe
Peſtilitas, etiam pecubus balantibus ægror:
Nec refert utrùm nos in loca deveniamus
Nobis adverſa, & cœli mutemus amictum;
An cœlum nobis ultrò Natura cruentum
Deferat, aut aliquid quo non conſuevimus uti,
Quod nos adventu poſſit tentare recenti.

Hæc ratio quondam morborum, & mortifer æſtus
Finibu' Cecropiis funeſtos reddidit agros,
Vaſtavitque vias, exhauſit civibus urbem:
Nam penitùs veniens Ægypti è finibus ortus,
Aëra permenſus multum campoſque natantes,
Incubuit tandem populo Pandionis; omnes
Indè catervatim morbo mortique dabantur.
Principiò caput incenſum fervore gerebant,
Et duplices oculos ſuffuſâ luce rubentes:
Sudabant etiam fauces intrinſecùs atro
Sanguine, & ulceribus vocis via ſepta coibat,
Atque animi interpres manabat lingua cruore,
Debilitata malis, motu gravis, aſpera tactu:
Indè ubi per fauces pectus complêrat, & ipſum

troupeaux ; quelquefois ſon venin reſte ſuſpendu dans les airs, & nous ne pouvons reſpirer ce fluide ainſi mêlangé, ſans puiſer en même tems le poiſon dont il eſt infecté. La contagion gagne de la même maniere le bœuf laborieux & la brebis bêlante. Qu'importe donc que nous nous tranſportions nous-mêmes dans un climat malſain, ſous un ciel inconnu, ou que la Nature nous amene un air peſtilentiel & des corpuſcules étrangers dont l'irruption ſoudaine nous cauſe le trépas ?

Une maladie de cette eſpece, cauſée par des vapeurs mortelles, déſola jadis les contrées où regna Cécrops, rendit les chemins déſerts, & épuiſa cette ville d'habitans. Née au fond de l'Egypte, après avoir franchi les eſpaces immenſes des airs & des mers, elle ſe fixa ſur les murs de Pandion ; & tous les habitans à la fois devinrent la proie de la maladie & de la mort. Le mal s'annonçait par un feu dévorant qui ſe portait à la tête. Les yeux devenaient rouges & enflammés. L'intérieur du goſier était baigné d'une ſueur de ſang noir, le canal de la voix fermé & reſſerré par des ulceres, & la langue, cette interprete de l'ame, ſouillée de ſang, affaiblie par la douleur, peſante, immobile, rude au toucher. Enſuite quand l'humeur était deſ-

Morbida vis in cor mœstum confluxerat ægris ;
Omnia tum verò vitaï clauſtra lababant :
Spiritus ore foràs tetrum volvebat odorem,
Rancida quo perolent projecta cadavera ritu ;
Atque animi prorſum vires totius, & omne
Languebat corpus, lethi jam limine in ipſo :
Intolerabilibuſque malis erat anxius anguor
Aſſiduè comes, & gemitu commiſta querela :
Singultuſque frequens noctem per ſæpe diemque,
Conripere aſſiduè nervos & membra coactans,
Diſſolvebat eos, defeſſos antè, fatigans.
Nec nimio cuiquam poſſes ardore tueri
Corporis in ſummo ſummam ferviſcere partem ;
Sed potiùs tepidum manibus proponere tactum,
Et ſimul ulceribus quaſi inuſtis omne rubere
Corpus, ut eſt, per membra ſacer cùm diditur ignis ;
Intima pars homini verò flagrabat ad oſſa ;
Flagrabat ſtomacho flamma, ut fornacibus, intùs,
Nil adeò poſſet cuiquam leve tenueque membris
Vertere in utilitatem ; ad ventum & frigora ſemper,
In fluvios partim gelidos ardentia morbo
Membra dabant, nudum jacientes corpus in undas ;

cendue de la gorge dans la poitrine, & s'était raſſemblée autour du cœur malade, alors tous les ſoutiens de la vie s'ébranlaient à la fois : la bouche exhalait une odeur fétide, ſemblable à celle des cadavres corrompus : l'ame perdait toutes ſes forces, & le corps languiſſant paraiſſait déja toucher le ſeuil de la mort. A ces maux inſupportables ſe joignaient, & le tourment d'une inquiétude continuelle, & des plaintes mêlées de gémiſſemens, & des ſanglots redoublés le jour & la nuit, qui en irritant les nerfs, en roidiſſant les membres, en déliant les articulations, épuiſaient ces malheureux qui ſuccombaient déja ſous la fatigue. Cependant les extrêmités de leurs corps ne paraiſſaient point trop ardentes, & ne faiſaient éprouver au toucher qu'une impreſſion de tiédeur. Mais en même tems leur corps tout entier était rouge, comme ſi leurs ulceres euſſent été enflammés, ou que le feu ſacré ſe fût répandu ſur leurs membres. Une ardeur intérieure dévorait juſqu'à leurs os. La flamme bouillonnait dans leur eſtomac, comme dans une fournaiſe. Les étoffes les plus légeres étaient un fardeau pour eux. Toujours expoſés à l'air & au froid, les uns, dans l'ardeur qui les dévorait, ſe précipitaient au milieu des fleuves glacés, & plongeaient leurs membres nuds dans les ondes les plus froides :

Multi præcipites lymphis putealibus altè
Inciderunt, ipso venientes ore patente :
Insedabiliter sitis arida corpora mersans,
Æquabat multum parvis humoribus imbrem.
Nec requies erat ulla mali ; defessa jacebant
Corpora, mussabat tacito Medicina timore ;
Quippe patentia cùm totas ardentia noctes
Lumina versarent oculorum expertia somno.
Multaque præterea mortis tum signa dabantur ;
Perturbata animi mens in mœrore metuque,
Triste supercilium, furiosus voltus & acer,
Sollicitæ porrò plenæque sonoribus aures,
Creber spiritus, aut ingens raròque coortus,
Sudorisque madens per collum splendidus humos,
Tenuia sputa, minuta, croci contincta colore,
Salsaque, per fauces raucas vix edita tussi ;
In manibus verò nervi trahier, tremere artus ;
A pedibusque minutatim succedere frigus
Non dubitabat ; item ad supremum denique tempus
Compressæ nares, nasi primoris acumen
Tenue, cavati òculi, cava tempora, frigida pellis,
Duraque ; inhorrebat rictum ; frons tenta minebat,
Nec nimiò rigidâ post strati morte jacebant ;
Octavoque ferè candenti lumine solis,

les autres se jettaient au fond des puits, vers lesquels ils se traînaient la bouche béante. Mais leur soif inextinguible ne mettait pas de différence entre des flots abondans & une goutte insensible. La douleur ne leur laissait aucun repos. Leurs membres étendus ne suffisaient point à ces assauts continuels : & la Médecine balbutiait en tremblant à leurs côtés. En effet leurs yeux ardens, ouverts pendant des nuits entieres, roulaient dans leurs orbites, sans jouir du sommeil. On remarquait encore en eux mille autres symptomes de mort. Leur ame était troublée par le chagrin & par la crainte, leurs sourcils froncés, leurs yeux hagards & furieux, leurs oreilles inquiétées par des tintemens continuels, leur respiration tantôt vive & précipitée, tantôt forte & lente ; leur col baigné d'une sueur transparente, leur salive appauvrie, teinte d'une couleur de safran, chargée de sel, & chassée avec peine de leurs gosiers par une toux violente. Les nerfs de leurs mains se roidissaient, leurs membres frissonnaient, & le froid de la mort se glissait par degrés des pieds au tronc. Enfin dans les derniers momens leurs narines étaient resserrées & affilées, leurs yeux enfoncés, leurs tempes creuses, leur peau froide & rude, leurs levres retirées, leur front tendu & saillant ; peu de tems après ils expiraient, & la huitieme ou

Aut etiam nonâ reddebant lampade vitam.
Quorum si quis, ut est, vitârat funera lethi,
Ulceribus tetris & nigrâ proluvie alvi,
Posteriùs tamen hunc tabes lethumque manebat;
Aut etiam multus, capitis cum sæpe dolore,
Conruptus sanguis plenis ex naribus ibat;
Huc hominis totæ vires corpusque fluebat:
Profluvium porrò qui tetri sanguinis acre
Exierat, tamen in nervos huic morbus & artus
Ibat, & in partes genitales corporis ipsas;
Et graviter partim metuentes limina lethi
Vivebant ferro privati parte virili;
Et manibus sine nonnulli pedibusque manebant
In vitâ tamen, & perdebant lumina partim:
Usque adeò mortis metus his incesserat acer:
Atque etiam quosdam cepêre oblivia rerum
Cunctarum, neque se possent cognoscere ut ipsi.
Multaque humi cùm inhumata jacerent corpora suprà
Corporibus, tamen alituum genus atque ferarum
Aut procul absiliebat, ut acrem exiret odorem,
Aut, ubi gustârat, languebat morte propinquâ:
Nec tamen omninò temerè illis solibus ulla

la neuvieme Aurore entendait leurs derniers gémissemens. Si quelqu'un échappait au trépas, comme cela arrivait quelquefois, par la sécrétion des ulceres ou des noires matieres du ventre, le poison & la mort les attendaient néanmoins, quoique plus tard. Un sang corrompu coulait en abondance de leurs narines, avec des douleurs de tête violentes : toutes leurs forces, toute leur substance se perdaient par cette voie : si la maladie ne prenait point son cours par les narines, & n'occasionnait point une pareille hémorragie, elle se jettait sur les nerfs, se répandait dans les membres, & s'insinuait jusqu'aux parties consacrées à la génération. Les uns pour éviter une mort qu'il voyaient s'approcher, abandonnaient au fer l'organe de la virilité : les autres privés de leurs pieds & de leurs mains, tenaient encore à la vie ; quelques-uns enfin se laissaient ravir l'usage de la vue. Tant la crainte de la mort frappoit ces malheureux. On en vit même qui perdaient le souvenir des choses passées, jusqu'à ne plus se reconnaître eux-mêmes. Quoique la terre fut couverte de cadavres accumulés les uns sur les autres, sans sépulture, les oiseaux de proie & les quadrupedes voraces, en fuyaient l'odeur infecte, ou après en avoir goûté, ils languissaient & ne tardaient pas à mourir. Les oiseaux ne se montraient jamais le jour in-

Comparebat avis, nec noctibu' fæcla ferarum
Exibant ſylvis ; languebant pleraque morbo,
Et moriebantur : cumprimis fida canum vis
Strata viis animam ponebat in omnibus ægram ;
Extorquebat enim vitam vis morbida membris.
Incomitata rapi certabant funera vaſta :
Nec ratio remedî communis certa dabatur ;
Nam quod alîs dederat, vitales aëris auras
Volvere in ore licere & cœli templa tueri,
Hoc aliis erat exitio lethumque parabat.

Illud in his rebus miſerandum & magnoperè unum
Ærumnabile erat, quòd, ubi ſe quiſque videbat
Implicitum morbo, morti damnatus ut eſſet,
Deficiens animo mœſto cum corde jacebat
Funera reſpectans, animam & mittebat ibidem.
Idque vel imprimis cumulabat funere funus,
Quippe etenim nullo ceſſabant tempore apiſci
Ex aliis alios avidi contagia morbi ;
Nam quicunque ſuos fugitabant viſere ad ægros,
Vitaï nimiùm cupidi mortiſque timentes,
Pœnibat paulò poſt turpi morte malâque
Deſertos, opis expertes, incuria mactans,
Lanigeras tanquam pecudes & bucera fæcla ;
Qui fuerant autem præſtò, contagibus ibant,

punément ; & pendant la nuit les bêtes féroces ne quittaient point leurs forêts. On les voyait presque tous succomber à la contagion & mourir. Les chiens sur-tout, ces animaux fideles, étendus au milieu des rues, rendaient les derniers soupirs, que la contagion leur arrachait avec effort. Les convois étaient enlevés à la hâte, sans pompe & sans suite. Il n'y avait point de remede sûr ni général ; & le même breuvage qui avait prolongé la vie aux uns, était dangereux & mortel pour les autres.

Ce qu'il y avait de plus triste & de plus déplorable dans cette calamité, c'est que les malheureux qui se voyaient la proie de la maladie, se désespéraient comme des criminels condamnés à périr, tombaient dans l'abattement, voyaient toujours la mort devant eux, & mouraient au milieu de ses terreurs. Mais ce qui multipliait sur-tout les funérailles, c'est que l'avide contagion ne cessait de passer des uns aux autres ; ceux qui évitaient la vue de leurs amis malades par trop d'amour pour la vie & de crainte pour la mort, périssaient bientôt, victimes de la même insensibilité, abandonnés de tout le monde, & privés de secours, comme l'animal qui porte la laine & celui qui laboure nos champs : ceux au contraire qui ne craignaient point de s'exposer,

Atque labore pudor quem tum cogebat obire,
Blandaque lassorum vox mistâ voce querelæ.
Optimus hoc lethi genus ergò quisque subibat;
Inque aliis alium populum sepelire suorum
Certantes, lacrymis lassi luctuque redibant;
Indè bonam partem in lectum mærore dabantur:
Nec poterat quisquam reperiri, quem neque morbus,
Nec mors, nec luctus tentaret tempore tali.
Præterea jam pastor & armentarius omnis,
Et robustus item curvi moderator aratri,
Languebant, penitùsque casis contrusa jacebant
Corpora, paupertate & morbo dedita morti.
Exanimis pueris super exanimata parentûm
Corpora nonnunquam posses, retroque videre
Matribus & patribus natos super edere vitam.
Nec minimùm partim ex agris ægroris in urbem
Confluxit, languens quem contulit agricolarum
Copia, conveniens ex omni morbida parti;
Omnia complebant loca tectaque; quò mage eos tum
Confertos ita acervatim mors accumulabat.
Multa siti prostrata viam per, proque voluta
Corpora, silanos ad aquarum strata jacebant,

ſuccombaient à la contagion & à la fatigue que le devoir & les plaintes touchantes de leurs amis mourans les obligeaient de ſupporter. C'était-là la mort des citoyens les plus vertueux. Après avoir enſeveli la foule innombrable de leurs parens, ils retournaient dans leurs demeures, les larmes aux yeux, la douleur dans le cœur, & ſe mettaient au lit pour y expirer de chagrin. En un mot, on ne voyait dans ces tems de déſaſtre, que des morts, ou des mourans, ou des infortunés qui les pleuraient. Les gardiens des troupeaux de toute eſpece, & le robuſte conducteur de la charrue étaient auſſi frappés, la contagion les allait chercher juſqu'au fond de leur chaumiere, & la pauvreté jointe à la maladie rendait leur mort inévitable. On voyait les cadavres des parens étendus ſur ceux de leurs enfans, & les enfans rendre les derniers ſoupirs ſur les corps de leurs peres & de leurs meres. La contagion était apportée en grande partie par les habitans de la campagne, qui ſe rendaient en foule dans la ville, à la premiere attaque de la maladie. Les lieux publics, les édifices particuliers en étaient remplis, & ainſi raſſemblés, il était plus facile à la mort d'accumuler leurs cadavres. Un grand nombre expirait au milieu des rues; d'autres après s'être traînés au bord des fontaines publiques y reſ-

Interclusâ animâ nimiâ ab dulcedine aquaï :
Multaque per populi passim loca prompta viasque,
Languida semianimo tum corpore membra videres,
Horrida pædore & pannis cooperta, perire
Corporis inluvie ; pellis super ossibus una,
Ulceribus tetris prope jam sordique sepulta.

Omnia denique sancta Deûm delubra replêrat
Corporibus mors exanimis, onerataque passim
Cuncta cadaveribus cœlestûm templa manebant ;
Hospitibus loca quæ complêrant ædituentes :
Nec jam relligio Divûm, nec numina magni
Pendebantur ; enim præsens dolor exsuperabat.
Nec mos ille sepulturæ remanebat in urbe,
Ut priùs hic populus semper consuêrat humari :
Perturbatus enim totus trepidabat, & unus
Quisque suum pro re consortem mœstus humabat :
Multaque vis subita & paupertas horrida suasit ;
Namque suos consanguineos aliena rogorum
Insuper exstructa ingenti clamore locabant,
Subdebantque faces, multo cum sanguine sæpe
Rixantes potiùs, quàm corpora desererentur.

Finis Libri Sexti.

taient étendus sans vie, suffoqués par l'excès de l'eau qu'ils avaient bue. Les chemins étaient couverts de corps languissans, à peine animés, enveloppés de vils lambeaux, & dont les membres tombaient en pourriture. Leurs os n'étaient revêtus que d'une peau livide, sur laquelle les ulceres & la corruption avaient produit le même effet que la sépulture sur les cadavres.

La mort avait rempli les édifices sacrés de ses impures dépouilles. Les temples des Dieux étaient jonchés de cadavres. C'était là que les gardes des lieux saints déposaient leurs hôtes. Car pour lors on s'embarrassait peu de la religion & de la Divinité. La douleur était le sentiment dominant. Ces cérémonies observées de tems immémorial pour les obseques, n'avaient plus lieu dans la ville. Le trouble & la confusion regnaient par-tout ; & au milieu de cette consternation générale, chacun inhumait comme il pouvait le corps dont il était chargé. L'indigence & la nécessité inspirerent même des violences inouies jusqu'alors. Il y en eut qui placerent à grands cris sur des buchers construits pour d'autres, les corps de leurs proches, & qui après y avoir mis le feu, soutenaient des combats sanglans plutôt que d'abandonner leurs cadavres.

Fin du Livre Sixieme.

NOTES
DU QUATRIEME LIVRE.

PAGE 12. V. 2.

CES assemblages déliés, ces tissus imperceptibles, parfaitement semblables aux corps dont ils sont les émanations, & que Lucrece appelle *simulacra*, *effigiæ*; Epicure les nomme εἴδωλα, τύποι; Cicéron, *imagines*; Quintilien, *figuræ*; Catius, *spectra*. Ces simulacres se forment, selon Lucrece, de deux manieres, ou par une émanation de la superficie des corps, ou par une naissance & une coalition spontanée, au milieu de l'athmosphere. Ils ont trois usages, d'être 1°. les élémens des Dieux, 2°. la source de nos idées, 3°. les causes de la vision. Lucrece ne les considere dans ce livre, que sous les deux derniers points de vue. Quelque défectueuse que soit cette théorie des simulacres, on ne peut s'empêcher d'admirer l'art avec lequel Epicure a sçu faire valoir une hypothese aussi ridicule en apparence, la foule de probabilités sur laquelle il a établi l'existence de ses simulacres, & l'adress

dreſſe avec laquelle il les a pliés à tous les phénomenes de la viſion. Il fallait sûrement bien du génie & bien des reſſources, pour tirer un auſſi grand parti d'une erreur. Et ſi l'on veut conſidérer quelles étaient les idées des anciens ſur la viſion, on verra que le ſyſtême d'Epicure était le plus ingénieux, le plus fécond, le ſeul appliquable à tous les cas poſſibles, & qui méritât que le fameux Gaſſendi, qui connaiſſait & ſçavait juger l'Antiquité, l'adoptât à l'excluſion de tous les autres.

IBID. V. 3.

CES ſimulacres ſont vraiment des *membranes*, des *pellicules* dans le ſyſtême d'Epicure. Ce ne ſont pas ſeulement, comme quelques perſonnes le croient, des parties déliées qui s'échappent des corps, en conſervant toujours leur ordre primitif, & leur rapport mutuel. Epicure admettait de plus une continuité réelle entre ces particules, qui, ſelon lui, ſont liées les unes aux autres, & forment un tiſſu.

Texturas rerum tenues, tenuesque figuras.

VOILA pourquoi Lucrece les compare à la dépouille des ſerpens & des cigales, & à la pellicule dont le veau ſe débarraſſe en naiſſant. Voilà pourquoi le même poëte diſtingue

ſoigneuſement entre les émanations qui ſe font par une ſorte d'écoulement, par des particules disjointes & iſolées, comme la fumée, la chaleur, &c.... & celles qui détachées de la ſurface, ne rencontrant aucun obſtacle qui puiſſe les diviſer, ſe rendent à l'organe, ſans avoir ſubi aucune décompoſition.

At contrà tenuis ſummi membrana coloris
Cùm jacitur, nihil eſt quod eam diſcerpere poſſit.

C'EST une expreſſion hardie que *la membrane des couleurs*; mais elle eſt la ſeule qui puiſſe rendre l'idée de Lucrece, &, ſi elle eſt ſinguliere, c'eſt que le ſyſtême lui-même eſt ſingulier. Il eſt remarquable, que dans les principes d'Épicure la ſenſation la plus délicate, celle de la vue, & la ſenſation la plus groſſiere, celle du toucher, ſoient produites l'une & l'autre par des ſurfaces, (car les ſimulacres ne ſont effectivement que des ſurfaces) tandis que les ſenſations intermédiaires, telles que le ſon, l'odeur, &c.... ſont excitées par de ſimples corpuſcules émanés des objets extérieurs.

PAGE 14. V. 16.

ON trouve dans toutes les éditions de Lucrece *pauca*, au lieu de *parva*. Gaſſendi lui-

même a adopté cette leçon. Il eſt évident que Lucrece n'a pas voulu dire qu'il n'y a qu'un petit nombre de ces corpuſcules placés à la ſurface, puiſqu'il a dit quatre vers plus haut préciſément le contraire.

Præſertim cùm ſint in ſummis corpora rebus
Multa minuta :

& qu'il dira plus bas,

Tanta eſt mobilitas & eorum copia tanta !

Que ſignifierait donc ce *pauca* ? Lucrece donnerait-il à entendre par-là, qu'il n'y a qu'un petit nombre de ces corpuſcules qui puiſſent s'embarraſſer, ſe faire obſtacle, ſe déranger de l'ordre qu'ils avaient à la ſurface ? Cela eſt impoſſible dans ſes principes. Il n'y aurait pas de raiſon pour qu'aucun d'eux changeât de ſituation relativement aux autres. D'ailleurs, ſi quelques-uns de ces corpuſcules ſe dérangent, l'image eſt dès-lors mutilée ; la continuité de cette pellicule ſuperficielle eſt interrompue ; il n'y a plus de repréſentation. Il faut donc néceſſairement changer le *pauca* en *parva*, conformément à la correction de Creech ; alors le raiſonnement de Lucrece s'explique tout ſeul. Il annonce un principe qu'il prouvera quelques pages plus bas, que les atomes conſtitutifs

des ſimulacres ſont d'une fineſſe & d'une ténuité inconcevables.

Nunc age quam tenui naturâ conſtet imago
Percipe, & imprimis quoniam primordia tantùm
Sunt infrà noſtros ſenſus, &c.

IBID. V. 19.

LUCRECE paraît faire entendre par ce vers, que les couleurs ſont une partie même des corps; & dans ſon ſecond livre on a vu qu'il établit une doctrine toute contraire, & qu'il prétend que les couleurs n'exiſtent que dans notre ame, ne ſont que la ſenſation occaſionnée par la réflexion des rayons du ſoleil, lib. II. pag. 178.

Nequeunt ſine luce colores
Eſſe.

POUR accorder ces deux doctrines, il faut ſçavoir qu'Epicure regardait les images, par le moyen deſquelles nous appercevons les objets, comme le réſultat de deux eſpeces d'atomes; les uns qui ſont les émanations mêmes de la ſurface des corps; les autres qui ne ſont que des corpuſcules de lumiere, qui viennent s'y mêler. Les premiers ſont joints les uns aux autres & forment un tiſſu; les ſeconds ſont des corpuſcules iſolés, qui ſe diſſéminent dans les interſtices de cette pellicule, & viennent, après

la réflexion, frapper conjointement l'organe. C'eſt dans ce ſens, qu'il faut entendre ces deux vers du ſecond livre, même page.

Caudaque pavonis, largâ cùm luce repleta eſt,
Conſimili mutat ratione obverſa colores.

La différence des couleurs naît du différent mêlange des corpuſcules lumineux. Et cette différence de mixtion dépend de la chûte directe ou oblique des rayons.

Propterea quòd
Rectâ aut obliquâ percuſſus luce refulget.

Epicure était tellement éloigné de regarder les couleurs comme inhérentes aux objets, que Lucrece dit poſitivement dans ſon ſecond livre, que les corps ne ſont pas colorés pendant la nuit :

Qualis enim poterit cæcis color eſſe tenebris ?

ce que Virgile dit en d'autres termes dans le ſixieme chant de ſon Ænéide. v. 272.

Rebus nox abſtulit atra colorem.

Pourquoi donc avoir fait honneur à Deſcartes de cette découverte, que la neige n'eſt pas blanche ? Ajoutons, que les chymiſtes modernes regardent les couleurs comme inhérentes aux objets, & comme dépendantes de la ſubſtance inflammable qu'ils nomment *phlogiſtique*, & à laquelle ils attribuent toutes les couleurs des

corps. La lumiere ou le feu élémentaire n'eſt, ſelon eux, que le phlogiſtique détaché de ſa baſe.

IBID. V. 20.

» LES Théatres des Romains étaient tendus de » rideaux, de tapiſſeries, de voiles, dont les » uns ſervaient à orner la ſcene, d'autres à la » ſpécifier, d'autres à la commodité des ſpec- » tateurs. Ceux qui ſervaient d'ornemens, étaient » les plus riches, & ceux qui ſpécifiaient la » ſcene, repréſentaient toujours quelque cho- » ſe de la piece qu'on jouait. Les voiles te- » naient lieu de couverture, & l'on s'en ſer- » vait pour la ſeule commodité des ſpectateurs, » afin de les garantir des ardeurs du ſoleil. » Catulus imagina le premier cette commodité. » Il fit revêtir tout l'eſpace du théatre & de » l'amphitéatre de voiles étendus ſur des cor- » dages, qui étaient attachés à des mâts de navire » ou à des troncs d'arbres fichés dans les murs. » Ces mêmes voiles devinrent dans la ſuite un » objet de luxe. Lentulus Spinther en fit faire » de lin, d'une fineſſe juſqu'alors inconnue » Néron non-ſeulement les fit teindre en pour- » pre, mais y ajouta encore des étoiles d'or, » au milieu deſquelles il était peint, monté ſur » un char; le tout travaillé avec tant d'adreſſe

» & d'intelligence, qu'il paraiſſait comme un » Phébus, qui modérant ſes rayons dans un » jour ſerein, ne laiſſait briller que le jour » agréable d'une belle nuit. » Diction. Encyclopéd. art. *Théatre des anciens.*

PAGE 20. V. 1.

VOICI le raiſonnement de Lucrece. En agitant légérement les plantes qui exhalent une odeur piquante, on ſentira qu'il en émane une grande quantité de corpuſcules qui agiſſent ſur nos organes, quoique leur action ſoit inviſible. De cette expérience on ſera en droit de conclure, que les autres corps envoient auſſi des émanations d'une autre nature, qui bien qu'inſenſibles n'en exiſtent pas moins. Voila le vrai ſens de cet endroit. *Simulacra* ne ſignifie point du tout les émanations des plantes dont il parle, comme les commentateurs paraiſſent l'avoir entendu; c'eſt un mot conſacré dans Lucrece, pour déſigner *les ſimulacres*, les *effigies*, les membranes déliées auxquelles nous devons la vue des objets; jamais il n'eſt employé pour ſignifier les autres eſpeces d'émanations. *Caſſa ſenſu* veut dire, *dépourvus de qualités ſenſibles.* Tels ſont en effet les ſimulacres dans les principes de Lucrece. Ils n'agiſſent ſur aucun de nos ſens, pas même ſur l'organe de

la vue, puiſqu'on ne peut les appercevoir iſolés, & qu'ils n'affectent l'œil que par leur réunion.

Nec ſingillatim poſſunt ſecreta videri.

IBID. V. 16.

NON-SEULEMENT les nuages peuvent donner une idée de la formation ſpontanée de ces ſimulacres, de ces ſpectres aëriens. Il y a même des auteurs anciens qui prétendent, que dans certains pays ces émanations ſont ſenſibles à l'œil. Diodore de Sicile rapporte, qu'on voit quelquefois dans les régions de l'Afrique, ſituées au delà de Cirene, de pareilles formations ſpontanées. » Dans certains tems de l'an-» née, dit-il, & ſur tout quand l'air eſt cal-» me, on apperçoit dans l'athmoſphere des » amas de corpuſcules, qui ſe mêlent, ſous » la forme d'animaux de toute eſpece. Il y en » a qui reſtent immobiles, d'autres qui ſe meu-» vent rapidement; on les voit tantôt fuir, tantôt » pourſuivre, & c..... Pomponius Méla confirme le même phénomene, en parlant de la Mauritanie. Pline en dit autant de la Scythie. En effet la chaleur peut dans certains pays rendre ces évaporations plus conſidérables & plus denſes, au point de devenir ſenſibles aux yeux. La nature même du terrein peut encore

y contribuer, comme on voit les *feux-follets* se former dans les endroits marécageux.

PAGE 22. V. 15.

SI l'on demande à Epicure, comment il se peut qu'avec des émanations aussi abondantes & aussi continuelles, que celles qu'il suppose s'échapper sans cesse de la surface de tous les corps, ils ne soient pas épuisés en peu de tems : il répond 1°. que c'est une objection qui a lieu dans tous les systêmes, puisque, quelqu'hypothese qu'on soutienne, il faut nécessairement en venir à des corpuscules interposés entre l'œil & l'objet apperçu, & qui émanent de quelque part, soit du soleil, soit des corps mêmes. Il répond 2°. que les corps s'épuisent en effet, & que tout tend continuellement vers la destruction. Il répond enfin, qu'il se fait un commerce, un échange continuel d'émanations réciproques, que l'air, ce véhicule commun, porte sans cesse d'un corps à un autre, & qu'au moyen de ces compensations alternatives, l'épuisement se fait sentir moins vîte ; c'est ce que dit Lucrece dans son cinquieme livre, v. 277 & suivans.

Qui aër) nisi contrà
Corpora retribuat rebus, recreetque fluentes,
Omnia jam resoluta forent & in aëra versa.

PAGE 28. V. 12.

JE crois qu'on ne ſera pas fâché de trouver ici en peu de mots les divers ſyſtêmes imaginés par les anciens, pour expliquer le méchaniſme de la viſion.

1°. LES Stoïciens penſaient que de l'intérieur de l'œil s'élancent à ſa ſurface des rayons viſuels, qui pouſſent l'air, le compriment & l'appliquent contre les objets extérieurs. De ſorte que dans leur ſyſtême il ſe fait une eſpece de cône, dont le ſommet eſt à la ſurface de l'œil, & la baſe poſée ſur l'objet apperçu. OR, diſent-ils, de même qu'en tenant à a main un bâton, on eſt inſtruit par l'eſpece de réſiſtance qu'on éprouve, de la nature du corps touché, s'il eſt dur ou mol, poli ou raboteux, ſi c'eſt de la boue ou du bois, de la pierre ou une étoffe; de même la vue, au moyen de cet air ainſi comprimé, eſt inſtruite de toutes les qualités de l'objet qui ſont relatives à la vue, s'il eſt blanc ou noir, beau ou difforme, &c.....

2°. SELON Ariſtote, la choſe ſe paſſait tout différemment : c'était la couleur même des objets extérieurs qui excitait, &, pour me ſervir de ſes termes, qui réduiſait à l'acte la puiſſance d'être éclairé qu'a l'air, *perſpicuum*

aëtu : & à l'aide d'une propagation non interrompue dans l'air interposé entre l'objet & l'œil, l'organe était mis en vibration, & par son moyen le *sensorium* intérieur ébranlé, d'où s'ensuivait la perception des objets. Ainsi, dans les principes de ce philosophe, l'air fait la fonction du bâton, comme chez les Stoïciens; mais c'est l'objet extérieur, qui est la main, & l'œil, qui est le corps touché : au lieu que les Stoïciens regardent l'œil, comme la main, & l'objet apperçu, comme le corps touché. Ces deux explications sont donc l'inverse l'une de l'autre. Dans la premiere, le méchanisme de la vision commence par l'œil, & se termine aux objets extérieurs, par le véhicule de l'air; dans la seconde, il commence par les objets extérieurs, & se termine à l'œil, aussi par le véhicule de l'air.

3°. Les Pythagoriciens réunissaient dans leur explication ces deux méchanismes si opposés. Ils croyaient que les rayons visuels élancés de l'œil, allaient frapper les objets extérieurs, & qu'ils étaient delà réfléchis vers l'organe. C'étaient des especes de messagers députés par l'œil vers les objets extérieurs, & qui, à leur retour, en rapportaient des nouvelles à l'organe.

Dans les principes d'Epicure, tout se passai, par des simulacres, des images, des effigies subs-

tantielles', qui en venant frapper l'œil, y excitaient la vision. C'était là que se bornait tout le méchanisme. Il n'était pas nécessaire que les simulacres traversassent les différentes humeurs des yeux, qu'ils ébranlassent la rétine, qu'ils affectassent le *sensorium*; puisque l'ame, selon la doctrine d'Epicure, était dans les yeux comme dans le *sensorium*.

Dicere porrò oculos nullam rem cernere posse, &c.....

On voit que cette explication est peu anatomique.

Aussi les philosophes modernes expliquent beaucoup mieux tout le méchanisme de la vision. Ils conviennent tous, qu'elle se fait par » des rayons de lumiere, réfléchis des différens » points des objets reçus dans la prunelle, re» fractés & réunis dans leur passage à-travers » les tuniques & les humeurs qui conduisent » jusqu'à la rétine; & qu'en frappant ainsi, » ou en faisant une impression sur les points » de cette membrane, l'impression se propage » jusqu'au cerveau, par le moyen des filets » correspondans du nerf optique. » Encyclopédie, art. *vision*. Ainsi, selon les modernes, nous n'appercevons non plus les objets que par une image, une effigie, une repré-

ſentation de cet objet. Mais cette image n'eſt pas une émanation ſubſtantielle de l'objet même, elle eſt ſimplement une réunion vive & diſtincte de tous les rayons qui ſont réfléchis de tous les points de l'objet, avec la couleur qui leur eſt propre. Qu'il ſe peigne ſur la rétine une image parfaitement ſemblable en petit à l'objet apperçu, c'eſt un fait dont on ne peut douter après une expérience dont Deſcartes eſt l'auteur, & dont voici le procédé. » Après » avoir bien fermé les fenêtres d'une chambre, » & n'avoir laiſſé de paſſage à la lumiere, » que par une fort petite ouverture, il faut y » appliquer l'œil de quelque animal nouvel- » lement tué, ayant retiré d'abord avec toute » la dextérité dont on eſt capable, les mem- » branes qui couvrent le fonds de l'humeur vi- » trée, c'eſt-à-dire, la partie poſtérieure de » la Sclérotique, de la Choroïde, & même » une autre partie de la rétine : on verra alors » les images de tous les objets de dehors ſe » peindre très-diſtinctement ſur un corps blanc, » par exemple, ſur la pellicule d'un œuf, ap- » pliquée à cet œil parderriere. « Les images des objets ſe repréſentent donc ſur la rétine, qui n'eſt qu'une expanſion de la ſubſtance médullaire du nerf optique, lequel nerf va lui-même ſe rendre dans le *ſenſorium commune*

Or, selon le système moderne, chaque point de l'objet étant peint sur l'expansion médullaire ou la *rétine*, il s'ensuit que l'impression de l'objet doit se faire sentir en entier & se rapporter au *sensorium*, qui est le siege général & commun des sensations, & tout le monde sçait que telle est la loi de l'union de l'ame avec le corps, que certaines perceptions de l'ame sont une suite nécessaire de certains mouvemens excités dans le corps. Voyez l'Encyclopédie, art. *Vision*.

PAGE 32. V. 9.

TOUTES les éditions de Lucrece portent *quale sit ut videamus*, &c.... Quoique cette leçon fasse un sens, c'est une maniere de parler si embarrassée & si extraordinaire dans Lucrece, que je n'ai pas balancé à y suppléer, *quare sit ut videamus*, qui est plus naturel, plus clair, & plus dans le goût du Poëte.

PAGE 50. V. 20.

EGREGIUS, que je rends par *plus rare*, est pris ici dans sa vraie signification. Il est composé des mots *è grege*, & veut dire *hors du commun*. Il est encore bon de remarquer ici, qu'*Egregius* est au comparatif, quoique les fai-

seurs de *syntaxes* établissent comme un principe, que les adjectifs en *ius* n'ont ni comparatif ni superlatif.

PAGE 52. V. 1.

LUCRECE attaque ici les Sceptiques. Au milieu des disputes dont les écoles Grecques étaient la proie, de ces discussions éternelles sur le vrai & le faux, le juste & l'injuste, de ces questions métaphysiques & insolubles sur l'infini, l'éternité, l'espace, le vuide & le plein, il s'éleva une secte d'hommes, qui voyant l'erreur & la vérité confondue parmi des sophismes & des argumens sans fin, en conclurent à tort, qu'il n'y a point de vérité générale, ni propre à obtenir l'assentiment unanime de tous les hommes. Ils eurent le sort de ceux qui préférant la neutralité dans les troubles civils aliénent à la fois les deux partis. Les Athées combattirent des hommes indifférens, qui ne reconnaissaient pas de Dieux. Les superstitieux s'échaufferent contre des hommes réservés, qui ne niaient pas leurs fables. Le grand principe sur lequel se fondaient les Sceptiques, était qu'il n'y a pas de proposition tellement évidente, qu'elle ne conduise de proche en proche à quelque chose d'obscur & d'incompréhensible; qu'il en est du monde méta-

phyſique, comme du monde phyſique ; que s'il eſt impoſſible de remuer le bras, & d'émouvoir légerement l'air, ſans que cette impreſſion ſe faſſe ſentir juſqu'aux extrêmités de la nature ; il n'eſt pas poſſible non plus d'agiter une ſeule queſtion, qui ne tienne au ſyſtême entier des connaiſſances humaines, & qui ne ſoit environnée, pour ainſi dire, de fils imperceptibles, qui par des filamens qui vont toujours en ſe multipliant & en ſe compliquant de plus en plus, ne ſe perde dans un labyrinthe de diſcuſſions interminables. Mais, ou ils ne voyaient pas, ou ils feignaient de ne pas voir, que toutes ces incertitudes aboutiſſent néceſſairement dans chaque ligne de connaiſſance à une propoſition évidente, & qu'on ne peut ſans puſillanimité ou ſans mauvaiſe foi, méconnaître ces points lumineux qui brillent au milieu des ténebres. N'était-ce pas pour cette raiſon, que Platon avait détaché de la chaîne de nos connaiſſances, certaines idées eſſentiellement vraies, dont il avait fait des êtres vivans, des ſubſtances intelligentes, des eſpeces de *ſous-divinités* intermédiaires entre l'homme & l'être ſuprême ?

IBID. V. 4.

CE vers ſignifie mot à mot, *un homme*

qui marche à reculons sur la tête, métaphore peu élégante, à laquelle je me suis cru obligé de suppléer l'idée simple.

PAGE 56. V. 14.

LUCRECE attaque ici Pythagore, Platon & Aristote, non que ces philosophes prétendissent que le son fût une chose incorporelle, mais parce qu'ils croyaient, comme les physiologistes modernes, que dans tout le méchanisme de l'ouie, il ne s'émanait rien du corps sonore, que ce n'était qu'une agitation de l'air qui se communiquait à l'oreille, *valida percussio aëris*, selon Platon; *percussio aëris*, selon Aristote; & selon Séneque, Nat. quæst. lib. II. cap. 6. *intensio aëris*, *ut audiatur*, *linguæ formata percussu*. Au lieu qu'Epicure regardait le son, comme une émanation réelle du corps sonore même, émanation beaucoup plus considérable, &, pour ainsi dire, plus substantielle, que celles dont résultent les simulacres de la vision, puisque les dernieres n'épuisent point les substances dont elles se détachent, au lieu que les émanations qui forment le son affaiblissent & épuisent, suivant lui, les corps sonores.

Multa loquens quoniam amittit de corpore partem.

UNE autre différence qu'il établit encore en-

tre le son & la vue, c'est que les corpuscules dont résulte le son, pénetrent l'organe, *vox omnis in aures* INSINUATA; au lieu que les simulacres frappent seulement l'organe, s'appliquent, pour ainsi dire, sur l'œil, &, en vertu de cette seule apposition, excitent la sensation de la vue. Mais un rapport de conformité entre ces deux especes d'émanations, c'est que, de même que pour nous procurer la vue des objets, les simulacres doivent se réfléchir à l'œil dans tout leur entier, les corpuscules sonores doivent aussi s'introduire en entier dans l'organe, *vox* OMNIS *in aures insinuata, &c.*

PAGE 60. V. 12.

VOICI quelle était la propagation du son, selon Epicure. Quand la voix sort de la bouche, ou quand le son part d'un corps sonore quelconque; le tissu des corpuscules qui en émanent, par une suite de la compression que doivent nécessairement causer les efforts qu'on fait, ou pour parler, ou pour produire un son quelconque, se divise & se subdivise à l'infini en molécules, toutes plus petites les unes que les autres, & parfaitement semblables entr'elles & à l'émission primitive. D'où il arrive à la vérité, que chaque auditeur n'en-

tend pas le même ſon ou la même voix individuelle, mais un ſon ou une voix parfaitement ſemblables; & ſelon qu'on eſt plus éloigné de la ſource même du ſon, chaque molécule ayant ſubi plus de ſubdiviſions, doit être plus petite, & par conſéquent moins ſenſible: Lucrece ſe ſert, pour faire ſentir ce méchaniſme, de la comparaiſon d'une étincelle qui ſe diviſe en un grand nombre d'autres étincelles plus petites. Plutarque emploie une autre image, qui donne une idée encore plus claire de cette formation & de cette propagation du ſon. Il compare le ſon à l'eau contenue dans un arroſoir, qui en tombant ſe ſubdiviſe en un nombre de gouttes d'eau, d'autant plus conſidérables qu'elle tombe de plus haut.

IBID. V. 18.

LE mot *imagine* qu'emploie ici Lucrece, n'a pas été choiſi ſans deſſein. C'eſt une expreſſion métaphorique, tirée des images réfléchies par les miroirs. En effet, dans les principes d'Epicure, il y a un grand rapport entre le méchaniſme de l'ouie, & celui de la vue, dans l'un & dans l'autre cas il ſe détache des corpuſcules de l'objet vu ou entendu. Ces corpuſcules, ou vont frapper directement l'organe qui leur eſt conſacré, ce qui fait une viſion

ou une audition directe, ou meurent dans l'air, ou vont se briser contre des corps qui n'ont point d'analogie avec eux, ou en rencontrent d'autres dont la conformation est telle, que leur tissu se réfléchit tout entier & sans souffrir aucun dommage ; ce qui fait une vision ou une audition reflexe, par le moyen des miroirs ou des échos. Lucrece ne pouvait donc choisir une métaphore plus juste. C'est aussi le même rapport que Virgile avait en vue quand il dit, Georg. lib. IV. v. 50.

Saxa sonant, vocisque offensa resultat imago.

Ajoutons que comme les images se réfléchissent de miroirs en miroirs,

Fit quoque de speculo in speculum ut tradatur imago.

les sons se réfléchissent aussi de rochers en rochers, de collines en collines.

Ita colles collibus ipsis
Verba repulsantes, iterabant dicta referre.

Page 62. v. 5.

D'où peut être née l'opinion qui a peuplé de Nymphes ou d'intelligences les montagnes, les forêts, les rochers, les cavernes ? Il paraît que la peur y a contribué beaucoup. Un

homme qui se trouve seul au milieu d'une forêt ou sur une haute montagne, se sent saisi d'une d'espece d'émotion ou d'étonnement dont il n'est pas le maître. Dans cette situation délicate, le souffle d'un Zéphyr, le mouvement d'un arbre, le son renvoyé par un écho, sont autant de phénomenes dont il est puissamment affecté. Il croit voir & entendre des objets extraordinaires. Si la nuit vient à le surprendre dans ces circonstances, l'illusion augmente, tout s'agite autour de lui, tout est animé, tout l'effraie. Il n'en a pas fallu davantage, pour supposer des esprits ou des génies partout, de même que le peuple en pareil cas croit encore voir & entendre des lutins, des sorciers, le sabat & le reste; ainsi les Grecs ont cru voir & entendre des Nymphes & des génies, & l'ont assuré fort sérieusement. Cette note est prise de *l'Origine des Dieux du paganisme, par M. Bergier.* Tom. II. part. 3. pag. 45.

PAGE 64. V. 20.

L'EXPLICATION que Lucrece donne ici de la sensation du goût, est exactement conforme à celle qu'en donnent les physiologistes modernes. Ils ont poussé plus loin les détails anatomiques sur l'organe du goût, les détails chymiques sur la décomposition des corps sa-

voureux : mais le méchaniſme eſt le même, ils partent du même principe qu'Epicure : ils regardent, ainſi que lui, la langue & l'intérieur du palais, comme les principaux organes du goût, comme les gourmets, pour ainſi dire, & les échanſons de l'œſophage & de l'eſtomac. Mais ils connaiſſent mieux la contexture de ces organes; ils remarquent ſur la langue trois eſpeces d'éminences; 1°. de petites pyramides, ou plutôt des poils aſſez gros vers la baſe, & qui ſont en forme de cône dans les bœufs; 2°. de petits champignons qui ont un col aſſez étroit, & qu'on ne ſçaurait mieux comparer qu'aux extrêmités des cornes de limaçons: 3°. des mamelons applatis, percés de trous. L'uſage des petits poils eſt de rendre la langue plus hériſſée, & capable de nettoyer en un moment le palais. Les champignons ne ſont que des glandes dont il tranſſude une liqueur propre à délayer les alimens. Il paraît que c'eſt proprement dans les mamelons criblés, que conſiſte l'organe du goût & la diſtinction des ſaveurs. Ils ſe trouvent non-ſeulement ſur la langue, mais encore diſperſés dans le palais, dans l'intérieur des joues, dans le fond de la bouche. Voila pourquoi on ne perd pas le goût pour avoir perdu la langue. Cependant la langue eſt le principal organe de cette ſenſation. Ses

divers mouvemens excitent la ſecrétion de la lymphe qui abreuve les mamelons, ouvrent les pores qui y conduiſent, & déterminent les ſucs ſavoureux à s'y introduire. Voyez l'Encyclopédie, Art. *goût* (phyſiolog.) tom. VII.

Lucrece dit que la ſaveur ſe borne à l'extrêmité du palais. Ce principe, quoique généralement vrai, n'eſt pas ſans reſtriction, puiſque Philoxene, ce fameux gourmand de l'Antiquité, contemporain de Denis le tyran, ſouhaitait d'avoir le col long comme une grue, pour mieux ſavourer les vins.

L'objet du goût eſt toute matiere du regne végétal, animal, minéral, mêlée ou ſéparée, dont on tire par art le ſel & l'huile, & conſéquemment toute matiere ſaline, ſavonneuſe, huileuſe & ſpiritueuſe.

Quant à la maniere dont Lucrece explique pourquoi les mêmes alimens n'agiſſent pas de la même maniere ſur différens animaux, ni ſur le même animal dans des circonſtances différentes, on ne peut lui reprocher, que de n'avoir pas fait aſſez d'attention aux nerfs, qui ſont, à proprement parler, le ſiege de la ſenſibilité, comme il le reconnaît lui-même, dans ſon ſecond livre, pag. 186. v. 18 & 19.

Nam ſenſus jungitur omnis
Viſceribus, nervis, venis, &c.

PAGE 70. V. 10.

En effet, Lucrece a dit dans ſon ſecond chant, pag. 148. v. 8 & ſuiv.

Sed quòd amara vides eadem, quæ fluvida conſtant,
Sudor uti maris eſt, minimè mirabile habendum ;
Nam quod fluvidum eſt, è lævibus atque rotundis
Eſt ; at lævibus atque rotundis miſta doloris
Corpora.

PAGE 74. V. 5.

Le coq était honoré chez les Romains, parce qu'il avertit du retour du ſoleil, *quod tepidum vigili provocat ore diem*, dit Ovid. Faſt. lib. I. On voit que ce culte était néceſſairement lié à celui du ſoleil & du feu en général. Les anciens Perſes & les Guebres modernes le révérent pour la même raiſon. Il était chez les Romains l'emblême de *Janus*, le Dieu du tems. Il eſt, parmi nous, l'emblême de ſaint Pierre, quoique pour une autre raiſon. Dans l'Edda il eſt dit, que le coq avertira les Dieux de l'arrivée des Géans. V. Edda, Fab. XX. dans la note.

IBID. V. 19.

On pourrait reprocher à Epicure d'avoir eu recours

recours à une nouvelle espece de simulacres, pour expliquer la génération des idées, qui n'étant que la conscience même de nos sensations, ne doivent pas être produites par un autre méchanisme que la sensation. Il multiplie donc les êtres sans nécessité. Ces compositions, ces combinaisons de simulacres qu'il suppose se faire dans l'athmosphere, pourraient également avoir lieu dans l'ame, ou plutôt dans le corps même. Il est certain, que toute cette théorie d'Epicure est bien faible & bien puérile. Aussi ses adversaires l'ont-ils tous attaqué de ce côté. Ecoutons Cic. lib. I. de Nat. Deor. » Quid est quod minùs » probare possint, quàm omnium in me inci- » dere imagines Homeri, Archilochi, Romuli, » Numæ, Pythagoræ, Platonis; nec eâ formâ » quâ illi fuerint? Quomodo ergò illi & quorum » imagines? Orpheum poëtam docet Aristoteles » nunquam fuisse, & hoc Orphicum carmen » Pythagorici ferunt cujusdam fuisse Cecropis. At » Orpheus, id est, imago ejus, ut vos vultis, » in animum sæpè meum incurrit. Quid quòd » ejusdem hominis in meum alia, alia in tuum? » quid quòd earum rerum quæ nunquam omninò » fuerunt neque esse potuerunt, ut Scyllæ, ut Chimeræ? Quid quòd hominum, locorum, ur- » bium earum quas nunquam vidimus? &c.... Mais, pour que ces reproches eussent du poids,

il eut fallu que les détracteurs d'Epicure apportaſſent eux-mêmes une explication plus raiſonnable. Mais la génération des idées a toujours été dans tous les ſyſtêmes l'écueil des plus grands génies. Brucker a fait un livre qui a pour titre, *Hiſt. philoſoph. de la doctrine des idées.* C'eſt le tableau le plus humiliant de l'eſprit humain : & ſi nous voulons nous rendre juſtice, nous conviendrons que les idées innées de Deſcartes, l'harmonie préétablie de Leibnitz, & les idées divines de Mallebranche ne prêtent pas moins le flanc au ridicule, que les ſimulacres d'Epicure.

PAGE 80. V. 8.

VOICI le raiſonnement de Lucrece dont la marche eſt un peu bruſque & difficile à ſuivre. On lui demande comment il ſe peut, que les ſimulacres deſtinés à la penſée, viennent, auſſitôt que nous le voulons, préſenter à notre eſprit les images des objets de toute eſpece. Il répond, qu'il y a une foule innombrable de ces ſimulacres, que chaque inſtant eſt ſubdiviſé en un grand nombre d'autres inſtans inſenſibles, auxquels correſpond une infinité de ſimulacres de toute eſpece, telle, qu'ils ſont en quelque façon à nos ordres, & que nous n'avons que la peine de choiſir. Car enfin, ajoute-t-il, il n'eſt pas plus néceſſaire, que la nature forme exprès des

ſimulacres, quand nous voulons penſer, qu'il n'eſt néceſſaire, qu'elle leur ait appris les regles de la danſe, quand nous les voyons en ſonge déployer leurs bras, mouvoir leurs membres avec ſoupleſſe, &c... ces deux phénomenes ſont la ſuite du même méchaniſme, & s'expliquent par la multitude étonnante de ſimulacres qui ſe ſuccedent en nous ſans interruption. Mais, objecte-t-on encore à Epicure, s'il y a un ſi grand nombre de ſimulacres, pourquoi n'avons-nous pas au même inſtant une foule innombrable d'idées dans tous les genres ? C'eſt, répond Lucrece, que ces ſimulacres ne ſont apperçus que quand l'ame y fait attention, *ſe contendit acutè*; ſans cela ils ſont perdus perdus pour elle. Il en eſt des yeux de l'ame, comme de ceux du corps, qui ne voient que les objets vers leſquels ils ſe dirigent.

PAGE 84. V. 18.

POUR entendre ce vers, il faut faire atention à la ſignification de *præpoſterus*, adjectif compoſé de *præ* & de *poſt*, & qui, ſuivant la force de ſon étymologie, veut dire mettre devant ce qui doit être après, & après ce qui doit être devant. Ainſi Lucrece veut dire, que par de pareilles interprétations on renverſe la ſucceſſion reſpective des cauſes & des effets, c'eſt-à-dire,

qu'on prend pour cause ce qui est effet, & pour effet ce qui est cause.

PAGE 92. V. 13.

TOUS les anciens Philosophes ont regardé, ainsi qu'Epicure, le sommeil comme un commencement de mort. Quelque système qu'ils aient adopté sur la nature de l'ame, & son union avec le corps, ils se sont tous accordés en ce point, d'attribuer, chacun selon ses principes, la même cause au sommeil qu'à la mort. Alcméon attribuait le sommeil à la retraite du sang vers la région du cœur, & prétendait que quand tout le sang se retirait ainsi, la mort s'ensuivait. Empedocles qui faisait naître le sommeil d'un refroidissement modéré de la chaleur du sang, croyait que ce refroidissement, en devenant total, occasionnait la mort. Diogenes qui assignait pour cause du sommeil la retraite de l'air, qui des veines où il est disséminé, reflue dans la région du ventre & de la poitrine, pensait que si toutes les particules d'air se retiraient sans exception, la mort était inévitable. Platon & les Stoïciens qui attribuaient le sommeil au rallentissement de l'activité des esprits animaux, soutenaient qu'on mourait, quand ce rallentissement dégénérait en une immobilité totale. En un mot, le sommeil était regardé comme une

mort ſuivie d'une réſurrection. *Latet mens oppreſſa ſomno*, dit Lactance, *tanquam ignis obducto cinere ſopitus, quem ſi paulatim commoveris rurſus ardeſcit & quaſi evigilat.* lib. de Opif. c. 18. Ce que dit plus bas Lucrece.

Cinere ut multâ latet obrutus ignis
Undè reconflari ſenſus per membra repentè
Poſſit, ut ex igni cæco conſurgere flamma.

PAGE 104. V. 1.

NE ſe pourrait-il pas, que Lucrece réunît ici dans le même tableau les effets que produiſent les ſonges ſur les deux ſexes ; que *è corpore quoque* déſignât à la fois les ſimulacres d'un jeune homme & ceux d'une jeune fille, que ces deux expreſſions *præclari vultûs pulchrique coloris* confirmaſſent auſſi la même diſtinction, & qu'enfin ce dernier vers *profundant fluminis ingentes fluctus veſtemque cruentent* ſignifiât d'un côté l'épanchement ſéminal, & de l'autre la premiere éruption des regles, excitée dans une jeune fille, à l'occaſion d'un ſonge ? *Cruentare* doit-il s'entendre ſeulement de la ſemence ? n'indique-t-il pas un écoulement d'une autre nature ? J'avais traduit d'abord ce morceau tout différemment.

» DES ſimulacres émanés des corps de l'un & » de l'autre ſexe ſe préſentent à l'ame ſous les » traits d'un aimable adoleſcent ou d'une

» beauté touchante, provoquent les organes con-
» sacrés à la génération, ouvrent à l'imagina-
» tion ardente le sanctuaire de la volupté, &
» excitent soudain, ou un épanchement séminal
» abondant, ou les flots de pourpre qui annon-
cent la maturité. »

Mais l'autorité de tous les commentateurs, & l'autorité infiniment plus respectable de personnes de goût qui ont tous penché pour l'autre sens, m'a décidé à le préférer.

IBID. V. 11.

Cette opinion d'Epicure, que le fluide générateur est un écoulement de toutes les parties du corps, une espece de contribution générale de tous les membres pour la formation d'un nouvel être, était aussi le système de Démocrite son maître, qui, dans Plutarque, dérive la semence ἀφ' ὅλων των σωμάτων, *ex corporibus totis, du corps tout entier.* Hippocrare lib. de Genit. est aussi du même avis. *Genituram secerni ab universo corpore & ex solidis mollibusque partibus, & ex universo totius corporis humido, pronuntio.* Et voila certainement ce que veut dire Lucrece dans ce vers si énergique, *membra voluptatis dum vi labefacta liquescunt.* Les membres ébranlés par la secousse du plaisir, se fondent tous en une liqueur créatrice. Aristote ap-

pellait auſſi la ſemence *excrementum*, *ultimæ concoctionis reſiduum.*

PAGE 112. V. 13.

THALASSINA vient du mot grec θάλασσα, *mare*, & veut dire une étoffe de *couleur de mer*; expreſſion qui ne ſerait ni élégante, ni très-intelligible dans notre langue.

NOTES
DU CINQUIEME LIVRE.

PAGE 142. V. 9.

CE début de Lucrece a donné lieu à des accusations très-graves contre Epicure. Ses adversaires lui reprochent d'avoir voulu se faire passer pour Dieu. Ils s'appuient sur-tout de l'autorité de Plutarque, Col. lib. I. Colotès, disciple d'Epicure, enflammé par les discours sublimes qu'il entendait de la bouche de son maître, dans un mouvement d'enthousiasme, se jetta à ses genoux qu'il embrassa avec transport. De là un cri général contre Epicure. De là ces imputations contradictoires d'avoir voulu anéantir les Dieux, & de s'être fait Dieu lui-même, d'avoir entrepris de sapper toute religion, & de s'être érigé lui-même en fondateur de religion. Comme si d'ailleurs l'action de tomber aux genoux n'était pas souvent un simple mouvement d'amour filial; comme si *genua amplexus*, dans les poëtes, n'était pas une expression consacrée, pour désigner le respect & la reconnaissance.

Mais Lucrece donne à Epicure le titre de Dieu Lucrece s'eſt expliqué lui-même aſſez clairement dans ſon troiſieme livre par ce vers.

Ut nihil impediat dignam Dîs degere vitam.

Il regardait, ſelon la doctrine d'Epicure, les Dieux comme des êtres ſouverainement heureux.

Nam privata dolore omni, privata periclis, &c.

Ce n'eſt donc que métaphoriquement, qu'il appelle Epicure un Dieu, pour avoir enſeigné aux hommes l'art de vivre heureux, art bien au deſſus de celui de cultiver les moiſſons & les vignes. En un mot, il eſt ſi éloigné de penſer qu'Epicure ſoit vraiment un Dieu, qu'il ne regarde pas même comme tels, ce Bacchus & cette Cérès avec leſquels il le compare; puiſqu'il dit dans ſon ſecond livre.

Hîc ſi quis mare Neptunum, Cereremque vocare
Conſtituet fruges, & Bacchi nomine abuti
Mavolt, quàm laticis proprium proferre vocamen; &c.

Ce ſont donc les ſervices, & non pas les perſonnes que Lucrece met ici en parallele. Je ſuis honteux de réfuter de pareilles objections; mais

il s'eſt trouvé des gens qui n'ont pas été honteux de les propoſer ſérieuſement.

PAGE 152. V. 18.

(2) LUCRECE attaque ici Ariſtote, qui ſe vantait d'avoir été le premier philoſophe qui eût reconnu l'éternité du monde. Néanmoins outre que Parménides, Pythagore, Méliſſe & Philolaüs ont été du même avis, on ne ſçaurait douter que les premiers Théologiens n'aient regardé les aſtres comme autant de Divinités. Le principe ſur lequel Ariſtote appuyait l'indeſtructibilité du monde était donc preſqu'auſſi ancien que la philoſophie, s'il eſt vrai ſur-tout, comme le prétendent quelques uns, que le mot θεος *Deus*, vienne du verbe θεειν *currere*, à cauſe du mouvement continuel des aſtres. Quoiqu'il en ſoit, on eſt obligé de convenir qu'Ariſtote a été celui de tous les philoſophes, qui avait le plus à cœur l'éternité du monde. Il pouſſait même cette opinion juſqu'au fanatiſme. Il accuſait d'impiété ceux qui ſoutiennent le ſentiment contraire, & qui oſent aſſujettir aux loix générales de la deſtruction le ſoleil, la lune, les aſtres, ces Dieux viſibles de la Nature. C'eſt à quoi Lucrece fait alluſion par ces vers.

Proptereaque putes ritu par eſſe Gigantûm
Pendere eos pœnas immani pro ſcelere omnes

Qui ratione suâ disturbent mœnia mundi, &c.

On ajoute qu'Aristote disait en plaisantant, qu'il avait craint jusqu'alors que sa maison ne tombât sur lui de vétusté, mais qu'il était menacé d'une chûte bien plus terrible, de la ruine du monde entier, dont quelques philosophes lui faisaient peur. Voy. les notes du marquis d'Argens, sur le chap. 1. d'Ocellus Lucanus, §. 15. note 14. Voyez aussi Gassendi.

PAGE 156. V. 10.

LUCRECE promet de parler au long de la nature des Dieux ; mais il n'en traite nulle part : cette raison & plusieurs autres me font croire, quoiqu'en dise Gassendi, que son poëme n'est pas fini. Pour suppléer à ce point de la doctrine d'Epicure que Lucrece ne nous a point transmis, remarquons que dans les principes de l'Epicuréisme Dieu était défini *un animal immortel & heureux* ζῶον ἄφθαρτον καὶ μακάριον ; définition adoptée aussi par Platon & par Aristote qui appellaient Dieu *animal sempiternum & optimum*. Porphyre, pour se conformer à cette opinion presque générale des philosophes, divisait l'animal en *immortel*, comme Dieu, & *mortel*, comme l'homme. Epicure donnait aux Dieux la forme humaine qu'il regardait, comme la plus parfaite de toutes celles que nous connaissons :

mais pour les mettre à l'abri de la dissolution à laquelle est sujette toute aggrégation grossiere ; il leur donnait non pas un corps, mais une substance déliée qui en tenait lieu, *non corpus, sed quasi corpus ;* il faisait circuler dans leurs veines non pas du sang, mais un fluide infiniment plus subtil, & doué d'une plus grande vertu, *non sanguinem, sed quasi sanguinem*, Cic. lib. I. de Nat. Deor. C'est dans ce sens qu'il faut entendre les vers précédens.

Tenuis enim natura Deûm longèque remota
Sensibus ab nostris.

Quant aux attributs qu'Epicure reconnaissait dans les Dieux, on les trouve tous réunis dans ces vers de Lucrece, lib. I. pag. 8.

Omnis enim per se Divûm natura necesse est
Immortali ævo summâ cum pace fruatur,
Semota ab nostris rebus, sejunctaque longè ;
Nam privata dolore omni, privata periclis,
Ipsa suis pollens opibus, nîl indiga nostrî,
Nec bene promeritis capitur, nec tangitur irâ.

Etait-ce une inconséquence à Epicure d'adorer des Dieux à qui il refusait toute influence sur les affaires humaines ? Ne pouvait-il pas les vénérer comme des êtres d'un ordre supérieur, d'une nature immortelle, de qui il n'attendait rien à la vérité, mais qui n'en avaient pas moins des

droits sur cet hommage involontaire qu'on rend toujours à la supériorité ?

IBID. V. 11.

LUCRECE a particuliérement en vue Platon dans ce morceau. Ce philosophe pensait que le monde n'aurait pas de fin, non qu'il fût indestructible de sa nature, mais parce qu'il regardait comme indigne de la majesté de l'être suprême, de permettre qu'un ouvrage travaillé avec tant d'art, de sagesse & de perfection tombât jamais en ruine.

Nec fas esse, Deûm quod sit ratione vetustâ
Gentibus humanis fundatum perpetuo ævo,
Sollicitare suis ullum de sedibus unquam,
Nec verbis vexare & ab imo evertere summam.

PAGE 158. V. 12.

POUR entendre ce raisonnement, il faut se rappeller la maniere dont Lucrece a expliqué la formation des idées dans le chant précédent, par l'introduction de simulacres déliés qui apportent dans nos ames les images des objets. » Or, » dit-il, avant la formation de l'univers, ces si- » mulacres représentatifs du monde & de ses » différentes parties ne pouvaient pas en éma-

» ner, ni donner par conſéquent aux Dieux l'i-
» dée de l'ouvrage qu'ils voulaient conſtruire,
» Il eſt donc néceſſaire que la méchanique ſeu-
» le, ſans intelligence ait préſidé à la forma-
» tion du monde. C'était pour prévenir cette objection, que Platon avait imaginé ces idées éternelles, ces Archétypes increés, enfin ce monde inſenſible qui avait ſervi de modele à la Divinité pour la formation du monde ſenſible.

PAGE 160. V. 13.

ON ſçait que les anciens diviſaient le globe terreſtre en cinq zones ou cinq parties compriſes entre les deux poles, comme nous l'avons fait depuis eux. Ovide les décrit ainſi, Met. lib. I. v. 45 & ſuiv.

Utque duæ dextrâ cœlum, totidemque ſiniſtrâ
Parte ſecant zonæ, quinta eſt ardentior illis,
Sic onus incluſum numero diſtinxit eodem
Cura Dei, totidemque plagæ tellure premuntur;
Quarum quæ media eſt, non eſt habitabilis æſtu:
Nix tegit alta duas: totidem inter utramque locavit,
Temperiemque dedit, miſtâ cum frigore flammâ.

Virgile Georg. lib. I. v. 233 les décrit ainſi.

Quinque tenent cœlum zonæ, quarum una coruſco
Semper ſole rubens, & torrida ſemper ab igni;
Quam circùm extremæ dextrâ lævaque trahuntur
Cæruleâ glacie concretæ atque imbribus atris:
Has inter mediamque, duæ mortalibus ægris
Munere conceſſæ Divûm.

Il eſt évident que Lucrece ne ſuit pas cette diviſion; car il aurait dit qu'il y a trois parties ou trois cinquiemes de la terre d'inhabitables. Il ſuppoſe donc le globe diviſé en trois parties, & aſſure que de ces trois tiers, il y en a deux où l'homme ne peut vivre. En effet la zone torride & les zones glaciales ſont près des deux tiers du globe.

PAGE 262. V. 10.

CHEZ les anciens, la naiſſance était regardée comme un mal, & la mort comme un bien; ces idées ſe trouvent même chez les peuples du nouveau monde. Au Méxique, à la naiſſance d'un enfant on lui diſait, *enfant tu ès venu au monde pour ſouffrir, ſouffre & tais-toi.* Dans le même pays, on faiſait aux nouveaux mariés une exhortation par laquelle on prétendait les

préparer aux peines & aux miseres qu'ils allaient avoir à souffrir en ce monde. Les Chinois sont encore dans l'usage de se faire construire un cercueil long-tems avant leur mort : les pauvres mêmes n'y manquent pas. On les conserve chez soi ; on va les visiter tous les jours ; & ce meuble est réputé le plus précieux de la maison. C'étaient ces idées tristes & lugubres qui avaient mis le célibat en honneur chez un grand nombre de peuples, avant que la religion Chrétienne en eût sanctifié la pratique par des motifs plus relevés. Les prêtres Egyptiens observaient la chasteté & buvaient des liqueurs refroidissantes, ou même quelquefois se mutilaient. Les Esséniens & les Nazaréens chez les Hébreux, les Gymnosophistes chez les Indiens, les Hiérophantes chez les Athéniens observaient un célibat aussi rigoureux que nos Anachoretes. Il en était de même des Pythagoriciens & des Cyniques ; ce qui a fait regarder les anciennes sectes de philosophes comme des ordres de pénitens. La loi du Célibat était prescrite en Perse aux filles du soleil ; & l'on sçait avec quelle rigueur les Romains punissaient dans leurs vestales les transgressions opposées à la continence. Strabon dit, que parmi les peuples de la Thrace on voyait des sociétés de gens qui vivaient sans femmes, & qui menaient une vie austere &

innocente. C'eſt encore au même principe que l'on peut attribuer l'origine de ces Amazones ou religieuſes guerrieres, ſi tant eſt qu'elles aient jamais exiſté. En Amérique, chez quelques ſauvages, l'uſage veut que le mari ſe mette au lit, lorſque la femme eſt accouchée. La même choſe ſe pratiquait chez les Celtibériens, ſuivant Strabon, & dans l'Iſle de Corſe, ſuivant Diodore de Sicile. Cette conduite du mari paraît fondée ſur le regret qu'il a d'avoir donné le jour à un être de ſon eſpece, & cette conjecture paraît d'autant plus vraiſemblable, que pendant ſa retraite le mari obſerve un jeûne rigoureux, & s'abſtient même de boire, enſorte qu'il m'aigrit conſidérablement. Vid. *Antiq. dévoil.* l. II. ch. III.

PAGE 164. V. 3.

CE n'eſt pas ſans deſſein que Lucrece décrit les viciſſitudes continuelles qu'éprouvent les quatre élémens. Son but n'eſt pas ſeulement d'en conclure que le monde eſt périſſable, mais encore de prouver que les quatre élémens ne ſont pas des Divinités. En effet il n'y en avait aucun à qui les hommes n'euſſent élevé des autels; c'eſt ce qui a déja été prouvé de la terre, de l'eau & du feu dans les notes des livres précédens. Quant à l'air, ce corps ſubtil qui pénetre nos corps & agit ſi puiſſamment ſur la ma-

chine, dans le ſein duquel ſe forment les nuages, les vents, la grêle, les foudres & les tempêtes, cette eſpece d'entrepôt commun entre le ciel & la terre, cet agent eſſentiel de la vue, de l'ouie, de l'odorat, de la parole & de la reſpiration, cet élément enfin dont les trois autres paraiſſent avoir beſoin, & qui n'a lui-même aucun beſoin d'eux, l'air avait certainement plus de droits que tout autre corps ſur l'adoration des premiers hommes qui cherchaient ſans ceſſe autour d'eux des objets de leur culte. Auſſi fut-il adoré dans l'Aſſyrie & dans l'Affrique. *Aſſyrii & pars Afrorum aërem habere ducatum elementorum volunt, & hunc imaginatâ veneratione venerantur. Nam hunc eumdem nomine Junonis & Veneris virginis conſecrârunt.* Firmicus lib. de Error. prof. relig. Les Romains l'adoraient auſſi ſous les noms de Jupiter & de Junon, double qualification qu'on ne peut entendre, ſans ſçavoir que les Egyptiens diſtinguaient dans chaque élément le mâle & la femelle. Dans l'air le vent était mâle & le brouillard femelle, L'eau ſalée était mâle & l'eau douce femelle. Dans le feu pareillement, la partie brûlante était regardée comme mâle & la partie lumineuſe commefe m elle. Enfin dans la terre, la partie dure, comme les rochers, était mâle, la partie molle & végétale, femelle. En un mot, ils

étendaient jusqu'aux élémens la distinction des deux sexes, remarquée dès-lors même dans les arbres & les plantes. C'est Séneque qui nous à conservé ces détails. » Ægyptii quatuor ele-» menta fecêre : deinde ex singulis bina, ma-» rem & fœminam. Aërem marem judicant, » quà ventus est : fœminam quà nebulosus & » iners. Aquam virilem vocant mare : mulie-» brem omnem aliam. Ignem vocant masculum, » quà ardet flamma : & fœminam, quà » lucet innoxius tactu. Terram fortiorem ma-» rem vocant, saxa cautesque : fœminæ nomen » assignant huic tractabili ad culturam. Nat. quæst. lib. III. chap. 14. Il est remarquable, que les Chinois ne regardent pas l'air comme un élément particulier, mais comme une simple évaporation de la terre. Vid. Herbert de Cherbury de Relig. Gentil. Cap. X.

PAGE 172. V. 8.

OCELLUS Lucanus répond à cette objection de Lucrece, que, si l'histoire Grecque ne commence qu'à Inachus, cette époque doit être moins regardée comme un premier commencement, que comme la suite d'un changement arrivé dans ce pays qui a souvent été barbare, & le sera souvent encore. Ces révolutions étaient occasionnées non-seulement par des incursions de

Barbares, mais par la nature elle-même, qui n'eſt jamais à la vérité ni plus forte ni plus faible, mais qui ſe renouvellant tous les jours ſemble prendre un commencement par rapport à nous. Vid. Ocel. Réf. chap. 3. §. 5. Horace répond auſſi à la même difficulté par cette belle ſtrophe.

Vixêre fortes antè Agamemnona
Multi, ſed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longâ
Nocte, carent quia vate ſacro.

lib. IV. Od. 9.

PAGE 174. V. 2.

ON ne peut lire l'hiſtoire des anciens peuples, & de ceux que les découvertes modernes nous ont fait connaître, ſans remarquer que preſque toutes les nations de la terre ont eu & ont encore des traditions qui leur ont tranſmis des changemens arrivés autrefois dans la Nature. Les unes nous retracent des révolutions dans le ſoleil même, dans les planetes, & dans toute l'étendue des cieux : les autres parlent d'incendies qui ont dévoré la terre. Les Egyptiens vers le ſolſtice d'été avaient coutume de teindre en rouge leurs maiſons, leurs troupeaux, leurs arbres & leurs fruits, en commémoration, diſaient-ils, d'un incendie cauſé par la chûte de

Phaëton. En vain quelques Sçavans prétendent, que le feu de la saint Jean qui se tire vers le même tems dans plusieurs pays est une institution de la même nature ; nous sçavons à n'en pas douter, qu'il est fondé sur un passage de l'Ecriture, qui dit que les nations se réjouiront en ce jour, *& multi ejus in nativitate gaudebunt*, St. Luc. chap. I. v. 14. Mais il n'y a pas de fait dont les monumens soient plus généralement attestés, que ceux du déluge. Non-seulement la tradition qui nous a transmis ce fait est la plus ancienne de toutes, mais encore elle est claire & intelligible : elle nous présente un fait qui peut se justifier & se confirmer 1°. par l'universalité des suffrages, puisque la tradition de ce fait se trouve dans toutes les langues & dans toutes les contrées du monde. 2°. Par le progrès sensible des nations, & la perfection successive de tous les différens arts. Quoique l'histoire profane ne puisse atteindre aux premiers tems, elle nous montre sinon le genre humain naissant, du moins une infinité de nations encore dans une espece d'enfance ; ces nations croissent, se fortifient peu à peu & soumettent insensiblement une grande portion de la terre à leur empire. 3°. L'œil du physicien a sçu remarquer les monumens authentiques de ces anciennes révolutions. Il les a vus gravés par-

tout en caracteres ineffaçables. S'il a fouillé la terre, il n'y a trouvé que des débris accumulés & déplacés ; il a trouvé des amas immenſes de coquilles au ſommet des montagnes, aujourd'hui les plus éloignées de la mer ; il a trouvé des reſtes indubitables de poiſſons dans les profondeurs de la terre ; il y a trouvé pareillement des végétaux dont l'origine ne lui a point paru douteuſe ; enfin il a trouvé dans les couches de la terre qu'il habite, des oſſemens & des reſtes d'êtres animés qui ne vivent aujourd'hui qu'à leur ſurface ou dans les eaux. Ces faits ignorés du vulgaire, mais connus actuellement de tous ceux qui obſervent la nature, forcent le phyſicien de reconnaître, que toute la ſurface de la terre a été inondée par un déluge univerſel.

PAGE 180. V. 1.

Lucrece a ici en vue les Stoïciens, qui aſſuraient » qu'après une longue ſuite d'années » la ſubſtance humide des eaux étant épuiſée, » & la terre ſe trouvant enfin deſſéchée & hors » d'état de fournir plus long-tems à la nourriture des aſtres, à cauſe de ſon aridité, » le feu s'attacherait à toute les parties du monde & conſumerait toutes choſes. Voila ce qu'annonce Ovide dans ces vers des Met. lib. I.

Eſſe quoque in fatis reminiſcitur affore tempus

Quo mare, quo tellus correptaque regia cœli
Ardeat, & mundi moles operosa laboret.

Tous les poëtes avaient adopté cette idée, comme un tableau propre à remuer vivement l'imagination. Séneque & Lucain ont fait la description de cette ruine de l'univers, d'une maniere capable d'inspirer l'horreur & l'effroi. Voila comme le premier s'explique.

Jamjam legibus obrutis,
Cum mundo veniet dies,
Australis polus obruet
Quidquid per Lybiam jacet,
Et sparsus Garamas tenet.
Arctous polus obruet
Quidquid subjacet axibus,
Et siccus Boreas ferit.
Amissum trepidus polo
Titan excutiet diem.
Cœli regia concidens
Ortus atque obitus trahet;
Atque omnes pariter Deos
Perdet mors aliqua & cahos;
Et mors fata novissima
In se constituet sibi.
Quis mundum capiet locus?

Séneq. Herc. Œt. Act. III. v. 1102.

Lucain ne s'exprime pas avec moins d'énergie.

Cum compage ſolutâ,
Sæcula tot mundi ſuprema coëgerit hora,
Antiquum repetent iterùm chaos omnia, mixtis
Sidera ſideribus concurrent, ignea pontum
Aſtra petent, tellus extendere littora nolet,
Excutietque fretum; fratri contraria Phœbe
Ibit, & obliquum bigas agitare per orbem
Indignata, diem poscet ſibi, totaque diſcors
Machina divulſi turbabit fœdera mundi.
Luc. Bel. Civ. lib. I. v. 72.

PAGE 182. V. 9.

JE crois qu'on ne ſera pas fâché de trouver ici la coſmogonie de Diodore de Sicile, & celle d'Ovide. Je commence par celle de l'hiſtorien, dont le récit eſt entiérement conforme à la deſcription de Lucrece.

» TOUTE la Nature ayant été dans le cahos » & la confuſion, le ciel & la terre mêlés en- » ſemble ne faiſaient qu'une maſſe uniforme; » mais les corps s'étant ſéparés peu à peu les » uns des autres, le monde parut enfin dans » l'ordre où nous le voyons. L'air demeura dans » une agitation continuelle; ſa partie la plus

» vive

» vive & la plus légere s'éleva au plus haut » lieu de l'univers, & devint un feu pur & sans » mêlange. Le soleil & les astres formés de ce » nouvel élément, sont emportés par le mou- » vement perpétuel de la sphere de feu. La » matiere terrestre demeura encore quelque » tems mêlée avec l'humide par la pesanteur » de l'un & de l'autre. Mais ce globe parti- » culier, roulant sans cesse sur lui-même, se » partagea par le moyen de cette agitation en » eau & en terre, de telle sorte cependant » que la terre demeura molle & fangeuse, &c. La cosmogonie d'Ovide est digne d'un Poëte philosophe.

» AVANT la formation de la mer, de la terre » & du firmament, cette enveloppe générale, la » Nature ne se montrait que sous un seul aspect, » auquel on a donné le nom de *Chaos*. C'était » une masse informe & confuse, un poids sans » activité, un amas de semences incompatibles, » plutôt entassées que réunies. Titan n'éclairait » pas encore le monde de sa lumiere ; la sœur » de Phœbus ne renouvellait pas ses cornes par » ses accroissemens journaliers ; la terre n'était » pas suspendue au milieu des airs où elle se ba- » lance sur son propre poids ; & Amphitrite » n'avait point étendu ses vastes bras autour des » continens. Par-tout où était la terre, se trou-

» vaient réunis l'air & l'eau ; & en vertu de ce
» mêlange la terre n'était point ſolide, ni l'onde
» navigable, ni l'air éclairé : aucune ſubſtance
» n'avait la forme qui lui eſt propre ; elles ſe
» faiſaient un obſtacle mutuel, parce que dans
» la même maſſe le chaud était combattu par le
» froid, la ſéchereſſe par l'humidité, la dureté
» par la molleſſe, la peſanteur par la légéreté.
» Un Dieu, ou plutôt la Nature plus puiſſante
» que les Dieux, termina ce grand différend ;
» elle ſépara la terre d'avec le ciel, les ondes
» d'avec la terre, le fluide éthéré d'avec l'air
» plus épais. Après ce premier développement,
» tous les corpuſcules de cet amas ténébreux,
» diſtribués en des lieux divers, furent liés par
» la paix & la concorde. La matiere éthérée,
» brillante de feux & dénuée de peſanteur, s'é-
» leva dans les régions ſupérieures & forma une
» voûte convexe au faîte de la machine. L'air,
» le fluide le plus léger après le firmament, ſe
» plaça immédiatement au deſſous de lui ; la
» terre plus denſe, & formée d'élémens plus groſ-
» ſiers fut entraînée par ſa propre peſanteur ;
» l'onde eut en partage les extrêmités du globe
» autour duquel elle circule, & dont elle con-
» tient la ſolidité. Quel qu'ait été le Dieu qui
» ait dégagé cet amas d'élémens, après la ſecré-
» tion de la matiere, & la formation des mem-

» bres du monde, il arrondit la terre ſous la » forme d'un vaſte globe, afin que toutes ſes » parties fuſſent à égale diſtance d'un centre » commun ; il répandit la mer de tous côtés, lui » ordonna de s'enfler ſous le ſouffle des vents » rapides, & de former avec ſes rivages un long » circuit autour de la terre ; il ajouta des fon- » taines, des étangs immenſes, des lacs & des » fleuves enfermés dans des bords tortueux, & » roulans ſur des lits inclinés ; les uns ſont en- » gloutis par la terre même, les autres vont ſe » rendre dans l'Océan, & reçus dans des baſſins » où leur onde eſt plus à l'aiſe, ils battent des » rivages au lieu de rives. Il commanda en même » tems aux plaines de s'étendre, aux vallées de » s'abaiſſer, au forêts de ſe couvrir de feuilles, & » aux montagnes d'élever leurs rochers dans les » airs. Vid. Ovid. Mét. lib. I. init.

PAGE 188. V. 17.

SANS entrer dans le détail d'un nombre infini d'hypotheſes, imaginées par les anciens pour expliquer le mouvement apparent des aſtres, je me bornerai aux principaux ſyſtêmes dont Lucrece fait ici mention, & qu'il adopte tous indifféremment. Le premier eſt que le ciel, dès le moment de ſa formation, en vertu des loix néceſſaires de la matiere, a été doué d'un mouve-

ment circulaire qu'il a toujours conservé, & qui se perpétue encore aujourd'hui. C'était le sentiment d'Anaxagore, qui, au rapport de Diogene Laërce (lib. II.) pensait que le ciel jouissait d'un mouvement de rotation très-rapide, qui ne peut se rallentir le moins du monde, sans la chûte totale du firmament; de même qu'un vase plein d'eau ne se répand pas, tant qu'on le meut d'un mouvement circulaire, rapide & égal; mais l'eau se renverse aussitôt que le mouvement commence à se rallentir. D'autres croyaient que les astres étaient poussés par l'air, *sive aliundè fluens alicundè extrinsecùs aër versat agens ignes.* Plutarque (II. Plac. 23) attribue cette opinion à Anaximene & même à Anaxagore. Car en expliquant la raison pour laquelle les planetes reviennent des tropiques vers l'équateur, il dit qu'Anaximene attribuait cet effet à l'air, qui, étant plus dense & moins perméable entre les poles & les tropiques, fermait le passage au soleil. Il ajoute qu'Anaxagore en attribuant aussi le même effet à la même cause, c'est-à-dire, à la condensation de l'air, apportait pour cause de cette condensation le soleil lui-même, qui, en chassant toujours l'air devant lui vers les poles, le comprimait au point que vers les tropiques il le trouvait absolument impénétrable, & était obligé de rétrograder vers l'équateur.

Enfin ceux qui regardaient les astres comme des animaux qui avaient besoin de nourriture pour se soutenir, pensaient que leur force motrice était le feu intérieur, mais que la cause qui les déterminait à aller plutôt d'un côté que de l'autre, était la position & la distance de leurs alimens.

PAGE 192. V. 1.

IL est incroyable combien les philosophes ont imaginé de systêmes, pour expliquer comment la terre se soutient au milieu du monde, jusqu'à ce que les loix de la gravitation aient été fixées irrévocablement par les belles découvertes de Newton. Les uns croyaient que la terre, abandonnée à sa pesanteur, se précipitait sans cesse dans les régions inférieures, aux extrêmités desquelles elle ne pouvait jamais arriver, parce que l'espace est infini, & que nous ne pouvons nous appercevoir de cette chûte, parce que ce mouvement de haut en bas nous est commun avec la terre. D'autres, comme Xénophanes, pour éviter une supposition aussi ridicule, en établissaient une autre non moins déraisonnable, prétendant que la terre s'étendait sous nos pieds à l'infini, & se servait ainsi de base à elle-même. D'autres, comme Empedocles, enseignaient que la terre demeurait suspendue au milieu des airs, à cause

de la rapidité du mouvement du ciel, qui la retient sur elle-même & l'empêche de s'échapper, comme l'eau est retenue dans un vase mu circulairement. Anaximandre expliquait le même phénomene d'une maniere plus ingénieuse, en prétendant que la terre placée au centre du monde, & à égale distance de toutes les extrêmités, n'avait pas de raison pour tendre plutôt d'un côté que d'un autre, & que faute de détermination, elle restait en équilibre au milieu des airs. Enfin Aristote regardait le centre du monde comme la partie inférieure de l'espace; d'où il concluait, que la terre devait s'y tenir ne pouvant descendre plus bas. Ce principe d'Aristote explique parfaitement ce que Lucrece veut dire par ce vers peu intelligible sans cela,

In medio atque imas capiebant omnia sedes.

Au reste, la raison qu'apporte Lucrece, pourquoi la terre demeure suspendue au milieu des airs, est la même qu'emploie Pline, Hist. Nat. lib. II. cap. V. *Hujus* (aëris) *vi suspensam, cum quarto aquarum elemento, librari medio spatio tellurem, ita mutuo complexu, diversitatis effici nexum, & levia ponderibus inhiberi, quominùs evolent : contràque gravia, ne ruant, suspendi levibus in sublime tendentibus ! sic pari in diversa nisu, vi suâ quæque consistere, irrequieto*

mundi ipſius conſtricta circuitu ; quo ſemper in ſe currente, IMAM ATQUE MEDIAM in toto eſſe terram.

PAGE 200. V. 21.

IL ne faut pas moins que vingt-ſept mille ans, ſelon le calcul de nos aſtronomes géometres, pour que les aſtres achevent cette grande révolution dont on a déja parlé dans une des notes du ſecond livre. C'eſt dans ce ſens qu'il faut entendre le *magnos annos* de ce vers.

PAGE 202. V. 16.

CETTE opinion de la formation & de l'extinction journaliere du ſoleil & des aſtres eſt ordinairement attribuée à Héraclite ; & c'eſt ſur ce ſyſtême ſoi, qu'eſt fondé ce proverbe employé par Platon : *Heracliteo ſole citiùs extingui.* Xénophane croyait auſſi, que chaque climat avait ſon ſoleil & ſa lune particuliere. Voici ſur quoi était fondée une opinion auſſi ſinguliere. On croyait que la terre était non pas un ſphéroïde applati vers les poles, telle que nous la connaiſſons ; mais une grande ſurface plane, terminée de tous côtés par l'Océan. C'eſt ce que dit Gemin. cap. XIII. *Homerus & Poetæ veteres, ut dicam, omnes terram planam & ipſi mundo conterminam ſtatuunt, Oceanumque ipſi circumfuſum ut horizontem circumponunt, voluntY iv*

que ortus ex Oceano, occasus in Oceanum fieri. On prouvait par l'exemple de quelques fontaines, telles que celle dont parle Lucrece dans son sixieme livre, que certaines eaux peuvent avoir la vertu d'allumer la matiere du soleil. On appuyait encore ces conjectures chimériques par des récits fabuleux. Diodore de Sicile lib. XVII. rapporte, comme Lucrece, qu'on voit du sommet de l'Ida le soleil s'allumer tous les matins. *Res singularis & admiranda huic Idæ monti accidit. Nam circà ortum caniculæ tanta aëris circumfusi in vertice montis tranquillitas est, ut ventorum flatui vertex superemineat, & nocte adhuc existente, exoriri sol videatur, non figurâ circulari tornatus, sed flammâ hîc illic dispersâ; adeò ut plures ignes videantur finitorem contingere, qui quidem paulò post in unam cogantur magnitudinem, donec die jam appetente apparens completa solis magnitudo solitam diei lucem exhibeat.* Le soleil ainsi allumé, après avoir décrit sa course, allait s'éteindre dans l'Océan occidental, ce qui ne pouvait manquer d'occasionner un grand bruit. Aussi Strabon, en parlant de l'Espagne, dit sérieusement, *solem ibi ad Oceani littus occidere majorem, editoque strepitu, ut si mare strideret, dum sol in illius fundum delatus extinguitur.* C'est encore ce que signifie ce vers de Juvenal ;

Audiet Herculeo stridentem gurgite solem.
Sat. XIV.

Et celui-ci d'Ausone :

Stridebatque freto Titan insignis Ibero.
Epist. XIX.

PAGE 204. V. 19.

ORBEM ne signifie pas ici *le monde*, mais *l'orbe du ciel*. C'est une remarque nécessaire à faire, parce que quelques interpretes qui n'ont voulu voir que les mots, n'ont pas senti qu'*orbem*, pris dans le premier sens, rendait le texte obscur, embarrassé & inexact ; tandis que tout ce que dit Lucrece s'accorde parfaitement avec les principes & les découvertes des astronomes modernes.

PAGE 206. V. 1.

Les anciens philosophes (& nous avons pris cela d'eux) appellaient *nœuds* tous les points d'intersection de l'orbite d'une planete avec une autre. C'est conformément à cette opinion, que Lucrece appelle *nodus anni*, le point d'intersection du zodiaque & de l'équateur.

IBID V. 8.

Les anciens avaient, comme nous, l'usage des cartes géographiques, sur lesquelles ils dé-

crivaient les pays qui leur étaient connus. Anaximandre, disciple de Thalès, est fameux par sa sphere, & par sa carte générale de la terre. Erathostene corrigea depuis cette carte d'Anaximandre, qui était très-fautive & très-imparfaite, & Hipparque corrigea celle d'Erathostene. On sçait la réponse que fit Socrate à Alcibiade fier de ses terres, en lui présentant une carte géographique, & lui demandant où elles étaient sur cette carte. Florus dit au commencement de son histoire, *faciam quod solent qui terrarum situs pingunt, in brevi quasi tabellâ totam historiæ imaginem complectar.* Plutarque, au commencement de la vie de Thésée, compare aussi l'histoire universelle à une table géographique.

PAGE 208. V. 4.

» APULÉE, *de Deo Socratis*, attribue aux » Chaldéens la fausse opinion d'avoir cru, que » la lune est lumineuse par elle-même : les Grecs » ont été désabusés de cette erreur aussi-tôt » qu'ils ont eu des philosophes. Thalès avait ai- » sément reconnu, que la lune n'avait pas une » lumiere propre. Anaximandre, son disciple, » alla plus loin. Il conclut que la terre recevant » sa lumiere du soleil, ainsi que les autres pla- » netes, tourne probablement comme elle autour » de notre tourbillon. Platon assurait que la lune

» était un corps pierreux, & Pythagore avec ſes » diſciples qu'elle était un corps terreſtre ». Voyez *le Monde, ſon Origine & ſon Antiquité*, chap. I. pag. 20. Pline, qui avait des idées aſſez ſaines ſur la lumiere de la lune, fait une remarque fort judicieuſe au ſujet des autres phénomenes de cette planete ; *ſed omnium admirationem vincit noviſſimum ſidus terrisque familiariſſimum, & in tenebrarum remedium ab naturâ repertum, lunæ. Multiformi hæc ambage torſit ingenia contemplantium, & proximum ignorari maximè ſidus indignantium, creſcens aut ſeneſcens.* Hiſt. nat. lib. II. cap. IX.

IBID. V. 19.

LES Chaldéens ou Babyloniens étaient, ſuivant le témoignage de Cicéron, les plus anciens philoſophes du monde. Joſephe aſſure qu'ils communiquerent aux Egyptiens les premiers élémens des ſciences, & ſur-tout de la ſcience du ciel. Pythagore, & après lui d'autres Grecs allerent les conſulter, & apprendre ſous leurs yeux l'aſtronomie & la phyſique. On leur attribue l'invention de l'aſtrologie, cette vaine ſcience auſſi ancienne que la crédulité, qui paſſa delà en Grece & en Toſcane, & qui, à la faveur de l'ignorance, ſe perpétua ſi long-tems dans l'Europe. On leur doit encore l'invention de ces intelligences mythologiques, connues ſous les

noms de *génies*, de *démons*, &c..... monde chimérique dans lequel les nouvelles découvertes firent des progrès bien plus rapides que dans notre monde physique. La raison qui les engagea d'avoir recours à ces especes d'êtres intermédiaires, était la crainte de rabaisser la majesté divine, en la dégradant jusqu'à gouverner un monde aussi imparfait que le nôtre, ou de troubler son repos, en l'assujettissant à une infinité de détails compliqués.

Ce fut pour la même raison que Strabon imagina cette *nature plastique*, animée sans intelligence, agissant avec ordre & sans dessein, cause productrice de tous les êtres vivans, & au dessous des êtres qu'elle enfante, espece de forme générale du monde, beaucoup moins sensée & moins philosophique que les formes d'Aristote, être, en un mot, qui donne encore moins de prise à l'imagination, que les êtres abstraits eux-mêmes, & que Cudworth n'a pas eu honte d'introduire dans la nature, apparemment pour jetter quelqu'obscurité sur une matiere déja trop claire.

PAGE 112. V. 10.

Lucrece s'exprime ici avec autant d'exactitude que pourrait le faire un bon astronome moderne. Il dit *rigidas umbras*, parce qu'en effet

le reſte de la terre eſt alors pénombre. Il ajoute *conique ;* parce qu'en effet, toutes les fois qu'une ſphere lumineuſe eſt plus grande qu'une ſphere opaque qu'elle éclaire, l'ombre forme un cône.

PAGE 216. V. 1.

LUCRECE veut parler ici de ce qui arrive, ſelon Diodore de Sicile, lib. I. dans la Thébaïde d'Egypte. *Lorſque les eaux du Nil ſe ſont retirées*, dit-il, *après l'inondation ordinaire, & que le ſoleil échauffant la terre cauſe de la pourriture en divers endroits, on en voit éclorre une infinité de rats, préſentant hors de terre une moitié de leurs corps déja formée & vivante, pendant que l'autre retient encore la nature du limon où elle eſt engagée.* C'était particuliérement ſur ce fait que ſe fondaient les Egyptiens, pour ſe prétendre les plus anciens habitans de la terre. *Inter Scythas & Egyptios*, dit Juſtin lib. II. cap. 1. *diu contentio de generis vetuſtate fuit ; Ægyptiis prædicantibus initio rerum, cum aliæ terræ nimio fervore ſolis arderent, aliæ rigerent frigoris immanitate ita ut non modo primæ generare homines, ſed ne advenas quidem recipere aut tueri poſſent, priùs quàm adverſus calorem & frigus velamenta corporis invenirentur, Ægyptum ità temperatam ſemper fuiſſe, ut neque hyberna frigora, nec æſtivi ut ſolis calores incolas*

ejus premerent, ſolum ita fœcundum, alimentorum in uſum hominum nulla terra feracior fuerit..... Ovide, Met. lib. I. fab. XIII. raconte la même choſe :

Sic ubi deſeruit madidos ſeptemfluus agros
Nilus, & antiquo ſua flumina reddidit alveo,
Æthereoque recens exarſit ſidere limus ;
Plurima cultores verſis animalia glebis
Inveniunt, & in his quædam modò cœpta, ſub ipſum
Naſcendi ſpatium ; quædam imperfecta, ſuiſque
Trunca vident numeris : & eodem in corpore ſæpe
Altera pars vivit, rudis eſt pars altera tellus.

IBID. V. 6.

Les anciens croyaient que le monde avait commencé d'exiſter au printems. Cette ſaiſon qui eſt pour la plupart des animaux celle du renouvellement de l'eſpece, on croyait qu'elle avait été auſſi la ſaiſon de la premiere formation. Voila pourquoi le printems était conſacré à Venus. Voila pourquoi les Sabiens & les plus anciennes nations du monde avaient placé en Mars le commencement de leur année. Enfin, voila ce que veut dire Virgile dans ces vers du ſecond livre des Géorgiques.

Non alios primâ naſcentis origine mundi
Illuxiſſe dies, aliumve habuiſſe tenorem
Crediderim; ver illud erat, ver magnus agebat
Orbis, & hybernis parcebant flatibus euri.

Et ce que Lucrece dit plus bas en d'autres termes,

At novitas mundi nec frigora dura ciebat,
Nec nimios æſtus, nec magnis viribus auras.

Les Docteurs ſacrés ſoutiennent auſſi que Dieu créa le monde vers l'équinoxe du printems, parce que c'eſt la ſaiſon qu'il ſemble avoir toujours choiſie pour l'accompliſſement de ſes principaux ouvrages.

IBID. V. 9.

« Il y a deux opinions différentes ſur l'o-
» rigine des hommes, parmi les phyſiciens &
» les hiſtoriens les plus fameux. Les uns, croyant
» le monde éternel & incorruptible, prétendent
» que le genre humain a toujours été, & qu'il
» eſt impoſſible de remonter au premier hom-
» me. Les autres, donnant un commencement
» & une fin à toutes ces choſes, ſoumettent les
» hommes à la même loi, & expliquent ainſi
» la formation de leur eſpece..... Il ſe for-
» ma dans les endroits les plus humides (de

» la terre) des excreſcences couvertes d'une » membrane déliée ; ainſi qu'on le voit en- » core arriver dans les lieux marécageux, lorſ- » qu'un ardent ſoleil ſuccede immédiatement » à un air frais. Ces premiers germes reçurent » leur nourriture des vapeurs groſſieres qui » couvrent la terre pendant la nuit, & ſe for- » tifierent inſenſiblement par la chaleur du jour. » Etant arrivés enfin à leur point de maturité, » & s'étant dégagés des membranes qui les en- » veloppaient, ils parurent ſous la forme de » toutes ſortes d'animaux..... Peu de tems » après, la terre s'étant entiérement deſſéchée, » ou par l'ardeur du ſoleil, ou par les vents, » devint incapable de produire des animaux » parfaits, & les eſpeces étant déja produites » ne s'entretinrent plus que par voie de géné- » ration. Euripide, diſciple du philoſophe Ana- » xagore, paraît avoir adopté ſur l'origine des » êtres le ſentiment que nous venons d'expo- » ſer, car il parle ainſi dans ſa Menalippe.

» Tout était confondu ; mais le ſeul mou- vement
» Ayant du noir chaos tiré chaque élément,
» Tout prit forme ; bientôt la nature fé- conde,
» Peupla d'êtres divers le ciel, la terre & l'onde

» Fit ſortir de ſon ſein ſes ornemens divers,
» Et donna l'homme enfin pour maître à l'univers. Diod. de Sic. lib. I. Sec. I.

PAGE 218. V. 16.

Il paraît que Lucrece par ces mots *è contemptibus exit* fait alluſion à un paſſage du ſecond livre, qui ſert à expliquer celui-ci :

Quippe videre licet vivos exiſtere vermes
Stercore de tetro, putrorem cùm ſibi nacta eſt
Intempeſtivis ex imbribus humida tellus.

PAGE 228. V. 13.

JE fais ici un léger changement dans la ponctuation, & je lis *ſponte ſuâ, ſatis, id placabat pectora donum;* au lieu de *ſatis id placabat pectora donum,* qui eſt lâche & faible.

IBID. V. 14.

TOUTES les hiſtoires nous repréſentent les premiers hommes menant une vie triſte & malheureuſe au milieu des forêts. L'antiquité nous fait d'un grand nombre de nations anciennes les mêmes peintures que nos voyageurs modernes nous font des ſauvages de l'Amérique & des nations les moins civiliſées. Voici en quels termes parle de ces premiers hommes un poëte cité par Stobée.

Fuit profectò tempus ; humanum genus
Cùm belluarum more vitam degeret,
Lucis carentes lucos, exesi colens
Aut montis antrum.

DIODORE de Sicile lib. I, nous montre les premiers Egyptiens comme des hommes féroces & sauvages, se mangeant les uns les autres, vivant à l'aventure, privés de toutes les commodités de la vie, ignorant même l'usage du feu & des métaux, sans armes pour se défendre contre les bêtes féroces. Le tableau que l'histoire nous fait des premiers habitans de la Grece n'est guere plus favorable. Les Scythes, selon Hérodote, étaient comme les sauvages modernes du Canada dans l'usage d'arracher les chevelures de leurs ennemis vaincus ; ils s'abreuvaient de leur sang qu'ils buvaient dans leurs crânes. Je ne puis me refuser à citer un morceau éloquent de Plutarque, qui peint bien vivement cet état déplorable.

» O que vous êtes chéris des Dieux, vous » qui vivez maintenant ! Que votre siecle est » heureux ! La terre fertile vous produit mille » richesses ; la Nature entiere n'est occupée » qu'à travailler à vos plaisirs : au lieu que notre » naissance est tombée dans l'âge du monde » le plus triste & le plus dur. Il était si nou- » veau, que nous étions dans l'indigence de

« toutes choſes. L'air n'était pas encore épu-
» ré ; l'harmonie des étoiles & des aſtres n'é-
» tait pas encore bien établie, ni le ſoleil lu-
» mineux & affermi. Les rivieres ſans un cours
» réglé déſolaient la terre. Tout était marais,
» ou bourbier, ou forêts ſauvages. Les champs
» ſtériles ne pouvaient être cultivés. Notre mi-
» ſere était extrême. Nous n'avions ni inven-
» tions ni inventeurs. La faim ne nous quit-
» tait jamais. Nous déchirions les bêtes pour
» les dévorer, lorſque nous ne trouvions ni
» mouſſe ni écorce. Mais ſi nous étions aſſez
» heureux pour découvrir du gland, hélas! nous
» danſions de joye autour d'un chêne, en chan-
» tant les louanges de la terre. Nous n'avions
» point de fêtes & de plaiſirs que ceux-là ; &
» tout le reſte de notre vie n'était que dou-
» leur, indigence & triſteſſe. » Voyez les Œuv. Morales de Plutarque au traité, *s'il eſt loyſible de manger chair.*

Cependant c'eſt au milieu de cet état déplorable, que l'antiquité place l'âge d'or, le regne de l'innocence, de la juſtice, de toutes les vertus. Les écritures nous repréſentent l'homme naiſſant, placé dans un jardin de délices, vivant heureux & innocent juſqu'au moment de ſa chûte. Quel contraſte! que de ſujets de méditations pour un eſprit philoſophe!

PAGE 244. V. 6.

CE phénomene dont nous avons déja remarqué la fauſſeté dans une des notes du premier livre, eſt auſſi rapporté par Cornelius Severus.

Haud aliter quàm cùm prono jacuêre ſub auſtro
Aut aquilone fremunt ſylvæ, dant brachia nodo
Implicitæ, ac ſerpunt junctis incendia ramis.

Voyez auſſi Thucydide lib. II, & Plin. Hiſt. Nat. lib. XVI. cap. 40, qui font mention du même phénomene.

PAGE 258. V. 6.

QUOIQU'EN diſe Bayle, Art. *Lucrece*, le Poëte n'a certainement pas ici en vue une providence, ou, ſi l'on veut, une *fatalité* qui dirige les événemens humains, & qui ſe joue des grandeurs de la terre. Son idée eſt toute ſimple. Il a dit ci-deſſus, que la route des honneurs eſt dangereuſe, que l'envie attend les ambitieux pour les précipiter dans l'abyme; il n'eſt point ici queſtion de dangers ſurnaturels; ſeulement Lucrece remarque, que ces malheurs ſont ſi conſtans par le concours des circonſtances qui ne manquent jamais de ſe trouver réunies, que l'on croirait qu'il y a une intelligence

ſecrete & puiſſante, qui ſe fait un jeu de fouler aux pieds tout ce que le monde a de plus grand. Car le *videtur* qui modifie la propoſition, mérite plus d'attention que Bayle ne ſemble y en avoir fait. Toute l'idée du Poëte ſe réduit (à ce qu'il me paraît) à dire que c'eſt cette régularité invariable de maux attachés à la condition des ambitieux, qui a fait imaginer une fatalité ſecrete, acharnée contre les hommes puiſſans.

PAGE 264. V. 2.

» LUCRECE regardait l'art de conduire un » char attelé de pluſieurs chevaux, comme une » choſe plus combinée que celui de monter & » de conduire un ſeul cheval. Quand même » la penſée de Lucrece ſerait véritable, les rai- » ſonnemens ne prouvent rien contre les faits, » & il n'eſt pas toujours vrai que l'on ait » commencé par le plus ſimple. Les inventions » ſont dues ordinairement au hazard, & le » hazard ne s'aſſujettit point aux procédés mé- » thodiques de la philoſophie..... Mais il eſt » faux que l'art de conduire un char ſoit plus » combiné que celui de l'équitation. La fou- » gue du cheval le plus impétueux eſt arrêtée » ou du moins diminuée par le poids du char » auquel il eſt attaché. Il eſt évident que la fa-

» çon la plus ſimple & la plus aiſée de faire » uſage des chevaux, celle par où l'on a dû commencer, a été de les atteler à des fardeaux, » & de les leur faire tirer après eux. Le traîneau a dû être la plus ancienne de toutes les » voitures. Ce traîneau ayant été enſuite poſé » ſur des rouleaux qui ſont devenus des roues, » lorſqu'on les a attachés à cette machine, » s'éleva peu à peu de terre, & a formé les » chars des anciens à deux & à quatre roues, &c.... Voyez *Recherches ſur l'ancienneté & ſur l'origine de l'art de l'équitation dans la Grece, par M. Freret.* Hiſt. de l'Acad. des Inſcrip. Vol. VII, p. 315.

PAGE 266. V. 8.

Après ce vers on trouve celui-ci dans toutes les éditions,

In ſe fracta ſuo tinguentes ſanguine tela.

COMME il préſente la même idée, exprimée avec les mêmes termes, que le premier, & que la plupart des commentateurs le retranchent comme ſuppoſé, on a cru devoir le faire diſparaître de cette édition.

PAGE 268. V. 12.

» *LAME* chez les Tiſſerans ſignifie la partie » de leur métier, qui eſt faite de pluſieurs fi-

» celles attachées par les deux bouts à de lon-
» gues tringles de bois appellées *liais*. Chacune
» de ces ficelles nommées *lisses*, a dans son
» milieu une petite boucle de la même cor-
» de, ou un petit anneau de fer, d'os, &c...
» à travers lesquels sont passés les fils de la chaî-
» ne de la toile qu'on veut travailler. Les *lames*
» qui sont suspendues en l'air par des cordes
» passées dans les poulies au haut du métier
» des deux côtés servent, par le moyen des mar-
» ches qui sont en bas, à faire hausser & baisser
» alternativement les fils de la chaîne, entre
» lesquels glisse la navette, pour porter suc-
» cessivement le fil de la trame d'un côté à
» l'autre du métier. Les *marches*, ainsi nom-
» mées parce que l'ouvrier met les pieds des-
» sus pour travailler, sont de simples tringles
» de bois attachées par un bout à la traverse
» inférieure du métier, & suspendues par l'au-
» tre bout aux ficelles des *lisses*. Elles servent
» à faire hausser ou baisser les fils de la chaî-
» ne, à travers lesquels les fils de la trame doi-
» vent passer. Encyclopéd.

NOTES
DU SIXIEME LIVRE.

PAGE 284. V. 3.

RECREARE eſt pris ici dans ſa vraie ſignification. L'Etymologie de ce mot eſt *rurſus creare*, *former de nouveau*. *Recreare* ne veut donc pas dire autre choſe que *donner une nouvelle vie*.

PAGE 286. V. 18.

LE texte qui eſt ici fort embrouillé, ne devient pas plus clair, au moyen des corrections & des explications des commentateurs. Non que le ſens du poëte ne ſoit très-intelligible. On voit bien qu'il regarde le hazard & la néceſſité, comme les uniques ſources des maux auxquels les hommes ſont expoſés, mais la maniere dont cette idée eſt rendue, n'eſt nullement dans le ſtyle ordinaire de Lucrece. Ces deux vers ſont une répétition l'un de l'autre. *Quòd flueret Naturæ vi, & ſeu vi quòd ſic Natura paràſſet*, ſont deux façons de parler ſynonimes. Voila pourquoi quelques commentateurs retranchent peut-être avec raiſon,

ſon, le premier de ces deux vers. Au reſte, l'on pourrait demander à Lucrece ce qu'il entend par *le hazard*, dans un ſyſtême qui n'eſt qu'un enchaînement de cauſes & d'effets néceſſaires; pourquoi il s'obſtine à le regarder comme une machine eſſentielle à ſa doctrine; à en faire la baſe & le fondement de ſa phyſique, lui qui expliquant tous les phénomenes de la nature par les propriétés des corps, ne devrait regarder *le hazard* que comme un mot ſynonime de *l'ignorance des cauſes.*

Quorum operum cauſas nullâ ratione videre
Poſſunt, hæc fieri divino numine rentur.

PAGE 290. V. 1.

Le mot *ſecurus* ſignifie ordinairement *qui ne craint rien;* mais il peut auſſi ſignifier *qui ne ſe mêle d'aucun ſoin*; puiſque le mot latin *ſecura* dont il eſt dérivé ſignifie également *inquiétude* & *ſoin*; le ſens de la phraſe exige qu'on prenne *ſecurus* dans cette ſeconde acception. Lucrece veut dire évidemment, *ceux qui ſont bien perſuadés que les Dieux ne ſe mêlent en rien du gouvernement de la nature.*

PAGE 292. V. 19.

On peut réduire à trois chefs les cauſes que Lucrece aſſigne au bruit du tonnerre; 1°. l'ac-

tion du vent sur les nuages ; 2°. l'action des nuages entr'eux ; 3°. l'action du feu sur les nuages. Quelque ingénieuses que soient ces explications, on ne peut douter que Lucrece n'en eût apporté de plus satisfaisantes, s'il eût mieux connu la nature de ces exhalaisons abondantes qu'un soleil ardent attire continuellement de la terre, & dont se forme la foudre ; & sur-tout s'il eût été instruit des effets de la poudre à canon, qui ont un si grand rapport avec ceux du tonnerre, que le Docteur Wallis ne croit pas qu'on doive faire difficulté de les attribuer à la même cause. Nous ajouterons à ce que dit Lucrece, que cet espece de roulement continu causé par le tonnerre, & que le Poëte attribue à la pression latérale de deux nuages qui s'effleurent dans toute leur longueur, vient, selon les physiciens modernes, » de son formé entre les » différens nuages qui sont suspendus les uns sur » les autres, par l'agitation de l'air qui ne » cesse de passer entr'eux avec rapidité. Les nua- » ges & les objets qui se trouvent sur la sur- » face de la terre renvoient le son, & le mul- » tiplient à peu près comme autant d'échos. Voi- » la pourquoi le tonnerre retentit d'une maniere » si effrayante dans les vallées, parce que les mon- » tagnes réfléchissent le son de toutes parts ; » car le tonnerre lui-même ne doit presque

» jamais produire qu'un seul coup, à peu près » comme un boulet de canon qu'on tire ; cepen- » dant, lorsque la flamme allume en même tems » trois ou quatre traînées, elle peut former de » cette maniere des pelottons qui s'enflamment » l'un après l'autre, & produire par ce moyen » des coups redoublés ». Voyez l'Encyclopédie, art. *tonnerre.*

PAGE 294. V. 13.

FRAGILES sonitus est une expression qu'il n'est pas possible de faire passer dans notre langue. C'est proprement *sonitus rei quæ frangitur*, le bruit d'un corps qui se brise. On est obligé de paraphraser.

PAGE 300. V. 12.

ANCEPS ferrum veut dire proprement un fer à deux tranchans, qui n'est autre chose qu'une *hache.*

IBID. V. 14.

» ON peut, jusqu'à un certain point, juger » de la proximité ou de l'éloignement de la » foudre par l'intervalle de tems écoulé en- » tre l'éclair & le tonnerre. Le docteur Wallis » observe que cet intervalle est ordinairement » d'environ sept secondes, qui, a raison de » de 170, ou selon d'autres 173 toises que le

» ſon parcourt en une ſeconde, font à peu près » la diſtance d'une lieue. Néanmoins quelque» » fois l'intervalle n'eſt que d'une ſeconde ou » deux, ce qui fait connaître que l'éclat eſt fort » près de nous, &, pour ainſi dire, dans l'air » même que nous reſpirons ». Encyclop. art. *tonnerre*, *éclair*. Mais ce calcul eſt aſſez groſſier. Car, outre qu'on ne peut apprécier au juſte l'eſpace que le ſon parcourt en une ſeconde, & que la moindre erreur répond à pluſieurs toiſes, ce calcul ſuppoſe encore que le bruit du tonnerre vienne toujours à nous directement & non pas par réflexion : or c'eſt ce qui n'arrive preſque jamais. Ajoutons encore que la raréfaction ou la condenſation de l'athmoſphere doit néceſſairement changer la vîteſſe du ſon. Sous la ligne, il doit parcourir dans un même tems donné plus d'eſpace que ſous le pole. Auſſi a-t-on obſervé que dans la Guyane ſa vîteſſe eſt de 1098 pieds, ce qui fait 60 pieds de plus que dans nos climats.

PAGE 306. V. 7.

IL paraît que Lucrece parle ici de ces éclairs qu'on voit quelquefois, quand le ciel eſt pur & ſerein, qui ne ſont pas ſuivis de tonnerre, & qu'on appelle communément *éclairs de chaleur*, ſoit parce qu'ils annoncent un ſurcroît de cha-

leur, soit parce qu'ils ont rarement lieu, sans avoir été précédés par quelques jours chauds. Lucrece aurait dû remarquer, que de même qu'on voit des éclairs sans entendre de tonnerres, on entend aussi des tonnerres sans voir des éclairs, parce que quelquefois la nuée est si épaisse, qu'elle empêche de voir la lumiere de l'éclair, *Vid. Musſch. Essai de phys.* §. 1702.

PAGE 314. V. 18.

TOUTES les leçons portent *fulmine* qui ne fait aucun sens. En effet voici le raisonnement du Poëte. Il se peut que ce soit la force même du coup qui allume le feu. Si un caillou frappé avec le fer produit des étincelles, de même le nuage sur lequel vient fondre le vent peut aussi prendre feu, pourvu toutefois que la matiere soit inflammable. Il est évident qu'il faut lire *flamine* au lieu de *fulmine*. Ce que Lucrece ajoute ensuite, est une nouvelle preuve de la nécessité de cette correction; car il ne dirait pas: *néanmoins je ne conviens pas que le vent soit une substance absolument froide*, si la conclusion précédente n'eût été *le vent quoique froid peut donc enflammer le nuage.*

PAGE 320. V. 22.

LES *Etrusques* étaient les plus anciens devins de l'Italie; quoique la physique en général fût

l'objet de leurs recherches, ils se livraient particuliérement à la partie de cette science qui regarde les météores. Plus hardis ou plus adroits que les autres devins, c'était au milieu des éclairs, des foudres & des tonnerres, au milieu des allarmes & de l'effroi des peuples, qu'ils étudiaient l'avenir. Ils abusaient de la crédulité jusqu'à donner un air de science à cet art imposteur. Ils établissaient des principes, des axiomes, des divisions, des sous-divisions, des corollaires, en un mot tout l'étalage d'une théorie. On distinguait parmi eux les foudres *de conseil*, d'avec les foudres *d'autorité & d'arrêt*. Les foudres *monitoires*, *postulatoires*, *confirmatoires*, *hospitalieres*, étaient d'une nature bien différente des foudres *fallacieuses*, *pestiférées*, *meurtrissantes*, *menaçantes*, *royales*. On eût dit, pour me servir des termes de l'Historien critique de la philosophie, *qu'ils comptaient les tableaux de leur galerie ou les fleurs de leur jardin*. La réputation de ces fourbes subsistait encore long-tems après l'établissement du christianisme. A peine Rome fut-elle menacée d'un siege par Alaric, roi des Gots, qu'on appella, selon l'ancienne coutume, des devins Toscans, dont l'art se trouva malheureusement en défaut. Vid. Ant. dévoil. Vid. & Hist. Crit. de la phil. T. I. chap. II. p. 77.

PAGE 326 V. 5.

PRESTER vient du mot Grec πρηθω qui signifie non-seulement *brûler*, *enflammer*, mais encore *gonfler*, *emouvoir*. Ce ne peut être que dans cette derniere acception que Lucrece l'entende ici. Ce que les Grecs nomment πρηστης, les Latins l'appellent *typho*, & *scypho*; quoiqu'il y ait de la différence entre ces deux mots, & les Français lui donnent le nom de *trombe*. Lucrece attribue la cause de ce phénomene au vent, qui ne pouvant rompre le nuage contre lequel il lutte, l'abaisse peu à peu & le précipite verticalement dans la mer. Les modernes lui donnent pour cause » une nuée condensée, dont une partie se » trouvant dans un mouvement circulaire, cau» sé par deux vents qui soufflent directement l'un » contre l'autre, tombe par son propre poids » & prend la figure d'une colonne, tantôt co» nique, tantôt cylindrique; elle tient toujours » en haut par sa base, tandis que la pointe » regarde en bas ». Au reste, quelle que soit la cause de ces trombes, elles sont, comme dit Lucrece, le plus grand fléau des navigateurs: si elles viennent fondre sur un vaisseau, dit Thevenot dans son voyage du Levant, elles se mêlent dans ses voiles, quelquefois l'élevent en l'air, & le laissant ensuite retomber de tout son

poids, le font couler à fond. D'ailleurs la quantité d'eau qui tombe de ces colonnes eſt ſi grande, & la chûte en eſt ſi précipitée, que ſi malheureuſement une de ces trombes tombait ſur un vaiſſeau, elle le briſerait & le ſubmergerait en un inſtant. On prétend qu'en tirant ſur la trombe pluſieurs coups de canon, elle ſe rompt, & que cette commotion de l'air la fait ceſſer aſſez promptement.

M. de Buffon parle d'une autre eſpece de trombe qui s'appelle *Thyphon*. Celle-ci ne deſcend pas des nuages, comme la premiere eſpece, mais s'éleve de la mer vers le ciel avec une grande violence, quoique pourtant ſans changer de place. Le même auteur attribue cette eſpece de trombes à des feux ſouterreins. » Car la mer » eſt alors dans une grande ébullition, & l'air » eſt ſi fort rempli d'exhalaiſons ſulphureuſes, » que le ciel paraît caché d'une croûte de cou- » leur de cuivre, quoiqu'il n'y ait aucun nuage » & qu'on puiſſe à travers ces vapeurs voir le » ciel & les étoiles. C'eſt à ces feux ſouter- » reins qu'on peut attribuer la tiédeur de la mer » de la Chine en hyver, où ces *Thyphons* ſont » très-fréquens. « Voyez l'Encyclopédie, art. *Trombe*, d'où ces détails ſont tirés en grande partie.

IBID. V. 20.

LENTUS est pris ici dans sa vraie signification. Il veut dire, *souple*, *flexible*, *pliant*, comme dans Virgile,

Et lentas salices & mollis vimen achantæ.

PAGE 328. V. 3.

» L'HISTOIRE de l'Académie, année 1737, » fait mention d'une *trombe de terre*, qui parut » à Capestan près de Beziers. C'était une colonne » assez noire qui descendait d'une nue jusqu'à » terre & diminuait toujours de largeur en ap- » prochant de la terre où elle se terminait en » pointe. Elle obéissait au vent qui soufflait de » l'oueſt au sud-oueſt ; elle était accompagnée » d'une espece de fumée fort épaisse & d'un bruit » pareil à celui d'une mer fort agitée, arrachant » quantité de rejetons d'oliviers, déracinant des » arbres & jusqu'à un gros noyer qu'elle trans- » porta jusqu'à quarante ou cinquante pas, & » marquant son chemin par une large trace bien » battue, par où trois carosses de front auraient » passé. Il parut une autre colonne de la même » figure qui se joignit bien-tôt à la premiere, & » après que le tout eut disparu, il tomba une » grande quantité de grêle. « Diction. Encyclop. art. *Trombe.*

PAGE 330. V. 14.

DANS toutes les éditions de Lucrece, après ce vers, on en trouve un autre absolument inintelligible,

Nam ratio cum sanguine abest humoribus omnis.

CREECH & les commentateurs qui ont voulu entendre Lucrece rejettent ce vers ; ceux qui n'ont eu en vue que de commenter son poëme, reportent ce vers plus haut, v. 404, où il ne présente pas un sens plus clair qu'ici.

IBID. V. 20.

ÆSTUS ætheris signiferi ne peut jamais signifier la chaleur de la voûte éthérée, comme le prétend Gassendi, puisque, selon la remarque de Creech, le propre de la chaleur est de dilater & de raréfier, & non pas de condenser & d'affaisser. Il est donc ici question uniquement de la matiere éthérée qui, en pesant d'en haut sur les nuages, les comprime & leur donne de la consistance. Voici deux passages qui pourront éclaircir l'idée de Lucrece. Le premier est de Pline le naturaliste & le second de Séneque. *Terrena in cœlum tendentia deprimit syderum vis.* Hist. Nat. lib. II. cap. 39. *Causas autem illius* (*aëris*) *mutationis & inconstantiæ alias terra præ-*

bet cujus positiones hùc aut illò versæ, magna ad aëris temperiem momenta sunt, alia syderum cursus, in quibus soli plurimùm imputes... sed & cæteræ quoque stellæ non minùs terrena quàm incumbentem terris spiritum afficiunt, & ortu suo occasuve contrario, modò frigora, modò imbres aliasque terrarum injurias turbidæ movent. Sen. Nat. quæst. lib. II. cap. 11.

PAGE 336. V. 21.

IL est singulier que Lucrece en donnant pour cause des tremblemens de terre les trois élémens les moins actifs, la terre, l'eau & l'air, n'ait pas fait mention du feu le plus terrible de tous; non pas qu'on lui reproche de n'avoir pas connu cette hypothese chymérique du feu central, que les physiciens ont regardé pendant long-tems comme le seul moyen propre à expliquer les effets incroyables des tremblemens de terre. Mais sans avoir recours à cette supposition gratuite, l'on ne peut douter que » la terre ne soit en » une infinité d'endroits remplie de matieres » combustibles, pour peu que l'on fasse atten- » tion aux couches immenses de charbon de » terre, aux amas de bitume, de tourbe, de » souffre, d'alun, de pyrites, &c... qui se trou- » vent enfouis dans l'intérieur de notre globe. » Toutes ces matieres peuvent s'enflammer de

» mille manieres, mais sur-tout par l'action de » l'air, qui est disséminé, comme l'on n'en peut » douter, dans tout l'intérieur de la terre, & » qui, mis en expansion par ces embrasemens, » fait effort en tout sens pour s'ouvrir un pas- » sage. Personne n'ignore les effets qu'il peut » produire quand il est en cet état. » L'eau con- » tenue dans les profondeurs de la terre, con- » tribue aussi de plusieurs manieres à ses trem- » blemens. 1°. Parce que l'action du feu réduit » l'eau en vapeurs, & l'on sçait que rien n'ap- » proche de la force irrésistible de ces vapeurs » mises en expansion. 2°. L'eau en tombant » tout à coup dans les amas de matiere embrasée » doit encore produire des explosions terribles. » 3°. Elle anime les feux souterreins, en ce que » par sa chûte elle agite l'air & fait la fonction » des soufflets de forge. 4°. Enfin elle peut con- » courir aux ébranlemens de la terre par les ex- » cavations qu'elle fait dans son intérieur, par » les couches qu'elle entraîne après les avoir dé- » trempées, & par les chûtes & les écroulemens » que par là elle occasionne. « Mais malgré l'in- fluence que l'air & l'eau ont sur les tremblemens de terre, on voit que ces deux élémens ne tirent toute leur force que de l'action du feu qui les met en expansion. Encyclopédie, art. *Trembleмens de terre.*

PAGE 340. V. 21.

Ce que Lucrece dit de Sidon eſt confirmé en partie par Poſſidonius qui, ſelon le témoignage de Strabon, rapporte qu'une ville ſituée au deſſus de Sidon fut engloutie par un trembiement de terre, & qu'une partie de Sidon même s'écroula. Séneque Nat. quæſt. lib. VI, cap. 23. en parle auſſi : *Thucydides ait circa Peloponeſiaci belli tempus Atalantam inſulam, aut totam, aut certè maximâ ex parte ſuperfuſam ; idem Sidoni accidiſſe, Poſſidonio crede.* Quant à ce que le Poëte ajoute d'Egine, il paraît avoir en vue la ruine d'Hélice & de Bura, deux villes célebres dans l'antiquité, proche Egine, dans le Péloponneſe. Cette ville que Lucrece appelle *Ægis*, Séneque lui donne le nom d'*Ægium* dans un paſſage qui répand un grand jour ſur celui de Lucrece. *Illa vaſta concuſſio quæ duas concuſſit urbes Helicen & Burin, citrà Ægium conſtitit.* Nat. quæſt. lib. VI, cap. 25. Ovide en fait auſſi mention.

Si quæras Helicen & Buran Achaidas urbes
Invenies ſub aquis, & adhuc oſtendere nautæ
Inclinata ſolent cum mœnibus oppida merſis.
Met. lib. XV.

DIODORE de Sicile qui rapporte le même événement, ajoute qu'il fut regardé comme une punition par laquelle Neptune irrité châtia ces

deux villes coupables ; mais enſuite, comme philoſophe, il apporte la cauſe phyſique de cet événement. Il dit que le Péloponneſe renferme de grandes cavités ſouterreines, & d'immenſes réſervoirs où les eaux ſe tiennent raſſemblées, & qu'on y connaît entr'autres deux fleuves qui coulent ſous terre ; celui qui prend ſa ſource auprès du Phénée, s'enfonça & diſparut peu de tems après qu'on l'eut apperçu, & il eſt demeuré dans les entrailles de la terre. Un autre qui eſt au pied de Stymphée, que l'abbé Terraſſon ſoupçonne être le Stymphale, ſe jette dans une ouverture où il reſte caché la longueur de 200 ſtades, au bout deſquels il ſe remontre auprès d'Argos. Vid. Diod. de Sicil. lib. XV.

PAGE 348. V. 12.

CELSE, lib. V. cap. 28. dit : *ignis ſacer malis ulceribus annumerari debet.* On peut conſulter encore ſur cette maladie Paul Eginette qui en traite au long. Virgile en fait auſſi mention, Georg. III. v. *566.*

Contactos artus ſacer ignis edebat.
Creech.

PAGE 350. V. 14.

CE que dit Lucrece des cavernes de la Sicile eſt confirmé par Juſtin, lib. IV, cap. 1. *Sici-*

liam ferunt angustis quondam faucibus Italiæ adhæsisse, direptamque velut à corpore, majore impetu superi maris, quod toto undarum onere illuc vehitur. Est autem ipsa terra tenuis ac fragilis, & cavernis quibusdam fistulisque ita penetrabilis, ut ventorum tota fermè flatibus pateat ; nec non & ignibus generandis nutriendisque soli ipsius naturalis materia ; quippe intrinsecùs stratum sulphure & bitumine traditur ; quæ res facit ut spiritu cum igne inter interiora luctante, frequenter & compluribus locis, nunc flammas, nunc vaporem, nunc fumum eructet. Inde denique Ætnæ montis per tot sæcula durat incendium ; & ubi per spiramenta cavernarum ventus incubuit, arenarum moles egeruntur. » On dit que la Sicile » était autefois jointe à l'Italie par un isthme » étroit, & qu'elle fut séparée du continent par » l'impétuosité de la mer supérieure qui vient » sans cesse y fondre de tout le poids de ses » ondes. La terre de cette Isle est légere & fria- » ble ; les cavernes & les conduits souterreins » dont elle est remplie, la rendent si perméable, » qu'elle est presque tout entiere exposée au souf- » fle des vents. Elle est avec cela mêlée naturel- » lement de matieres propres à engendrer & à » nourrir des feux, parce qu'on assure qu'elle est » intérieurement abondante en souffre & en bi- » tume ; d'où il arrive que le vent luttant contre

» le feu dans ſes ſouterreins, elle vomit fré-
» quemment & en beaucoup d'endroits, tantôt
» des flammes, tantôt des exhalaiſons, tantôt
» une épaiſſe fumée. De là enfin l'Etna, ce vol-
» can qui brûle depuis tant de ſiecles & d'où
» s'élancent des amas de ſables, quand le vent
» s'engouffre dans les ſoupiraux des cavernes.

PAGE 352. V. 9.

LA leçon eſt ici corrompue. Le texte porte *hàc ire fatendum eſt & penetrare mari penitùs res cogit aperto*, qui ne préſente aucune conſtruction, & ne fait aucun ſens. J'ai ſuivi la leçon de Creech, qui me paraît la plus raiſonnable de toutes les corrections que les commentateurs aient faites ſur cet endroit. *Animam* eſt la même choſe que *ventum*. Il eſt employé ſouvent en ce ſens par Lucrece : *res cogit aperta* eſt une façon de parler comme *manifeſta docet res*.

IBID. V. 13.

JE traduis *ventigeni*, *par où s'échappent les vents*, quoiqu'il ſignifie plutôt *où ſe forment les vents*. Mais ſi les vents entrent par le pied de la montagne, quand la mer s'eſt retirée, ils ne ſe forment donc pas dans l'entonnoir. En général tout ce morceau eſt corrompu, & je me ſuis moins propoſé d'y mettre de la fidélité que du ſens.

PAGE 356. V. 9.

C'EST en effet la véritable cauſe des débordemens du Nil. Ce fleuve reçoit en Ethiopie les eaux d'un grand nombre de torrens & de rivieres, que forment les pluies abondantes qui tombent entre l'équateur & le tropique, avant & après le ſolſtice. Ces pluies ſont la ſeule cauſe des débordemens réglés du Nil, débordemens qui arrivent tous les ans à peu près au même tems; mais avec quelques inégalités, parce qu'ils dépendent du concours de diverſes circonſtances phyſiques, qui ne ſe trouvent pas toujours réunies de la même façon. Ceux qui ſont curieux de connaître plus amplement les opinions des anciens ſur les débordemens du Nil, peuvent conſulter Diod. de Sic. lib. I. qui a traité cette matiere avec les plus grands détails.

IBID. V. 14.

CE que Lucrece appelle *averne* du mot latin *avis*, ſe nomme en français *mouffette* de *Mephitis*. Ce ſont des vapeurs ou exhalaiſons peſtiférées qui ſe font ſentir dans les lieux profonds de la terre, dans les grottes, dans les ſouterreins de la plupart des mines, & même à la ſurface; car la chaleur du ſoleil ſuffit pour attirer quelquefois ces exhalaiſons à la ſurface de

la terre. Voila pourquoi des expériences réitérées nous apprennent qu'il eſt dangereux de s'endormir ſur l'herbe, ſur-tout au printems, lorſque les premieres impreſſions du ſoleil ſe font ſentir à la terre ; & c'eſt peut-être ce phénomene mal-entendu qui fait que Lucrece rapporte à l'ombre de certains arbres, ce qui pourrait n'être que l'effet de ces évaporations. Mais ces exhalaiſons de la ſurface, quelles qu'elles ſoient, ne ſont jamais auſſi actives que celles de l'intérieur. Tout le monde connaît dans le royaume de Naples *la grotte du chien*, qui ſuffoque tous les animaux qui y ſont expoſés. » M. Seip, médecin Allemand, a décrit dans les tranſactions philoſophiques une mouffette qui ſe fait ſentir dans une carriere auprès des eaux minérales de Pyrmont en Weſtphalie. Cette vapeur tue les oiſeaux, les inſectes & tous les animaux qui en ſont atteints. Les oiſeaux meurent dans des convulſions ſemblables à celles qu'ils éprouvent ſous le récipient de la machine pneumatique, quand on en a pompé l'air. » C'eſt vraiſemblablement un effet de cette nature qui a fait croire à Lucrece que l'air ſe raréfie dans ces lieux, & qu'il s'y forme un vuide » En Hongrie à Bibar, près des monts Crapacks, eſt » une ſource minérale que l'on peut boire impunément ; mais qui, ſans répandre d'émana-

» tions ſenſibles, ne laiſſe pas de tuer ſur le » champ les oiſeaux & les autres animaux qui » en approchent ». Vid. tranſ. phil. n°. 448, 450, 451, & l'Encyclopédie, art. *mouffettes*, d'où ces détails ont été tirés.

PAGE 358. V. 17.

C'ÉTAIT ſous terre, & dans des lieux extrêmement bas, que les anciens plaçaient le ſéjour des ames. Dans cette penſée ils s'imaginaient que les gouffres & les trous profonds qu'on rencontrait en certains endroits de la terre, étaient autant d'ouvertures de l'enfer, & de chemins qui conduiſaient dans ce lieu ténébreux. C'eſt pour cette raiſon qu'on allait conſulter les ombres des morts, proche du fleuve Achéron en Epire, & au lac d'Averne en Italie. C'eſt ce qui avait fait croire que la caverne d'Achéruſe, voiſine de la ville d'Héraclée dans le Pont, & le fameux antre de Trophonius dans la Grece, avaient autrefois donné paſſage à des héros qui étaient deſcendus par là aux enfers ; c'eſt enfin ce qui faiſait regarder comme des ſoupiraux des enfers, l'Etna, le Véſuve & les autres montagnes enflammées.

IL eſt remarquable que la plupart des oracles ſe rendaient dans des lieux abondans en vapeurs & en exhalaiſons, dans des régions remplies d'eaux minérales & thermales & de ſouffre. La

Béotie était la partie de la Grece où il se rendait le plus d'oracles, à cause des montagnes & des cavernes qui s'y trouvaient. Plutarque y compte vingt-cinq de ces cavernes. L'oracle de Cumes était placé dans une contrée sulphureuse, remplie de vapeurs & de bains chauds. Les oracles de Trophonius se rendaient dans un antre d'où l'on sortait tout étourdi des vapeurs qui y régnaient, & l'on prenait sans doute pour une extase ou pour une communication avec le Dieu, l'état de vertige & de convulsion où mettaient ces exhalaisons dangereuses. Comme ceux qui parlaient, ne jouissaient pas de leurs sens, on crut que c'étaient les Dieux qui parlaient pour eux & qui s'expliquaient par leur organe. C'est ainsi que prophétisait la Pithie de Delphes. Après s'être assise sur un trépied & avoir été quelque tems exposée aux vapeurs qui sortaient de l'antre sacré, elle entrait en fureur, & l'on prenait pour des oracles les réponses qu'elle faisait. L'oracle de Claros opérait par le moyen d'une fontaine qui enivrait & étourdissait. On peut en dire autant de l'oracle de Jupiter Ammon en Lybie, dont le temple était auprès d'une fontaine dont nous parlerons dans la suite. Voyez *l'Antiquité dévoilée par ses usages.*

PAGE 360. V. 14.

CE n'eſt pas préciſément l'ombre de ces arbres qui donne des maladies ; mais la chaleur du ſoleil, en développant leurs particules inſenſibles, fait ſortir de leur ſubſtance une grande abondance d'émanations dangereuſes. On attribue une pareille vertu mal-faiſante au ſureau, à l'if, au noyer & à quelques autres arbres dont les principes volatils, répandus dans leur athmoſphere, ſont funeſtes à ceux qui ſe repoſent longtems ſous leur ombre. Mais le Machnillier, arbre de l'Amérique, dont le fruit eſt ſemblable à nos pommes d'apis, eſt un poiſon bien autrement actif. Les émanations virulentes de cet arbre, non-ſeulement cauſent des maladies, mais donnent même la mort aux voyageurs imprudens qui cherchent ſous ſon feuillage un abri contre l'ardeur du ſoleil.

IBID. V. 17.

QUEL eſt cet arbre qui croiſſait ſur l'Hélicon ? nous n'en connaiſſons point aujourd'hui dont la fleur tue l'homme par ſon odeur. C'eſt un malheur de moins pour l'humanité. Peut-être en exiſtait-il de ſemblables du tems de Lucrece. Peut-être avons-nous perdu cet arbre mortel, comme pluſieurs maladies auxquelles étaient ſujets les anciens. Car on ne peut diſ-

convenir que leur botanique ne fût entiéremen différente de la nôtre. On ne retrouve maintenant presqu'aucune des plantes de la forme & de la vertu desquelles ils nous ont laissé la description ; soit que l'espece soit morte, soit qu'elles aient tellement dégénéré, que leurs propriétés essentielles soient absolument changées aujourd'hui.

PAGE 362. V. 4.

LE *Castoreum* est une matiere grasse de la consistance du miel, d'un roux foncé, fétide, âcre & nauseuse. Elle est renfermée dans deux vésicules de la grosseur d'un œuf, que le castor porte dans ses aînes. Ces vésicules ne sont pas, comme on l'a cru, les testicules du castor, puisque la femelle en est pourvue comme le mâle. Le *Castoreum* est composé de parties terreuses, résineuses, huileuses, inflammables, très-subtiles & si spiritueuses, qu'une seule goutte, réduite en vapeurs, suffit pour répandre son odeur dans un grand espace d'air. Comme il est fétide & pénétrant, il n'est pas surprenant que bien des personnes se sentent blessées de son odeur qui attaque pour l'ordinaire le cerveau & les nerfs. Les femmes sur-tout, qui sont plus délicates & dont le genre nerveux est plus irritable, peuvent être affectées jusqu'à l'éva-

nouissement, à plus forte raison si elles sont dans leur état critique, tems auquel leurs fibres sont plus vibratiles, plus sensibles, & plus susceptibles des impressions extérieures.

IBID. V. 9.

IL n'est certainement pas prudent de rester trop long-tems dans un bain chaud. Le corps est alors plongé dans un milieu 800 fois plus dense que la tête qui est exposée à l'air libre. Comme donc les liqueurs se portent toujours vers les lieux où elles trouvent moins de résistance, il est naturel qu'elles montent vers la tête, ce qui doit occasionner la stupeur, la pesanteur, l'étourdissement & même le vertige. Mais si l'estomac est rempli d'alimens, c'est un surcroît d'humeurs & de fumées de plus pour le cerveau. Ajoutons que la compression & le relâchement que l'estomac éprouve à la fois, le mettent à la gêne & troublent nécessairement la digestion.

IBID. V. 12.

TOUT le monde connaît les funestes effets du charbon ardent, dont l'action tend à détruire ou à suffoquer le principe vital, en attaquant sur-tout le cerveau & le genre nerveux, & en raréfiant le sang d'où résultent des maladies comateuses & le spasme. C'est pour la même

raiſon que l'odeur d'une meche récemment éteinte, qui par les principes ſulphureux & volatils dont l'huile ou la graiſſe ſont compoſées, n'eſt à proprement parler qu'un véritable charbon, peut auſſi produire les accidens que Lucrece à décrits plus haut. Mais la précaution qu'il indique de boire de l'eau pour ſe garantir des effets du charbon, ſur quel principe de phyſique ou d'anatomie peut-elle être fondée ? croyait-il qu'une grande quantité d'eau, en ſe mêlant avec le ſang, pouvait ſervir à noyer, pour ainſi dire, & à émouſſer les principes ſulphureux du charbon ? c'eſt ce qu'il n'explique pas & ce qui d'ailleurs eſt contraire à l'expérience & à la raiſon.

IBID. V. 15.

DIRE que l'odeur du vin eſt un coup mortel pour un homme qui a la fievre chaude, eſt une propoſition trop générale & qui doit être reſtreinte à un bien petit nombre d'exemples. Il eſt sûr que le vin, par ſa ſeule odeur, peut être très-nuiſible dans cette fievre où la chaleur eſt extrême, accompagnée de délire & ſouvent de phrénéſie. On ſçait que les liqueurs ſpiritueuſes qui fermentent, ſont trés-dangereuſes même pour les perſonnes ſaines. On a des exemples d'hommes tués ſur le champ ou ſuffoqués en entrant dans des caves de vin nouveau. D'autres

tres ont été très-malades pour avoir séjourné trop long-tems dans des caves fermées, remplies de vin & de biere en fermentation.

IBID. V. 18.

» LES mines sont remplies de vapeurs ou » d'exhalaisons qui s'échappent par les fentes, » crevasses ou cavités qui se trouvent dans les » rochers. Elles sont de différentes especes ; » tantôt elles échauffent l'air si considérable- » ment, qu'il est impossible que les ouvriers » puissent continuer leurs travaux sous terre. » Cela arrive sur-tout dans les grandes chaleurs, « où l'air extérieur de l'athmosphere n'étant pas » agité par le vent, reste dans un état de stag- » nation qui empêche l'air contenu dans les » souterreins de se renouveller & de circuler » librement. Les ouvriers sont fort incommo- » dés de ces exhalaisons ; elles excitent chez eux » des toux convulsives, & leur donnent la phthi- » sie, la pulmonie, des paralysies & d'autres » maladies qui contribuent à abréger leurs jours. » Souvent même l'effet en est encore plus prompt, » & les pauvres mineurs sont tout d'un coup suf- » foqués par ces vapeurs dangereuses. On a ima- » giné un grand nombre de précautions pour en » garantir les ouvriers, & pour faciliter la circu- » lation de l'air dans les souterreins. On se sert

» pour cela de percemens, quand il eſt poſſible » de les pratiquer; c'eſt-à-dire, qu'on ouvre » une galerie horizontale au pied d'une mon- » tagne, & cette galerie fait avec les bures ou » puits perpendiculaires de la mine une eſpece » de ſyphon qui favoriſe le renouvellement de » l'air; mais de toutes les méthodes qu'on puiſſe » employer, il n'en eſt pas de plus sûre que » la machine de Sutton «. Vid. Enclyclopédie, art. *Exhalaiſons minérales.*

PAGE 366. V. 9.

LES phyſiciens modernes conviennent que l'eau des puits n'eſt pas plus froide en été qu'en hyver, & qu'elle ne nous paraît telle, qu'à proportion de la chaleur plus ou moins conſidérable de l'athmoſphere. Ainſi un homme qui aurait très-chaud à la main droite, & très-froid à la gauche, en trempant toutes les deux dans la même eau tiede, trouverait cette eau froide de la main droite, & au contraire chaude & même brûlante de la gauche.

IBID. V. 17.

QUINT-CURCE décrit ainſi cette fontaine, lib. IV, ſect. VII. *Ammonis nemus in medio habet fontem, aquam ſolis vocant. Sub ortu ſolis tepida manat; medio die, cùm vehementiſſimus eſt calor, frigida etiam fluit; inclinato in*

veſperam caleſcit ; mediâ nocte frigida exæſtuat ; quòque propiùs nox vergit ad lucem, multùm ex nocturno calore decreſcit, donec ſub ipſum diei ortum aſſueto tempore langueſcat. » Au mi- » lieu de la forêt d'Ammon ſe voit une fon- » taine qu'on appelle *l'eau du ſoleil.* Au lever » du ſoleil elle eſt tiede ; à midi, lorſque la » chaleur eſt la plus conſidérable, elle eſt très- » fraîche ; enſuite, à meſure que le jour dé- » cline, elle s'échauffe, de maniere qu'à mi- » nuit elle devient bouillante ; & plus la lumiere » s'approche, plus l'eau perd de ſa chaleur, » juſqu'à ce qu'au matin elle retrouve ſa tié- » deur accoutumée.

PAGE 370. V. 5.

CETTE fontaine eſt celle de Jupiter Dodonien, que Pline décrit en ces termes, Hiſt. nat. lib. II. chap. 103. *In Dodone Jovis fons cùm ſit gelidus, & extinguat immerſas faces, ſi extinctæ admoveantur, accendit ; idem meridie ſemper deficit ; quâ de cauſâ ἀναπαυόμενον (id eſt ceſſantem) vocant ; mox increſcens, ad medium noctis exuberat, ab eo rurſùs ſenſim deficit* » La fon- » taine de Jupiter à Dodone, quoiqu'aſſez froi- » de pour éteindre les flambeaux allumés qu'on » y plonge, a pourtant la propriété de les ral- » lumer quand on les en approche après qu'ils

» ont été éteints. Cette même fontaine se tarit » régulièrement à midi, ce qui lui a fait don- » ner le nom, d'ἀναπαυμενον. Vers minuit elle se » remplit de nouveau, & depuis cette heure elle » recommence à décroître peu à peu.

IBID. V. 16.

TOUTES les éditions portent *Endo mari*, auquel Creech a suppléé *Aradius*, qui me paraît beaucoup plus intelligible. Voici la note sur laquelle Creech appuie sa correction. » Si on lit » *Endo mari* dans la mer; que signifie ce que » Lucrece ajoute deux vers plus bas, *multis aliis* » *regionibus ?* ces *autres régions* sont aussi dans » la mer. Il faut donc lire *Aradius fons*, la fon- » taine Aradienne dont Strabon fait mention » lib. XVI. de sa géographie. C'est ainsi que » Lucrece avait écrit; & les mots *in mari* ou » *Endo mari* mis en marge, se sont insensible- » ment glissés dans le texte.

PAGE 372. V. 16.

IL y avait dans l'Asie mineure deux villes appellées *Magnesiæ*; l'une auprès du Méandre, l'autre au pied du mont Sypile. Cette derniere qui appartenait particuliérement à la Lydie, & qu'on appellait aussi *Héraclée*, était la vraie patrie de l'aiman. Le mont Sypile était fécond en métaux & en aiman par conséquent. Ainsi l'aiman

appellé *magnes* du premier lieu de ſa découverte, a conſervé ſon ancien nom, comme il eſt arrivé à l'acier & au cuivre qui portent les noms des lieux où ils ont été découverts.

IBID. V. 17.

LUCRECE a raiſon de dire que l'aiman était regardé comme une des merveilles de la nature; il eſt incroyable combien d'éloges en ont faits les auteurs anciens. On lui donnait le nom de λίθος, *la pierre par excellence.* Les uns le regardaient comme le chef-d'œuvre de la Divinité, comme une pierre vraiment divine. D'autres voulaient que ſa vertu attractive fût un ſecret dont les Dieux ſe fuſſent réſervés la connaiſſance. Claudien en parle dans des termes auſſi magnifiques. Epigram. 14. *de Magnete.*

Lapis eſt cognomine Magnes,
Decolor, obſcurus, vilis; non ille repexam
Cæſariem regum, non candida virginis ornat
Colla, nec inſigni ſplendet per cingula morſu;
Sed nova ſi nigri videas miracula ſaxi,
Tunc ſuperat pulchros cultus, & quidquid Eois
Indus littoribus rubrâ ſcrutatur in algâ.

QU'EN auraient-ils donc dit, s'ils avaient

connu, outre ſa vertu attractive & communicative, ſa direction vers le pole, & ſon inclinaiſon vers l'horizon en ſe tournant vers le pole, s'ils avaient connu l'uſage de la bouſſole, qui eſt bien autre choſe qu'un ſimple objet de curioſité ?

La maniere dont ils expliquaient le petit nombre de propriétés qu'ils en connaiſſaient, ſe reſſentait bien de l'admiration, de l'eſpece de vénération même qu'ils avaient pour cette pierre. Thalès la croyait animée. Pline imbu de la même opinion s'écrie avec enthouſiaſme : *Quis lapidis rigore pigrius ? Ecce ſenſus manuſque tribuit illi (natura). Quid ferri duritiâ pugnacius ? Sed cedit & patitur mores, trahitur namque & magnete lapide, domitrixque illa rerum omnium materia, ad inane neſcio quid currit, atque ut propius venit, aſſiſtit teneturque & complexu hæret.*

On croyait que cette pierre ſe nourriſſait de la ſubſtance même du fer ; c'eſt ce que dit Claudien, *loc. cit. ut ſup.*

Ex ferro meruit vitam, ferrique rigore
Veſcitur ; has dulces epulas, hæc pabula novit.

Enfin les partiſans des ſympathies & des antipathies ſuppoſaient un amour entre le fer &

l'aiman, opinion que Claudien exprime ainſi en adreſſant la parole à l'amour.

Jam gelidas rupes vivoque carentia ſexu
Membra feris, jam ſaxa tuis obnoxia telis;
Et lapides ſuus ardor agit, ferrumque tenetur
Illecebris; rigido regnant in marmore flammæ.

PAGE 378. V. 4.

TOUS les commentateurs ſe ſont mis à la torture pour entendre ces trois vers; leur embarras eſt venu de ce qu'ils ſe ſont obſtinés à les lier enſemble & à les regarder comme trois membres d'une ſeule phraſe. Voici comme ils ponctuent.

Ferri quin quoque vim penetrare ſuevit,
Undique quà circum corpus lorica coërcet,
Morbida vis quæcunque extrinſecùs inſinuatur.

ET d'après cette ponctuation, ils regardent *morbida vis* comme le nominatif de *penetrare ſuevit*, ce qui donne cette verſion ridicule *que les maladies du dehors pénetrent la cuiraſſe de fer du ſoldat*. Pour éviter cette abſurdité, ils ont varié les leçons à l'infini. On peut voir dans la longue note de Creech les corrections ſans nombre que Lefevre, Gifanius, Lambin &

Creech lui-même ont faites sur ce passage. Il ne s'agissait, pour le rendre plus clair que le jour, que d'en changer la ponctuation en mettant dans le second vers un point après *coërcet*. Alors le nominatif de *penetrare suevit* est *frigus vaposque ignis* du vers précédent, ce qui fait un sens raisonnable. *Le froid & le chaud pénetrent les murs, pénetrent jusqu'à la cuirasse d'acier qui enveloppe le corps du guerrier.* Le troisieme vers *morbida vis*, &c..... fait une nouvelle phrase, un nouveau fait qui confirme ce que dit le Poëte. La plupart des maladies nous viennent du dehors, & s'insinuent par conséquent en nous par nos pores.

PAGE 380. V. 2.

LES commentateurs entendent par *recreare*, le plaisir que les parfums procurent à l'odorat; mais les trois mots *videntur*, *interdum*, *tanquam* qui le modifient, deviennent absolument inintelligibles, s'il est pris dans ce sens. Il faut donc que *recreare* ait ici la signification que Lucrece lui a déja donnée au commencement de ce chant, (vid. not. 1.); & le raisonnement du Poëte est que les parfums qui sont un poison pour les pourceaux, ont la vertu de nous rappeller d'un évanouissement. Alors on entend ces trois restrictions de Lu-

crece ... *Tandis que les mêmes parfums ſemblent quelquefois nous rappeller, pour ainſi dire, à la vie.*

PAGE 382. V. 6.

On ne voit pas quelle liaiſon peut avoir avec les quatre principes préliminaires que Lucrece a établis, la raiſon qu'il donne de l'attraction du fer par l'aiman. Il y a grande apparence que Lucrece avait ajouté une autre ſolution qui exigeait cet appareil de notions préliminaires, & qui ſe ſera perdue, de quelque maniere que ce ſoit. C'eſt le ſentiment de Gaſſendi, qui apporte en même-tems cette ſeconde raiſon qu'on trouve dans Diogene Laërce, & dont voici la ſubſtance. » Les émanations du fer & » celle de l'aiman ſont parfaitement ſemblables, » leurs interſtices, leurs conduits ont auſſi une » parfaite analogie ; lors donc que les émana- » tions de l'aiman viennent frapper le fer, elles » doivent s'inſinuer dans l'intérieur de ce mé- » tal & ſe lier à ſes élémens ; ainſi liées, elles » doivent après la répercuſſion emmener avec » elles les parties du fer auxquelles elles ſont ac- » crochées. Les émanations du fer de leur côté » doivent produire le même effet ſur l'aiman ; » s'unir à ſes parties, & après la répercuſſion » attirer avec elles la ſubſtance même de la

» pierre. Ces deux émanations ainſi liées, l'une » à la maſſe du fer, l'autre à la maſſe de l'aiman, en réjailliſſant en ſens contraire, doivent ſe rencontrer dans l'eſpace intermédiaire, s'y unir, & par cette jonction lier enſemble le fer & l'aiman. Or il eſt clair que cette jonction ſe fera plus près de celui des deux corps dont les émanations auront été les plus abondantes. Et comme l'abondance de ces émanations eſt proportionnée à la maſſe des corps, il n'eſt pas plus vrai de dire que l'aiman attire le fer, que de dire que le fer attire l'aiman. Ces deux ſubſtances s'attirent l'une & l'autre.

Cette explication quelle qu'elle ſoit, ſuppoſe néceſſairement les principes préliminaires de Lucrece, comme on peut s'en perſuader avec un peu d'attention.

PAGE 384. V. 3.

Ces deux vers ſont fort embrouillés; perſonne, à ce qu'il me ſemble, n'en a entendu la conſtruction; la voici : *Hæc quoque res accedit item huc adjumento*, une nouvelle cauſe vient encore à l'appui, *quare id queat magis eſſe*, pour que cet effet ſoit produit plus efficacement; *motuſque juvatur quòd ſimul*, &c... & la direction de l'anneau eſt aidée en ce que

&c... je me suis permis de changer *motu* qui ne fait aucun sens, en *motus* qui rétablit toute la clarté de la phrase. J'ai sur-tout entiérement changé la ponctuation; en ôtant les deux points après *esse* & après *juvatur*, & en y suppléant les virgules.

PAGE 388. V. 7.

La colle de taureau se faisait avec les oreilles & les parties génitoires du taureau. *Glutinum præstantissimum fit ex auribus taurorum & genitalibus.* Plin. Hist. Nat. lib. XXVIII. cap. 17.

IBID. V. 10.

TOUTES les éditions portent *in aquaï fontibus audent misceri. Le vin ose se mêler avec l'eau*, ce qui fait une expression assez plaisante. Je ne doute pas que le mot *audent* ne soit une faute de copiste, & que Lucrece n'ait écrit *fontibu' gaudent*, le vin aime à se mêler avec l'eau.

IBID. V. 16.

PAR ce mot *res*, Lucrece semble donner à entendre qu'on mêlait autrefois avec l'or & l'argent, une substance d'une autre nature pour faciliter leur alliage; mais c'est une chose contraire à l'expérience. L'or & l'argent fondus ensemble dans un même creuset, se mêlangent parfaitement sans le secours d'aucune substance;

& si l'on y ajoute quelquefois du *Borax* ou du *nitre*, c'est pour faciliter la fusion & non pas le mêlange.

IBID. V. 17.

LUCRECE décrit ici la composition du bronze. *Plumbum album* veut dire l'étain. En effet le cuivre jaune & le cuivre rouge mêlés avec l'étain, donnent le métal mixte qu'on appelle bronze.

PAGE 392. V. 2.

CLAUDICARE veut dire proprement *boiter*. Ici c'est une expression métaphorique, par laquelle Lucrece fait entendre que l'axe du monde, qui s'éleve dans la partie septentrionale, & s'abaisse dans la méridionale, commence à s'incliner dans l'Egypte.

IBID. V. 9.

L'ÉLÉPHANTIASIS ainsi nommé du mot Grec Ελεφας, éléphant à cause de la ressemblance que les malheureux attaqués de ce mal, ont avec l'éléphant, soit pour l'apparence extérieure du corps, soit pour la couleur de la peau, soit pour la durée de la maladie, est le plus horrible des fléaux qui affligent l'humanité.

Est lepræ species, elephantiasisque vocatur,
Quo cunctis morbis major sic esse videtur
Ut major cunctis elephas animantibus extat.
Maur. de Vir. herb. cap. 5.

Le corps entier est alors défiguré par des tumeurs hideuses, des tubérosités, des poireaux, des croûtes, des exostoses, il est parsemé de taches blanches, livides, rougeâtres-obscures, ou pourpres, dépouillé par une dépilation totale, rongé par des ulceres affreux, par un cancer universel qui pénetre jusqu'à la charpente osseuse même. Joignez-y l'enrouement de la voix, la tuméfaction des tempes & de l'arcade supérieur des orbites, & mille autres caracteres d'autant plus hideux qu'ils sont tous extérieurs. En effet on dirait que la Nature, dans cette maladie, a eu l'intention de se jouer de l'art des médecins, en exposant à découvert à leurs yeux, en assujettissant à leur tact un mal dont elle a rendu la cure impossible. Dans les autres maladies ils peuvent prétexter le jeu secret de l'organisation intérieure, qui ne se manifeste au dehors que par des symptomes faibles, difficiles à saisir, souvent même équivoques. Ici le mal se produit lui-même aux yeux pour défier l'art & se jouer de ses ressources. Les médecins tant anciens que modernes conviennent que cette maladie est in-

curable ; c'eſt un fait atteſté par l'expérience, confirmé d'ailleurs par la foule innombrable de recettes contradictoires imaginées depuis tant de ſiecles pour le traitement de cette maladie. Cette incurabilité eſt d'autant plus ſurprenante, qu'on connaît auſſi bien les cauſes que les effets de ce mal. On ſçait qu'il eſt occaſionné communément par l'humidité de l'air, par des brouillards infects, par le voiſinage de la mer & des étangs, ſoit doux ſoit ſalés. On ſçait que les peuples dont les habitations ſont ſouterreines, dont la boiſſon eſt une eau ſtagnante, dont les alimens ſont viſqueux, gras, huileux & putrides, tels que les poiſſons cruds ou ſalés, les fromages corrompus, & même certains légumes de mauvaiſe qualité, ſont ordinairement ſujets à ce mal. Auſſi a-t-on remarqué que les Etats deſpotiques & barbares ſont ceux où il ſe déploie avec le plus de fureur. Les peuples découragés par la tyrannie du gouvernement, négligent des terres dont ils ne recueillent pas les fruits, laiſſent croupir les marais & les étangs, vivant dans la fange, comme des animaux immondes, & imprimant, pour ainſi dire, au pays qu'ils habitent, un aſpect auſſi triſte que le leur. Delà ces exhalaiſons fétides qui reçues dans le canal de la reſpiration, au lieu d'un air pur, n'introduiſent dans la machine que les germes de la

plus affreuſe maladie. Repréſentons-nous donc le deſpotiſme, non pas ſeulement tel que le dépeint Séneque dans une de ſes lettres, environné de buchers, de fer, de flammes & de bourreaux, mais encore eſcorté par les peſtes & les maladies contagieuſes, empoiſonnant de ſon ſouffle l'air, la terre & les eaux. Heureuſement l'éléphantiaſis paraît preſqu'éteint aujourd'hui en Europe, d'où le deſpotiſme ſe retire de jour en jour vers l'Aſie, le lieu de ſa naiſſance. On ne voit plus de trace de cette maladie que dans quelques pays ſeptentrionaux & maritimes, tels que l'iſle de Feroë, l'Iſlande, le Groenland, la Norwege, le nord de la Hollande & les montagnes d'Ecoſſe; mais elle s'en dédommage dans les autres parties du continent, dans les iſles de la Grece, dans la Syrie, dans l'Egypte, la Nigritie, le royaume d'Angola, les iſles d'Afrique, le Malabar, Goa, le Bengale, le royaume de Siam, Batavia, les Moluques, le Japon, &c.. Les Européens l'ont trouvée au milieu des richeſſes du nouveau monde, comme le ſerpent qui gardait les pommes d'or des Heſpérides; ils l'ont vue régner dans l'iſle de St. Domingue, dans le quartier du fort royal à la Martinique, à la Guadeloupe, à l'iſle de St. Chriſtophe, aux iſles des Caraïbes, aux environs du Miſſiſſipi, dans la Jamaïque, dans un

canton du Paraguai, dans une partie du Bréſil, & dans les riches contrées du Pérou. Cette maladie qui répond, pour ainſi dire, à tous les points de notre globe, répond auſſi à tous les inſtans de ſa durée. Auſſi ancienne que le monde, elle naquit de ce même mêlange de terre & d'eau auquel les anciens philoſophes attribuaient l'origine des premiers hommes. Combien de précautions imaginées par les anciens légiſlateurs pour arrêter les progrès de ce mal naiſſant ! L'uſage des viandes proſcrit dans les pays chauds, l'interdiction du porc qui ſe roule dans la fange, des oiſeaux aquatiques qui vivent dans les eaux, préceptes que Pythagore puiſa chez les Egyptiens, ne nous permettent pas de douter que ce mal n'eût fait dès-lors de terribles ravages. La côte Maritime de l'Aſie & la baſſe Egypte ont paſſé de tout tems pour le ſol natal de l'Eléphantiaſis. Les loix économiques des Hébreux, leur hiſtoire, ce Job abandonné de tout le monde, ce mandiant Lazare, ce général Naaman, & pluſieurs autres exemples ne prouvent-ils pas que les Juifs étaient en proie à cette maladie ? Elle était connue dans la Thrace, dans la Myſie, dans la Germanie ; elle déſolait les Indes du tems d'Alexandre qui défendit à ſes habitans l'uſage du poiſſon, la Perſe ſous le nom de *mal Perſique* ; la Grece

& les régions de l'Afrique voisines de la Mauritanie. Elle s'est aussi fait sentir à l'empire Romain, non qu'elle y ait été apportée d'Orient par les troupes de Pompée, mais parce que les mêmes causes qui l'avaient fait naître dans les autres contrées, l'y produisirent aussi. Ne l'attribuons pas non plus parmi nous aux Croisades, mais à d'autres fléaux aussi efficaces. Les irruptions des Barbares, la servitude du gouvernement féodal, l'abrutissement des peuples, l'abandon de l'Agriculture ; voilà les vraies causes qui la perpétuent si long-tems en Occident. La Nature, malheureusement trop féconde, s'est étudiée à la multiplier sous mille formes diverses. Le feu St. Antoine, le feu sacré ou feu Persique, la plique Polonaise, le scorbut & le mal vénérien sont les résultats des mêmes causes combinées ou modifiées, différens ruisseaux de la même source empoisonnée. Est-ce une consolation pour l'humanité que la contagion de cette maladie soit encore un problême ? On dit que quelquefois la femme la gagne de son mari, sans que les enfans qu'elle met au monde en soient atteints, que d'autres fois les enfans naissent infectés du virus, sans qu'il se soit communiqué à la femme. Tantôt on la gagne par le simple contact, tantôt on habite impunément avec des Eléphantiaques ;

mais qu'importe qu'elle ſe communique ou non par la contagion, quand la Nature a tant d'autres reſſources pour la propager ?

CETTE note eſt un précis de l'excellente hiſtoire de l'Eléphantiaſis, par M. Raymond.

Fin du ſecond Volume.

TABLE

Qui indique le quantieme du vers initial de chaque page.

LIVRE IV.

Pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
8	1	50	450	92	902
10	12	52	471	94	922
12	33	54	493	96	945
14	54	56	516	98	967
16	78	58	537	100	988
18	100	60	558	102	1006
20	122	62	580	104	1026
22	144	64	600	106	1046
24	166	66	621	108	1066
26	185	68	641	110	1089
28	207	70	667	112	1108
30	226	72	689	114	1130
32	248	74	710	116	1150
34	271	76	731	118	1168
36	295	78	753	120	1188
38	315	80	773	122	1210
40	338	82	793	124	1232
42	362	84	814	126	1254
44	385	86	836	128	1275
46	406	88	858		
48	428	90	880		

LIVRE V.

Pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
142	1	152	100	162	214
144	13	154	123	164	234
146	35	156	147	166	258
148	58	158	171	168	279
150	81	160	193	170	300

TABLE

pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
172	320	208	708	244	1090
174	340	210	730	246	1108
176	363	212	754	248	1130
178	386	214	776	250	1151
180	408	216	795	252	1169
182	429	218	816	254	1187
184	450	220	836	256	1206
186	474	222	856	258	1227
188	494	224	881	260	1250
190	514	226	903	262	1275
192	535	228	924	264	1297
194	556	230	944	266	1319
196	577	232	964	268	1340
198	598	234	986	270	1359
200	623	236	1009	272	1380
202	644	238	1028	274	1404
204	665	240	1049	276	1426
206	686	242	1068	278	1446

LIVRE VI.

Pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
284	1	310	255	336	523
286	12	312	276	338	546
288	37	314	299	340	564
290	57	316	320	342	587
292	77	318	339	344	608
294	99	320	359	346	628
296	117	322	381	348	649
298	137	324	400	350	670
300	156	326	419	352	689
302	175	328	440	354	708
304	195	330	460	356	727
306	211	332	481	358	747
308	234	334	503	360	770

TABLE

pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
362	791	378	950	394	1126
364	812	380	974	396	1150
366	832	382	995	398	1172
368	853	384	1018	400	1196
370	875	386	1040	402	1218
372	894	388	1061	404	1242
374	911	390	1083	406	1264
376	931	392	1104		

ERRATA DU SECOND VOLUME.

PAGE 10 vers 6, tactu, *lege* facto,
14 v 16, pauca, *lege* parva.
18 v. 5, fingillatim, *lege* ſingillatim.
122 v. 1, ſeparatum, *lege* ſuperatum.
130 ligne 4, une, *liſez* un.
212 v. 6, præteriit, *lege* præteriit.
235 lig. 9, il vrai, *liſez* il eſt vrai.
236 v. 14, miſerier, *lege* miſererier.
242 v. 6, equos, *lege* equas.
257 lig. 24, les, *liſez* ſes.
267 lig. 10, de leur peau, *liſez* ſur leur peau.
296. v. 9, verſanti, *lege* verſanti.
302 v. 20, ſtructa, *lege* ſtructas.
365 lig. dern. cette eſpace, *liſez* cet eſpace.
379 lig. penul. ambroſie. *liſez* ambroiſie.
385 lig. 1, auſſi, *liſez* ainſi.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Otta

Date due

For failure to return a boo
fore the last date stamped b
will be a fine of five cents, a
charge of one cent for each add

JAN 2 3 1958
8 1963
1963
1964
NOV 7 1966
OV 21 1966

a39003 009509935b